

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

CLAUDE TILLIER

SA VIE ET SES OEUVRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

François P. O'HARA, A. B., A. M.

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, 15

1939

CLAUDE TILLIER
SA VIE ET SES ŒUVRES



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

CLAUDE TILLIER

SA VIE ET SES ŒUVRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

François P. O'HARA, A. B., A. M.

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1939

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni
improbation aux opinions émises dans les Thèses;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*



A MONSIEUR GEORGES ASCOLI

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

Hommage de profonde reconnaissance.

A JOSEPH A. McHUGH

Témoignage de respectueuse gratitude.

AVANT-PROPOS

Qu'il nous soit permis, au seuil de cette étude, d'exprimer notre vive et profonde gratitude à tous ceux qui, de près ou de loin, se sont intéressés à ce livre et qui nous ont prêté leur concours dans les recherches nécessaires à la composition de notre travail, en particulier :

A M. le Professeur Georges Ascoli qui nous en a suggéré le sujet, nous a prodigué les conseils de sa haute expérience, nous a encouragé de sa bienveillance affectueuse et sans lequel ce livre n'existerait pas ;

A MM. Henri Chamard, Directeur, Ch.-M. Desgranges, Pierre Fouché, G. Michaut, Daniel Mornet, A. Pauphilet et Mlle Gue-not, Professeurs à l'Ecole de Préparation des Professeurs de Français à l'Etranger dont nous avons eu, pendant un an, l'honneur d'être l'élève ;

A M. le Chanoine Chevalier, Vicaire général du Diocèse de Nevers, qui a bien voulu autoriser et qui a dirigé avec autant d'amabilité que de science nos recherches dans les Archives diocésaines ;

A M. Léon Mirot, Conservateur honoraire des Archives nationales et Président de la Société du Vieux-Clamecy qui a orienté notre enquête à Clamecy et à Paris avec tant de dévouement ;

A M. Raoul Toscan, bibliothécaire de la ville de Nevers, fin lettré et humaniste délicat, héritier de la haute courtoisie qui est de tradition dans le poste qu'il occupe ;

A M. Bivert, archiviste du Département de la Nièvre et à ses dévoués collaborateurs ;

A M. le Docteur Jules Subert, animateur des Assises du Régionalisme nivernais qui a tant contribué à nous mettre en

contact avec l'âme d'un pays qu'il aime d'un si filial amour ;

A M. A. Desforgès, secrétaire de la Société Académique du Nivernais, dont la libérale bonne grâce nous a donné accès aux trésors littéraires que possède cette société.

A M. Palet, architecte à Nevers, qui, après avoir heureusement sauvé de la destruction le recueil unique des numéros de l'*Association* pour l'année 1843, a consenti très aimablement à nous le communiquer ;

A MM. les Directeurs du journal *Paris-Centre* de Nevers, qui nous ont gracieusement permis de prendre, dans leurs archives, connaissance de la collection qu'ils possèdent de l'*Echo de la Nièvre* ;

A Mme Moreau-Bérillon et à Mlles Lucie et Alice Bérillon, toutes les trois agrégées de l'Université, qui nous ont aidé à pénétrer l'atmosphère si curieuse au point de vue de l'histoire des idées sociales de la période qui s'étend de 1830 à 1870.

A Mme Pierre Guth dont la parfaite connaissance de la langue allemande nous a été si précieuse pour déterminer le sens de certains textes d'interprétation particulièrement délicate ;

A M. John Connolly, Directeur de la Works Projects Administration of the Boston Public Library qui a fait reproduire pour nous des documents qui n'existent pas en France. Ces documents seront déposés à la Bibliothèque de Nevers.

A M. Marcel Duchemin enfin, qui a bien voulu relire ces pages en manuscrit et en épreuves et nous a proposé quelques utiles suggestions.

Il est un nom que nous aurions été heureux de placer entre les tout premiers de ceux qui ont le plus de droits à notre reconnaissance : c'est celui de M. Marius Gerin, le plus consciencieux, le mieux informé et le plus perspicace des biographes de Tillier. L'activité littéraire de Marius Gerin ayant été récemment brisée par la mort, nous reportons à sa mémoire les sentiments reconnaissants que nous eussions été heureux de lui témoigner ici.

M. Paul Gerin son fils nous a communiqué avec le plus bienveillant empressement les manuscrits précieux et les ouvrages essentiels de son père. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre plus vive gratitude.

CLAUDE TILLIER

SA VIE ET SES ŒUVRES

INTRODUCTION

« Quand on analyse un écrivain, il faut en faire ressortir les beautés comme les défauts. Votre auteur n'est pas un prévenu et votre critique n'est pas un réquisitoire. »

Claude TILLIER, *L'Association*, le
19 août 1841.

Claude Tillier, de Clamecy, est l'auteur d'un roman célèbre *Mon Oncle Benjamin*, d'un autre roman moins bon et moins connu *Belle Plante et Cornélius* et d'une trentaine de pamphlets. Sa courte vie se passa de 1801 à 1844 presque exclusivement dans la Nièvre, comme maître d'école à Clamecy de 1828 à 1841, comme rédacteur en chef de *l'Association*, journal démocratique d'opposition, à Nevers de 1841 à 1843. Cette feuille, sous la direction de Tillier, ne fut pas, comme il arrive, un pâle reflet d'un ou de plusieurs journaux parisiens mais l'expression même de la pensée et des idées de Tillier affirmées avec une franchise et une sincérité admirables. Plutôt qu'un penseur original, Tillier fut surtout un remueur d'idées. Comme Molière, il prenait son bien où il le trouvait mais il transformait les idées des autres et les marquait à son coin.

Pendant les deux dernières années de sa vie, il a publié deux séries de pamphlets où il a mis toute son âme. Il admirait profondément *Courier* et *Cormenin*. S'il n'a pas surpassé l'art du premier, c'est peut-être parce qu'il était trop influencé par le second. Toutefois, Francisque Sarcey faisait grand cas de la langue de *Mon Oncle Benjamin* : « Et quel français, mes amis.

Quelle langue forte et savoureuse ! Comme ce style si net, si vif, puisé aux entrailles mêmes de notre vieil idiome, donne du prix à tant d'idées singulières dont la justesse s'aiguise d'une forme paradoxale !... Diderot en son *Neveu de Rameau* n'a pas plus de verve, il n'éclate pas en fusées plus brillantes ! Ce qui distingue le Nivernais, c'est une jovialité plus épaisse et plus rude... » (1). Cependant, Tillier l'emporte sur le Vigneron de La Chavonnière et sur Timon par son amour sincère et vrai du peuple et par sa manière originale d'incorporer le lyrisme au pamphlet.

Faguet a dit : « Il arrive, dans les périodes troublées, ou qui suivent les grands troubles, que les mœurs continuent d'être et que les opinions commencent à être, et qu'il y a entre les unes et les autres une antinomie. » (2) Ce qui fait comprendre pourquoi Tillier a subi de rudes épreuves dans la vie : ses opinions politiques et morales étaient en avance sur les mœurs et le code. De plus, avec son caractère militant et ses dons redoutables : l'ironie, la moquerie, la raillerie, il proclamait ses idées et ses opinions sans égard pour les sentiments ou les habitudes innées de ses concitoyens de Clamecy et de Nevers. Ces deux villes étaient petites, les cadres sociaux y étaient assez étroits. On peut imaginer les fureurs que ce jeune homme plein de fougue a provoquées en attaquant sans ménagement les puissances politiques et religieuses du département de la Nièvre. Aussi pouvait-il écrire en toute vérité : « Moi qui vous parle, qui ris avec vous, j'ai passé par les épreuves les plus rudes de la vie. J'ai été écolier, maître d'études, soldat et maître d'école. Avec ces professions, j'ai toujours cumulé celle de poète. ... Aujourd'hui, je suis pamphlétaire, pamphlétaire qui a la dent un peu aiguë et dont aucuns portent les cicatrices ; mais je ne dirai jamais de la société autant de mal qu'elle m'en a fait. » (3)

Il n'y a aucun doute que, malgré l'intérêt de cette vie de réformateur puritain à une époque où dominait une bourgeoisie égoïste, Claude Tillier serait tout à fait inconnu s'il n'avait créé une œuvre littéraire qui n'appartient tout à fait ni au roman ni au conte ni aux histoires de famille, mais participe de ces trois

(1) *Patriote de la Nièvre* du 28 janvier 1882.

(2) Faguet, *Politiques et Moralistes*, 2^e série, p. 157.

(3) Félix Pyat, *Lettre à l'Editeur*, p. xvi.

genres. Le héros, qui a vraiment existé, de cet ouvrage est formé d'après le propre modèle de l'auteur comme le Figaro de Beaumarchais. Dans plusieurs de ses articles postérieurs à la publication de *Mon Oncle Benjamin* Tillier s'appelait Le neveu de l'oncle Benjamin (1) et même il prévient son adversaire le journal de la préfecture, l'*Echo de la Nièvre*, que toute raillerie contre lui est inutile puisque « Mon Oncle Benjamin est trop philosophe pour s'en inquiéter. » (2) Le roman se passe avant la Révolution et P. J. Stahl, dans l'édition belge de 1854, pouvait dire : « C'est l'histoire du dernier bon vieux temps, c'est le roman comique de la vie bourgeoise de nos pères en province, écrit d'une main ferme et d'un style coloré et vigoureux par un de leurs enfants, si épris de ce bon temps qu'il raconte, qu'il semble regretter de n'être pas son grand-père. » (3)

Ce roman fut écrit en 1842, alors que Tillier était rédacteur en chef de l'*Association*. Il l'a fait imprimer comme feuilleton dans ce journal au fur et à mesure qu'il l'écrivait. Le *Journal du Loiret* et le *Courrier de l'Indre-et-Loire* réimprimèrent ce texte primitif. Tillier l'a corrigé et révisé pour l'édition originale de 1843 publiée à Paris. Cette édition a passé inaperçue. Ce texte fut repris dans l'édition des *Œuvres Complètes* de 1846 à Nevers, édition qui n'eut qu'un médiocre succès, puisque, des 1.000 exemplaires du tirage, il restait assez en 1869 pour que les invendus fussent distribués comme prime d'abonnement par un journal de Nevers. Lorsque parut l'édition, Félix Pyat, dans sa *Lettre à l'Editeur*, porta le jugement suivant sur Tillier romancier : « Prenez, par exemple, ses deux romans, *Cornélius* et l'*Oncle Benjamin* et vous diriez deux contes inédits, l'un de Voltaire, l'autre de Diderot, tant l'imagination s'y marie bien à la raison, tant l'idée est juste et l'expression franche, tant le style brille et tranche comme l'épée, tant la plume qui les a écrits est déterminée. Oui, cela semble écrit, il y a soixante ans, par l'auteur de *Candide* ou par celui de *Jacques le Fataliste*, avec cette encre vive, avec cette prose âcre, ardente, incisive, avec cet acide sulfurique, ce sublimé corrosif, ce vitriol pur de l'*Encyclopédie* qui mord,

(1) *L'Association*, 4^e année, n° 26, le 9 avril 1843, p. 1.

(2) *Ibid.*, n° 9, le 29 janvier 1843, p. 1.

(3) P. J. Stahl, *Lettre à l'Editeur de l'édition belge de 1854*.

marque, brûle, dissout, déchire et emporte la pièce. » (1) Ce panégyrique déclamatoire n'aurait certainement pas été du goût de Tillier, lui qui avait écrit l'oraison funèbre de M. Minxit.

En 1849, parut une édition suisse à La Chaux de Fonds, et en 1854 simultanément à Bruxelles et à Leipzig une édition expurgée des attaques trop vives contre la monarchie, la bourgeoisie et le clergé. Cette dernière édition renferme deux nouvelles de Tillier *Comment le Chanoine eut peur* et *Comment le Capitaine eut peur* et un portrait satirique : *Physiologie du Professeur de Rhétorique*. P. J. Stahl, dans sa *Lettre à l'Editeur* de cette édition, dit : « Mais ce que nous savons, c'est qu'une place à part est due à *Mon Oncle Benjamin* parmi les œuvres les plus originales de notre époque... Classer *Mon Oncle Benjamin* et son auteur nous paraît impossible. L'homme et l'œuvre sont en effet uniques en leur genre. Si Claude Tillier a des parents comme conteur, comme pamphlétaire, comme écrivain ; s'il procède de Montaigne, de Voltaire, de Lesage et même de Scarron dans le passé ; s'il a des ressemblances comme écrivain satirique avec ce qu'a été et ce que n'est plus M. de CORMENIN de nos jours, s'il touche à P. L. COURIER en plus d'un point, il n'est cependant, en ligne directe, le fils et l'élève de personne. » (2) Cette édition et cette étude de Stahl ont donné l'occasion à un article d'Emile Deschanel publié dans la *Revue de Paris* en 1855 et de l'autre côté de l'Atlantique, à l'article de W. W. HARNEY publié dans le *Lippincotts' Magazine* en 1875. L'étude de Deschanel est sans doute la meilleure qui ait été publiée au XIX^e siècle et celle qui a fait le plus pour faire connaître Tillier. Deschanel a non seulement porté un jugement favorable sur *Mon Oncle Benjamin* mais par son choix judicieux d'extraits il a divulgué les idées de l'auteur et donné envie de lire le livre. Le fait que son étude a paru dans une revue telle que la *Revue de Paris* dont la clientèle était internationale, a certainement aidé à répandre la connaissance du roman. Comme Tillier l'a dit : « Les idées ne se perdent pas. ... C'est une semence sur laquelle passent souvent plusieurs années de stérilité, mais qui tôt ou tard pousse et amène ses fruits. » (3) Citons une partie du jugement de Des-

(1) Félix Pyat, *Lettre à l'Editeur*.

(2) P. J. Stahl, *Lettre à l'Editeur* de l'édition belge de 1854.

(3) *L'Association*, n° 32, le 22 avril 1844, p. 1.

chanel. « *Mon Oncle Benjamin* est, en somme, une œuvre inégale, mais très distinguée, naïve, à tout prendre, quoique voulant l'être, et quoique, d'autre part, courant après les paradoxes et affectée de quelques détails ; une œuvre ayant beaucoup de qualités naturelles, et un certain nombre de défauts acquis ; une œuvre essentiellement provinciale, et c'est par là qu'elle a du piquant et du prix, mais essayant parfois de se faire parisienne, et c'est par là que de temps en temps, elle cloche, se jetant pesamment dans la légèreté...

« Ce qui me plaît, dans ce roman, c'est qu'il n'est pas du tout écrit ni composé suivant les secrets du métier, ni manipulé selon la formule. C'est fait à la diable, ce qui vaut bien mieux. Ce sont des saillies coup sur coup, non des plaisanteries filées et dévidées économiquement par un faiseur habile. Certaines idées pourraient être plus nouvelles ; certaines joyeusetés pourraient être d'un goût plus fin. Le dialogue en est parfois un peu lourd et manque de nuances ; ce qui n'empêche pas qu'il y ait aussi parfois des longueurs, des bavardages : mais qui, jusqu'à un certain point, ajoutent à l'effet de l'ensemble plutôt qu'ils n'y nuisent. Le style est un peu bigarré et présente d'étranges contrastes de simplicité exquise et d'affectation lourde. C'est un vin généreux qui n'est pas dépouillé. En général, il y a trop de figures, et pas assez choisies ; les unes sont criardes, les autres usées ; ce sont tantôt des métaphores hasardées, tantôt des métaphores de hasard.

« Mais enfin, ce livre mérite de ne pas rester inconnu. Ce n'est pas l'œuvre d'une plume ordinaire. L'amas d'éléments divers qu'il contient est un minerai qui n'a pas subi d'assez nombreux lavages, mais un minerai de prix. Quoique l'auteur vise à l'originalité, il y atteint ; c'est de l'esprit parfois cherché, souvent trouvé, soit par Claude Tillier lui-même, soit par ceux de son endroit, par leurs parents et grands-parents, depuis le règne de Louis XV. Le tout forme un plat très appétissant, un hochepot très varié. Avis aux gourmands ainsi qu'aux gourmets, les uns et les autres m'en diront des nouvelles. » (1)

L'autre article inspiré par l'édition belge de 1854, paru seulement en 1875, offre surtout de l'intérêt en raison de la traduction

(1) Deschanel, *Claude Tillier*. Revue de Paris, 15 juillet 1855, p. 504-505.

qu'il apporte de la nouvelle *Comment le Chanoine eut peur* présentée comme un exemple et une preuve de la théorie de l'auteur « that the peculiar quality which the English and the Americans agree in styling humor may be found in a French provincial writer, Claude Tillier. ... Not that it can be of great interest to a race to whom the language in which he wrote is foreign, but because he supplies a niche in the character of French literature — a place less noticed among his own countrymen, to whom the style is uncongenial, then it would be in England or America, or even in Germany. » (1) Ainsi Harney montre-t-il très bien la qualité essentielle de ce roman, celle qui lui donne le plus de prix aux yeux de l'étranger, l'humour. Notons que c'est la première traduction qui ait été donnée d'une œuvre de Tillier en dehors de *Mon Oncle Benjamin*.

Mais retournons en arrière. L'année 1866 marque une date importante pour la gloire posthume de Tillier, puisqu'elle vit paraître la première traduction allemande de *Mon Oncle Benjamin*, celle de Pfau. Cette traduction a eu une très grande popularité et a fait pénétrer « dans les couches les plus profondes du public allemand » le roman de Tillier. Dans sa préface, Pfau raconte une anecdote charmante à propos de sa découverte de *Mon Oncle Benjamin* sur les quais de Paris. Malheureusement un de ses compatriotes, Ludwig Bamberger, nie l'authenticité de l'histoire prétendant qu'un autre réfugié politique Moritz Hartman aurait indiqué le livre à Pfau. (2) Toutefois, le docteur Guillaume, un Suisse, affirme qu'il avait découvert un exemplaire de *Mon Oncle Benjamin* chez un bouquiniste du quai Voltaire en 1856 et que, peu de temps après son retour à Neufchâtel, il avait fait la connaissance de Pfau et lui avait signalé *Mon Oncle Benjamin*. Quoi qu'il en soit, la traduction de Pfau, de l'avis de presque tous les tilliéristes Allemands était excellente. D'ailleurs le grand nombre d'éditions qui en furent faites par la suite confirme cette opinion. Dans sa préface, Pfau, le premier de tous les critiques, appela l'attention sur les deux caractères essentiels de *Mon Oncle Benjamin*, l'amour sincère de l'humanité et l'humour. Ce sont ces deux qualités

(1) Harney, *A French Provincial Writer*. Lippincotts, nov. 1875, p. 614-622.

(2) Gerin, *La Réputation de Claude Tillier à l'étranger*, p. 11-13.

qui ont contribué le plus à répandre le culte de Tillier chez les Allemands. « Le grand humoriste français pour l'Allemagne, a dit M. F. Baldensperger, c'est un écrivain de notre siècle tout à fait oublié chez nous, si tant est qu'il y ait jamais été bien connu. Claude Tillier, l'auteur de *Mon Oncle Benjamin*, livre presque introuvable en France, et qui en Allemagne a eu plusieurs traductions et même des réimpressions. Daudet lui-même ne vient qu'après lui, dans la liste allemande des humoristes français. » (1) Le témoignage de M. Baldensperger vient à l'appui de ce que nous avons dit de la popularité de Tillier en Allemagne. L'œuvre de vulgarisation de Pfau donna le signal à au moins une demi-douzaine d'autres traductions, chacune tirée à plusieurs éditions. A partir de 1900, des études littéraires sur Tillier parurent dans plusieurs revues allemandes. En 1910 l'œuvre monumentale de Max Cornicélius apportait un jugement d'ensemble sur la vie et les œuvres de Tillier, surtout du point de vue allemand. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'il nous fait savoir que le grand historien Mommsen lisait *Mon Oncle Benjamin* dans l'édition française, que Gottfried Keller le grand humoriste allemand y trouva un grand plaisir, que Hermann Grimm appela Claude Tillier, le plus grand humoriste français. (2) Depuis 1910, sauf pendant la grande guerre et jusqu'à 1933 ou 1934 les éditions de *Mon Oncle Benjamin* en langue allemande se suivent assez rapidement. Il est impossible de mettre en doute la popularité de *Mon Oncle Benjamin* en Allemagne.

« Il y a, écrivit T. de Wyzewa dans la *Revue des Deux Mondes*, un roman français de Claude Tillier *Mon Oncle Benjamin* qui non seulement est resté jusqu'à présent une des œuvres les plus aimées du public allemand, mais, de l'aveu de tous les historiens, a été un des facteurs principaux de l'évolution du roman en Allemagne. » (3)

Avant de reprendre l'examen de la popularité de Claude en France, considérons deux autres manifestations du goût de l'étranger pour *Mon Oncle Benjamin*. L'une est un article écrit en 1869 par un Anglais qui avait eu connaissance de l'édition

(1) Baldensperger, *Gottfried Keller*, p. 454.

(2) Cornicélius, *Claude Tillier*, p. 5.

(3) T. de Wyzewa, *Revue des Deux Mondes*, le 15 janvier 1903, p. 468.

des œuvres de Tillier. L'auteur, Philip-Gilbert Hamerton, peintre et critique d'art, exprimait un jugement très personnel sur les romans de Tillier : « The romans of Tillier are so purely and absolutely original that it is impossible to give a just idea of them without very copious extracts. He writes like nobody else ; he dwells upon little things that nobody else would consider available literary material : and he passes carelessly by other material that the ordinary writer would seize upon with avidity. ... *Mon Oncle Benjamin* is one of the most vivacious books ever written : ... The main characteristics of the book are that it is so merry and genial, and under the appearance of folly, so wise. ... The few who know Tillier are convinced that he was one of the most lively and original geniuses that France ever produced. It is astonishing that in the narrow circumstances of his life he should have been able to develop his abilities as he did. He was a masterly writer of French, and yet he lived (until his removal to Nevers towards the close of his life) in a region and in a class of society where good French is scarcely ever heard. His wit had all the brilliancy and point of the best French wit ; and yet he lived far from the capital, in the wild hills of Morvan. In that respect Tillier is as astonishing as Charlotte Brontë. » (1) Ce jugement écrit en 1869 révèle une appréciation très juste des conditions difficiles dans lesquelles Tillier travailla et un éloge sans bornes de son originalité. Toutefois ces louanges n'ont pas porté leurs fruits en Angleterre, ce qui est fort compréhensible dans un pays si profondément attaché aux principes monarchiques.

En 1890, à Boston, fut publiée une traduction de *Mon Oncle Benjamin*, avec une traduction de la préface allemande de Pfau. Le traducteur qui s'édita lui-même fut Benjamin Tucker, anarchiste philosophe. Sa préface est intéressante par l'abus des superlatifs dont il fait usage pour exalter *Mon Oncle Benjamin*. « I resurrect a buried treasure ; a novel unlike any other, by an author unlike any other ; a novel, as Charles Monselet says, that « has no equivalent in the literature of this century » ; a novel which, despite the pessimism with which it opens and the pathos with which it closes, yes, even in these, — must take rank

(1) Hamerton, *Claude Tillier*, *Fortn. Rev.*, n. s. 6, p. 29, July 1869.

among the wittiest and most humorous ever written; a novel of philosophy, of progress, of reality, of humanity ; a novel of the heart and of the head ; a novel that is less a work of art than a work of genius, — the work of an obscure genius, a child of the French Revolution, who lived and died early in the nineteenth century, and will be famous early in the twentieth. » (1) La traduction de Tucker fut rééditée en 1892 et 1894 à New-York par The Price-Mc Gill Company. En 1893 l'autre roman de Tillier *Belle Plante et Cornélius* fut traduit par Tucker et une édition illustrée fut publiée par The Merriam Company. En 1917, une nouvelle traduction de *Mon Oncle Benjamin* due à Adèle Lzold Seltzer avec illustrations de Emile Preetarius était éditée par Boni and Liveright à New-York.

En plus de ces traductions dans deux des grandes langues internationales il y eut une traduction hollandaise en 1876, une traduction suédoise en 1892, et la maison Nelson a publié des traductions italienne et espagnole.

Mais revenons en France. Des difficultés entre M^{me} Tillier et les héritiers Sionest, imprimeur de l'édition des *Œuvres* de Tillier, et aussi les conditions politiques sous l'Empire de Napoléon III ont contribué à empêcher l'expansion de *Mon Oncle Benjamin* dans sa patrie d'origine. Il ne faut pas oublier l'influence de Dupin et d'autres puissants du jour attaqués par Tillier dans d'autres écrits et qui, vraisemblablement, organisèrent la conspiration du silence.

Par une triste journée d'automne 1879 fut inauguré le buste de Claude Tillier sur sa tombe dans le cimetière de Nevers. Cette première image, œuvre de Edmond Corigny, a pour piédestal une simple pierre granitique non taillée provenant d'une carrière du Morvan. Quand j'ai rendu visite à sa tombe, par un matin de brouillard, je me suis rappelé le vœu émouvant de Tillier : « Si je n'ai ni marbre, ni lettres d'or sur mon cercueil, je veux que l'humble gazon dont il sera couvert jette une bonne odeur, et peut-être quelque ami de la liberté, amené par un pieux devoir dans le sombre jardin des morts, se détournera de quelques tombes pour dire un petit bonjour à mon ombre ». (2)

(1) Tucker, Préface de *My Uncle Benjamin*, 1890.

(2) *Pamphlets*, p. 347.

En 1880, un buste de Tillier fut placé sur le parterre devant le Palais Ducal de Nevers. Tribut payé plutôt au pionnier du parti démocratique qu'au romancier. En 1881, l'éditeur Conquet donna la première édition de luxe de *Mon Oncle Benjamin*. Charles Monselet écrivit une préface pour cette édition où, après avoir avancé quelques idées peut-être assez déplacées, il signala judicieusement les deux qualités essentielles du roman : « *Mon Oncle Benjamin* est un récit humoristique qui appelait plusieurs pendants. Les raffinés de critique y retrouveront la veine de Diderot et de *Jacques le Fataliste* avec un amour plus large du genre humain. » (1)

Durant la période qui s'étend de 1881 jusqu'à 1902 quelques articles et quelques éditions à bon marché empêchèrent seuls le nom de Tillier de tomber complètement dans l'oubli en France. Mais en somme, vers 1900, on pouvait dire sans exagération qu'il était presque plus facile de trouver *Mon Oncle Benjamin*, et certainement plus facile de trouver *Belle Plante et Cornélius* dans une langue étrangère qu'en français. Même aujourd'hui, à la Bibliothèque Nationale, *Belle Plante et Cornélius* ne se trouve que dans l'édition des œuvres de 1846. A la bibliothèque Sainte-Geneviève il existe une traduction allemande de *Belle Plante et Cornélius*, mais pas de texte français. Mais en 1902, Marius Gerin, professeur au Lycée de Nevers, publiait sa première série d'études sur Claude Tillier. Depuis lors jusqu'en 1908 M. Gerin a fait successivement paraître plusieurs livres et brochures apportant vraiment de nouveaux documents sur notre auteur. M. Gerin a fait connaître en France que Claude Tillier n'était pas seulement l'auteur de *Mon Oncle Benjamin* mais aussi de pamphlets d'une rare originalité. Son édition critique des pamphlets est d'une importance primordiale. Comme M. Lanson l'a dit : « il (M. Gerin) en a donné un texte authentique et correct ; il a retrouvé des écrits qui n'avaient pas été recueillis, il a rendu ces pamphlets lisibles par les notes et les notices dont il les a surtout accompagnées ; il a éclairci toutes les polémiques locales qui en font le sujet ; il a recherché l'histoire et le caractère des personnes qui y sont prises à partie ; il n'a laissé aucune allusion, aucune plaisanterie inexpliquée. Tout ce travail d'éditeur, pour

(1) Monselet, Préface de *Mon oncle Benjamin*, édition de 1881, p. xii.

lequel le lecteur est toujours ingrat, fait grand honneur à M. Gerin. » (1) Ces travaux de M. Gerin ont puissamment aidé à faire connaître la vie de ce réformateur patriote qui était tombé complètement dans l'oubli en France, alors que son livre allait lui créant des amis dans tous les coins du monde. De plus, les écrits de M. Gerin ont suscité des articles de revues, des comptes rendus dans les journaux et revues de Paris, de Province et de l'étranger. Emue de ce retour de renommée, la ville de Clamecy après 60 ans d'oubli, a érigé sur la place du Marché l'image en bronze de Tillier, le 17 septembre 1905. Cette statue dont Tillier a rêvé tout haut dans *Belle Plante et Cornélius*, regarde la belle tour de la basilique Saint-Martin dont il a célébré la beauté et l'élégance : « avec sa tour si svelte, si légère, si bien habillée, sa tour pareille à un ange qui, prêt à remonter vers le ciel, a encore un pied sur la terre. » (2) Ce jour où sa bien-aimée ville de Clamecy, en présence du Ministre de l'Instruction Publique et de toutes les célébrités de la Nièvre lui a, 60 ans après sa mort, rendu les honneurs qu'elle lui avait refusés pendant sa vie, ce jour dut, outre-tombe, combler son vœu : « Ce doit être une bien belle chose, avait-il écrit jadis, que ces applaudissements qu'on entend dans la postérité, que ce lendemain tout resplendissant de soleil qu'on voit briller après le jour sombre et pluvieux de la vie. » (3)

Depuis cette époque, presque chaque année a vu paraître une édition de *Mon Oncle Benjamin* soit populaire soit de luxe. Les éditions populaires ont répandu la connaissance du livre dans toute la France et dans les colonies. Les éditions de luxe sont très belles. Leur influence a été considérable en répandant ce livre parmi l'élite des amateurs et des bibliophiles. Les Sociétés historiques de Nevers et de Clamecy par leurs recherches ont ajouté force détails sur la vie et les œuvres de Claude Tillier, mais après plus de 30 ans, la valeur des travaux de M. Gerin reste entière et incontestable.

En 1909, Gustave Lanson dans son *Histoire de la littérature française* a consacré de sa haute autorité littéraire la gloire de

(1) G. Lanson, *Revue Universitaire* du 15 décembre 1906.

(2) *Pamphlets*, p. 40.

(3) *Belle Plante et Cornélius*, p. 62.

Claude Tillier. C'était la première fois en France et c'étaient les études de M. Gerin qui avaient déterminé cet acte de justice et de réparation.

On se propose ici, dans un travail d'ensemble, de dégager les rapports entre la vie et les œuvres de Tillier en suivant d'aussi près que possible l'ordre chronologique. Pour mener à bonne fin mes recherches j'ai dû passer plusieurs mois dans la Nièvre et surtout à Nevers, la bibliothèque de la ville possédant une splendide collection d'œuvres nivernaises bien classée et bien administrée. Mes séjours m'ont donné le plaisir d'entrer en relations avec un grand nombre de gens de la Nièvre. Cette expérience m'a aidé, je l'espère, à mieux comprendre Tillier. Cette âme orageuse, animée d'un véritable et sincère amour du peuple, ennemie des supériorités factices et des hypocrisies a eu la passion de la liberté et de l'égalité. Si Tillier manqua parfois de mesure en exprimant ses idées, il faut tenir compte à la fois de sa maladie et de la rigidité de ses principes.

On ne peut s'empêcher d'admirer ce caractère si résolu, si sûr de ses convictions, cette foi si fièrement et si sincèrement affichée, enfin, cet homme intègre et probe aux idées si larges et si prophétiques. On peut lire encore aujourd'hui avec intérêt et profit ses articles de presse, quoi qu'il ait dit : « Il n'y a qu'une chose dans les arts qu'on puisse comparer aux produits culinaires : ce sont les produits du journalisme. » (1)

Nous tenterons d'expliquer pourquoi *Mon Oncle Benjamin* a connu une popularité extraordinaire en Allemagne alors qu'en France pendant de longues années il demeura à peu près ignoré. L'étude de Tillier révèle un caractère qui confirme le jugement de Faguet sur les hommes de cette époque : ils sont un mélange de Voltaire et de Rousseau. Ajoutons, en ce qui concerne Tillier : et de Lamennais.

La vie et les œuvres de Tillier projettent une vive lumière sur l'état d'esprit des milieux démocratiques entre 1830 et 1844, époque bouillante d'activité, effervescente d'idées sociales et politiques. On ne souhaitait pas une révolution, mais une réforme légale et constitutionnelle dans l'ordre, mais l'homme propose... et la révolution de 1848 arrive.

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 75.

En somme, pour juger Tillier nous avons tenu compte de l'effet de la lecture de ses œuvres sur nous-mêmes. Nous avons reconnu qu'elles nous avaient charmé avec leur humour mordant, qu'elle nous avaient élevé l'esprit avec leur poésie, avec leur amour de l'humanité, avec leur sensibilité exquise. Quel étrange mélange elles composent d'humour sarcastique et de sensibilité tendre ! Et nous nous sommes souvenus du mot de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier. » (1)

(1) La Bruyère, *Les Caractères*, chapitre I, n° 31.

CHAPITRE I

SA FORMATION

(1801-1827)

Les influences héréditaires.

Claude Tillier est né à Clamecy (Nièvre) le 21 germinal an IX (le 11 avril 1801). (1) Son père, Gaspard Tillier, né en 1770 est mort le 24 janvier 1857, treize ans après son fils. C'était un serrurier aisé, d'une intelligence supérieure, au dire de ses concitoyens. Sa mère, Marie-Anne Cliquet, née en 1776, mourut le 7 juin 1856. (2) Son grand-père, Claude Tillier, huissier, né en 1735 était mort en 1804. Il avait épousé Anne Rathery, « petite-fille de soixante ans » comme Tillier lui-même l'a qualifiée, née en 1751 et qui mourut en 1829. Elle était fille du boulanger Jacques Rathery et sœur de Germain Rathery, le dernier-né de la famille, le benjamin, le prototype de « Mon Oncle Benjamin ». Dans les *Annales de Clamecy* Edme Courot relate « qu'en 1763 l'évêque d'Auxerre établit un bureau d'assistance publique à Clamecy. La population accueillit l'œuvre avec un généreux empressement. Un boulanger du nom de Rathery s'offrit à cuire le pain gratuitement pendant un mois. » Il s'agit donc du grand-père maternel de notre auteur. Du côté paternel nous remontons jusqu'à son bisaïeul lequel portait également le nom de Claude Tillier et qui dans l'acte de naissance de son petit-fils Gaspard, père de notre Claude, est désigné comme marchand, ayant épousé demoiselle Marie Sauvageau. (3) Ses

(1) Etat civil de Clamecy, l'an XI.

(2) A. Dunois, *Claude Tillier*. Socialiste Nivernais, 2, n° 1, samedi le 4 janvier 1913, p. 3.

(3) Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 26, note 3.

ancêtres, de bonne constitution, vécurent vieux, mais Claude Tillier atteint d'une maladie de poitrine, mourut à 43 ans, le 12 octobre 1844 ; son plus jeune frère, Alexandre l'avait précédé d'un an et demi dans la tombe, le 15 mars 1843 ; son frère cadet, Victor, le suivit dix mois après, le 16 août 1845. (1) L'extinction rapide d'une famille aussi saine reste inexplicable.

Les aïeux de Claude Tillier appartenaient à la petite bourgeoisie. Dans une étude intitulée *Une élection municipale au XVIII^e siècle dans la ville de Clamecy*, M. Léon Mirot constate que « chaque groupe essentiel de la vie économique pouvait par ses députés et ses notables faire entendre ses doléances, ses réclamations et les échevins et les conseillers de ville qui la représentaient pouvaient affirmer ses droits. » (2) Je relève les noms de Jacques Rathery, maître boulanger, ancien maître juré, élu notable ; de Simon Cliquet représentant des tanneurs ; de Michel Cliquet représentant des serruriers. Tous ces ancêtres avec leurs titres : huissier, serrurier aisé, maître boulanger, représentant des tanneurs, indiquent que cette famille n'est pas pauvre. Néanmoins en maint endroit de ses écrits Tillier s'enorgueillit de sa pauvreté. « Nous autres, les Tilliers, nous sommes de ce bois dur et noueux dont sont faits les pauvres. Mes deux grands-pères étaient pauvres, mon père était pauvre, moi je suis pauvre ; il ne faut pas que mes enfants dérogent. Avec trois mille francs on peut vivre. Mon fils gagnera probablement moins. » (3)

M. Amédée Dunois, de Clamecy, érudit Tilliériste, met les choses au point : « Ne nous en laissons pas accroire par ce mot de pauvreté, que fait sonner l'orgueil de notre pamphlétaire. Ses auteurs durent jouir de cette aisance modique des artisans d'autrefois. La menue bourgeoisie des Tilliers coudoyait le simple prolétariat. Le patron était au chantier le plus dur à l'ouvrage, et l'ouvrier était son compagnon, souvent aussi son commensal. Ouvriers et patrons se sentant pétris d'une même pâte, vivaient sans grands désirs, ne se jalousant point. La commune ambition était, au bout de l'an, de joindre les deux bouts. » (4) Aussi devons-nous admettre que tous ces ancêtres

(1) A. Dunois, *Claude Tillier*. Socialiste Niv., n° 6, le 8 févr. 1913.

(2) *Bull. de la Soc. Art. et Sc. de Clamecy*, N. S., n° 4, 1908, pp. 59-70.

(3) *Pamphlets*, p. 345.

(4) A. Dunois, *Claude Tillier, homme, pamphlétaire, romancier* (Echo de Clamecy, 23 juin 1901, p. 3).

de Claude furent d'une condition plutôt modeste, dont lui-même ne semblait pas destiné à sortir. Tout son être se révolta contre les supériorités factices de la naissance et de l'argent, cette révolte, c'est sa vie. Il exagéra sa pauvreté pour justifier ses attaques contre les riches de Clamecy et de la Nièvre et pour exercer une action plus profonde sur les infortunés et les mécontents. Cependant, dans un passage qui rappelle une lettre célèbre de Frédéric Ozanam, Tillier nous donne, d'une façon voilée et toute poétique, une idée exacte de sa situation matérielle : « Entre les steppes glacées de la pauvreté et ce fastidieux Eden de la richesse, où le ciel est toujours du même bleu, où la terre est toujours peinte du même vert, il est une zone tempérée d'où la disette et la profusion sont également absentes. Là, le sol ne donne rien à qui ne veut point le cultiver, mais quand on y ouvre un sillon, il y vient aussitôt de grands et beaux épis. Il y a bien, dans ce ciel inégal, des jours sombres, pluvieux ; mais, parfois, le soleil vous y sourit, entre deux nuées, d'un sourire si doux et si splendide, qu'il ferait volontiers éclore des couronnes de roses sur la tête des jeunes filles. C'est là qu'entre deux arbustes en fleurs j'ai planté mon humble tente. Je me trouve très bien dans ces lieux, et jamais l'envie ne me prendra de les quitter. » (1)

Le milieu et l'époque.

Examinons brièvement le milieu où se passa le jeunesse de notre auteur. Clamecy, sous-préfecture de la Nièvre, avait en 1801 une population de 5.000 âmes environ. (2) Située au confluent des rivières de l'Yonne et du Beuvron, entre trois montagnes, celle de Sembert, au nord, celle de Beaumont au sud-ouest, et les bois du Marché au sud-est, « cette ville, dont les maisons sont généralement mal bâties, les rues mal pavées, rapides et tournantes, doit, sans contredit, ses plus grands avantages au commerce des bois pour le chauffage de la capitale. » (3) « Le climat est sain, mais sujet à des variations brusques et fréquentes ; les brumes épaisses qui y règnent en raison des ri-

(1) *Pamphlets*, p. 343.

(2) *Annuaire de la Nièvre, 1801-1802*.

(3) Delamare, *Statistique de Clamecy*, p. 5.

vières et des bois sont froides et humides ; le vent nord-nord-est, appelé vulgairement la bise, y est glacial. Néanmoins les hivers n'y sont pas longs, mais pluvieux. » (1) Cette description écrite en 1832 par le Sous-Préfet Delamare, est encore exacte aujourd'hui. De la tour de Saint-Martin, on découvre cette petite ville pittoresque dans le tohu-bohu de ses maisons qui s'épaulent à flanc de coteau, aux rues tortueuses et escarpées, et à l'entour un paysage riant et gai, sillonné par deux rivières. Ces contrastes ont peut-être contribué à la formation de l'esprit à la fois pessimiste et gai de Tillier, fils lointain mais authentique de Voltaire.

Cette petite ville dont Delamare a dit « quelque chose qu'on fasse on ne fera jamais de Clamecy une jolie ville » (2) tirait alors son revenu principal du flottage des bois. Clamecy fut le centre véritable de cette industrie dont l'objet était de conduire les bois du cours supérieur de l'Yonne jusqu'à Paris. Ce travail de plein air demandait beaucoup de force physique et d'énergie. Les « floteurs » formaient un état dans l'État. Leur vie dangereuse dut exercer une grande attraction sur la sensibilité déjà frémissante de l'enfant, exaltée au contact de ces hommes rudes qui, de leurs lointaines expéditions, ne revenaient pas toujours. Comme les mariniers de la Loire, les floteurs avaient l'habitude de se donner des sobriquets. Claude Tillier, dans *Mon Oncle Benjamin*, dans *Belle Plante et Cornélius* et dans ses *Pamphlets* s'en souviendra et latinisera les noms de ses voisins. Peut-être aussi subit-il en cela l'influence de Bias Parent et d'autres ardents révolutionnaires qui remplaçaient leurs prénoms par des noms grecs et romains.

La vie de la petite ville à l'époque de la Révolution a été, d'après les témoignages des contemporains, peinte des couleurs les plus vraies par M. Léon Mirot. Dans son commentaire sur les *Mémoires d'Etienne Pierre Sanglé-Ferrière* (1792-1794) il dit : « On a peine à se figurer actuellement combien étaient intimes les liens qui unissaient alors Clamecy avec Paris... ; ouvriers, floteurs, bateliers venaient plusieurs fois l'an conduire aux ports de la Seine les trains de bois flottants ; un repré-

(1) *Ibid.*, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 53.

sentant de l'échevinage parisien résidait dans notre ville pour conclure des marchés relatifs à l'approvisionnement ; les marchands de bois de Paris y avaient un agent, qui surveillait leurs intérêts ; les propriétaires et les marchands de bois de Clamecy avaient eux aussi des chantiers à Paris, où ils se rendaient annuellement trois ou quatre fois. Il en résultait un état d'esprit tout spécial, un caractère de particularisme provincial que nous ne connaissons plus, tempéré et éclairé par les fréquentes relations parisiennes. Il y avait un échange continu, qui mettait le peuple ouvrier, très original, très fermé, dans son quartier de Bethléem, (faubourg de Clamecy), très jaloux de ses droits, très imbu de l'esprit corporatif, au courant des mouvements d'opinion, et le rendait apte à être impressionné par les variations et les entraînements politiques. La bourgeoisie, d'autre part, très cultivée, très instruite, formée de quelques familles entre qui les alliances étaient fréquentes, était riche sans faste ; fixée dans le pays dont elle ne s'écarterait guère, elle s'intéressait aux événements politiques et suivait les grands faits du jour, avide de tout ce qui se passait à Paris. » (1) D'après cette description nous pouvons imaginer les difficultés qui allaient se présenter à un jeune homme impétueux, d'une origine trop modeste pour pénétrer dans la bourgeoisie, et trop orgueilleux pour accepter paisiblement les rebuffades.

Le dépouillement méthodique des almanachs du département de la Nièvre de 1800 à 1848 prouve par la répétition constante des mêmes noms le peu de changement réel parmi les autorités pendant la période post-révolutionnaire. Et nous comprenons fort bien qu'un esprit avancé tel que Claude Tillier, ait souffert de cette atmosphère conservatrice. Delamare nous rapporte son sentiment sur les Clamecycois de 1832, peu différents des citadins de 1793 : « Les habitants des villes se distinguent particulièrement par une sorte d'esprit caustique, par une vivacité qui n'exclut ni le bon sens, ni la solidité du jugement ; ils aiment le plaisir et la société, sans cependant négliger le travail et les affaires... Les mœurs des classes laborieuses ne sont pas relativement aussi polies ; les floteurs n'ont pas encore effacé complètement la première empreinte de leur origine ; le caractère

(1) *Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*. N. S., 7, 1911-1912, p. 24.

de ces ouvriers varie selon les circonstances et présente un assemblage étrange de douceur et de brutalité, de dévouement et de haine. Sous l'influence d'un tempérament impressionnable, ils sont faciles à égarer ; quand leur tête se monte sur un sujet qu'ils supposent de nature à blesser leurs intérêts, ou ce qu'ils appellent leurs droits, ils deviennent d'une violence extrême ; un faux bruit, une mesure administrative mal comprise, un changement insignifiant dans leurs tarifs suffisent pour faire naître une grève, quelquefois une insurrection. La vie et le travail en commun, auxquels ils sont soumis, leurs voyages fréquents et périodiques à Paris, ont entretenu chez eux, au milieu des plus rudes fatigues, une gaieté inaltérable, le goût des sensualités et l'insouciance de l'avenir. Ces mœurs paraissent profondément enracinées... Ce qu'il faut à cette partie si intéressante de la population, c'est un travail permanent, un salaire réglé et de bons conseils. » Ce jugement fut confirmé par l'insurrection de 1837 où les floteurs refusèrent d'accepter les mesures métriques que toute la France avait adoptées dès 1804. Nous verrons par la suite que Claude Tillier était un vrai fils de son milieu. On relève dans les registres de Clamecy à côté de l'ancêtre huissier, du maître boulanger, ou du sacristain, des compagnons de rivière, des floteurs. On trouve chez Claude Tillier l'esprit caustique des bourgeois et la tête chaude des ouvriers.

Comme dans tout le reste de la France l'influence de la Révolution et de l'épopée napoléonienne divisa la petite ville de Clamecy. Elle aussi eut son « Fouché » ; il se nommait Etienne Jean-François Parent, mieux connu par son nom révolutionnaire Bias Parent ou Parent des Iles. Bias Parent était né le 18 septembre 1754 à Clamecy d'une ancienne famille bourgeoise. Entré de bonne heure dans les ordres, il était dès 1774 titulaire de la Vicairie de Montifaut, dans le chapitre de Levrous. (2) Le 19 janvier 1784 il fut nommé curé de Rix. Il cumula ces dernières fonctions avec celles de principal de Collège de Clamecy du 27 novembre 1784 au 13 novembre 1785. « Sa demande d'être agréé comme principal indique qu'il fut maître ès arts

(1) Delamare, *Stat. de Clamecy*, p. 26.

(2) Mirot, *Les ancêtres de Bias Parent*. B. S. S. A. de Clamecy, N. S., n° 6, 1910-1911, p. 42-53.

de l'Université de Paris. » (1) Il remplit ses fonctions avec succès, puisque la municipalité le chargea de choisir son successeur, au cas où lui-même ne voudrait pas rester. Au début de la Révolution, Parent avait entrepris la composition d'un ouvrage intitulé *L'Ancien Régime, ou des Abus nés de la Féodalité, du Despotisme et de l'Ignorance, à l'Usage des Habitants de la Campagne*. Le premier article du livre est daté du 4 août 1789. Parent devint, dès le 17 juin 1780, maire de Rix, petit village près de Clamecy. Nommé administrateur du district de Clamecy, ayant prêté serment à la constitution civile du clergé, il se maria le 14 octobre 1793 avec Marie-Madeleine Jouannin. L'acte de mariage indique que Marie-Madeleine avait 18 ans, et qu'elle était fille d'un cultivateur ; que Bias Parent avait 37 ans. Mais né en 1754, Bias avait 39 ans en 1793. Il faut noter que l'Assemblée législative en septembre 1792, avait aboli la loi qui interdisait aux prêtres de contracter mariage. Joseph Fouché arriva à Nevers le 29 juillet 1793 renchérit de son propre chef sur cette loi en rendant obligatoire le mariage des curés constitutionnels « dans le délai d'un mois, ou alors d'adopter un enfant ou d'entretenir à sa table un vieillard indigent. » (2) Fouché nomma le 19 octobre 1793 Bias Parent curé de l'église Saint-Martin à Clamecy : ce fut son cadeau de noces. Depuis lors les péripéties de la carrière administrative de Bias Parent rappellent l'existence mouvementée de beaucoup d'autres chefs nationaux et locaux de la Révolution. Administrateur de la Nièvre, prisonnier, professeur à l'Ecole centrale, relevé de ses fonctions, placé sous la surveillance de la police, puis le 26 juillet 1801 chef au ministère de la police, il mourut le 15 septembre 1802 à Dornecy près de Clamecy. De son mariage avec Marie-Madeleine, dite Tullie, il eut trois enfants ; Tullie, née à Dornecy le 9 février 1795, Bayle né à Dornecy le 19 août 1796, Joubert né à Dornecy le 13 octobre 1799. Son fils Bayle, ami intime de Claude Tillier et témoin lors de son mariage avec Elisabeth Col, écrivit la première biographie de notre auteur.

Il y avait donc entre Claude Tillier et le chef du mouvement révolutionnaire à Clamecy des rapports assez étroits qui exer-

(1) J. Gadiou, *Bias Parent, Principal du Collège de Clamecy, 1784-1785*. B. S. S. A. de Clamecy. N. S., n° 6, 1910-1911, p. 70-79.

(2) R. Toscan, *La Curieuse Histoire de Nevers*, p. 95.

cèrent sur le jeune homme une influence qu'il ne faut pas sous-estimer : d'une part, jeune et ardent, Tillier voulait continuer les activités de Bias Parent et mettre en pratique les réformes sociales ; de l'autre, de nombreuses victimes de Bias Parent vivaient encore, elles occupaient des postes importants dans cette petite ville malgré la rapide succession des gouvernements et elles ne pouvaient considérer qu'avec défiance l'amitié qui unissait le fils de l'ancien curé révolutionnaire et un jeune homme aussi bien doué que l'était Claude. Le proverbe « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », obsédait l'esprit des anciennes victimes de Bias Parent.

Parent nous apporte le témoignage suivant sur la jeunesse de Claude : « La jeunesse de Claude a été éprouvée par de rudes situations : doué d'une grande force musculaire, d'un caractère irascible, hardi et turbulent, ennemi de toute entrave, il préludait déjà dans son enfance, par des rixes fréquentes, aux luttes du pamphlétaire. Combien de fois rentra-t-il chez son père, avec des pans d'habits de moins, des déchirures à la figure ou des contusions sur le corps. Une fois entre autres on l'emporta du Collège de Clamecy avec le bras fracturé. » (1)

Son Education.

Il avait, on le voit, une âme de lutteur, toujours prêt à en découdre pour défendre ses idées et son idéal. Activité physique qui ne nuisit en rien à son développement intellectuel. Une lettre du Sous-Préfet de Clamecy, Petit, écrite le 8 mai 1843, nous apprend que « le Sieur Tillier commença son éducation au Collège de Clamecy. Il s'y distingua et fut placé comme boursier au Lycée impérial de Bourges par la protection de quelques personnes notables. » (2) Ce témoignage est tout à fait impartial, puisqu'il est extrait d'une réponse à une demande du Préfet pour « un rapport détaillé sur la conduite et les antécédents du Sieur Tillier. »

Une lettre de Fiévée, Préfet de la Nièvre, adressée le 18 octobre 1813 au Grand Maître de l'Université, fournit quelques

(1) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 5.

(2) Cornu, *Quelques Recherches*. Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XVI, 1908.

autres renseignements : « J'ai reçu votre lettre obligeante du 14 de ce mois, ampliation de votre arrêté du 22 septembre dernier, par lequel vous avez nommé le jeune Tillier Claude, élève boursier à 3/4 de pension pour la commune de Clamecy au Collège de cette ville. » (1) Le dernier quart de sa pension payé par sa famille est une nouvelle preuve que ses parents n'étaient pas tout à fait dans le besoin.

Il ne semble pas que son séjour à Bourges ait apporté des modifications au caractère de Claude, si nous en croyons Parent : « Il apporta dans cet établissement la même aptitude et la même turbulence de caractère. Mais dans l'usage qu'il faisait de sa force, Claude annonçait déjà quels seraient plus tard son dévouement et son abnégation. S'il y avait parmi ses condisciples quelques élèves hargneux, tyrans, abusant de leur force contre les plus petits, Tillier se posait immédiatement comme leur adversaire. Distinguait-il aussi parmi ses camarades quelque enfant d'une complexion faible, souffreteuse, il devenait son protecteur. Il veillait avec un soin si soutenu, avec une susceptibilité si affectueuse à l'inviolabilité de son protégé, que de vives amitiés datent de cette époque et lui sont restées fidèles. Nous pourrions citer M. Bonnet, aujourd'hui (1845) préfet, et M. Mermilliard, ancien député du Havre. » (2) Protéger les faibles et défier les puissants, sera l'œuvre de toute sa vie. Parent nous raconte un épisode très significatif du séjour de Claude à Bourges. « En 1814, lors de la première Restauration, une insurrection éclata au Lycée de Bourges, Tillier dut y prendre et y prit en effet une part aussi active que le lui permettait son âge. Voici ce qui la provoqua. Soumis jusque là à un régime en quelque sorte militaire, réveillés chaque matin au son du tambour, ne connaissant point d'autre cocarde que la tricolore, les élèves se mutinèrent lorsqu'on voulut les forcer à prendre la cocarde blanche, lorsqu'au tambour on voulut substituer la cloche. Cette cocarde fut foulée aux pieds et traînée dans la boue, aux cris de Vive l'Empereur. » (3) Cet incident dut vivement impressionner notre auteur. Toute son œuvre atteste que pour lui comme pour tant d'autres, Napoléon représentait la suprématie

(1) Copie de la Lettre du Préfet. Bibliothèque de Nevers, 3 N 4011.

(2) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 6.

(3) *Ibid.*, p. 6-7.

de la France: il était le continuateur et le défenseur des conquêtes de la Révolution. « L'Empire, écrivit-il un jour, dites-vous l'Empire ! Oh oui ! c'était une grande chose ; l'Empire rayonnait comme une comète à l'horizon d'Europe, j'avais alors douze ans et je sentais déjà qu'il était beau d'être Français ; et je porte encore au fond de mon cœur le deuil de toute cette gloire. » (1) Malheureusement, il n'a guère parlé de ces années passées dans la ville de Bourges. Il n'a fait qu'une seule allusion, et fort brève, à cette époque de sa vie ; « Mais ma grand'mère avait beau dire que j'avais eu un accessit en philosophie » (2), dit-il dans *Souvenirs d'un Maître d'Etude*. Succès qu'explique peut-être son grand amour de la discussion. Mais il semble évident que ce fut pendant ce séjour à Bourges que se développa son amour pour les belles lettres. En 1820 Claude obtint son diplôme de bachelier ès arts. Ce diplôme précieusement conservé au Musée de Clamecy porte la date du 19 août 1820 et la signature de Cuvier. Le titre avait à cette époque une valeur assez grande, malgré les ironies et les sarcasmes un peu faciles de Tillier : « Mais qu'est-ce qu'un bachelier ès lettres ? Un grand niais qui rapporte fièrement du marché dans une belle besace neuve, des pois qui ne veulent pas cuire. Après dix ans d'étude votre bachelier ès lettres n'est pas seulement capable d'être instituteur primaire. » (3)

Le Maître d'Étude.

Parent raconte que « Tillier sortit du Lycée de Bourges au mois d'août 1819. Quelques mois après il s'installait comme maître d'étude au Collège de Soissons. Il n'y resta qu'un an. En novembre 1820, il entra en la même qualité chez M. Petit, chef d'institution, rue Geoffroy-l'Asnier à Paris. » (4) Parent, ici encore, se trompe sur les dates, car le diplôme de Claude est du 19 août 1820. M. Gerin, qui, malheureusement, ne cite pas ses sources, complète le témoignage de Parent : « Claude songe aussitôt à entrer dans l'enseignement et débute comme maître

(1) *Pamphlets*, p. 144.

(2) Gerin, *Pages Nivernaises*, appendix, p. 300.

(3) *Ibid.*, p. 299.

(4) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 8-9.

d'étude au Collège de Soissons. Il y séjourne très peu de temps. Au commencement de 1821, nous le trouvons, en la même qualité, installé à Paris, mais en dehors de l'Université, chez un chef d'institution, M. Petit, rue Geoffroy-l'Asnier. » (1) Parent et Gerin sont d'accord, sauf pour la durée du séjour à Soissons et sur l'année. L'*Almanach Royal* pour 1820 confirme que M. Petit était bien chef d'institution, 30 rue Geoffroy-l'Asnier.

Mais appelons-en à Tillier lui-même. Dans une digression assez longue, qui, logiquement, a fait partie du pamphlet *Les Jésuites*, écrit au mois d'avril 1844, il nous dit ses souffrances et ses peines comme maître d'étude, cette situation ingrate, qu'A. Daudet a si bien décrite dans *Le Petit Chose*. Félix Pyat dans son introduction aux œuvres de Claude Tillier a cité la plus grande partie de ces doléances. M. Gerin les a données dans l'appendice de ses *Pages Nivernaises*, p. 299-306. Nous avons essayé de dégager la partie véridique de ce récit et d'établir l'authenticité des quelques faits précis qu'il contient. Pour le moment il faut le considérer comme un récit auto-biographique arrangé en vue de l'effet littéraire. Ces pages, qui rappellent le 20^e chapitre du *Ministre de Wakefield*, nous montrent que Tillier était établi à Paris comme maître d'étude à 19 ans, c'est-à-dire en 1820. Il semble bien que ce fût son premier poste. « Les premiers jours que je passai dans la maison, je fus horriblement malheureux. La perte de la liberté était pour moi une privation insupportable. » (2) Il est difficile de déterminer exactement le temps que Claude a passé dans cet établissement, en raison des contradictions du récit. Nous savons qu'il obtint son diplôme au mois d'août 1820 ; d'un séjour à Soissons, dont Parent a parlé, nulles nouvelles. « Depuis un mois, dit seulement Claude, je battais le pavé de Paris avec ma grand'mère. » (3) Il est vraisemblable qu'il dut entrer en fonctions vers le début d'octobre et quitter son poste vers la fin de l'année puisqu'un deses élèves lui dit : « Voici des étrennes, maman me donnera d'autre chocolat, et vous, personne, peut-être, ne vous donnera rien ». (4) Mais

(1) Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 35-36.

(2) *Ibid.*, p. 302.

(3) *Ibid.*, p. 300.

(4) *Ibid.*, p. 304.

comment concilier ces trois passages : « mon extrême jeunesse ne permettait pas qu'il me fût alloué des appointements », (1) mais, si j'étais renvoyé, que faire... comment payer ma place à la diligence ?... J'étais sans le sou, littéralement sans le sou. » (2) « J'avais réglé mon compte avec M. R... il me revenait 22 francs 50 c. qu'il me donna. Je les sentais tressaillir dans ma poche. » (3) N'y a-t-il pas, dans les deux premières phrases quelque exagération poétique, qu'on ne peut prendre à la lettre : « j'étais sans le sou, littéralement sans le sou. » Nous relevons un autre détail : « J'ai mangé brutalement son chocolat, et je ne l'ai pas informé de la pension où je suis entré. » (4) Ce mot pension semble impliquer qu'avant son entrée comme employé au Collège de Clamecy il avait trouvé un autre poste.

En dehors des renseignements purement biographiques auxquels on ne peut trop se fier, cette page nous éclaire sur les sentiments et les idées du jeune homme et sur ses épreuves de maître d'étude. Nous y trouvons, comme dans tous les écrits de Tillier, ce curieux mélange de l'émotion et de l'humour qui le distingue essentiellement. Faut-il reconnaître là le résultat d'une application littérale des théories de la *Préface de Cromwell*, ou le fruit spontané du génie personnel ? Tillier n'hésite pas à se ridiculiser et à se moquer de lui-même. Il y a en lui comme un pressentiment de Jules Laforgue ou de P. J. Toulet. Il se représente : « son bouquet de rhétorique au côté comme un domestique à la Saint-Jean. » (5) « Mon habit gris, un habit gris fait par le meilleur tailleur de mon pays, et avec lequel ma grand' mère me trouvait superbe, était devenu le but de tous leurs sarcasmes, quelquefois aussi de leurs projectiles. » (6) On peut se demander pour quelles raisons un jeune homme, ayant souffert du manque de discipline de ses élèves, a fait preuve lui-même, plus tard, d'un caractère aussi réfractaire à la discipline.

Il note avec enjouement de menus incidents de réalité tout humaine : « Il me sembla que cela ferait bon effet de sortir le cigare à la bouche. Je l'allumai à la cuisine, puis je traversai

(1) *Ibid.*, p. 301.

(2) *Ibid.*, p. 303.

(3) *Ibid.*, p. 304.

(4) *Ibid.*, p. 305.

(5) *Ibid.*, p. 299.

(6) *Ibid.*, p. 303.

fièrement la cour comme une garnison qui sort avec les honneurs de la guerre. » (1) ou certains traits de sensibilité imprévue : la gentillesse d'un enfant qui lui offre son chocolat le fait fondre en larmes. Il confesse avec une honte toute masculine sa faiblesse. « J'ai, moi, l'émotion fort niaise et le sentiment tout à fait dépourvu de présence d'esprit. » (2)

Plein de verve dans l'anecdote, il y prodigue le trait, le sel et toute la causticité naturelle de son esprit : « Il y avait dans la pension de M. R... 20 à 25 Anglais apportés en dot par sa femme et environ autant de Français amenés par lui. Ce mélange des deux nations était un système d'éducation. Les Anglais de Madame devaient apprendre aux Français de Monsieur la langue de Byron en jouant à la marelle ou aux billes ; ceux-ci apprendre par la même occasion la langue de Racine à ceux-là. Par suite de ce malencontreux échange, les noms avaient perdu leurs articles, les adjectifs leur genre, les verbes leurs conjugaisons. C'était un tel galimatias et une telle confusion des deux idiomes qu'on ne s'y entendait plus. » (3)

Les portraits du maître et de la maîtresse de pension, traités en charge bouffonne, illustrent à merveille le don particulier que possédait Claude de saisir et de faire ressortir les points faibles de ses adversaires. Voici la maîtresse de pension : « C'était Madame R..., une Anglaise rousse et pâle. Son teint ressemblait à la coquille d'un œuf de dinde, ou à du satin blanc longtemps exposé à la fumée ou aux injures des mouches. » (4) Quant à M. R... « le chef de l'établissement n'avait d'un instituteur que son nom sur l'enseigne. Il ne savait pas le latin ; il ne savait même pas la cuisine. » (5)

Comme Panurge autrefois disait au milieu de la tempête : « Oh ! que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux » Claude s'écrie, « Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas fait apprendre son état ? C'était tout ce qu'il fallait pour mes besoins, du pain et de la liberté, voilà tout ce que je demandais à Dieu, et je n'ai ni pain ni liberté. » (6) Ailleurs il nous laisse supposer

(1) *Ibid.*, p. 304.

(2) *Ibid.*, p. 304.

(3) *Ibid.*, p. 302.

(4) *Ibid.*, p. 301.

(5) *Ibid.*, p. 301.

(6) *Ibid.*, p. 302.

que sa vocation littéraire commença de bonne heure. « Je n'avais d'autre malle qu'une vieille cravate noire, nouée par les quatre coins et il y avait dedans plus de papiers griffonnés que de linge. » (1)

Le paragraphe final de ce morceau nous montre un autre aspect de Tillier, c'est un exercice sur un de ses sujets favoris : l'oubli. « Depuis, j'ai oublié cet enfant, j'ai mangé brutalement son chocolat, et je ne l'ai pas informé de la pension où je suis entré. Je l'ai oublié comme le voyageur oublie l'arbre sous lequel il s'est reposé un instant en traversant le désert ; je l'ai oublié comme la jeune fille oublie le rosier qui lui a fourni sa première guirlande. Cette douce affection trépassée, elle est là gisante dans un coin de mon cœur sous un crêpe rose ; car le destin de l'homme est d'oublier. Le fond de tout cœur humain est, hélas ! un amas de scories et de cendres. Notre âme est un cimetière tout rempli de tombes et d'épitaphes, un champ où les fleurs nouvelles prennent racine sur les fleurs mortes. L'oubli est un bienfait de Dieu ; car si l'homme, autour de qui tout change et tout passe, n'avait le don d'oublier, il serait le plus malheureux de tous les êtres ; la vie serait pour lui une éternelle douleur ; son œil, une source intarissable de pleurs. » (2)

Parent constate qu'à Paris comme Maître d'étude, Claude fut souvent sans place à cause de son caractère indisciplinable : « Trop généreux pour solliciter de ses parents de nouveaux sacrifices, trop fier pour emprunter aux personnes de sa connaissance il partageait avec son ami Brotier le plus humble cabinet, buvait de l'eau, et souvent restait une partie de la journée couché pour, disait-il, manger moins de pain. C'était là le moyen qu'il employait pour modérer les exigences de son estomac, et c'est au prix de pareilles privations qu'il achetait son indépendance, et la faculté d'aller bouquiner sur les quais. C'est à cette époque de sa vie qu'il fait allusion quand il dit : « J'ai été pauvre entre les plus pauvres ; eh, bien ! je trouvais du plaisir à dire à la fortune : je ne me courberai pas sous ta main, je mangerai mon pain dur aussi fièrement que le dictateur Fabricius mangeait ses raves, je porterai ma misère comme les Rois portent leur

(1) *Ibid.*, p. 304.

(2) *Ibid.*, p. 306.

diadème. Frappes (*sic*) tant que tu voudras, frappes (*sic*) encore, je répondrai à tes flagellations par des sarcasmes. Je serai comme l'arbre qui fleurit quand on le coupe par le pied, comme la colonne dont l'aigle de métal reluit au soleil tandis que la pioche est à sa base. » (1) Dans son roman *Belle Plante et Cornélius* les descriptions de la vie de Cornélius semblent être l'histoire romancée de ses propres expériences parisiennes. « Cornélius habitait dans la rue Saint-Jacques un noir et vieil hôtel qui était le rendez-vous des poètes à la recherche d'un éditeur, des physiciens en travail d'une grande découverte, des géomètres qui couraient après une chaire. » (2) « Il avait gardé un profond mépris pour le charlatanisme de la toilette : il n'avait jamais qu'un seul habit noir, et cet habit était sur ses épaules ; quand il s'apercevait qu'il était percé au coude il en commandait un autre et il fallait qu'il fût prêt du jour au lendemain... Mais quand le crédit dont il jouissait avait atteint son maximum, alors il renvoyait jusqu'à nouvel ordre ses rapins ; il écrivait à Belle Plante pour lui proposer une nouvelle pièce de terre, et en attendant que ses fonds fussent arrivés, il embrassait le genre de vie économique de la marmotte ; il passait dix-huit heures au lit tant à rêver qu'à dormir et il ne se levait dans l'après-midi que pour dîner avec un pain de deux livres ; car Dieu, qui fait des compensations à toutes les misères comme à toutes les joies, qui fait naître des fleurs au milieu des épines, comme il met des épines aux fleurs, lui envoyait un appétit d'autant meilleur que sa table était plus indigente et plus ruinée. » (3)

Le Soldat.

Claude Tillier revient passer l'été de 1821 à Clamecy (4), il a 20 ans, l'époque du tirage au sort pour l'accomplissement du service militaire approche rapidement. Il est heureusement pour lui placé au collège de sa ville natale et lorsqu'il tire au sort au début de janvier 1822 le numéro 1, il donne comme motif de dispense « se destinera à l'instruction publique. » (5) Motif

(1) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 9.

(2) *Belle Plante et Cornélius*, p. 66.

(3) *Belle Plante et Cornélius*, p. 67-68.

(4) Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 36.

(5) Arrondissement de Clamecy. Listes de tirage. Classe de 1821.

admis par décision du 15 mai 1822, mais le 20 juin 1822 une nouvelle décision survient : « Vu la lettre en date du 6 juin 1822 par laquelle Monsieur le Recteur de l'Académie de Bourges informe Monsieur le Préfet que l'engagement de se vouer pendant 10 ans à l'instruction publique, contracté par le nommé Tillier Claude n'a point été accepté par le Conseil Royal vu l'article 15 de la loi du 10 mai 1818 sur le recrutement, le Conseil maintient sur la liste du contingent comme capable de servir le nommé Tillier Claude. » (1) Quel fait nouveau pouvait empêcher Tillier de bénéficier de la dispense militaire à laquelle il avait droit ? Parent fait remonter l'origine de cette mesure arbitraire à l'insurrection qui avait eu lieu au Lycée de Bourges en 1814. « Sous l'impression de cette échauffourée, Tillier écrit à sa mère, et dans sa lettre il se complut à détailler les circonstances de leur victoire. Cette pauvre mère que la nature semblait avoir désignée comme le bon génie de Claude, ayant mission de modérer son fougueux caractère, de réparer les effets de son imprévoyance et de son insouciance (et Dieu sait avec quel affectueux dévouement elle a rempli jusqu'à la fin sa rude et noble tâche !), cette pauvre mère, disons-nous, justement alarmée à la réception de sa lettre, et craignant que Claude n'encourût son expulsion par quelque coup de tête, s'empressa d'accourir pour consulter un homme qu'elle croyait l'ami bienveillant et dévoué de son fils, et lui communiqua sa lettre. « Laissez-moi cette lettre, dit cet homme, je vais écrire à ce petit drôle-là ! »

« Huit ans plus tard, Claude sur les sollicitations de sa famille, et pressé d'ailleurs par l'époque du tirage adressa au Recteur une demande pour entrer dans l'instruction publique. C'est alors qu'instruit de ces démarches, l'homme dont nous continuerons à taire le nom, trompant lâchement la confiance d'une tendre mère, brisant l'avenir d'un jeune homme plein d'espérance, eut l'infamie d'exhumer la lettre qu'il gardait depuis huit ans et l'adressa au Recteur.

« Sous un gouvernement ombrageux et de parti, les opinions de l'enfant devaient lui être compromettantes à l'âge d'homme ; aussi l'infamie du dénonciateur prévalut, et la carrière de l'instruction secondaire fut fermée à Tillier. « C'est à cette exclusion

(1) *Ibid.*

qu'il aura dû de rendre célèbre le titre plus modeste de maître d'école de Clamecy. » (1)

La liste de tirage prouve que Tillier était professeur au Collège de Clamecy, et à ce titre devait être exempté du service militaire. M. Gerin a découvert et imprimé une lettre montrant que Tillier brisa de sa propre volonté tout lien avec l'Université. La raison de ce geste reste inexplicable. En voici le texte, dont l'original n'a pu être retrouvé aux Archives Départementales.

ECOLE PRIMAIRE

ACADÉMIE DE BOURGES

Envoi

*de l'autorisation du sieur Tillier
pour Clamecy.*

Bourges, le 15 avril 1822.

—

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-jointe une autorisation que j'ai accordée sur la demande du comité cantonal (*sic*) de Clamecy au sieur Tillier, employé au Collège de ladite ville, à l'effet d'y tenir une école primaire conformément aux dispositions de l'Ordonnance du 29 février 1816. Veuillez, je vous prie, lorsque cette autorisation sera revêtue de votre approbation, la faire parvenir au titulaire.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération, Monsieur le Préfet, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Recteur de l'Académie,

BÉGAT.

A cette lettre est annexée la note préfectorale suivante :

« L'autorisation d'enseigner a été adressée au Sous-Préfet de Clamecy (le 29 avril 1822, pour qu'il la fasse parvenir à M. le Président du Comité cantonal, qui la remettra au sieur Tillier) » (2).

Tillier avait donc pris sa détermination, en toute liberté, pour des raisons qui nous sont inconnues, mais jamais dans aucun de ses écrits il ne se plaignit de la décision du conseil de révision.

(1) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 7-8.

(2) Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 39.

Il est vraisemblable que prévoyant sa non exemption du service militaire, il aura demandé cette autorisation d'enseigner pour être valable dès sa libération.

Tillier est donc obligé de faire son service militaire. Son signalement officiel nous donne une idée de l'apparence physique de ce jeune homme pâle et nerveux. « Taille 1,66, cheveux blonds foncés, yeux gris, nez moyen, menton fourchu, teint blême, sourcils blonds foncés, front couvert, bouche moyenne, visage plein. » (1) Ce plein visage symbolise en quelque sorte la franchise et la sincérité de notre auteur et le menton fourchu semble indiquer son entêtement. Il est mis en route isolément le 11 novembre 1822 pour rejoindre à Périgueux le 8^e escadron du train d'artillerie. Il est incorporé le 19 novembre 1822 avec le numéro 571. Le train d'artillerie était une sorte d'équipe volante d'artilleurs montés qui étaient chargés d'assurer le transport des pièces et des munitions des régiments d'artillerie à pied. » (2) Le 8^e escadron était à Rennes, mais il prit part à la campagne d'Espagne de 1823. « Tillier fut nommé fourrier dès le 21 février 1823. Le 10 juin 1824 une décision ministérielle le faisait passer au 53^e régiment d'infanterie de ligne... Il arriva dans son nouveau régiment le 11 juillet 1824 et fut versé au 1^{er} bataillon. ... En changeant de corps Tillier ne perdit point son grade, il ne tarda pas, même, à conquérir du galon et le 19 novembre 1824 il était promu sergent-fourrier. Pourquoi le 17 février 1826 était-il remis simple fusilier ? C'est ce qu'il faut sans doute renoncer à savoir, tout en supposant le motif dans quelque incartade de son caractère assurément peu enclin à la discipline. » (3)

L'Histoire du 53^{me} d'Infanterie raconte qu'après un séjour en Corse de deux ans le régiment débarqua à Toulon en 1824 et y resta un mois avant d'aller à Marseille. « En 1825 il est envoyé à Lyon et de là à Strasbourg. » (4) C'est donc dans cette ville qu'en 1827, Tillier reçut son congé de libération (5). Son service militaire lui avait permis de connaître un grand nombre de villes françaises, chacune d'un caractère particulier aussi bien

(1) *Registres du recrutement*. Archives de la Nièvre.

(2) Cornu, C. T. *au service militaire*. Mém. Soc. Acad. de Nevers, t. XVI, p. 67.

(3) *Ibid.*

(4) Duval, *Historique du 53^e Régiment d'Infanterie*, p. 35.

(5) Etat civil de Clamecy. Acte de mariage de C. T., 1828.

que quelques villes et régions espagnoles. C'était une expérience de grande valeur qui a certainement contribué à élargir son esprit, à développer son don d'observation et à fortifier son amour pour sa patrie.

Telle fut la carrière militaire de notre auteur d'après les Archives de la Guerre. Nous les compléterons par les récits de Parent, qui malgré certaines inexactitudes de date observe avec finesse et impartialité le caractère de son ami. « Quoique brave, Tillier fut un pauvre soldat. L'obéissance passive à des hommes dont il avait quelquefois à déplorer la nullité a dû bien souvent mettre à de rudes épreuves son impatiente et indisciplinable humeur. Ses amis se rappelleront longtemps la manière amusante et originale dont il dépeignait son grotesque lieutenant. Cet officier lui reprochait un jour de mal étriller son cheval, et en même temps lui montrait du doigt une jambe malpropre.

— Mon lieutenant, illusion d'optique, dit Tillier.

— Comment dites-vous, fourrier ?

— Illusion d'optique, répéta celui-ci, de son air sarcastique.

— Ah ! vous m'appellez illusion d'optique ! fourrier, vous me ferez huit jours de salle de police.

— Mais, lieutenant...

Mais l'officier, sans vouloir rien entendre, alla se plaindre au capitaine que le fourrier l'avait traité d'illusion d'optique. » (1) Et Parent ajoute : « Comme on le voit, Tillier ne supportait pas seulement fort impatiemment la compression militaire, mais encore, comme presque tous les artistes, il négligeait sa tenue et s'acquittait de tous ses devoirs de soldat avec une indifférence peu propre à lui concilier la faveur de ses chefs. » (2).

Dans ces conditions, il est facile de comprendre pourquoi Tillier a perdu son grade de sergent-fourrier. Petit, le Sous-Préfet de Clamecy nous apprend de plus que : « Nommé plusieurs fois sous-officier, il fut autant de fois cassé pour cause d'indiscipline. » (3) Parent ajoute que : « les six ans que Claude a passés au drapeau ont été alternés par des congés de convalescence dont la durée peut être évaluée à la moitié au moins de son temps de service. Tillier ne se faisait pas faute de solliciter ces permis-

(1) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 10.

(2) *Ibid.*, p. 11.

(3) Cornu, *Quelques Recherches*.

sions qu'il motivait toujours sur son catarrhe bronchique, comme il disait en plaisantant à chacun de ses retours au pays. Déjà à cette époque, il jouait avec le mal qui l'a tué. » (1) Tillier lui-même confirme ce que Parent a dit dans une « Revue du Théâtre » de l'*Association* : « Je suis encore ex-fourrier du 5^{me} (sic) régiment de ligne. Or, étant fourrier dudit régiment, j'avais obtenu un petit semestre de trois mois, ... il y avait à peine de quoi embrasser mes grands-parents sur les deux joues, et déjeuner chez tous les amis. Toutefois, pendant ce court espace de temps, j'oubliai le numéro du régiment auquel j'appartenais, et pour éclaircir le fait, je fus obligé de consulter les boutons de mon habit. Allez, Victor a eu bien raison de dire et surtout bien raison de le dire en aussi beaux vers, que nos plus chers nous oublient, seulement il eût dû ajouter qu'il n'y a que nos créanciers qui ne nous oublient pas. » (2).

Tillier a nettement résumé sa pensée sur la discipline militaire dans une phrase des *Lettres au Système* : « Les soldats sont trop assujettis à leurs officiers, qui ont le droit de les trouver en faute quand il leur plaît, et de les faire passer en prison la moitié de leur temps de service. » (3).

Tillier, doué d'un talent littéraire certain, ironique et moqueur, muni d'un diplôme de bachelier ès arts, conscient de sa propre valeur, orgueilleux, totalement incapable d'admettre la faiblesse et l'incapacité d'autrui, d'humeur impatiente et indisciplinable due en partie à sa santé faible, sera la propre cause de la plupart de ses maux.

De l'Espagne.

Dans quelques pages intitulées *De l'Espagne* écrites peut-être pendant son service militaire ou peu après, Tillier a raconté un épisode de son séjour dans la péninsule en 1823. Ici encore, il est impossible de distinguer avec certitude la partie proprement biographique et la partie romanesque. Ce récit, assez bien mené mais qui n'a pas subi le travail de la lime et dont la forme est peu soignée, met en scène le maire de Saragosse avec sa fille,

(1) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 11.

(2) *L'Association*, n° 87, le 30 octobre 1842, p. 3.

(3) *Pamphlets*, p. 89.

et leur adversaire, personnage haineux, capable de tous les crimes, un moine. L'Auteur, personnage de deuxième plan, est recueilli dans un état précaire sur le chemin de Valence et aide à déjouer les attentats du moine. Le texte montre que les opinions de Tillier sur la guerre d'Espagne sont tout à fait opposées à celles de Chateaubriand malgré la grande admiration qu'il éprouve pour l'écrivain. Il met, par exemple, dans la bouche du maire de Saragosse ces mots révélateurs : « Comme si des hommes libres ne pouvaient être aussi bons chrétiens que de misérables esclaves et qu'on ne pût faire son salut sous un gouvernement constitutionnel. » (1) Tillier dut certainement s'associer de cœur aux paroles que le général Foy prononça à la Chambre des Députés le 24 juillet 1822 : « Je ne rappellerai pas, à l'occasion de l'Espagne, la criminelle jactance de nos journaux ministériels ; je ne réveillerai pas la rumeur publique sur les convois de fonds et sur les caisses de fusils envoyés vers les Pyrénées. Je ne ferai pas remarquer la coïncidence de la tentative des gardes de Madrid et des carabiniers de Cordoue avec l'entrée en Espagne de ce Quesada et de ce Trappiste, qui, sur le territoire français et avec des ressources françaises, ont préparé et organisé leurs irruptions. » (2) Ainsi parle-t-il du moine : « Je ne me serais pas attendu, dis-je à Don Juan, à rencontrer une pareille tête sous un capuchon. » « Il y a, en Espagne, me répondit-il, trente mille hommes de cette espèce qui pourraient être de très bons soldats et ne sont que de mauvais moines. » (3)

La valeur de ce récit est surtout psychologique et tout l'intérêt y est concentré sur l'exaltation du parti royaliste défendant la monarchie et la religion opposée à l'ardeur des revendications des libéraux ou des membres du parti constitutionnel. Malgré la violence des passions, les libéraux restèrent très catholiques : le maire après avoir tué le moine en légitime défense dit à son serviteur : « Philippe, lorsque nous serons à Valence, tu feras dire quelques messes pour le repos de son âme et Dieu veuille que ce soit fini de lui ! » (4)

Ce petit conte prend fin sur quelques descriptions de paysages

(1) *De l'Espagne*, p. 6.

(2) Vulabellé, *Histoire des Deux Restaurations*, t. 6, p. 208.

(3) *De l'Espagne*, p. 14.

(4) *De l'Espagne*, p. 37.

d'un pittoresque fort bien venu et une scène d'angélus du soir dont le ton calme et apaisé semble un trait de l'humour de l'auteur. La lecture donne l'impression d'un travail laissé de côté et que l'auteur a oublié d'achever. Il est à noter que Tillier ne l'a pas fait imprimer. Ce n'est qu'en 1903, après environ soixante-treize ans d'oubli que *De l'Espagne* a vu le jour, grâce à M. Gerin.

CHAPITRE II

SA VIE A CLAMECY

(1827-1841)

Claude Tillier rentra définitivement dans ses foyers après cinq ans de service militaire. Son acte de mariage contient les renseignements suivants : « Libéré du service militaire en vertu d'un congé délivré par le conseil d'administration du cinquante-troisième régiment d'infanterie de ligne à Strasbourg le trente un (*sic*) décembre mil huit cent vingt-sept, lequel congé nous a été exhibé par le dit sieur Tillier qui l'a ensuite retiré, ... ». (1) M. Cornu, d'après ses recherches aux Archives de la Guerre, nous apprend que : « En réalité Tillier dut jouir de sa liberté dès la fin d'octobre. Le 29 octobre 1827 il était « congédié par libération ». » (2) Cette interprétation semble assez logique, et conforme aux usages du temps.

1. Son Mariage.

Claude Tillier épousa le 29 juillet 1828, à l'âge de 27 ans, Anne Col, âgée de 25 ans. M^{lle} Col, fille de Noël Col, marchand d'étoffes fut obligée d'adresser à sa mère un acte respectueux. Elle avait pour témoins, Rémi Tillier, chef de bureau du Receveur particulier des finances, « oncle du futur et ami de l'épouse, et Bayle Parent, pharmacien et ami de l'épouse. » (3) Sa mère n'assista pas à la cérémonie. Nous savons par un rapport du

(1) Etat civil de Clamecy.

(2) Cornu, *C. T. au service militaire*.

(3) Etat civil de Clamecy.

Sous-Préfet que Tillier eut de sa femme 20.000 francs. M^{me} Tillier semble avoir été une épouse loyale et une compagne fidèle. Elle donna à son mari quatre enfants, dont deux seulement vécurent jusqu'à leur majorité. Dans les années de difficultés, comme dans les années de prospérité, elle demeura aux côtés de Claude. En 1840, elle obtint son diplôme de sage-femme devant l'Université de Paris. Pour mettre en pratique les théories de Tillier, elle se fit sage-femme des pauvres à Nevers (1). Après la mort de Tillier, grâce à Cormenin, elle obtint la gérance, d'un débit de tabac sans cesser d'exercer son ministère charitable. On lit cette annonce dans le *Bien du Peuple* en 1849, journal libéral de la Nièvre : « Madame Veuve Tillier donne avis au public qu'on trouve chez elle, rue du Commerce, les pamphlets de C. T. au prix de 10 centimes par exemplaire. » Madame Tillier mourut en 1875. Quatre ans après, la ville de Nevers honora Tillier en plaçant son buste dans le parterre du Palais Ducal avec celui de Maître Adam. Sans doute, M^{me} Tillier savait-elle que les œuvres de son mari commençaient d'être goûtées, mais elle n'eut pas le bonheur de vivre assez pour connaître l'hommage de sa ville adoptive. Tillier a beaucoup parlé de lui-même, de sa mère, de ses amis, mais peu de sa femme. Était-il heureux en ménage ? Nous ne le savons pas et les témoignages font défaut. On peut admettre que les passages suivants trahissent des sentiments personnels puisque tant d'autres pages sont nées des propres expériences de Tillier.

Ouvrons *Mon Oncle Benjamin* : « Les nécessités de la vie sociale, nous forcent toujours d'épouser d'une manière ridicule et contraire à nos penchants. L'homme épouse une dot, et la femme une profession. Puis, quand on a fait la noce avec tous ses beaux dimanches, qu'on rentre dans la solitude de son ménage, on s'aperçoit qu'on ne se convient pas. L'un est avare et l'autre prodigue, la femme est coquette et le mari jaloux, l'un aime à la bise et l'autre à droit vent ; on voudrait être à mille lieues l'un de l'autre, mais il faut vivre dans le cercle de fer où l'on s'est enfermé, et rester ensemble *usque ad vitam aeternam*. » (2)

(1) Archives communales de Nevers. Registre des Arrêtés de la ville de Nevers, n° 240, le 20 décembre 1841.

(2) Claude Tillier, *Mon Oncle Benjamin*, p. 23.

La page où Belle Plante, après avoir entendu son frère Cornélius philosopher pendant de longues années, formule à son tour ses idées sur le mariage semble révélatrice : « Est-ce que vous seriez de ceux qui croient que l'amour est nécessaire pour faire un mariage bien uni ? Qu'est-ce qu'un homme et une femme qui se marient ? Deux êtres de différent sexe qui s'associent pour travailler ensemble et propager leur race. Quand la femme fait de bonne soupe à son mari et lui raccommode bien ses chemises ; quand le mari apporte à sa femme le prix de sa journée et ne va que tous les dimanches au cabaret, ces deux êtres ne s'aiment-ils pas suffisamment ? Ils sont obligés de vivre sous les mêmes solives, devant les mêmes tisons, dans la même alcôve, en somme, est-il indispensable, pour vivre ensemble, de s'aimer ?... C'est moi qui vous le dis, père Desallemagnes, dans notre société, ce ne sont pas les personnes, ce sont des fortunes qui s'épousent. Un champ femelle épouse un champ mâle, quand il n'y a pas entre eux trop de disproportion de fertilité et de contenance ; mais si un louis d'or épousait un gros sou, je dirais que c'est une immoralité, une perturbation sociale, un inceste ! Et d'ailleurs, père Desallemagnes, combien l'amour dure-t-il chez ceux qui s'épousent, en supposant qu'il préexiste au mariage ? L'amour, voyez-vous, père Desallemagnes, je ne puis mieux le comparer qu'à la soif. Tant que vous ne buvez pas, vous avez soif, aussitôt que vous avez bu, la soif disparaît, et certes alors vous vous trouvez bien plus à votre aise. Les nouveaux mariés, père Desallemagnes, font de leur amour ce que font les prodiges de leur argent : ils en dépensent tant tous les jours, qu'au bout d'un mois il est épuisé. Voyez autour de vous comment tournent tous les mariages d'amour ! Le premier jour le mari embrasse sa femme, le second il lui tourne le dos, et le troisième il la bat. Le sot épouse une rose, et le lendemain il ne trouve que quelques débris de feuilles sur son oreiller ; mais le sage, ce qu'il épouse, père Desallemagnes, il épouse un chêne. Allez, on ne devrait permettre aux filles de se marier qu'à soixante ans. » (1)

En tenant compte et de la part du paradoxe et de la part de l'humour destiné à distraire les lecteurs fidèles du feuilleton de *l'Association* il reste, quand même, une certaine partie très

(1) Claude Tillier, *Belle Plante et Cornélius*, p. 108-109.

âcre qui semble prendre son origine dans l'expérience personnelle de Tillier. Ce n'est qu'une hypothèse mais que rendent fort vraisemblable le tempérament si inégal, si irascible et les manières si rudes, si peu polies de notre auteur.

2. Le Maître d'école.

L'état civil qualifie Tillier d'instituteur. Toutefois, au mois de décembre 1828, nous voyons le Recteur de l'Académie de Bourges écrire au maire de Clamecy pour demander son avis et ceux des autres membres du comité de l'instruction publique sur l'opportunité et l'utilité de la fondation d'une école et d'un pensionnat primaire par Claude Tillier. « La réponse du maire, dit M. Dunois, m'est restée inconnue. Le Sous-Préfet (c'était le père des trois Dupin) écrivit que le pensionnat nuirait probablement au collège où on donne l'instruction primaire aussi bien que l'instruction secondaire. Quant au Comité, il émit à l'unanimité une opinion défavorable, afin d'épargner au collège « une rivalité qui ne peut que lui être désavantageuse » et aussi parce que « le sieur Tillier (Claude) n'est nullement logé de manière à recevoir les pensionnaires ». » (1)

Toutes ces objections semblent dirigées contre le projet de pensionnat mais prouvent en réalité que Tillier n'était pas au mieux avec le Comité. En juillet 1828, époque de son mariage, Tillier paraît, si l'on en croit Dunois, être un instituteur sans école, puisqu'il sollicite l'autorisation d'ouvrir une école et un pensionnat au mois d'octobre ou de novembre. Quoique Parent affirme qu'« il ne tarda pas à ouvrir une école primaire et à se marier, » (2) il convient de se souvenir que Tillier avait déjà reçu l'autorisation rectorale de tenir une école primaire à Clamecy le 15 avril 1822. (3) Cette autorisation était encore valable, et il semble probable qu'il avait ouvert son école en 1828 au plus tard. Néanmoins, la lettre du recteur est très claire : « Le sieur Tillier, Claude, bachelier ès lettres, m'a exprimé le désir d'ouvrir à Clamecy une école et un pensionnat primaire. Je suis très disposé

(1) Dunois, *Premier Pamphlet de Tillier*. Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XV, p. 44.

(2) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 11.

(3) Gérin, *Pages Nivernaises*, p. 39.

à lui accorder sa double demande. » (1) Nous ne possédons pas les documents qui nous apporteraient la certitude de l'ouverture de l'école. Mais au moins nous pouvons être sûrs que Tillier a tenu école pendant l'année scolaire 1828-1829, attendu que le Conseil municipal répartit les 1.200 francs consacrés par lui à l'instruction primaire entre les trois instituteurs autorisés de la ville, à charge pour chacun d'eux de faire une classe gratuite de trois heures par jour. L'un de ces trois instituteurs autorisés n'était autre que Claude Tillier. (2) M. Dunois a tiré ce renseignement d'une pétition des deux autres instituteurs, écrite au mois de décembre 1831.

L'état civil nous apporte quelques renseignements sur notre auteur pendant l'année scolaire 1829-1830 : « Le 3 novembre 1829 est né Claude Charles Tillier, fils de Claude Tillier instituteur demeurant à Clamecy, rue du Grenier-à-sel. » (3) Nous apprenons ainsi quel fut l'emplacement de sa première école.

Au mois de mai 1830, le Conseil municipal modifie sa décision première. Tout en conservant le mode d'enseignement mutuel précédemment adopté, il résout de ne plus subventionner désormais qu'un seul « professeur » auquel il serait alloué un traitement annuel de 1.200 francs, plus 600 francs pour frais de premier établissement. Mais le Conseil n'a pas encore nommé de titulaire à ce poste. Il semble bien que le Conseil n'ait pu se mettre d'accord pendant quelques mois, puisque Tillier ne fut nommé que le 30 novembre 1830. Entre temps, la révolution de juillet 1830 avait eu lieu.

Après la révolution de juillet, nous trouvons à Clamecy un nouveau Sous-Préfet, M. Delamare et un nouveau Juge de Paix, M. Paillet, qui étaient au même titre que le Curé de la paroisse, membres de droit du Comité cantonal d'instruction publique. Ici il faut citer ce que dit Parent premier biographe de Tillier et membre du Conseil municipal, pour bien apprécier la position de Claude Tillier à Clamecy. « Tillier, instituteur, fut comme partout et toujours, jovial et dévoué avec ses amis, discourtois et raide avec ses chefs hiérarchiques. Fort de sa méthode d'ensei-

(1) Dunois, *Premier Pamphlet de Claude Tillier*. Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XV, p. 44.

(2) *Ibid.*, p. 45.

(3) Etat civil de Clamecy, 1820-1830.

gnement qui développait l'intelligence des enfants et leur faisait faire de rapides progrès il supportait impatiemment les visites du comité ou celles des inspecteurs. Loin de les recevoir avec la courtoisie convenable, il laissait percer dans ses gestes, dans ses paroles une dédaigneuse insouciance. Toutes les observations qui lui étaient adressées étaient par lui contestées et discutées. De là des adversaires qui, plus tard, se trouvèrent au sein du Conseil municipal lorsqu'il fut question de le désigner pour diriger l'école communale. Mais si ce défaut de courtoisie, si cette rébellion permanente de Tillier contre toute espèce de supériorité hiérarchique, lui suscitèrent d'ardents adversaires, il avait de chauds défenseurs qui savaient apprécier tout ce qu'il y avait de bon et de loyal sous cette enveloppe rugueuse ; aussi nonobstant une forte opposition, le Conseil Municipal le nomma instituteur de la commune. (1) Cette nomination date du 30 novembre 1830. (2) Le témoignage de Parent, ami intime et loyal de Tillier, confirme notre sentiment que c'est dans le caractère entier de Claude qu'il faut chercher la cause des difficultés qu'il rencontra.

L'école mutuelle devait s'ouvrir en janvier 1831, mais l'aménagement demanda du temps et l'ouverture ne put avoir lieu que le 15 novembre. (3)

Le 7 décembre 1830 naquit Claire Anne Elisabeth Tillier. Cette enfant, comme son frère aîné, est morte en bas âge. Tillier habitait à cette époque rue Bourgeoise. Bayle Parent et Claude Nicolas Parent, secrétaire de la mairie, furent les témoins à l'état-civil.

3. Le Rédacteur de *l'Indépendant*.

Il semble que Tillier ait continué à diriger son école privée pendant l'année scolaire 1830-1831 quoiqu'il dise dans une pétition adressée au Conseil municipal de Clamecy au commencement de 1832: « Je suis allé hors de chez moi étudier la méthode d'enseignement mutuel, et cette absence a été accompagnée de dépenses

(1) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 11-12.

(2) Compte rendu de la séance de Conseil municipal de Clamecy (30 nov. 1830).

(3) *Ibid.*, 3 févr. 1832.

lourdes pour mon humble fortune. » (1) Les documents font défaut, mais il est très probable qu'il a fait un séjour à l'Ecole Normale de Bourges. En tout cas, au mois de mai 1831, il était à Clamecy. Le prospectus d'un nouveau journal politique, industriel et littéraire, l'*Indépendant*, circulait dans la petite ville et le jeudi 2 juin parut le premier numéro du journal. Les articles de l'*Indépendant* portent les noms de leurs auteurs ajoutés à la main sans doute par Bias Parent, fondateur de la bibliothèque publique de Clamecy et qui collaborait avec Tillier à la rédaction du journal. Parent a présidé jusqu'à sa mort comme bibliothécaire, aux destinées de cette petite « librairie ». (2) Dans sa notice sur Claude Tillier, il note qu'« en 1831, Claude fut le collaborateur le plus assidu et le plus laborieux de l'*Indépendant*. » (3)

Nous possédons ainsi un sûr moyen de connaître exactement les idées de Claude Tillier à 30 ans. Dans le prospectus, il définit le devoir du journaliste : enseigner les mœurs constitutionnelles à ses compatriotes. Tillier croit sincèrement que le rédacteur d'un journal et le maître d'école ont des devoirs et des responsabilités pareils ; la seule différence c'est que l'un enseigne la foule et l'autre enseigne les petits. Ainsi dit-il à propos des électeurs : « il serait bon qu'une voix impartiale et sévère s'élevât de temps en temps pour leur montrer ce qu'il faut prendre et ce qu'il faut rejeter. » (4) Et plus loin, « au reste, nous ne voulons point irriter les passions, nous, au contraire, voulons les calmer : du sein de cette mêlée où tous les intérêts s'agiteront confusément, nous élevons toujours la voix pour recommander la modération et la concorde : la liberté ne serait plus un bienfait si des dissidences d'opinions dégénéraient en inimitiés. » (5) L'idéal qu'il se propose, peut-être irréalisable, ne manque du moins pas de noblesse.

La première « leçon » faite à ses lecteurs annonce un code nouveau de morale politique : « l'égoïsme est plat dans tous les régimes, il est hideux à côté de la liberté. L'âme d'un citoyen doit être grande et propre, et il ne suffit plus pour être homme,

(1) Dunois, *Premier Pamphlet de Claude Tillier*. Mém. Soc. Acad. du Niv., vol. 15, p. 58.

(2) J. Gadiou, *Hist. Bibl. de Clamecy*. Bull. Soc. Sci. Art de Clamecy, 56^e année, p. 95-120, 1932.

(3) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 11.

(4) *Indépendant*. Prospectus, p. 1.

(5) *Ibid.*, *ibid.*, p. 2.

de ces petites vertus qui s'exercent au coin du feu ; la vertu du siècle doit être le désintéressement, le dévouement à tout ce qui est généreux, c'est la puissance d'être soi-même, de rouler dans son propre tourbillon et de ne pas se laisser entraîner par celui des grosses planètes. » (1) Toute la noblesse de l'âme orageuse de Tillier tient dans ces quelques mots : « le désintéressement, le dévouement, la puissance d'être soi-même. » Voilà l'homme et son originalité.

Dans un dialogue intitulé *Le Journaliste et le Pharmacien* Tillier s'exerce à son jeu favori en imaginant une discussion humoristique sur un sujet d'intérêt personnel ou local. — « Monsieur est journaliste ? — Oui, comme Monsieur est pharmacien. — Comme je suis pharmacien ? pas tout à fait. Je sais la pharmacie ; mais vous, vous écrivez quoique vous ne sachiez pas écrire. — Et qui peut m'attirer de la part de Monsieur cette obligeante observation ? — Oh ! pas grand chose, d'abord une virgule ; je ne vous parle toutefois de la virgule que pour vous faire sentir que vous avez affaire à des lecteurs attentifs et exercés ; ensuite un monosyllabe, mais un monosyllabe qui est plus bête qu'il n'est gros. » (2)

Les sujets traités dans l'*Indépendant* en 1831 sont les mêmes que Tillier abordera dans le journal l'*Association* à partir de 1841. Onze mois après la révolution de juillet, Tillier dans l'*Indépendant*, avait la hardiesse d'écrire : « Nous avons tous applaudi à cette belle révolution de juillet qui fut le réveil d'un grand peuple, qui devait être l'aurore d'un long âge de liberté, et la fin de cette lutte depuis longtemps commencée entre les peuples et les rois par droit divin. Nous avons cru, dans un court moment d'enthousiasme que la face de ce vieux continent, tout couvert de chaînes et de trônes absolus, allait être changée, que la France sortirait de cet orage resplendissante de gloire, qu'elle reprendrait son rang parmi les grandes nations, que ses regards ne seraient plus baissés, mais que devant elle se baisseraient les regards des peuples qui l'avaient humiliée.

Cette illusion n'a pas été de longue durée, l'enthousiasme s'est éteint quand on a vu succéder à cette grande convulsion un plat

(1) *Ibid.*, n° 1, jeudi 2 juin 1831, p. 3.

(2) *Indépendant*, n° 1, 2 juin 1831.

système de mitoyenneté qui ne veut qu'une liberté écourtée, qui trouve le jour trop brillant, la nuit trop sombre et ne peut s'accommoder que des lueurs du crépuscule. » (1) Cette dernière partie de la phrase est une poétique allusion à la doctrine du « Juste Milieu » défendue tant de fois par Dupin aîné. Aux élections législatives du 6 juillet 1831, pour l'arrondissement de Clamecy, Dupin fut candidat contre Bogne de Faye. *L'Indépendant*, dans un article de Tillier, prit nettement position contre Dupin.

DUPIN AÎNÉ.

Pour comprendre la vie et les écrits de Tillier, il faut faire la connaissance de son grand ennemi Dupin aîné. La famille Dupin était une des plus considérables de l'arrondissement de Clamecy. Dupin, père, riche propriétaire, avait été sous-préfet de Clamecy de 1815 à 1830. Son grand-père, bien pourvu de biens-fonds, avait été maire de Clamecy. Dupin aîné, né à Varzy (Nièvre), le 1^{er} février 1783, était venu à Paris pour faire son droit en 1800. Les écoles n'existaient plus, mais Dupin avec un zèle opiniâtre se mit à travailler. Quand Napoléon rouvrit les écoles en 1802, il se présenta le premier pour soutenir sa thèse, passa successivement ses examens de licence et de doctorat, et se trouva, à 19 ans, le doyen de tous les docteurs des nouvelles facultés. Sa réputation de jurisconsulte s'établit si vite et si bien qu'en 1811 il fut adjoint à la commission chargée de la classification des lois de l'Empire. M. de Loménie écrivit en 1839 : « M. Dupin vint et créa un genre nouveau : le genre bourgeois. Avocat avant tout, il s'occupait beaucoup plus de gagner son procès que de soigner sa période. Quand il tenait un dossier, il le travaillait, il le disséquait, il le pressurait jusqu'à ce qu'il en eût fait sortir le plus mince filet d'argument ; à l'audience, il excellait à relever, dans l'intérêt de sa cause, les plus vulgaires circonstances de temps et de lieu ; et comme il savait ses juges par cœur, il avait toujours dans son sac une demi-douzaine d'aphorismes à l'adresse de chacun d'eux. Il se drapait peu dans sa toge, ne surveillait pas du tout le mouvement télégraphique de ses bras, gesticulait à tort et à travers, et parlait comme personne la langue de tout le monde. » (2)

(1) *Ibid.*, n° 2, 9 juin 1831.

(2) De Loménie, *Galerie des Contemporains*, 9^e livr., p. 10-11.

Lorsqu'en 1815, Dupin fut chargé concurremment avec Berrier, de la défense du Maréchal Ney, il avait déjà une certaine réputation. En application de son principe essentiel que la fin justifie les moyens, Dupin fit valoir que Ney n'était plus sous la juridiction du roi de France. On raconte que Ney bondit en entendant cet argument et s'écria : « Je remercie mon avocat de ses bons sentiments mais je préfère ne pas être défendu de la sorte. Je suis Français et je mourrai Français. » (1)

De 1815 à 1828, Dupin fut le défenseur naturel des plus illustres victimes de la réaction et le représentant de la cause libérale devant les tribunaux. En 1829, il fut nommé bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris. Le 4 septembre 1830, Dupin nous donne un tableau de sa vie d'avocat sous la Restauration : « Pendant ces quinze ans de lutte commune en faveur de la liberté, quel a été mon contingent ? Qu'ai-je fait autre chose que défendre autrui, moi si indignement attaqué ? Avez-vous oublié les noms de mes clients ? Nos généraux accusés ou proscrits : Ney, Brune, Gilly, Alliz, Boyer, Rovigo !... et vous, gens de lettres, défenseurs de la presse, à qui je ne demandais pour récompense que votre amitié : Jay, Jouy, Béranger, Dupaty, Jal, Arnould, Etienne, etc. Vous tous écrivains du *Miroir*, des *Débats* et du *Constitutionnel* que j'ai défendus quatre fois. » (2)

La carrière de M. Dupin, comme avocat, est brillante : cependant ne soyons pas dupes de ce désintéressement. Tous ces procès lui ont beaucoup rapporté. Nous avons sur Dupin, comme avocat, le témoignage de Tillier lui-même : « C'est un avocat assez adroit, mais assez mal disant, qui fait sa besogne. Toute question qui se présente, il l'envisage sous le rapport de la légalité, et il plaide. ... Quand Dupin est à Raffigny, se reposant sous ses charmillles, et qu'il a déposé au pied d'un arbre son habit de courtisan, je suis bien sûr qu'il regrette ce temps où il n'avait qu'un nom nu d'avocat, mais que le peuple prononçait avec les noms qui lui étaient le plus chers. ... En échange de sa popularité, qu'a-t-on donné à M. Dupin ? Des richesses, encore des richesses, toujours des richesses. Eh ! Mon Dieu ! qu'a-t-il donc besoin d'être si riche ? qu'est-ce que toutes ces terres qu'il achète

(1) Grosjean, *The New Chardenal*, p. 351.

(2) Dupin, *Réponse aux calomnies répandues contre lui dans quelques journaux*, p. 11.

peuvent ajouter à sa satisfaction personnelle ? S'il était généreux, je concevrais sa persistance à accumuler ; mais, sans la générosité, qu'est-ce qu'une grande fortune, sinon une grande superfluité ? » (1).

Ainsi vécut l'avocat et, peut-on ajouter, l'homme politique. Dans toutes les crises de sa vie politique 1815, 1830, 1848, 1851 sa conduite fut équivoque et donna prise aux plus vives critiques de la presse. Il manquait totalement de courage civique, étant Dupiniste avant tout, comme dit Tillier. Sous tous les régimes, il sut cumuler honneur et charges lucratives. En 1841, Tillier qui n'avait connu que les changements de 1815 et de 1830 fit une jolie description des contradictions de M. Dupin : « Vos électeurs, ces Français de Clamecy, sont bien faits pour comprendre ce langage (l'intérêt personnel) ; depuis dix ans, ils n'ont plus d'autre manière de voir, de penser, de sentir que la vôtre ; ils ont noué leurs fibres à vos fibres, et quand vous frissonnez sur votre banquette, toute la bourgeoisie de Clamecy a la fièvre. Contemplez Clamecy du haut des cimes de Saimbert ; toutes les girouettes, dragons ailés, chevaux au galop, anges sonnant de la trompette, sont tournés avec une touchante unanimité vers le même point du ciel, et la grande girouette du clocher, dont le lion ailé bondit dans l'azur, semble les commander et leur donner, quand vient un souffle de vent, le signal du mouvement qu'elles doivent exécuter ; représentant et représentés tel est l'effet que vous me faites. » (2).

En 1817, Dupin se créa un titre à la bienveillance de la branche cadette des Bourbons en défendant le duc d'Orléans dans l'affaire du Théâtre Français. En 1820, il devint membre de son Conseil privé. Jusqu'en 1830 sa conduite politique demeura assez libérale. Le 23 juin 1830, Dupin fut réélu député à Cosne (Nièvre). Le 25 juillet, jour de la publication des Ordonnances de Charles X, Dupin reçut avec ces mots les délégués de la presse parisienne. « Ces ordonnances ne doivent pas être exécutées ; si j'étais journaliste, je résisterais par tous les moyens de fait et de droit... Tout journal qui se soumettrait à demander l'autorisation exigée ne mériterait pas de conserver un seul abonné. »

(1) *Pamphlets*, p. 359-361.

(2) *Ibid.*, p. 123.

« Alors vous êtes des nôtres, lui dirent les délégués, vous allez nous aider à organiser la résistance ! »

« Ah ! permettez, répondit Dupin, ici (dans son cabinet) je ne suis plus député, je suis avocat. Vous avez désiré une consultation, vous l'avez ; faites-en maintenant ce que vous voudrez. » (1) On comprend que ce « *distinguo* » l'ait perdu complètement dans l'esprit des journalistes.

Les trois journées de la révolution de juillet, Dupin se tint coi, mais le 30 juillet, après la victoire assurée, il agit avec une hâte fébrile pour la faire tourner au profit de son client royal, le duc d'Orléans. Le 31 juillet, il rédigea pour le Duc la fameuse proclamation qui se terminait par ces mots : « La Charte sera désormais une vérité. » Ensuite il composa en collaboration avec Louis-Philippe, le discours pour l'ouverture des chambres, et écrivit la réponse au message d'abdication de Charles X. Nommé rapporteur de la revision de la Charte, il fit adopter par la Chambre une résolution portant que « moyennant l'acceptation de la Charte amendée et après avoir juré l'observation en présence des Chambres, Louis-Philippe serait appelé au trône sous le titre de : « Roi des Français ». » (2)

Il n'est pas étonnant que le créateur de la Monarchie de juillet ait promptement recueilli le fruit de son zèle orléaniste. Nommé d'abord ministre sans portefeuille, il fut nommé dès le 23 août 1830 procureur général à la Cour de cassation. Tel était l'homme que Tillier attaqua avec tant d'insouciance. Les suites de cette audacieuse attitude n'allaient pas tarder à se manifester.

Le résultat de l'élection fut la victoire écrasante de Dupin ; 133 votes contre 29. (3) Tillier avait-il prévu ce succès ? On pourrait le croire en lisant le numéro de l'*Indépendant*, paru avant l'élection. « L'arrondissement de Clamecy contient 66.000 habitants et il ne fournit que 193 électeurs ; dira-t-on que ces 193 représentent l'opinion de tout cet arrondissement ? Les électeurs, c'est la nation gouvernée, la nation qui paye, qui combat, en un mot la véritable France. » (4) Ces lignes rappellent les principes de la révolution américaine : « No taxation without representation. »

(1) Dupin, *Mémoires*, vol. II, p. 137-138 et *Réponse aux calomnies*, p. 4.

(2) Dupin, *Révolution de Juillet*, p. 19.

(3) *L'Indépendant*, 7 juillet 1831.

(4) *Ibid.*, 30 juin 1831.

Le résultat des élections ne modifia pas l'attitude de Tillier à l'égard de Dupin. Parlant du buste d'un certain Jean Rouvet, nommé fondateur du flottage par Dupin, il écrivit : « Erigé en 1828, du produit de la souscription ouverte par M. A. M. J. J. Dupin » et cependant M. Dupin n'a contribué à l'érection de ce bronze que pour une somme de 100 francs. » (1). Il était clair que Dupin avait retiré de son geste plus d'avantages que ne lui en auraient assuré 100 francs de publicité puisque son nom figurait à jamais au piédestal du buste. Cet exemple nous montre avec quelle adresse Tillier savait faire ressortir le point faible de ses adversaires. Il est inutile de mettre en relief les dangers auxquels l'exposaient ses railleries envers un personnage aussi puissant. Cependant, Tillier ne borna pas ses moqueries au « roi de Clamecy » (2) seul. Il étendit ses attaques à toute la bourgeoisie de la petite ville, ce qui était assez peu prudent de la part du nouveau directeur de l'école mutuelle de Clamecy. Il écrivit le 4 août dans l'*Indépendant* : « Nous avons remarqué que dans cette petite et orgueilleuse ville où l'on ne connaît d'autres prééminences que celle de la fortune, d'autres distinctions que celle de l'habit, les fêtes patriotiques étaient ordinairement une occasion de désordre. ... Déjà l'exclusion du peuple d'un bal donné par la ville à l'occasion de la fête du roi, avait amené des scènes désagréables et les floteurs, oubliant leur magnanimité accoutumée, avaient failli envahir la salle. » (3).

En dehors des discussions sur les sujets locaux, nous relevons plusieurs articles où Tillier réclama l'aide de la France à la Pologne. « Hommes du Ministère, secourez la Pologne : la France ne peut être libre sans remords si la Pologne se meurt. » (4) Plus loin, il s'en prend encore à M. Dupin : « Compter sur la Providence, c'est assurément très moral, mais ce n'est ni parlementaire ni politique : au lieu d'espérer des chances favorables pour la Pologne, il serait plus généreux de les faire naître et une reconnaissance authentique de sa nationalité lui vaudrait mieux assurément que les mains suppliantes de M. Dupin élevées vers le ciel. » (5).

(1) *Ibid.*, 14 juillet 1831 (n° 7), p. 3.

(2) *Pamphlets*, p. 340.

(3) *Indépendant*, n° 10, 4 août 1831, p. 2.

(4) *Ibid.*, n° 3, 16 juin 1831, p. 1.

(5) *Ibid.*, n° 13, 25 août 1831, p. 1.

L'*Indépendant* a publié deux poèmes du maître d'école d'une note très personnelle. L'un est intitulé *Sur la mort d'un enfant*. (1) Nous savons que les deux premiers enfants de Claude, nés en 1829 et 1830, sont morts en bas âge. Le pessimisme précoce dont témoignent ces deux vers est en somme fort explicable chez Tillier :

« Mais dans la coupe où tu goûtas la vie
Après le miel est un breuvage amer. »

L'autre poème, *Le Poète Mendiant* (2) exprime les idées de Claude sur la mendicité, idées qu'on retrouvera dans ses pamphlets et dans ses romans. Les riches n'échappèrent pas à ses sarcasmes.

« Aux riches seuls convient la vie

.....

Qu'ont-ils de plus que nous ? L'or qui vient de leurs pères,
L'or, qu'ils ont dans la fange en se baissant trouvé,
L'or, dont on a payé leurs vices mercenaires,
L'or, qu'au faible orphelin leurs mains ont enlevé ;
Cet or, c'est la beauté qu'on cherche et qu'on encense,
Le bonheur qu'on révere et que l'on récompense
La gloire qui frappe des mains.
Mais que font les dédains de ce brillant vulgaire
Qui n'a rien qu'un peu d'or de plus que ses valets ?
Tout son éclat est fait de boue et de poussière ;
Je n'ai pour ces faux biens que des regards distraits.
Que je trouve un abri, quelque chaume, où ma lyre
Exhale en paix des sons perdus,
Que j'aie à mes chansons le pâtre pour sourire,
Je ne demande rien de plus. »

Ce poème se trouve à la dernière page du dernier numéro de l'*Indépendant* conservé à la bibliothèque de Clamecy. (3) Ce numéro est le treizième quoique le *Journal de la Librairie* du 17 novembre 1832 enregistre « l'*Indépendant*, journal politique, littéraire. N° 14, jeudi 1^{er} septembre 1831 in-4 1/2 feuille... Le n° 14 est le dernier de cette feuille qui paraissait tous les

(1) *Ibid.*, n° 10, 4 août 1831, p. 4.

(2) *Ibid.*, n° 13, 25 août 1831, p. 4.

(3) *Indépendant*, n° 13, 25 août 1831, p. 4.

jeudis. » La mort du journal fut-elle naturelle ? On n'en sait rien. Mais il est possible que M. Dupin et les notables de Clamecy soient parvenus à persuader le seul imprimeur de la ville qu'il valait mieux refuser ses presses à l'*Indépendant*. En tout cas, l'*Indépendant* n'a pas dépassé le 13^{me} ou le 14^{me} numéro. En bien peu de temps Tillier, avec beaucoup d'imprudence, avait exposé les idées les plus hardies et aussi les plus dangereuses en jetant à pleines mains le ridicule sur M. Dupin et ses amis. La vengeance de ces puissantes victimes de sa verve caustique ne tarda pas à se manifester.

4. Les difficultés avec le Comité cantonal.

Après une année de préparation, l'école mutuelle ouvrit enfin ses portes le 15 novembre 1831 et Tillier commença sa carrière comme Directeur de l'école mutuelle et continua de diriger son école privée où il se fit suppléer par le sieur Dessiaux, bachelier ès lettres et peut-être par M^{me} Tillier. (1) Le 15 décembre 1831, les sieurs Bonnet et Guillaumot avaient adressé une pétition au Sous-Préfet de Clamecy contre la décision du Conseil municipal nommant Tillier Directeur. Cette pétition ajoute quelques précisions à nos renseignements sur les conditions de l'enseignement dans l'école privée et sur l'envie que porteraient à Tillier ses confrères.

« Tillière (*sic*) a été nommé, choisi, préféré, etc. ; rien de mieux, il dirige lui-même son école, rien de mieux, il ne fait que son devoir. Mais Tillière maintient son école payante, dite bourgeoise, et ce n'est pas lui qui la fait ; il a un maître qui la dirige, qu'il est obligé de payer ; or donc, la commune en croyant favoriser Tillière a donné du pain à un étranger et l'a ôté à deux de la ville, ce qui n'est pas juste. » (2)

Et voici la conclusion des pétitionnaires : « Si la commune de Clamecy désire tant faire du bien à la classe malheureuse, elle n'a pas besoin d'augmenter les fonds pour y parvenir et faire un bien général ; elle n'a qu'à partager les 1.200 francs entre les trois instituteurs établis et les obliger à enseigner sui-

(1) A. Dunois, *Premier Pamphlet de C. T.* Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XV, p. 45.

(2) *Ibid.*, p. 45, 46.

vant la méthode mutuelle, sans limiter à aucun le nombre des élèves, et chaque établissement ayant son établissement lui appartenant, le bien que la commune croit faire, au lieu d'être presque particulier deviendra général, tous les enfants recevront l'éducation indistinctement, il y aura même un avantage dans les résultats par la concurrence, et la commune aura un bénéfice en louant l'établissement qu'elle a créé à l'un des trois. » (1)

Le 31 décembre 1831, le Comité cantonal, avec une rapidité remarquable, proposa que Tillier partageât ses devoirs et ses appointements avec son confrère Bonnet. On devine l'irritation de Tillier. Nous allons voir comment il raconte dans son style mordant et ironique cet épisode et ensuite vérifier l'exactitude de son récit à l'aide des documents officiels :

« Du temps que j'étais bien sage, le Conseil municipal m'avait nommé directeur de l'Ecole mutuelle, avec 1.200 francs d'appointements. Mais il avait fallu restaurer la salle d'école, qui était au grenier à foin, lui faire sa toilette, la pourvoir de mobilier, et tout cela avait demandé du temps ; à peine fus-je en fonctions, que le Comité local et cantonal lâcha un arrêté par lequel il m'adjoignait un collègue qui devait faire le soir la classe aux flambeaux, et auquel il allouait la moitié de mes appointements. C'était vouloir partager une noisette entre deux. Douze cents francs pour faire vivre deux écoles et deux instituteurs dans un chef-lieu d'arrondissement..., la somme était notoirement insuffisante. Mais moi, je déjeunerais, et mon collègue souperait ; ainsi l'avait décidé la sagesse locale et cantonale... Cet arrêté avait d'abord le tort très grave de me détrousser ; ensuite, cette école divisée en deux hémisphères, ces deux instituteurs se succédant alternativement dans leurs fonctions, comme l'astre du jour et celui de la nuit, — mon collègue faisant la lune, et moi faisant le soleil, — tout cela était si drôle, si burlesque, que je ne pus résister à la tentation de donner à mes réclamations les formes aiguës du pamphlet.

J'adressai donc mon pamphlet-pétition au Conseil municipal qui ne put s'empêcher de me donner raison, tant j'avais raison. Je n'en eus que plus tort aux yeux du Comité. Défunt M. Paillet qui était alors de toutes les assemblées possibles, rappelant son

(1) *Ibid.*, p. 46.

ancienne vigueur de clerc, grossoya une copie de mon pamphlet, et le dénonça à ses collègues. Le Comité, présidé par le Sous-Préfet, décida, à l'unanimité, qu'il y avait lieu de se fâcher ; il me traduisit à sa barre ; mais au lieu de m'y rendre, j'allai faire une partie de billard. Je fus destitué par contumace ; car, alors, la liberté de l'instruction primaire n'existait pas encore. Mais je n'étais pas homme à me laisser assommer par un cachet cantonal : j'interjetai appel par devant le recteur qui n'était pas M. Carême d'à présent. Voici donc le Comité sur le pied de guerre ; tous les soirs, après dîner, ces honnêtes personnages se rassemblaient et produisaient contre moi un gros procès-verbal.

M. Paillet était l'élucubrateur ordinaire de ces factums, et c'est, je crois, dans cette besogne qu'il a puisé ces hautes connaissances artistiques qui l'ont fait nommer président du cercle littéraire de Clamecy. Or, ce littérateur était tellement habitué à rédiger ma destitution, qu'un jour, écrivant à sa femme, il termina sa lettre par ces mots : « A ces causes, les soussignés demandent la destitution immédiate du sieur Tillier (Claude), instituteur primaire, » etc...

« Cette guerre, à force de se prolonger, était devenue une calamité publique. Moi-même, je commençais à me déplaire dans la place assiégée, et, le Comité ne finissait point de s'en emparer. J'eus pitié de moi d'abord, ensuite du labeur de ces messieurs et des ennuis de ces dames : je résolus de rendre à mon pays la paix et le boston, son compagnon heureux. Je quittai donc un beau matin l'École mutuelle sans tambour ni trompette, et je repris ma fêrule d'instituteur privé. » (1)

LE PAMPHLET-PÉTITION.

Quand M. Gerin publia ses études sur Tillier, il n'avait que ce compte rendu écrit par Tillier lui-même. En 1908, M. A. Dunois publia une étude intitulée *le Premier Pamphlet de Claude Tillier* où il nous révèle la découverte du pamphlet-pétition disparu depuis des années. Cette pétition fut publiée pour la première fois dans le *Bien du Peuple* du 20 et du 23 mai 1849, grâce aux soins de Bias Parent, l'ami fidèle qui la qualifia comme « une réminiscence, un souvenir qui nous rappellent le vigoureux athlète que

(1) *Pamphlets*, p. 340.

nous avons perdu si jeune encore, si plein de verve et d'énergie. » (1)

Dans ce pamphlet-pétition Tillier, s'adressant au Conseil municipal qui l'avait nommé directeur de l'Ecole mutuelle, établissait d'abord avec la plus cinglante ironie que le Comité cantonal s'était arrogé des droits qu'il n'avait pas : « Je reconnais que d'honorables intentions ont seules fait agir le Comité; mais les intentions, Messieurs, excusent les actes et ne les légalisent pas, et dans la décision qu'il s'est permise, le Comité est allé bien loin au delà de ses attributions. » (2) Dans cette première partie, Tillier suggérait que le Comité avait pu être déterminé par des griefs personnels. « Quelques personnes ont pu voir dans cet arrêté une de ces mesures personnelles qui échappent assez fréquemment aux administrations des petites villes, une haine contre le directeur de l'Ecole déguisée sous un feint amour de l'instruction publique et peut-être un désir de l'éliminer tout entier, après l'avoir éliminé à demi. Mais j'ai toujours repoussé avec soin cette pensée : il est possible que quelques hommes du Comité aient gardé contre moi une vieille haine. Mais je ne puis croire que, chargeant l'homme public des vengeances de l'homme particulier, ils descendent jusqu'à déposer cette haine dans un arrêté, à se faire une arme de leurs bulletins, à se donner enfin par une lâche hypocrisie les joies de la vengeance avec les honneurs de l'impartialité et du dévouement au bien public. » (3)

En feignant de ne pas croire que le Comité ait pu s'abaisser à une telle lâcheté, Tillier a certainement touché vivement la conscience inquiète de ce Comité. L'ensemble des documents permet de conclure que le Comité avait commencé la guerre, inspiré par les satellites de M. Dupin, membres de droit du Comité, le Sous-Préfet Delamare, nommé le 4 septembre 1830, et M. Paillet, nommé Juge de paix à Clamecy le 29 septembre 1830. Ces obligés de M. Dupin payaient leurs nominations, accordées grâce à lui, en essayant de ruiner cet adversaire intraitable. Ils y ont réussi, sans doute, au point de vue matériel, mais par leurs vexations, ils ont contribué à assurer la gloire de « ce nom, le seul, a dit A. Dunois, que notre fierté locale soit en

(1) *Bien du Peuple*, 20 mai 1849.

(2) *Pamphlet-pétition*. Mém. Soc. Ac. du Niv., t. XV, p. 53.

(3) *Ibid.*, p. 53, 54.

droit d'inscrire au livre d'honneur des lettres françaises. » (1) Il semble plus que probable que Tillier n'aurait jamais produit son chef-d'œuvre, *Mon Oncle Benjamin*, s'il était demeuré le paisible directeur de l'Ecole mutuelle aux coquets appointements de 1. 200 francs par an

Après avoir examiné l'illégalité de la mesure du Comité, Tillier ajoutait « qu'elle était inique et mauvaise » (2) Il en démontrait l'iniquité par le fait que le travail resterait le même tandis que les appointements seraient coupés en deux Il établissait que l'action était mauvaise puisqu'on ne trouverait qu'un instituteur médiocre pour la somme de 600 francs. Ensuite, il faisait valoir l'impossibilité de faire quelque chose de bien dans un établissement gouverné par deux chefs. Il illustre son argument de cette comparaison spirituelle : « Et votre école, dirigée par deux hommes égaux en pouvoir, mais inégaux en bien des choses, ressemblera à ces petites voitures attelées d'un âne et d'un cheval dont la vue vous a quelquefois fait sourire ; et pour que personne ne s'offense de la comparaison, je déclare, Messieurs, que c'est moi qui suis l'âne. » (3) Parent nous apprend que M. Bonnet, appelé par le Comité à partager les appointements de Tillier, était un ancien employé du Canal du Nivernais. (4) Puis, Tillier, s'adressant au Conseil municipal, invoque sa responsabilité envers lui. « Sur la foi de votre arrêté, j'ai contracté avec un jeune professeur des engagements qui devaient subsister jusqu'à la fin de l'année ; je suis allé hors de chez moi étudier la méthode d'enseignement mutuel... Je n'ai point dû apprendre que ces dépenses pussent être sans résultat, et que les engagements que je contractais dussent être de si courte durée ; ma sécurité à cet égard était d'autant plus complète que je devais regarder l'obligation de vous fournir un certificat de capacité, qui m'était imposée par votre arrêté, comme un engagement. Car il me semble qu'il n'y a point d'obligation sans obligation réciproque ; si cette clause n'est pas dans nos codes, elle doit être écrite dans la conscience de l'homme juste qui ne promet jamais légèrement et en vain. » (5)

(1) A. Dunois, *Echo de Clamecy*, 16 juin 1901.

(2) *Pamphlet-pétition*. Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XV, p. 55.

(3) *Ibid.*, p. 56.

(4) Parent, p. 12.

(5) *Pamphlet-pétition*. Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XV, p. 58.

Le 3 février 1832, le Conseil municipal reconnut le bien-fondé de ces réclamations en votant par 16 voix contre 4 la motion de Bourlet-Chassaigne, lequel était aussi membre du Comité cantonal : « Il n'y a lieu, quant à présent, à diviser l'enseignement mutuel non plus que le traitement, sauf à examiner plus amplement cette question lors de la discussion du budget, mais seulement d'obliger le sieur Tillier à tenir trois classes par jour, deux depuis huit heures jusqu'à quatre heures et une troisième depuis six heures jusqu'à huit ; cette dernière sera particulièrement destinée à recevoir les élèves plus âgés à qui l'obligation de travailler ne permet pas de fréquenter l'école pendant le jour. » (1) Cette victoire ne donna pas la paix à Tillier. Comme on peut se l'imaginer, le Comité cantonal était fort mécontent que Tillier se fût adressé au Conseil municipal et qu'il eût écrit son pamphlet-pétition. A la séance du 17 février, le Comité accepta la décision du Conseil municipal, mais manda Tillier devant lui « Il comparaitra le mercredi 22 février à sept heures et demie du soir, à l'effet : 1^o de donner des explications sur le mémoire qu'il a adressé au Conseil municipal ; 2^o de justifier des autorisations et certificats de moralité dont il doit être pourvu ; 3^o d'entendre toutes les observations que le Comité croira devoir lui faire ; notamment sur la tenue de son école et sur ce qu'il se fait suppléer dans ses écoles par un individu qui n'est pas légalement agréé » (2)

Tillier répondit au Comité : « Qu'il s'était pourvu devant le recteur et que par conséquent il s'abstiendra de répondre à sa convocation. » (3) Si nous en croyons Tillier, il aurait, sur ces entrefaites, le 22 février 1832, fait une partie de billard. Mépris évident pour les autorités locales qui semble d'une imprudence singulière. Cependant, pour un caractère violent comme celui de Tillier, il était plus sage, peut-être, de s'abstenir d'une réunion où il aurait à subir les critiques acerbes de ses adversaires que de s'y présenter. Le Comité saisit avec empressement l'occasion de ce refus d'obéissance pour justifier une réclamation au recteur de l'Académie de Bourges : « à cause des expressions

(1) Séance du Conseil municipal du 3 février 1832.

(2) Dunois, *Premier pamphlet de Tillier*. Mém. Soc. Acad. Niv., t. XV, p. 48.

(3) *Ibid.*

employées dans le mémoire et dans la lettre et de l'intention qui paraît avoir dirigé leur rédaction ; sur la tenue de l'école de Tillier. » (1)

Le recteur, apparemment, ne bougea pas. Sur ce, l'épidémie de choléra qui sévissait alors passa sur Clamecy au printemps. Les premiers symptômes apparurent le 1^{er} mai 1832. (2) Le 21 juillet 1831, Tillier écrivait dans l'*Indépendant* : « Chaque jour le fléau fait un pas vers nous. » (3) Lui-même fut atteint, mais survécut. Le collège et les écoles furent fermés. « La statistique des décès en 1832 s'éleva à 322 alors que la moyenne des années précédentes n'était que de 142. » (4) Même pendant les années de guerre de l'Empire on n'avait pas compté autant de morts. Parent nous apprend que Tillier pour se rétablir alla passer quelque temps à Corbigny (Nièvre). Il semble que cette maladie ait atteint profondément sa santé, déjà chancelante, ainsi que le montraient déjà ses permissions fréquentes pour cause de maladie pendant son service militaire. Il faut tenir compte de cette faiblesse physique pour expliquer le pessimisme de son œuvre.

Le 19 juin 1832 naquit Georges-Léon-Jean-Baptiste Tillier, enfant de Claude Tillier. (5) Tillier était alors malade ou convalescent à Corbigny, puisque l'état-civil ne mentionne pas sa présence. Cet enfant né pendant l'épidémie fut le seul des enfants de Tillier qui vécut jusqu'à un âge avancé.

La peste et ses suites ne firent pas perdre de vue au Comité le souci de venger son orgueil blessé. Une nouvelle délibération eut lieu le 25 août 1832. Le recteur s'évertuait toujours à arranger les choses et préconisait une solution pacifique. Le 24 septembre il écrivit à Tillier : « Dans la situation où vous vous êtes mis, le meilleur moyen de vous en tirer et de vous réconcilier avec le Comité est d'en aller voir tous les membres, de les prier de tout oublier ; je sais qu'ils y sont disposés, ce qui prouve qu'ils n'ont pas envie de vous persécuter : j'avais même écrit au Comité pour le mieux disposer à une entière bienveillance

(1) Dunois, *Premier pamphlet de Tillier*. Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XV p. 48.

(2) Courot, *Annales de Clamecy*, p. 183.

(3) *Indépendant*, 21 juillet 1831.

(4) Courot, *Annales de Clamecy*, p. 183.

(5) Etat civil de Clamecy. Archives de la Nièvre.

pour vous et pour le prier de m'instruire de vos démarches à son égard. » (1) Cette lettre généreuse, pleine de bon sens, nous donne une idée juste de la situation. Le recteur appréciait la valeur de Tillier comme instituteur puisqu'il voulait arriver à une sorte de compromis. Il comprenait l'état d'esprit de Tillier qui se croyait victime d'une persécution. Mais avec « une impartialité admirable, il reconnaît et fait remarquer à Tillier qu'en adressant une pétition si mordante au Conseil municipal il manquait de prudence, et qu'en refusant de se présenter devant le Comité il manquait de bon sens puisqu'il faut respecter les autorités dûment constituées. Il est difficile de comprendre l'obstination de Tillier si l'on considère à la fois ses responsabilités familiales et l'importance de son traitement. Douze cents francs à cette époque représentaient un traitement considérable, la plupart des instituteurs dans le même arrondissement ne recevant guère que 200 ou 300 francs (2).

LA DÉMISSION COMME DIRECTEUR DE L'ÉCOLE MUTUELLE.

Le 6 novembre, trois jours après une nouvelle réunion du Comité, Tillier adressa la lettre suivante au Président :

« J'ai reçu ces jours-ci de Monsieur le Recteur de l'Académie une lettre par laquelle il m'engage à voir Messieurs les Membres du Comité pour les prier d'oublier ce qui s'est passé entre nous et dans laquelle il me fait espérer qu'une réconciliation sera le résultat de cette visite.

Je voudrais pouvoir me permettre cette démarche, et pour prouver à Monsieur le Recteur combien j'ai de déférence pour ses avis et pour mettre fin à un état de choses préjudiciable à mes intérêts et peut-être à l'instruction publique dont une fraction m'est confiée, mais, vous pensez, Monsieur le Président du Comité, qu'un homme qui se respecte un peu ne peut aller se jeter aux pieds de son vainqueur et lui demander pardon.

Ce moyen de réconciliation étant donc impraticable, j'ai l'honneur de vous en proposer un autre qui est, je crois, de nature à satisfaire le Comité : c'est donc de me démettre de l'Ecole Mutuelle pour ne plus m'occuper que de mon école particulière. Les diffé-

(1) Dunois, *Premier pamphlet de Tillier*. Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XV, p. 49.

(2) Conseil général du Département de la Nièvre et divers documents non classés aux Archives.

rends qui ont éclaté entre Messieurs du Comité et moi n'étant relatifs qu'à l'Ecole Mutuelle, ma renonciation à la direction de cette école doit faire cesser ces différends.

Vous voyez, Monsieur le Président du Comité, que cette manière d'arranger les choses serait tout à mon désavantage et que ce serait moi qui paierais les frais de la guerre. Je vous prie d'instruire le Comité des dispositions dans lesquelles je suis ; je désire que le sacrifice que je fais de la moitié de mes moyens d'existence puisse le satisfaire ; s'il en arrive autrement la justice suivra son cours.

Je vous prie aussi d'engager le Comité à visiter mon école particulière ; des préventions que je crois injustes se sont élevées contre moi parmi les membres de cette assemblée ; il est important cependant qu'ils prennent de moi comme instituteur une idée exacte et arrêtée.

Le seul moyen d'arriver à un résultat, c'est de constater l'instruction des enfants dont l'éducation m'est confiée. Le Comité saura alors s'il est dans l'intérêt de l'éducation publique que mon école soit mise à l'index et qu'on provoque ma destitution.

Agréez etc. C. TILLIER, instituteur. » (1)

Le Comité ne daigna pas accepter cette démission. Comme Shylock il voulait « his pound of flesh. » Il y avait en somme des torts des deux côtés : Tillier se montra orgueilleux en ne voulant pas faire amende honorable et imprudent en manquant de respect au Comité, mais les torts du Comité avaient été beaucoup plus graves. D'abord c'était lui qui avait ouvert le feu parce que Tillier avait osé attaquer Dupin aîné. Et maintenant qu'il avait gain de cause, mais son orgueil n'étant pas satisfait, le Comité voulait encore dépouiller Tillier de ses moyens d'existence en obligeant le recteur à le destituer. Ce manque de modération est étonnant de la part d'un Comité chargé de présider à la diffusion de l'éducation primaire dans un arrondissement où sur 740 jeunes gens qui avaient tiré au sort en 1831, 553 ne savaient ni lire ni écrire. (2) Rancune vraiment méprisable, surtout si l'on considère que le Comité avait nommé l'adjoint un mois et demi après l'entrée de Tillier en fonctions, c'est-à-dire avant qu'on eût eu l'occasion de juger ses mérites. C'était la vieille et éternelle histoire de la vengeance politique dans une petite ville.

(1) *Pamphlet-pétition*. Mém. Soc. Acad. du Niv., t. XV, p. 49.

(2) Delamare, *Stat. de Clamecy*, p. 13.

Le recteur Raynal avec son bon sens habituel, arrangea la situation par un arrêté fort sage et qui conclut ainsi : « Considérant que les torts du sieur Tillier envers le Comité ne peuvent être excusés et que, sans des circonstances majeures connues du Comité, l'application de l'article 47, décret du 17 mars 1808, et des articles 16, 17 et 18 de l'ordonnance du 28 avril aurait pu lui être faite ; considérant que le sieur Tillier, sans doute pour éviter la juste punition de ses torts, a renoncé à la direction de l'Ecole mutuelle de Clamecy ; considérant que ce sacrifice doit être regardé par nous, comme une punition suffisante puisqu'il prive le sieur Tillier et sa famille de leurs plus sûrs moyens d'existence ; considérant que le sieur Tillier donne des preuves d'un respect tardif peut-être, mais néanmoins positif pour le Comité puisqu'il le prie de visiter son école particulière.

Avons arrêté :

Article premier. — La démission du sieur Tillier de la direction de l'Ecole mutuelle de Clamecy, est acceptée.

Article 2. — Copie du présent arrêté sera adressée au Comité de Clamecy et au sieur Tillier.

Fait au chef-lieu de l'Académie de Bourges,
le 3 décembre 1832. » (1)

Dans les Archives départementales de la Nièvre, nous avons découvert une lettre du recteur, adressée au Préfet de la Nièvre, écrite le même jour que l'arrêté précédent :

ACADÉMIE DE BOURGES

7087

—

Bourges, le 3 décembre 1832.

MONSIEUR LE PRÉFET,

La ville de Clamecy vient dans sa Délibération du 29 novembre dernier, de choisir le sieur Brassier pour Directeur de son Ecole Mutuelle en remplacement du sieur Tillier qui a donné sa démission.

Mais le Conseil municipal, dans sa bienveillance pour le sieur

(1) Dunois, *Premier pamphlet de C. T.*, p. 50-51.

Brassier n'a pas considéré que ce jeune homme n'a aucune idée de la Direction d'une école mutuelle, et que c'est surtout dans une ville importante qu'un tel instituteur devrait non seulement connaître le mécanisme de l'enseignement mutuel, mais posséder à fond les principes de la grammaire française, du calcul, la connaissance du dessin linéaire, des premiers éléments de géométrie, et des notions d'arpentage, de géographie, etc.

Que seront nos écoles de campagnes, si celles des villes ne fournissent pas à la jeunesse une instruction aussi étendue que l'exigent ses intérêts et les besoins publics ?

Toutefois le Conseil municipal a cherché à parer à cet inconvénient en exigeant que le sieur Brassier vienne prendre des leçons à notre école normale. Je l'y ai autorisé parce que j'ai conçu la meilleure idée possible de sa moralité, de sa bonne tenue, et de son désir de s'instruire.

Mais il est pauvre et hors d'état de payer sa pension.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur le Préfet, que c'est le cas de le faire jouir de la partie des fonds départementaux que vous m'avez promis d'appliquer à deux élèves dans notre école normale ?

J'ai l'honneur d'être avec une considération très distinguée, Monsieur le Préfet,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Recteur de l'Académie. » (1)

Cette bienveillance du Conseil municipal, du Recteur, du Préfet envers Brassier fut le prélude d'excellents procédés de la part du Comité cantonal :

SOUS-PRÉFECTURE DE CLAMECY

Instruction primaire

Clamecy, le 20 mars 1833.

MONSIEUR LE PRÉFET,

La somme de 200 francs allouée à l'arrondissement de Clamecy pour former un élève à l'école normale de Bourges n'ayant été employée que jusqu'à concurrence de 72 fr. 02 c. pour les frais de séjour de M. Brassier, Directeur de l'Ecole mutuelle de Clamecy, j'ai l'honneur de vous proposer au nom du comité d'instruction

(1) Archives Départ., t. 423. *Instruction publique*.

primaire dont je partage l'opinion de vouloir bien accorder à Sieur Brassier les 127 fr. 98 c. qui restent sans emploi, afin de l'indemniser de ses frais de premier établissement et de l'espace de terme qu'il est resté sans pouvoir commencer ses travaux, car on attendait mon arrivée pour l'inauguration de l'école d'enseignement mutuel que j'ai fixée à dimanche prochain.

Si vous partagez l'opinion du comité, veuillez, Monsieur le Préfet, mandater les 127 fr. 98 c. au nom du Sieur Brassier, Directeur de l'Ecole mutuelle de Clamecy.

J'ai l'honneur, etc. (1).

Après que le département eut payé sa pension et avant même l'ouverture de l'école, le Comité cantonal voulait combler le sieur Brassier. Quel contraste avec sa manière d'agir à l'égard de Tillier ! On s'explique l'amertume de Tillier et sa haine des supériorités factices et des abus d'autorité. Voilà Tillier, bachelier ès arts, possédant trois ans d'expérience comme maître d'étude, et au moins quelques mois de pratique de la méthode d'enseignement mutuel, âgé de 30 ans, père de famille, d'une intelligence supérieure, obligé de démissionner, et de céder la place à un jeune homme qui ne possède aucune de ses qualités. Il est né gai, quoique franchement indisciplinable, mais les troubles de sa santé pendant et après son service militaire, en particulier une attaque de choléra à laquelle il résista, les injustices dont il fut victime par la méchanceté des hommes, tout cela contribua à former ce caractère curieux, mélange d'optimisme et de pessimisme qui se manifeste aussi dans ses écrits.

Une lettre du Préfet en date du 4 avril 1833 répond à celle du Comité cantonal :

« Par une autre lettre du 20 mars, vous demandez aussi que la somme de 127 fr. 98 c. soit donnée à titre d'Encouragement au Sieur Brassier, Directeur de l'Ecole mutuelle de Clamecy. Mais cet instituteur n'ayant pas encore assez de temps d'exercice pour qu'on puisse juger s'il est digne de cette faveur j'ai décidé que cette somme serait gardée en réserve pour le récompenser plus tard, si cela est.....

Recevez etc.....

B. » (2)

(1) Arch. Départ. de la Nièvre. *Instruction publique*, t. 123.

(2) Arch. Départ. *Instruction publique*, t. 123.

Cette rebuffade ne découragea pas le Comité cantonal présidé par le Sous-Préfet de Lafosse. Ce fonctionnaire fit le voyage de Clamecy à Nevers pour arranger l'affaire :

Clamecy, 27 avril 1833.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Je vous prie d'avoir la complaisance de faire délivrer au nom du Sieur Brassier, Directeur de l'Ecole d'Enseignement mutuel de Clamecy, un mandat de 127 francs montant du reliquat des 200 francs qui étaient destinés pour son séjour à l'Ecole normale de Bourges ainsi que nous en sommes convenus. Je remettrai ce mandat au Sieur Brassier le jour de la fête du Roi à titre de récompense et d'encouragement.

Alp. Petit de Lafosse

Le sous-préfet. » (1)

Le sieur Brassier eut une inspiration de génie. Le département ayant versé deux cents francs pour parfaire sa préparation à ses devoirs, il en prit 73 en marchandise, c'est-à-dire en éducation et le reste en argent comptant. Il se révéla homme d'affaires plutôt qu'instituteur. Combien Tillier avait raison quand il écrivait en 1831 : « Nos compatriotes ne se sont pas encore fait des mœurs constitutionnelles ; ils ont peine à se dépouiller de leurs affections, de leurs petits intérêts, pour jouer un instant le rôle de citoyen. » (2) Il n'est que trop évident que ces Clamecycois n'avaient pas la plus élémentaire notion des devoirs, des responsabilités d'un Comité chargé de surveiller l'exercice de la charge la plus sacrée de la communauté, l'éducation des enfants.

En comblant le sieur Brassier de ses faveurs, le Comité s'intéressa pareillement au sieur Bonnet, un peu négligé depuis l'effort qui avait été fait en vue de lui accorder la moitié des appointements de Tillier. Le Conseil de la Nièvre, en sa session de 1832, avait alloué 8.000 francs à l'éducation primaire dont deux cents francs pour la ville de Clamecy. La lettre qui suit est significative :

(1) Arch. Départ. *Instr. pub.*, t. 123.

(2) Arch. Départ. *Inst. pub.*, t. 230.

Clamecy, le 20 mars 1833.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Le Comité d'instruction que j'ai eu l'honneur de présider hier pour la première fois, m'a chargé de vous retourner le mandat ci-joint que vous avez délivré à titre d'encouragement aux instituteurs de Clamecy, Guillaumot et Bonnet, vous priant de vouloir bien me retourner ce mandat de 200 francs au nom seul de Bonnet. Le Comité m'a fait remarquer qu'il n'a jamais recommandé le Sieur Guillaumot, que loin de là, il l'a toujours regardé comme inutile à la commune et indigne de participation aux encouragements du département et que le Sieur Bonnet est le seul qui ait excité la sollicitude et l'intérêt du Comité et de l'administration locale. » (1)

Ce document passe délibérément sous silence le sieur Tillier lequel fut pourtant avec le sieur Bonnet, un des deux instituteurs de Clamecy « qui exercent en vertu de titres obtenus conformément aux règlements. » (2) Le Comité avait bien décidé que le sieur Tillier ne recevrait rien.

Le Préfet répondit le 4 avril à la demande du Comité : « Je regrette de ne pouvoir accéder qu'en partie à votre demande, car le Conseil général m'a en quelque sorte tracé les limites que je ne saurais dépasser. Je vous fais observer que le sieur Bonnet a déjà reçu un secours de 60 fr. du gouvernement. Vous trouverez sous ci-joint un mandat de la somme de 120 francs pour cet instituteur. C'est tout ce que je puis faire. Le surplus restera pour être ultérieurement alloué en faveur de la commune de Clamecy s'il y a lieu. » (3)

Quand on voit ce que le Comité faisait pour les autres instituteurs et comment il empêcha Tillier de participer aux subventions départementales, on peut supposer que le Comité ne se contenta pas de ces mesures négatives. Et puisque le témoignage de Tillier est exact sur ses premières difficultés avec le Comité, retenons son témoignage quant aux actes positifs du Comité contre lui, puisque tous autres documents manquent : « Je quittai donc, un beau matin, l'Ecole mutuelle, sans tambour ni

(1) Arch. Départ. *Inst. pub.*, t. 123.

(2) Arch. Départ. *Inst. pub.*, t. 120.

(3) Arch. Départ. *Inst. pub.*, t. 123.

trompette, et je repris ma fêrûle d'instituteur privé. Mais cela ne faisait pas le compte de mes adversaires; c'était le feu et l'eau qu'ils voulaient m'ôter. Ils continuèrent donc de me poursuivre de leurs rancunes, mais changèrent de système : au lieu d'une guerre de batailles qui leur avait peu réussi, ils me firent une guerre d'embûches et de surprises ; ils plantèrent, sans que je m'en aperçusse, un drapeau noir sur mon école privée ; ils en bloquèrent toutes les issues, et s'y mirent en sentinelle ; ils arrêtaient au passage les mères de famille qui venaient m'amener leurs fils : ils leur disaient que je n'avais pas de religion, pas de tenue, pas d'ordre ; que je n'apprendrais pas à leurs enfants à baisser le menton au nom de Jésus, à se laver convenablement les mains, à dire : « Bonjour monsieur, bonjour madame, » en entrant dans une maison ; toutes choses, d'ailleurs, indispensables à un citoyen français : et les bonnes femmes se retiraient épouvantées, leur marmot à la main. Je ne pouvais résister à ces tiraillleurs invisibles qui me sarbacanaient de tous côtés ; au bout de deux ou trois ans, mon école se trouva réduite à rien, tarie comme un tonneau qui s'en va on ne sait par où. Voilà ce qui m'advint pour avoir attaqué M Dupin. » (1) Néanmoins, il faut tenir compte du témoignage du Sous-Préfet en 1843 à ce sujet. Peut-être sa déposition n'est-elle pas absolument impartiale puisqu'il s'agissait de Tillier, rédacteur en chef du journal de l'opposition : « Mais les discussions continuelles de Tillier avec les inspecteurs des écoles, son défaut de tenue tant dans son école qu'au dehors, ses habitudes de café, le cynisme avec lequel il s'attaquait à tout le monde finirent par dégoûter les parents et il fut obligé encore une fois de fermer son école. » (2)

Très probablement la diminution croissante du nombre de ses élèves était-elle en partie due à ses discussions continuelles, à son défaut de tenue puisque Parent et Tillier lui-même ont confirmé ces griefs. Mais il semble que le Comité doive être en partie considéré comme responsable des déboires de Claude. Les instituteurs bien préparés et bons pédagogues étaient rares à cette époque et il eût été sage de les mettre à l'épreuve et de les rallier plutôt que de les brimer en raison de leurs tendances politiques.

(1) *Pamphlets*, p. 342.

(2) Cornu, *Quelques Recherches*. Documents.

Quand on considère qu'au moins une moitié des garçons de Clamecy à cette époque ne fréquentait aucune école, (1) et que Tillier était manifestement doué et qualifié pour enseigner un grand nombre d'élèves, les manœuvres du Comité sont inqualifiables. Par son attitude sournoise et ses activités clandestines, le Comité témoignait indirectement que la conduite et la moralité de Tillier furent sans reproche puisqu'il ne l'a jamais franchement traduit devant les tribunaux. Les articles civils 7 et 23 de la loi du 28 juin accordaient aux Comités d'arrondissement « des droits importants dont ils savaient user avec sagesse, et dans les vrais intérêts de l'éducation populaire. Tout instituteur communal ou privé put, sur leur demande, être traduit, pour cause d'inconduite ou d'immoralité devant le tribunal civil de l'arrondissement, et être interdit de l'exercice de sa profession »... « Dans l'état actuel des mœurs, disait Guizot, ministre de l'Instruction publique, dans sa circulaire du 9 décembre 1833, nous avons bien plus à redouter, en pareille matière, le mal de l'insouciance ou de la faiblesse que l'excès de la sévérité. » (2) Peut-on douter que le Comité de Clamecy, poussé par sa vive hostilité contre Tillier, eût hésité à agir si l'occasion s'en était présentée ?

5. Instituteur indépendant.

Tillier, après sa démission, rouvrit son école privée pour l'année scolaire 1832-1833 très probablement rue des Moulins puisque son dernier enfant y est né le 24 septembre 1834. Etant encore sous la surveillance du Comité cantonal, il était poursuivi d'une rancune tenace. Ses difficultés avec le Comité ne lui ont pas enseigné la prudence. Cégrétin, imprimeur de Clamecy, qui a publié une étude sur notre auteur en 1880, est formel : « L'un de ses anciens élèves raconte que la passion de la lutte était tellement invétérée chez lui qu'elle lui fit oublier les principes les plus élémentaires de la prudence. Il se rappelle que Claude les menait au pré des Oies, situé en aval de l'abattoir actuel, pour les y faire battre, à coups de fronde, contre les élèves du collège. Plus d'un, vous le pensez, dut en rapporter quelque

(1) Dunois, *Le Premier pamphlet de C. T.* Mém. Soc. Acad., t. XV, p. 46.

(2) Arch. Départ. *Instruction publique*, t. 122.

blesse. » (1) Si ce raconter est vrai, on peut qualifier l'action de criminelle plutôt que d'imprudente. Ne semble-t-il pas qu'on l'eût traduit devant le tribunal pour un acte pareil ? Cégrétin poursuit : « Ce qui porta le dernier coup à son crédit ce furent les scènes de violence qui eurent lieu entre lui et ses élèves. Un fait surtout d'une certaine gravité motiva un procès aux fins duquel Tillier fut condamné à des dommages-intérêts, qui allégèrent sa bourse et jetèrent l'émotion dans les familles qui lui confiaient leurs enfants. Joignez à cela certains agissements imprudents et vous aurez l'explication du vide qui se forma autour de lui. » (2) Aucun document ne permet d'établir le fait qui ne repose que sur une tradition locale : un jeune élève aurait été enfermé dans la cave par Tillier, oublié pendant plusieurs heures et retrouvé mort de peur. Cependant, ni l'histoire, ni le procès ne sont certains. Il semble que si les allégations de Cégrétin avaient eu une base dans la réalité, le Sous-Préfet de Clamecy, dans son rapport officiel sur la vie et les antécédents de Tillier, les aurait signalées. De même, l'allègement de la bourse de Tillier est expliqué autrement par le Sous-Préfet : « La fortune du sieur Tillier est à peu près nulle. Il a eu de sa femme 20.000 francs perdus en partie par suite de mauvais placements. » (3) Et dans un rapport du Préfet au Ministre de l'Intérieur de juillet 1844 sur Tillier on lit : « Il possède un petit capital de 10.000 francs. » Quels furent ces mauvais placements ? Parent nous l'apprend dans sa notice et montre le désintéressement, le dévouement et la loyauté de Tillier envers ses amis. « On l'a vu compromettre par un prêt généreux les économies de toute sa vie. Un autre fait dont il prit l'initiative, et qui engageait tout son avoir, doit être dit à sa louange. Un de ses anciens amis avait quitté le séjour de Paris pour cause de santé, et était venu au pays pour traiter d'un office. Le prix en fut arrêté entre les parties ; il ne restait plus qu'à trouver une caution exigée par le vendeur. Cet ami croyait pouvoir compter sur la reconnaissance de quelques personnes riches auxquelles son séjour dans la capitale lui avait permis de rendre quelques services. Il n'en fut rien cependant, et sous divers prétextes il fut honnêtement éconduit. Il

(1) Cégrétin, *Etude sur C. T.*, p. 21.

(2) Cégrétin, *Etude sur C. T.*, p. 21.

(3) Cornu, *Quelques Recherches*.

racontait un jour à Tillier sa triste déconvenue, et le peu de fondement qu'il y avait à faire sur les belles protestations d'amitié, lorsque celui-ci l'interrompt brusquement pour lui offrir son cautionnement. Mais dans ce siècle d'argent, l'engagement de deux hommes d'honneur ne présente pas de garanties suffisantes ; la caution ne fut pas trouvée bonne et le traité n'eut pas lieu.» (1)

SES IDÉES PÉDAGOGIQUES.

L'étude des on-dit et des traditions locales de Clamecy nous offre une occasion naturelle de relater le témoignage de deux des anciens élèves de Tillier recueilli en 1901 par M. Lutignier, instituteur de la ville à cette époque. Ces anciens élèves, devenus M. et M^{me} Millandre, avaient en 1901 respectivement quatre-vingt et soixante-dix-neuf ans. Ils nous ont laissé par l'entremise de M. Lutignier un tardif portrait de leur jeune maître : « C'était à cette époque, un homme de taille bien proportionnée, mais assez laid de visage ; toujours nu-tête, hiver comme été, les cheveux plutôt courts, la barbe embroussaillée. Il avait toujours l'air rêveur et d'abord peu aimable ; mais dès qu'on avait conversé quelque temps avec lui, la mauvaise impression qu'il avait produite s'effaçait... C'était un cœur excellent, très doux pour sa femme et ses enfants et toujours prêt à rendre service. Sous ce rapport, les deux vieillards que j'ai interrogés ne tarissaient pas d'éloges... On m'a dit que Tillier a été maître d'école mutuelle au collège ; c'est probablement à cette époque qu'il était appointé par la commune et je ne serais pas étonné que, détestant l'enseignement mutuel, ce fût une des raisons qui l'aient engagé à donner sa démission. » (2) Nous sommes aujourd'hui fixés sur ce point. Puis voici Tillier instituteur : « Dans sa classe, dit M. Lutignier, il forme plusieurs divisions, fait de temps en temps des leçons communes, puis donne des devoirs spéciaux aux différents groupes... Aux uns il fait apprendre une leçon, tandis que d'autres font un devoir de calcul ou une page d'écriture... » « Il paraît que cette variété nuisait parfois à la discipline »... ce qui se comprend du reste. « Tillier, pour obtenir un peu de silence, était obligé de tempêter, de mena-

(1) Parent, *Notice sus C. T.*, p. 13, 14.

(2) Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 54-55.

cer les enfants de quelque correction, mais il ne donnait que rarement suite à ses menaces, contrastant singulièrement avec ses collègues de l'époque dont la fêrule était un des grands moyens disciplinaires. Aussi les enfants, plus peut-être à cause de ses ménagements que par reconnaissance pour son enseignement, auront-ils pour lui une grande amitié qu'ils conserveront toute leur vie, puisqu'à soixante-dix ans de distance, les larmes viennent aux yeux du bon vieillard qui me fournit ces détails. Quoi qu'il en soit, tout en taillant les plumes et les crayons de ses élèves, Tillier observait les fautes qu'ils commettaient en récitant ou en calculant. Il les leur faisait remarquer, expliquait leur erreur, quelquefois en criant un peu, puis leur disait : « Et maintenant, âne, recommence. » C'était, paraît-il, le mot qui revenait le plus souvent dans ses réprimandes.

« Tillier, un des premiers, comprit toute l'importance qu'on doit accorder dans les écoles à l'enseignement du français, et les études classiques qu'il fit au lycée de Bourges l'engagèrent sans aucun doute à innover dans ce sens. Les exercices de langage revenaient souvent dans son emploi du temps et il ne craignait pas de donner jusqu'à trois rédactions par semaine. Ces rédactions étaient des histoires que Tillier racontait à ses élèves, sans le secours d'aucun livre... Pour cette époque, ç'aurait été un maître unique. Mais ce qui montre encore combien Tillier comprenait que l'instruction est chose indispensable au peuple, c'est que, pendant l'hiver, il organisait de véritables cours d'adultes où l'on faisait de tout, mais principalement du calcul, de la géométrie, du dessin linéaire et du dessin d'ornement, les matières les plus utiles à l'ouvrier. Ce que nous faisons aujourd'hui n'est donc pas chose nouvelle, et Tillier, s'il n'en a pas conçu l'idée, doit certainement être compté parmi ceux qui les premiers l'ont mise en pratique. En résumé mon opinion est que Tillier était un des maîtres les meilleurs de l'époque et qu'aujourd'hui même, comme instituteur, il ferait très bonne figure parmi nous. » (1) Ce témoignage est confirmé par le rapport de l'inspecteur primaire Schmitt pour l'année scolaire 1840-1841.

(1) Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 60-62.

« Clamecy. — Claude Tillier, Ecole privée, Enseignement élémentaire simultané — 29 élèves — à 2 fr. 50 c.

1. Moralité.....	On n'en dit rien.
2. Capacité.....	Distinguée.
3. Zèle.....	Passable.
4. Considération.....	} Nulles.
5. Relations avec les autorités civiles.....	
6. et ecclésiastiques.....	

Cet instituteur a cessé ses fonctions depuis la fin de juin. » (1)

Les rapports des autres inspecteurs primaires de la Nièvre qui se sont succédé entre 1828 et 1840 n'étant pas encore classés ont échappé à notre enquête.

Ce rapport confirme le témoignage de M. et M^{me} Millandre, anciens élèves de Tillier, et prouve évidemment la valeur du maître d'école. Il ne reste aucun doute sur la capacité de Tillier, la lettre du Recteur Raynal au Préfet de la Nièvre en date du 6 décembre 1832 est d'accord avec le rapport de l'inspecteur primaire et les souvenirs des anciens élèves. Le rapport du Sous-Préfet de Clamecy atteste la haute aptitude de Tillier à l'enseignement : « Sa capacité incontestable, sa bonne manière d'enseigner, lui amenèrent promptement un grand nombre d'élèves. » (2)

Le rapport de l'inspecteur note chez Tillier une certaine tiédeur de zèle, fort explicable. Son école ne rapportait guère, il était maladif, il souffrait des vexations du Comité cantonal devenu Comité d'arrondissement. De plus pendant cette année scolaire 1840-1841, il avait publié dans l'*Association* de nombreux articles très variés. Ces articles avaient reçu un accueil très favorable. N'était-il pas très naturel que son esprit s'absentât parfois de sa salle de classe, qu'il rêvât à de nouvelles sphères où peut-être ses efforts seraient plus justement appréciés ? Cet instituteur de petite ville, nourri de ce grand courant d'idées humanitaires, démocratiques et socialistes qui a traversé la société après 1830, n'espérait-il pas étendre à Clamecy l'application des doctrines sociales et politiques dont il était l'apôtre ?

(1) *Mém. Soc. Acad. du Nivernais*, t. XV de la collection, 1906, p. 197.

(2) Cornu, *Quelques Recherches*. Document II.

Ecoutons cet aveu de Tillier qui confirme le jugement de l'inspecteur dans une plainte où le jeune instituteur compare les difficultés qu'éprouvent les maîtres d'école avec l'existence brillante et facile des évêques : « De vous prélats ou de nous autres maîtres d'école lesquels gagnent le mieux leur salaire ? Nous sommes là du matin au soir, entre vingt groupes qui glapissent comme une meute, à faire marcher cette lourde et paresseuse machine qu'ils appellent une école mutuelle, à enfoncer comme un manœuvre enfonce un coin dans un tronc d'arbre, des lettres et des syllabes dans ces durs cerveaux d'enfants, à nous fêler la poitrine et à nous aigrir le sang dans des explications fastidieuses et cent fois répétées. Le pauvre cantonnier peut quitter un moment sa pioche pour serrer la main à une vieille connaissance qui passe et qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, le maçon sur son échafaud tourne la tête et suit longtemps dans la foule une jeune fille qui l'a salué d'un geste ami ; le compagnon serrurier, en faisant descendre et monter sa branloire, rêve de sa patrie absente et du jour où il reverra sa mère ; le tailleur, en cousant son paletot, rencontre quelquefois un bruyant hémistiche qu'il fait sonner en lui-même, comme le paysan fait sonner une pièce d'argent pour s'assurer qu'elle est de bon aloi ; et quelquefois aussi il lui arrive de saisir dans un pli de son drap une rime bégueule qui lui a longtemps fait la nique ; mais nous, il faut que nous veillions sur notre pensée comme la sentinelle veille sur le terrain confié à sa garde ; que nous écartions impitoyablement tout rêve, tout souvenir, toute idée étrangère à notre école ; que nous regardions et que nous parlions à la fois ; que nous domptions celui-ci ; que nous stimulions celui-là ; que de ce côté nous maintenions l'ordre et que de cet autre nous hâtions le progrès ; qu'à nous seuls, en un mot, nous fassions la besogne de trois. Plusieurs d'entre nous sont doués de brillantes facultés, mais quand leur intelligence voudrait s'envoler vers de pures et hautes régions, il faut qu'ils la clouent par les ailes aux planches de leur estrade ; ils ont un outil d'or et ils ne peuvent remuer avec que des fanges et des graviers. Vous, cependant, nos seigneurs les évêques, que faites-vous pendant ce temps ?... » (1)

(1) *Pamphlets*, p. 310.

Tillier semble donc considérer les devoirs de l'instituteur comme incompatibles avec l'exercice de l'esprit et mortels au développement des facultés de l'âme. Il n'appréciait pas comme un privilège le fait d'ouvrir les intelligences.

6. Vie privée.

Il importe de rechercher quelle était sa moralité dont « on ne dit rien », de quelle considération il jouissait et quelles relations il entretenait avec les autorités civiles et ecclésiastiques qui sont estimées « nulles ». Avant de former un jugement d'ensemble sur ces aspects de la vie de Tillier il est nécessaire d'examiner certains faits, certains jugements et certains témoignages de notoriété publique.

D'abord les faits. En mai 1835 Tillier fut appelé en conciliation devant M. Paillet, Juge de paix de Clamecy et membre du Comité d'arrondissement de l'Instruction publique. La raison pour laquelle il fut cité reste encore inconnue. Au greffe de la Justice de paix et au greffe du Tribunal de Clamecy nous avons obtenu l'assurance que de nombreuses recherches à ce sujet n'avaient rien fait découvrir. A cet égard il est bon de noter qu'Alexandre Tillier, frère de notre auteur, fut commis greffier du Tribunal civil de Clamecy pendant au moins cinq ans avant de devenir gérant responsable de l'*Association*. (1) Parent voit la cause de la citation de Tillier devant la Justice comme « une difficulté de très mince importance. » Claude comparut donc, le 21 mai 1835, devant le Juge Paillet. « Tillier crut remarquer, dit Parent, dans le magistrat l'esprit d'hostilité du membre du Comité envers le maître d'école. Une violente altercation s'éleva dans la chaleur de laquelle le justiciable oublia qu'il était devant un Juge dans l'exercice de ses fonctions. Une poursuite correctionnelle fut dirigée par le Ministère public contre Tillier, qui fut condamné à huit jours de prison. » (2) « Un registre pénitentiaire, dit A. Dunois, qui se trouve aux Archives de Clamecy indique qu'il accomplit sa peine du 19 au 27 juillet 1835. » (3) On peut imaginer l'effet de cette condamnation sur son crédit d'instituteur. Quel triomphe pour M. Paillet !

(1) Etat civil de Clamecy. Naissance de la fille d'Alexandre Tillier le 15 janvier 1837.

(2) Parent, *Notice sur C. T.*, p. 13.

(3) Dunois, *Claude Tillier*. Soc. Niv., 1^{er} févr. 1913, p. 3. Feuilleton.

Un autre fait d'une certaine gravité est rapporté par Romain Rolland dans une étude intitulée *Le Grand-Père du Petit-Fils à Colas, Jean-Baptiste Boniard*. Le grand-père Boniard parle du Café des Colonnes « où il fut le témoin de bagarres à la Scarron entre le violent Tillier et ses contradicteurs : il en a décrit une, après avoir fait essuyer ses souliers inondés par la lampe pleine d'huile, que Tillier avait jetée à la tête d'un adversaire. » (1) Ce petit incident eut lieu le 3 mars 1839. Tillier avait 38 ans ; le feu et l'impétuosité de la jeunesse ont duré longtemps chez lui. On rencontre dans le premier pamphlet de Tillier *Un Flotteur à la Majorité du Conseil* écrit en août ou septembre 1840, un passage où Tillier rappelle cet incident ou un pareil et où il fait prévoir le renouvellement de semblables et plus graves pratiques. Il est vraiment difficile de concilier cette violence avec l'intelligence supérieure de Tillier, sauf si l'on tient compte du petit vin du pays dont il chante les charmes dans *Mon Oncle Benjamin*. « Que diriez-vous, Messieurs, si nos jeunes hommes, échauffés par le vin, faisaient irruption dans votre bal et mettaient vos danseurs au pillage ? Les feriez-vous chasser par vos gendarmes d'une fête qui leur appartiendrait ? Les livreriez-vous au procureur du roi pour avoir pris leur bien là où ils le trouvaient ? A Dieu ne plaise que cela arrive ! il vaut encore mieux souffrir une injure que de la faire ; mais depuis 1830 cela est déjà arrivé, vous devriez vous en souvenir. Quel malheur, si les robes blanches de vos femmes étaient tachées, non de sang, mais d'huile à quinquet ?... Si cet épouvantable cataclysme avait lieu, qui serait le plus coupable, dites-moi, de l'accusé ou de l'accusateur ? Vous verriez en quels termes l'avocat des prévenus, fût-ce M. Née lui-même, parlerait de vous, comme il traînerait votre décision de son paisible registre aux gémonies des assises. Une entorse vaudrait mieux pour chacun de vous que de telles suites à votre bal. » (2)

Jetons maintenant un regard sur le tableau de la vie clamecy-coise fait par Cégrétin fils, imprimeur à Clamecy. Il n'avait pas connu Tillier, mais son père, étant le seul imprimeur de Clamecy à cette époque, était fort lié avec lui. Cégrétin a pu recueillir les

(1) *Bull. Soc. Sc. et Art. de Clamecy*, 3^e série, n° 10, 1934, p. 36.

(2) *Pamphlets*, p. 6-7.

témoignages des contemporains de Tillier, pacifiés par la vertu du souvenir et le passage des années, et, peut-être aussi, tous les mensonges des commères. « A part quelques froissements d'amour-propre, les huit ou dix familles qui composaient la bourgeoisie aristocratique de Clamecy accueillaient donc le pointu ; et celui-ci en dépit de quelques contacts, dégénérant en rixes trop souvent sanglantes, prenait part aux plaisirs du peuple. En haut l'on jouait la comédie de salon, dans une alcôve transformée en façon de théâtre, l'on buvait le vin chaud, dansait la gavotte et la mazurque, et l'on jouait au tric-trac. En bas, on se réunissait à l'auberge de la Voûte, rue de la Monnaie, où l'on dansait aux sons du violon, où l'on mouillait dans le même verre et ses lèvres et celles de quelque fille accorte, qui ne se récriait pas trop en voyant son bonnet chiffonné.

« De là, sortant à minuit, l'on se reconduisait mutuellement en chantant à tue-tête, bras-dessus bras-dessous, les plus solides soutenant les plus émus. Souvent ces petites saturnales s'organisaient au « Café des Colonnes. » Le trop imberbe et le pointu trop timide se faufilaient dans une des salles adjacentes à celle où l'on dansait. Les vieux y jouaient et y buvaient pendant que la jeunesse sautillait.

« Claude se tenait d'ordinaire accoudé à la cheminée de la salle du buffet, fumant une énorme pipe, et cherchant au plafond dans les arabesques de la fumée une rime indocile à quelque chanson grivoise. De temps à autre il avançait la tête dans l'entrebaillement de la porte et froissant son verre contre une canette de bière ; « Allons ! Les enfants, criait-il, après la figure ! »

« Et il riait de son bon gros rire rabelaisien. » (1) Après cette description de la vie sociale clamecycoise de l'époque 1830 à 1835 et cette vision joviale de notre auteur au cabaret, Cégrétin rapporte un incident caractéristique : « Mais un jour un nuage troubla la sérénité de cette heureuse existence. Dans un bal de société, M^{me} H... fit une moue un peu aigre, en se voyant danser avec le fils de son bottier. On s'imagine par quel tolle général cette moue dédaigneuse fut accueillie dans le clan des pointus. Tillier accentua encore la portée de l'affront et l'on décida que la dame aurait son charivari ; ce fut lui qui le composa. Le cha-

(1) Cégrétin, *Etude sur C. T.*, p. 28 et 29.

rivari terminé, l'imprimeur refusa de le publier, et le manuscrit fut adressé à Paul Dupont (imprimeur), à Paris. Cela se passait en décembre 1835.

« Des personnes sensées, prévoyant que si l'on chantait ce charivari en pleine rue, la bourgeoisie aurait toutes raisons pour s'en froisser, conseillèrent aux mutins de s'abstenir, ce qu'ils firent ; mais ils eurent l'imprudence de laisser circuler quelques exemplaires de la malencontreuse Némésis, et, à partir de ce moment, les familles bourgeoises consignèrent leurs portes, et les rares soirées s'y donnèrent dès lors dans la plus stricte intimité. » (1)

S'adressant aux bourgeois de Clamecy dans son premier pamphlet, Tillier lui-même confirme cette assertion de Cégrétin. « Nous ne demandons pas que vous vous mêliez à nous ; nous sommes fiers aussi, nous, nous ne recherchons pas qui nous évite. Tout ce que nous demandons, c'est que vous ne fassiez pas payer votre aristocratie. Vous pouvez, grand seigneurs de comptoirs, dans vos arrière-boutiques transformées en salon, recevoir qui bon vous semble ; ayez si cela vous convient, un avoué sur chacun de vos fauteuils ; chacun dépense son argent comme il l'entend ; là vos exclusions ne sont pas une usurpation et une insulte. » (2)

Prêtons encore l'oreille aux pittoresques souvenirs de Cégrétin. « Tout lui fut matière à moquerie, et il devint bientôt la cheville ouvrière des épiements d'Argus en quête des scandales que l'on charivarisait, le soir au café.

« Il affecta une excentricité de laisser-aller et de désinvolture qui témoignait de son peu de déférence à l'égard de ses concitoyens. On le voyait marcher seul, chaussé d'escarpins, longeant les murailles, le chef incliné, le plus souvent découvert et quelquefois surmonté d'un énorme feutre, dont le tromblon cassé insolentait les passants par les rictus goguenards de ses replis.

« Si quelqu'un l'abordait, Claude se gardait bien de lui répondre, et malheur même à celui qui l'eût tiré de sa rêverie ; le moindre bruit, le moindre contact le heurtant produisaient sur ses fibres des vibrations désordonnées. On pourrait

(1) *Ibid.*, p. 30 et 31.

(2) *Pamphlets*, p. 6.

expliquer ainsi son état de surexcitation permanente. » (1)

Quelques lignes de Parent permettent d'entrevoir un autre aspect de cette existence turbulente : « Telle fut la vie de Claude Tillier. Elle fut obscure, et sans péripéties brillantes. Il naquit, il vécut dans les rangs du peuple. Il en contracta nécessairement les habitudes franches et rudes. Dans un modeste banquet d'amis, il était plein de verve et de gaîté. Son imagination féconde et originale savait trouver dans toutes les questions des aperçus nouveaux et il en assaisonnait le développement de beaucoup d'esprit et d'originalité. Dans ces discussions familiaires, la contradiction était sa marotte, et pour la provoquer il soutenait les plus mauvaises thèses. Là encore on était émerveillé de ses argumentations spécieuses et des ressources infinies que sa rare intelligence savait réunir en faveur d'une cause désespérée. » (2)

Lisons un paragraphe de Tillier particulièrement significatif et qui éclaire le sujet en montrant l'orgueil de notre auteur. « Et d'ailleurs, qu'est-ce que la bourgeoisie peut avoir à me reprocher ? Si vous aviez tous les pamphlets que ces nobles confrères, tant messieurs que dames, tant crillons (*sic*) que cigales ont publiés doucement contre moi dans leurs salons, il vous faudrait un mois pour les lire, et je vous ferais horreur. N'ont-ils pas dit que je n'avais attaqué la décision municipale relative au bal agricole que pour donner à M. Paillet sa migraine, et que, si celui-ci n'est pas mort de mon pamphlet, c'est seulement par esprit de contradiction ? En vérité, toute la différence qu'il y a entre la bourgeoisie et moi, c'est que ses pamphlets sont chuchotés, tandis que les miens sont écrits et que je les signe. » (3)

En somme, Claude Tillier, né au commencement du xix^e siècle, éduqué sous l'Empire et sous la Restauration, a subi le désarroi moral de la génération que Musset dans la *Confession d'un Enfant du siècle* et Vigny dans *Servitude et Grandeur militaire* ont dépeint avec tant d'éloquente pénétration. Chez lui ce désarroi s'est manifesté par les saillies d'un tempérament très inégal, une insouciance absolue des ménagements qui sont la condition de la vie sociale, un manque de sociabilité, cette vertu

(1) Cégrétin, *Etude sur Claude Tillier*, p. 27.

(2) Parent, *Notice sur C. T.*, p. 16.

(3) *Pamphlets*, p. 21.

si éminemment française, et si nécessaire dans une petite ville. Tous ces traits de caractère, ajoutés à un amour passionné non pas seulement de la liberté mais aussi de l'égalité pour tous, avaient comme complément un dédain profond pour la philosophie de La Fontaine : « Les plus accommodants, ce sont les plus habiles. » (1) En regardant son portrait, si l'on se souvient que les gamins de Nevers l'appelaient « l'ours » on voit que la description du Paysan du Danube s'applique assez exactement à ce paysan de l'Yonne et de la Loire :

« Son menton nourrissait une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché. » (2)

Malheureusement pour lui, lorsqu'il a dit son fait à la bourgeoisie de Clamecy, elle n'a pas montré la largeur d'esprit du Sénat romain.

Notre auteur est né et mort dans la Nièvre, et sauf pour la période de ses études faites à Bourges, à part deux ans ans passés comme maître d'étude à Soissons et à Paris, et cinq ans de service militaire dans différentes garnisons de France et en Espagne, il n'a guère quitté sa province. En dehors du temps de ses études, il n'a pas eu l'occasion de se rencontrer avec les gens supérieurs, au point de vue de l'éducation, qui auraient pu influencer sur sa formation. Par suite son individualisme poussé jusqu'à l'outrance n'a pas subi de modification. Comme l'a dit Emile Deschanel : « ...dans la vie dite de province, les caractères, tels que la nature les a produits, se développent spontanément, selon les éléments qui les constituent... Chaque naturel, dans un cadre étroit, ressort d'autant mieux, prend plus de relief. La sève de chaque esprit s'amasse peu à peu, sous le rayon pâle de ce ciel voilé, au lieu de bouillonner trop vite, sous l'ardent soleil, et de faire éruption prématurément, ou de s'évaporer avant d'avoir gonflé les germes. Si les faits du crû sont d'acabit médiocre, ils ont la saveur du terroir, inestimable qualité. » (3) C'est cette saveur du terroir ajoutée à l'humour qui a permis à *Mon Oncle Benjamin* de survivre.

(1) La Fontaine, *Fables*, VII, 4.

(2) La Fontaine, *Ibid.*, XI, 7.

(3) Deschanel, *Claude Tillier*. Revue de Paris, 15 juillet 1855, p. 485.

Tillier commença sa carrière de « Juvénal » de Clamecy par ces contributions à l'*Indépendant* qui lui valurent la malveillance de M. Dupin et de toute la bourgeoisie de Clamecy et qui ont brisé sa carrière comme instituteur public. Il remplit ensuite pendant neuf ans, les fonctions d'instituteur privé. A ses heures perdues il cultivait la poésie : « Au collège, je faisais des vers : depuis ce temps, jusqu'à trente-cinq ans, j'ai toujours eu une pièce de vers sur le métier, vers perdus, foulés aux pieds par mes enfants, balayés par ma femme de ménage, transformés souvent par ma femme en notes de blanchisseuse, et dont aucuns n'ont eu l'honneur d'être inhumés sous une couverture. » (1) Et plus loin, dans le même morceau, Tillier brûle ce qu'il adore : « Mais votre pensée est-elle donc si libre, si alerte, qu'il faille nécessairement que vous lui attachiez au pied le boulet de la versification ; la prose est-elle trop facile pour vous, et en vous en servant craindriez-vous de trop bien faire ? Vous voulez faire un panier ; pourquoi donc, quand vous avez l'osier sous la main, prenez-vous pour le tisser un gros fil d'archal ? Vous avez pour vous le mérite de la difficulté vaincue ; mais peu m'importe le mérite de la difficulté vaincue ! Celui qui met une plume en équilibre sur son nez a ce mérite à un plus haut degré que vous ; et pourtant croyez-vous que je le tiennne pour habile homme ? Les écrits s'estiment par leur mérite et non par les difficultés qu'il a fallu vaincre à leur auteur. On ne demande point, quand une œuvre est mauvaise, ce qu'elle a coûté de travail à son auteur et la *Chasse du Burgrave*, si difficile à rimer pour tout autre que pour Victor Hugo, n'est toujours qu'un amas de vers ridicules. » (2) Cependant, malgré ces mots durs pour la poésie, il est certain que la discipline du vers a fait beaucoup pour la prose de Tillier, c'est elle qui a donné même à ses pamphlets et à ses articles de journaux et surtout à ses deux romans, ce style primesautier qui les ont sauvés de l'oubli.

7. Premiers Pamphlets.

Tillier publia son premier pamphlet, intitulé *Un Flotteur à la Majorité du Conseil municipal de Clamecy* sous forme de bro-

(1) *Pamphlets*, p. 664.

(2) *Ibid.*

chure, à Auxerre en septembre 1840. (1) Le 17 septembre 1840 l'opuscule reparait en feuilleton, dans l'*Association* journal libéral de Nevers. Dans ce premier pamphlet, Tillier reprochait au Conseil municipal d'avoir voté 700 francs pour donner un bal au Comice agricole de l'arrondissement de Clamecy, fête dont Dupin était fondateur et principal animateur. Tillier critiquait le fait que le bal donné aux frais de la ville n'était pas ouvert à tous et représentait une dépense inutile. Il établissait comme principe d'économie municipale cette préférence : « Nous aimerions mieux donner un franc pour une chose utile, qu'un liard pour une niaiserie. » (2) Avec sa verve mordante, il raillait ses ennemis, Dupin et Paillet pour leur vanité, dans leurs ridicules extérieurs. Il était sanglant pour Paillet : « Un homme comme vous, qui se pose avec tant de dignité sur sa canne, qui marche dans les rues comme s'il était sous un dais, déranger sa gravité en lui mettant un nid de guêpes sous les pieds ! Et vous ne tirez pas vengeance de cet attentat ! le calembour, cette fausse monnaie de l'esprit, ne passe donc plus, vieux lion du calembour ? au lieu de défenses n'avez-vous donc plus que des chicots ? votre majesté décrépète se laissera-t-elle dévorer par de vils insectes ? faut-il vous aller commander un gros glas et un grand collège ? » (3)

Mais plus importantes que ces attaques humoristiques et personnelles sont les idées générales de Tillier. Celles-ci qui nous semblent courantes aujourd'hui ont certainement heurté la classe dirigeante de Clamecy en 1840. D'abord, il rappela qu'il y avait eu une révolution de 1789, souvenir peu agréable pour ceux qui en avaient subi les rigueurs. « Conseillers de 1840 ! vous faites ce que le Maire et les Echevins d'autrefois n'eussent osé faire avec l'autorisation du Roi lui-même ; les confréries insultées eussent mis toutes leurs bannières au vent à la nouvelle d'un tel bal, et il aurait fallu danser sur leurs cadavres. » (4)

Ensuite avec un acerbe sarcasme, il montra que la ville avait des devoirs sociaux. « Vous voulez qu'on vous améliore des races

(1) Un exemplaire de cette brochure se trouve à la Bibl. de Nevers mais les pages 7 à 14 manquent.

(2) *Pamphlets*, p. 12.

(3) *Ibid.*, p. 9.

(4) *Ibid.*, p. 5.

de chevaux et de bœufs, mais vous avez des races d'hommes à améliorer et vous ne les améliorez pas. Les bénédictions du pauvre soulagé ne valent-elles pas mieux que les compliments des belles dames enchantées ?

Vous aviez encore un autre moyen de témoigner votre zèle pour l'agriculture : le Comice agricole a alloué 40 francs au domestique le plus moral et 200 francs au cheval de selle le plus rapide. Vous entendez bien, 40 francs pour la vertu d'un homme et 200 francs pour la vitesse d'un cheval ! et cela est signé Dupin aîné. » (1)

Par la suite il développe ses idées sur la bourgeoisie, sur la dignité du travail et sur l'égalité entre les classes, idées qui lui sont très chères : « Le peuple, c'est la nation tout entière, moins un je ne sais quoi qui s'appelle la bourgeoisie ; la bourgeoisie, au contraire, c'est une difformité du peuple ; c'est une verrue sur son front ; c'est, si vous l'aimez mieux, un pou qui fait le beau sur son oreille. Cependant, c'est le peuple que vous méprisez ; vous désertez l'autel du vrai Dieu pour l'autel de l'idole, parce que celle-ci est dorée... La bourgeoisie a sans doute son mérite ; elle a des pantalons à sous-pieds qui vont bien ; elle fume des cigares de la Havane ; mais nous aussi, nous avons notre mérite : c'est nous qui travaillons, qui produisons ; chaque goutte de sueur qui tombe de notre front, c'est une goutte d'or. Vos canaux, vos belles routes, vos chemins de fer, les canons qui vous défendent, ces vaisseaux qui vont faire respecter le nom français sur tous les rivages, c'est à nous que vous les devez ; car, sans nous, toutes ces belles choses ne seraient que des morceaux de papier dans vos cartons. Et, dites-moi, parmi ces jeunes soldats que vous avez vus dernièrement se promener tambour battant dans nos rues, et faisant leurs adieux à la ville que peut-être ils ne doivent plus revoir, y avait-il de vos enfants ? Qu'on me dise pourquoi un artisan serait considéré moins qu'un avoué ? Votre avoué, dites-vous, est un maître avoué ; il est licencié en droit ; eh bien ! mon artisan à moi est compagnon du devoir. Lequel vaut le mieux de ces deux diplômes ? Les hommes sont-ils donc comme les métaux ? Est-ce en proportion de leur inutilité qu'on les estime ? Un enfant voit un épi mûr, et à côté un grand benêt

(1) *Pamphlets*, p. 8-9.

de pavot tout rouge, il laisse là l'épi et porte le pavot à sa mère. Voilà donc la considération publique ! » (1)

Pour donner plus de réalisme au titre du pamphlet, Tillier le signa Jacques Bréchedent, mais ajouta « Pour copie conforme C. Tillier. » Ce procédé et le sujet lui-même rappelle la *Pétition à la Chambre des députés pour les villageois que l'on empêche de danser* (1820) (2) de Paul Louis Courier. « Timon, écrivait Tillier en 1841, est avec Paul-Louis Courier, presque le seul écrivain que je connaisse. » (3) C'est l'aveu d'une influence subie et reconnue. Si Tillier n'est pas arrivé à la perfection de son illustre modèle il a certainement beaucoup plus d'abandon, de vivacité, de vraisemblance et de sincérité.

Le Conseil municipal de Clamecy dans une séance extraordinaire, le 2 septembre 1840, après avoir écouté un rapport de Paillet commissaire du bal sur certaines lettres anonymes injurieuses et grossières, adressées aux commissaires du bal « décide, dès maintenant que ceux qui ont pris part à ces lettres ne soient pas admis et prie MM. les commissaires de s'enquérir de tous les auteurs et laisse d'ailleurs à leur discrétion leur exclusion. » (4) Agissant avec leur sagesse coutumière, les conseillers décidèrent de traiter ce pamphlet comme une lettre anonyme et par conséquent, de le négliger. Cependant le rapport de Paillet confirmait toutes les allégations de Tillier et expliquait pourquoi il s'était attaqué tout particulièrement aux avoués. M. Paillet avait fait savoir que les deux commissaires avaient invité tous les jeunes gens qui « par leur éducation et leurs diverses relations étaient dignes d'être admis » et qu'on avait engagé verbalement MM. les avoués et notaires « à amener avec eux les jeunes gens présentables qui travaillaient avec eux dans leurs études. » (5) Ces élections arbitraires furent certainement établies en vue d'exclure Tillier et ses amis.

Le deuxième pamphlet était adressé aux abonnés et aux gardes nationaux et portait comme titre général *Les Cousins*. Il fut,

(1) *Pamphlets*, p. 11 et 12.

(2) Courier, *Œuvres*, p. 175 et 176.

(3) Lettre de C. Tillier à Timon reproduite dans l'*Association* du 24 juin 1841.

(4) Extrait du procès-verbal, registre des délibérations du Conseil municipal, 1840.

(5) Lettre de C. T. à Timon, reproduite dans l'*Association* du 24 juin 1841.

peut-être, inspiré par les *Guêpes* d'Alphonse Karr, publiées en 1839. Dans la première partie, Tillier examine et rejette les conseils de prudence de ses amis. Il leur rappelle que « l'union parmi les gens du peuple, c'est le commencement de l'égalité et de bien d'autres choses encore. » (1) Ensuite il s'en prend à Paillet et à Dupin d'une façon violente après s'être justifié de la liberté grande en quelques phrases amusantes et ironiques. « Mon Dieu, mes amis, M. Dupin est asphyxié d'encens nivernais par ses flatteurs, il ne serait pas fâché sans doute que j'éteignisse quelques-uns de ces fastidieux encensoirs. Toute renommée voyez-vous, a besoin de contradicteurs. La gloire est comme une salade ; pour qu'elle soit bonne, il y faut un peu de vinaigre. Qu'ai-je donc à craindre d'ailleurs de M. Dupin ? Je suis bien sûr qu'il ne me fera pas avoir la croix d'honneur. » (2)

La deuxième partie est plutôt oratoire que satirique. C'est un appel très ardent aux Gardes nationaux pour les inviter à choisir leurs officiers parmi ceux qui sont sortis du peuple. Ces élections furent une étape dans la voie de rendre plus libérales les lois sur le droit de vote puisque le grade d'officier dans la garde nationale conférait des droits municipaux avec l'espoir des droits électoraux par la suite.

A l'époque où ce pamphlet fut écrit la France était en querelle avec l'Angleterre à cause de la question d'Orient. Dans un passage d'un haut patriotisme, Tillier montra que les supériorités factices ne devaient pas entrer en jeu quand la vie de la France était en question. « Rappelons-nous qui nous sommes et ce qu'est la France. Chaque parcelle de cette terre que nous foulons, c'est la cendre d'un soldat ou la rouille d'une baïonnette, et j'en vois parmi nous qui ont encore à leurs pieds de la poussière de toutes les capitales. Non, si la France doit tomber, elle ne peut tomber qu'au champ d'honneur. Cette guerre, on a beau le dire, n'est pas une guerre ordinaire, une querelle de cabinet à cabinet, c'est le choc depuis si longtemps prévu, et le dernier choc sans doute de l'absolutisme contre la liberté. Il ne s'agit pas ici d'un peu de grève lointaine à ôter à un pacha pour la rendre à un sultan ; ce n'est pas à l'Egypte qu'on en veut. L'Angleterre en veut à

(1) *Pamphlets*, p. 20.

(2) *Pamphlets*, p. 21.

notre marine et à notre commerce, la Russie à notre civilisation, à l'ascendant de nos idées démocratiques, à notre terrible *Marseillaise* qui résonne à ses oreilles comme un cliquetis d'armes, et tous en veulent à notre intégrité territoriale ; mais la France, ce volcan des révolutions, qui a jeté de sa lave par tout le monde, ils ne l'éteindront pas en crachant dessus, il faudra bien des cadavres pour fermer son cratère !

« Organisons donc la Garde nationale pour la guerre, pour une guerre acharnée, terrible, et qui, en cas de revers, ne finira que quand tout le sang français sera épuisé. Si des barbares doivent régner sur la France, qu'ils ne règnent que sur un vaste champ de bataille couvert de morts et de débris ! A l'homme qui voudra être officier dans nos rangs, nous dirons : Vous sentez-vous le cœur assez ferme et la tête assez forte pour nous commander devant l'ennemi ? S'il dit non, possédât-il des propriétés vastes comme des communes, eût-il vingt fermiers pour vassaux et vavassaux, qu'il soit soldat comme les autres ! Durant la guerre, le fer doit avoir la prééminence sur l'or. S'il dit oui, fût-il le plus pauvre d'entre nous, proclamons-le notre chef. » (1)

Quand on considère le ton élevé et même sublime de cette harangue, on regrette qu'elle soit adressée à un auditoire aussi restreint que les gardes nationaux d'une petite ville de 6.000 habitants. Mais il faut tenir compte de l'époque et de la véhémence de notre auteur. Cependant, vers la fin, Tillier revient à son ton habituel, moqueur et railleur. Il ajoute qu'on serait justifié de se venger de la bourgeoisie : « Mais je vous en supplie, amis, montrons leur que, si nous avons la bourse moins grande, nous avons du moins le cœur aussi grand qu'eux. Faisons à la Patrie le sacrifice de nos rancunes, nommons-les caporaux... Nous caporaux !!! s'écrient les bourgeois reculant d'horreur. Pardon, Messieurs, j'oubliais que, pour rien au monde, vous ne voudriez être confondus avec nous... Rarement l'homme qui refuse l'honneur d'un petit grade est digne d'un grade plus élevé. Fi d'un patriotisme qui réside tout entier dans une épulette. » (2)

(1) *Pamphlets*, p. 26-27.

(2) *Ibid.*, p. 28.

LES COUSINS.

Au verso de cette brochure figure une annonce pour *Les Cousins, Six Pamphlets traitant de choses et de personnes appartenant à l'arrondissement de Clamecy.* » (1) Le 19 octobre, cette annonce se retrouve dans l'*Association* où elle reparait encore six fois, jusqu'au 3 janvier 1841. Nous avons analysé plus haut les deux premiers pamphlets dont le premier avait paru sous le titre : *Un Flotteur à la majorité du Conseil municipal de Clamecy* : les quatre autres sont demeurés introuvables. Il est à peu près certain, qu'ils n'ont jamais été publiés, soit que la matière ait manqué, soit que la demande ait été insuffisante, soit que l'on n'ait pas trouvé d'imprimeur. M. Gerin a avancé l'hypothèse (2) que *Les Quatre Lettres sur la Réforme électorale* publiées en janvier 1841 devaient être considérées comme les quatre pamphlets de la série intitulée *Les Cousins* qui manquent. Il se fonde sur une lettre de Tillier adressée à son ami de lycée Frébault et que voici :

Clamecy, le 26 septembre 1840.

(Le cachet de la poste porte la date du 25 septembre)

MON CHER FRÉBAULT,

Je te remercie de ne m'avoir pas oublié ; moi aussi j'ai conservé de toi un affectueux souvenir. J'accepte l'offre que tu me fais, au nom des fondateurs de l'*Association*, avec beaucoup de plaisir, et je vous enverrai incessamment quelques lettres sur la Réforme électorale. S'il y a bonne fortune, c'est pour moi qui trouve à la fois un moyen de publicité pour mes pamphlets et un ami.

Reçois l'assurance de l'amitié avec laquelle je suis

Ton serviteur

C. TILLIER, Instituteur (3).

L'hypothèse de M. Gerin semble très soutenable, mais il faut tenir compte de quelques autres faits. Dans l'*Association* du

(1) Claude Tillier, *Le Flotteur Brèchedent à ses abonnés et aux Gardes Nationaux* (Bibl. Nevers).

(2) Gerin, *Lettres et documents sur C. Tillier*, p. 8.

(3) Gerin, *Lettres et documents sur C. T.*, p. 7.

19 octobre 1840, apparaît pour la première fois l'annonce des *Cousins*. Dans ce même numéro on trouve ce paragraphe : « On nous adresse sur la réforme électorale des réflexions très judicieuses et qui dénotent de la part de celui qui les a écrites, un véritable patriotisme. Nous regrettons de ne pouvoir les insérer suivant le vœu exprimé par l'auteur qui ne s'est pas fait connaître. L'*Association* tout en appuyant la réforme, n'a pas encore traité avec détail cette importante question ; nous nous trouvons dans l'obligation d'ajourner la publication des écrits qui peuvent nous être adressés à ce sujet, afin d'assurer l'uniformité de principes de la rédaction. Nous invitons toutefois notre correspondant à se mettre en rapport direct avec nous, afin que nous puissions utiliser son concours dans l'intérêt de la cause qu'il soutient comme nous. » (1)

Ce paragraphe assez alambiqué ne désigne pas nommément Tillier, mais dans les numéros de l'*Association* qui parurent pendant les mois suivants, les seuls articles sur la réforme électorale sont ceux de Tillier et ceux du rédacteur. Les annonces pour *Les Cousins* continuèrent irrégulièrement jusqu'au 3 janvier 1841. Le 7 janvier, paraît cette note : « L'*Association* publiera dans ses prochains numéros une série de pamphlets inédits de M. Claude Tillier, instituteur de Clamecy, sur la réforme électorale. Cette nouvelle production se fait remarquer encore plus que les précédentes par la vigueur incisive et la logique spirituelle qui caractérisent les autres publications de l'auteur. » (2)

Mais ces articles sur la réforme électorale étaient vraiment d'une portée trop générale pour être compris dans une série de pamphlets traitant « des choses et des personnes de Clamecy. » Tillier avait, croyons-nous, écrit ces lettres sur la réforme électorale à part, et comptait compléter *Les Cousins* par des commentaires sur les événements locaux. Ainsi, nous possédons de lui un pamphlet intitulé *Un peu de Théologie et d'Architecture* qui traite de la mort, à Clamecy le 17 octobre 1840, d'un pauvre peintre nomade, Michel Bücher. (3) Ce pamphlet imprimé en partie dans l'*Association* le 6 avril 1843, était précédé de ce

(1) *L'Association*, n° 30, 19 oct. 1840, p. 2.

(2) *L'Association*, 2^e année, n° 2, 7 janvier 1841.

(3) Etat civil de Clamecy (Archives départementales de la Nièvre).

commentaire : « Ce petit pamphlet est vieux de deux ans. Des circonstances dont il est inutile d'entretenir le public, nous avaient empêché de le mettre au jour ; maintenant que cet obstacle n'existe plus, nous lui donnons une place dans nos colonnes ; n'importe à quelle heure vienne la vérité, elle ne vient jamais trop tard. » (1) Dans son pamphlet *De la Presse en Province* Tillier fait connaître la difficulté qu'il rencontra pour trouver un imprimeur à ses premiers pamphlets. Il en donne un exemple qui se rapporte à cette époque, tout de suite après le bal du Comice agricole de septembre 1840. « Si vous vous êtes permis de dire que le Sous-Préfet ne sait pas danser, que le Président du tribunal a un faux toupet, que la femme du Procureur du Roi porte des robes rembourrées de coton et qui rectifient les formes, il (l'imprimeur) s'écriera que ce sont d'infâmes calomnies. » (2)

Ainsi nous sommes en possession d'un pamphlet complet *Un peu de Théologie et d'Architecture* et en présence d'une allusion à un autre qui date de cette époque. Tous les deux ont rapport à Clamecy. Par suite nous sommes, à notre avis, fondés à conclure que « *Les Lettres au Système sur la Réforme électorale* ne furent jamais destinées à compléter *Les Cousins* et que cette série ne fut pas complétée à cause de la difficulté pour Tillier de trouver un imprimeur. Une objection vient naturellement à l'esprit : pourquoi n'a-t-il pas fait imprimer ses pamphlets par les presses de l'*Association* ? Tillier a répondu lui-même : « L'autre imprimeur a la pratique de l'évêque ; il ne peut rien publier qui soit hostile aux prêtres, et vous parlez de leur insolence ! » (3) L'imprimeur de l'*Association* avait le titre d'imprimeur de l'Evêché. Le retard de la publication des *Lettres au Système* était dû au fait que le rédacteur de l'*Association*, C. Gaugin et ses collaborateurs n'étaient pas tout à fait fixés dans leurs idées sur la Réforme électorale.

L'ASSOCIATION.

Avant d'examiner ces lettres dont l'importance est grande dans la vie et dans l'œuvre de Tillier, il importe de considérer

(1) *L'Association*, 4^e année, n^o 25, le 6 avril 1843.

(2) *Pamphlets*, p. 636.

(3) *Ibid.*, p. 676.

sommairement les conditions politiques à cette époque en France et en particulier dans le département de la Nièvre. Après l'échec complet à la Chambre de la proposition « Que tout garde national soit électeur, que tout électeur soit éligible, » en mai 1840, le Comité réformiste commençait une nouvelle série de banquets.

A Nevers, au mois de mai 1840, fut fondée l'*Association*, journal destiné à propager les principes des hommes de progrès. Parmi le groupe d'actionnaires fondateurs, il y avait 22 électeurs, payant ensemble 12.232 fr. 83 c. de contributions directes. (1) Le fondateur principal fut Frédéric Girerd, avocat de Nevers, très lié avec Michel de Bourges. M. Girerd, plus tard, fut élu délégué après la Révolution de 1848. Ce groupement, composé d'avoués, de notaires, d'avocats, de banquiers, de docteurs et de propriétaires, fut du plus haut sérieux. Le but essentiel était de combattre « les représentants légaux d'une portion du département, (qui) ont professé des doctrines ou appuyé un système et des institutions qui encouragent les citoyens à sacrifier l'intérêt public à leur égoïsme, (chacun pour soi, chacun chez soi ! » (2) Les nombreux articles où Dupin est attaqué démontrent qu'il était particulièrement visé. Ce qui explique pourquoi le journal accueillit si bien les premiers pamphlets de Tillier.

LES LETTRES AU SYSTÈME.

Dans ces *Lettres au Système sur la Réforme électorale* Tillier « pauvre maître d'école qui ne paye que 13 fr. 50 c. de contributions, » (3) s'adressa au pays légal, composé des 2.000.000 d'électeurs payant au moins 200 francs de contributions directes. Ce personnage intangible est personnifié et mis en scène sous le titre de « Monseigneur du système électoral. » La première lettre forme une démonstration ironique et quelquefois amère, du fait que le système ne représente pas le pays réel et que la richesse n'est pas une garantie de capacité électorale. Cette lettre se termine par un cri de rage devant les faibles résultats des deux révolutions : « Nos pères malgré la splendeur de ses grands

(1) *L'Association*, 1^{re} année, n° 21, 17 sept. 1840, p. 3.

(2) *L'Association*. Specimen, p. 1.

(3) *Pamphlets*, p. 57.

noms,... n'ont pu supporter la domination de la noblesse, et nous, après un demi siècle de civilisation, nous en sommes encore à subir celle de leurs régisseurs et de leurs fermiers ! Oh ! si c'est là une éternelle nécessité de notre vie sociale, allons exiler notre ilotisme au milieu des forêts du Nouveau-Monde. » (1)

Dans la deuxième lettre, Tillier s'élève contre ceux qui cumulent des emplois publics. Il les qualifie de mendiants, étalant comme un ulcère leur dévouement à la porte des ministres. Pour soutenir sa critique il produit un argument économique contre le cumul à l'aide d'une métaphore vive mais très terre-à-terre : « Ne savez-vous pas... que la France enfin, sauf le respect que je lui dois, est une lice qui a moins de tétines que de nourrissons. » (2) Comme Villon déclarant à sa bien-aimée, ce qu'il ferait s'il était roi, Tillier, dans un passage vraiment lyrique, annonce ce qu'il ferait s'il était à la place des électeurs de France : « J'exigerais que le gouvernement assurât le plus grand nombre d'existences possible... qu'il chassât de ses antichambres tous ces riches insatiables. » (3) Et il ajoute : « Non, ce n'est pas la réputation d'homme obligeant qu'il faut à un député, c'est la réputation d'homme intègre. Un acte d'obligeance, c'est presque toujours un acte d'injustice, quelquefois, c'est un acte de trahison. » Puis, comme s'il entendait un de ses biographes futurs attribuer ces idées à une puérile idéologie il poursuit : « Vous avez beau dire, Monseigneur, que je suis un puritain ridicule. » (4)

Après avoir vivement apostrophé le pays légal, Tillier nous donne un tableau de la situation de la France à cette époque. « Vous dites que vous représentez nos intérêts, mais nos intérêts ne sont pas les vôtres. Vous possédez et nous n'avons rien... Vous voulez le maintien des abus, et nous, nous en demandons la réforme. Vous êtes stationnaires parce que l'état des choses actuel vous profite ; nous sommes progressifs parce qu'il nous nuit. » (5) Et pour finir il se plaint que la France n'apprécie pas l'amour et le travail de ses fils loyaux, c'est à dire du peuple.

A la troisième lettre, Tillier, comme l'avait fait Lamén-

(1) *Pamphlets*, p. 62.

(2) *Pamphlets*, p. 65.

(3) *Ibid.*,

(4) *Ibid.*, p. 66.

(5) *Ibid.*, p. 67, 68.

nais dans l'*Esclavage moderne*, repousse toute idée de violence pour obtenir la reconnaissance de la souveraineté du peuple : « Cependant, Système, vous avez raison d'aimer l'ordre public, quel qu'il soit ; l'anarchie est une si hideuse chose. » (1) Et plus loin : « le peuple obéit à vos lois, qu'il n'a point faites ; il obéit, parce qu'il sait qu'un mauvais état de choses vaut encore mieux qu'une bonne révolution, et que les améliorations doivent être obtenues par la raison et non arrachées par la violence. » (2) Toutefois, Tillier prévient ses adversaires que la continuation d'abus trop insupportables, pourrait amener une insurrection. Ensuite, laissant courir sa fantaisie, il s'abandonne à l'hypothèse : « Pour moi, si j'étais roi constitutionnel je me dirais sans cesse : « Je ne suis que roi et le peuple est souverain... J'aperçois la place où un de mes prédécesseurs a échangé sa couronne terrestre contre une couronne de martyr. Martyr, ce nom est beau ; mais il ne peut percer les six pieds de terre qui couvrent ceux qui ne sont plus. » (3) En se rappelant le peu de toi que l'on peut mettre dans les privilégiés et les hauts fonctionnaires, Tillier se dit : « Vienne une émeute, j'aimerais mieux, pour défense, le briquet rouillé d'un invalide que le butoir du terrible Dupin. » (4) La conclusion de cette lettre insiste sur l'inévitabilité d'une insurrection avec une description très rapide de ses horreurs si une solution raisonnable n'est pas trouvée.

La quatrième lettre, aussi longue que les trois autres réunies, est très caractéristique de Tillier, et présente un mélange de railleries mordantes et de lyrisme sincère. D'abord il réfute les diverses propositions présentées en vue d'adjoindre les professions libérales, les officiers de la Garde nationale, les conseillers municipaux aux capacités délimitées par la loi du 19 avril 1831. » Que faut-il donc faire, dites-vous ? C'est ainsi qu'on est toujours embarrassé quand on s'écarte du droit chemin de la règle pour se jeter dans les sentiers perdus de l'exception. Ce qu'il faut faire ? Il faut rendre à la nation la souveraineté dont elle a été dépouillée. » (5) Ensuite, il se propose à lui-même des

(1) *Ibid.*, p. 70.

(2) *Ibid.*, p. 73.

(3) *Ibid.*, p. 72.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 80.

objections possibles à ce principe, objections qu'il renverse comme fétus de paille. Au sujet de l'éventualité d'un mauvais usage de ses droits fait par le peuple il énumère ceux qui se sont avant lui servis de cet argument : Napoléon, Louis XVIII, Charles X et, à son tour, le Système. Il ajoute : « Voyez comme tous les usurpateurs petits et grands, se rencontrent dans leur manière de justifier leur usurpation ! » (1) Il continue par une phrase très rousseauiste : « Prenons votre supposition pour un axiome ; que gagnerez-vous à cela ? Ma fraction de souveraineté, mon morceau de sceptre m'appartient, j'en fais l'usage qu'il me plaît, excepté celui de le vendre : en cela je ne suis justiciable que de ma conscience. » (2)

Contre l'objection que « le peuple n'est pas intelligent », Tillier vante le gros bon sens du prolétariat en faisant une distinction presque poétique entre l'éducation et l'intelligence. « Sans l'intelligence votre éducation n'est rien ; sans l'éducation, l'intelligence est encore reine. » (3) Pour lui, l'honnêteté chez l'électeur est beaucoup plus importante que l'intelligence puisque « les électeurs n'ont pas à s'occuper des détails d'un système politique. » (4)

Quant à la possibilité de la corruption de l'électeur par l'éligible, Tillier remarque que la corruption électorale a de tout temps existé et qu'il serait plus difficile de corrompre toute la masse qu'un petit nombre d'électeurs. Dans un passage lyrique il établit une comparaison des fautes respectives des riches et des pauvres. « Vous vous croyez bien plus moral que lui (le peuple), Système. Mais la richesse a, proportion gardée, autant que la pauvreté, de mauvais sujets qui la déshonorent. Du côté de la pauvreté, c'est le vol franc, tout nu, bien caractérisé, tel que le définit le Code ; c'est à ses risques et périls qu'on est malhonnête homme ; le vol est ordinairement de peu d'importance, et souvent il a la misère pour excuse. Du côté de la richesse, c'est la ruse, la supercherie qui d'un seul coup ruine sa victime et que la loi ne peut atteindre, faute de définition ; on règle sa conscience sur le Code, tout ce qu'il ne défend pas est

(1) *Pamphlets*, p. 81.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 83.

(4) *Ibid.*

permis : l'impunité, c'est la vertu, ce n'est pas votre foulard qu'on vous prend dans votre poche, mais à l'aide d'un avoué pour compère, on vous escamote une pièce de terre. Ici le vol ne déshonore pas, il n'empêche pas d'être nommé Juge de paix, Juge au Tribunal de Commerce ni d'avoir la croix d'honneur. Cette improbité est d'autant plus hideuse qu'elle n'est pas produite par le besoin : elle a l'instinct de l'or comme le tigre rassasié a l'instinct du sang. O riches ! vous vous dites honnêtes gens ; eh ! qui le sait ? Croyez-moi, pour se dire honnête homme, il faut avoir grelotté de froid dans un galetas, passé de longues nuits d'hiver sous une couverture trouée ; avoir vu sa femme malade de misère et n'avoir pu lui procurer un bouillon ; avoir entendu ses enfants crier de la faim et n'avoir point eu de pain à leur donner ; avoir vu cependant dans la rue des femmes et des hommes éblouissants de luxe et des animaux bien repus, et être sortis purs de cette épreuve. Je connais parmi le peuple beaucoup d'honnêtes gens de cette force-là. » (1)

Tillier discutait ensuite l'assertion que « le peuple sera perturbateur » et avec un discernement admirable, il démontrait qu'au fond le peuple n'aime ni les guerres ni les révolutions puisque c'est lui qui a le plus à en redouter. Et il procédait à l'examen de la vraie difficulté, la peur d'une répétition de 1793, idée qui obsédait beaucoup d'esprits à l'époque. D'abord, il entreprend une apologie complète de ce stade de l'humanité, disant en substance : « Non, vous avez beau dire, nous ne renierons pas nos pères ; nous déplorerons leurs excès comme un accident inséparable de leur position, ... mais nous honorerons toujours leurs sauvages et inflexibles vertus. » (2) Nous remarquons ici l'amour profond et l'admiration sans bornes de Tillier pour les vertus révolutionnaires, ce qu'explique en partie la naïveté de son caractère honnête et la rigueur de son cœur inébranlable. Puis, faisant un triste retour sur l'égoïsme plat et la faiblesse morale des esprits sceptiques de son époque notre auteur s'écrie : « A aucune autre époque on n'a plus parlé de patriotisme : c'est un tison de bois vert qui pétille avec grand bruit et ne jette aucune flamme. Quel patriotisme peut-on attendre, en effet, d'hommes que les institutions ne rattachent

(1) *Pamphlets*, p. 84, 85.

(2) *Ibid.*, p. 87.

point à la patrie, et pour lesquels cette patrie n'est que la terre où ils demeurent ?... Avec des institutions démocratiques, la France aurait bientôt repris sur les autres nations la supériorité que Charlemagne et Napoléon lui avaient un instant donnée,... supériorité d'autant plus durable qu'elle dépendrait non des chances d'une campagne, mais des institutions politiques, du peuple lui-même et non de son chef. » (1)

Après toute cette dialectique, Tillier formule ses revendications : d'abord « le suffrage universel sans restriction. Je voudrais qu'à 25 ans accomplis tout Français fût électeur. » (2) Exigence audacieuse en 1840. De plus Tillier ne voulait pas que les mendiants eux-mêmes fussent exclus du droit de vote, pourvu qu'ils missent une chemise blanche et se fissent la barbe le jour de l'élection. Cette condition ironique est suivie d'un éloge des mendiants, comparable pour le sentiment au sermon de Bossuet sur *L'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise*. « Au fait, je conviens que les mendiants sont des électeurs qui n'offrent pas toutes les garanties possibles, mais de ce qu'ils sont véhémentement soupçonnés, faut-il les tenir pour atteints et convaincus ? Respectons en eux le caractère de citoyens, dont leur misère ne les a point dépouillés. Voudriez-vous être plus délicat que Jésus-Christ qui les laissait approcher de lui, les touchait et les guérissait ? C'est déjà beaucoup, dans leur position, qu'ils ne soient pas des voleurs. » (3) Tillier admettait fort bien qu'on n'établît pas le suffrage universel mais il suggérait qu'au moins on accordât à chaque citoyen la faculté de céder le montant de ses contributions insuffisant à lui conférer le droit de vote à un autre citoyen dont ce montant compléterait le cens électoral. Puis il proteste contre le vote secret avec des arguments très caractéristiques de sa manière : « Le scrutin secret ne protège point l'indépendance des électeurs ; quand on a des opinions généreuses, on a toujours le courage de ses opinions. » (2) Il semble qu'ici son amour de la discussion entraîne Tillier bien loin de la réalité.

Pour conclure, Tillier fait sur un ton très digne et très sérieux sa propre apologie et montre que c'est la cause du peuple qu'il

(1) *Pamphlets*, p. 89.

(2) *Ibid.*, p. 92.

(3) *Ibid.*, p. 92.

défend. Il n'a point envie, dit-il, de sacrifier les intérêts de son obscur et misérable client à de ridicules bienséances envers la partie adverse. Il répète qu'il ne demande point au peuple ces acclamations qu'il jette au lieu de palmes sur le passage de ses favoris ; qu'une main plébéienne vienne quelquefois presser sa main ; qu'un pauvre ouvrier le reconnaisse dans la foule et le montrant du doigt, dise : « Lui aussi a défendu nos droits ! » il serait assez payé de son effort.

Ces quatre lettres ont paru d'abord dans l'*Association* du 10 janvier au 7 février 1841. Le 18 mars, un postscriptum fut publié où Tillier engagea une discussion familière avec ses amis. Il reprend avec des arguments solides et quelquefois spécieux son plaidoyer en faveur des mendiants. Il s'en explique sans ambages : « Ce n'est plus nos adversaires que j'attaque ; c'est à nos amis que je réponds. Or, ça, mes amis, discutons, sans nous inquiéter de ceux qui nous écoutent ; avec vous je suis libre ; j'écris sans cérémonie ; je n'ai pas besoin d'attifer ma phrase d'une façon coquette ; je vais, je cours, je sautille comme un écolier en récréation ; je reviens sur mes pas pour cueillir une petite fleur oubliée, et je laisse de côté une grosse betterave pleine de sucre, mais trop lourde pour avoir place dans mon sac. J'exprime mes opinions dans toute leur franchise, peut-être dans toute leur incongruité. » (1)

D'une façon très courtoise et même galante mais ferme, Tillier repousse l'idée de donner le droit de vote aux femmes. En adoptant les habitudes, les mœurs et même les vertus masculines, les femmes gâteraient leur charme le plus puissant et le plus doux, lequel est d'être autres que les hommes. Et dans une page toute poétique, il trace un tableau pathétique des devoirs essentiels de la femme. « Elle est belle, la femme qui baise de ses lèvres souriantes un enfant qui lui sourit et qu'elle presse contre son sein ! Vous diriez de ces deux êtres qui ne font plus qu'un, une branche de rosier en fleur. Elle est belle encore, la femme, lorsqu'elle est penchée sur le lit d'un mourant, comme un ange envoyé de Dieu pour délier adroitement notre âme des chaînes de la vie. » (2)

Comme très souvent chez Tillier, à l'émotion spontanée suc-

(1) *Pamphlets*, p. 95.

(2) *Ibid.*, p. 100.

cède l'humour réaliste : « Puis, si vous accordez les droits politiques aux femmes, il faudra leur accorder des droits civils, et, par extension, en accorder aux enfants. Alors chaque ménage sera un petit état constitutionnel où le menu du dîner sera voté à la majorité des voix. » (1)

En somme les *Lettres au Système* sont un véritable pamphlet où Tillier, avec une verve enflammée et un style prime-sautier, fait du régime de Louis-Philippe et de la société de l'époque une satire vive et pénétrante. Ces lettres, réunies en brochure étaient précédées d'une épître dédicatoire pleine de louanges sans doute excessives pour Cormenin (Timon) dans laquelle Tillier se reconnaissait très humblement le débiteur de ce dernier et expliquait son dessein : « C'est moins un traité *ex professo* que j'ai voulu faire sur le meilleur système électoral à adopter, qu'une satire du déplorable système par lequel la France est divisée en quelques centaines de maîtres et des millions d'esclaves. » (2) Dans une réponse des plus flatteuses pour le maître d'école et aussi pour lui-même, Cormenin qui à cette époque était au sommet de sa gloire, encouragea le début de Tillier : « Tel est le droit, et vous l'avez défendu, Monsieur, avec autant de bon sens que de vigueur et de finesse. Ne dites donc pas que vous n'êtes qu'un maître d'école de village, et que vous n'avez pas de capacité foncière. La vraie capacité est celle de l'intelligence, la vraie science est celle du cœur. » (3) Dans une lettre à un avocat Emile Péan, qui avait servi d'intermédiaire entre Tillier et lui, Cormenin écrivait au sujet des *Lettres au Système* : « Cet écrit est tout à fait remarquable pour un maître d'école, et ne serait pas désavoué dans plusieurs parties par les écrivains les plus exercés de la presse périodique. Toutes fois (*sic*), il y a plus d'esprit que de force, plus d'allusions ingénieuses que d'argumentation logique. » (4)

Cormenin ne fait ici que mettre en évidence les défauts que Tillier lui-même avait reconnus dans son épître dédicatoire. Il n'en oublie qu'un, grave à la vérité et que Tillier a appris de

(1) *Pamphlets*, p. 100.

(2) Lettre de Tillier à Timon. *L'Association*, n° 50, 24 juin 1841, p. 1.

(3) Lettre de Timon à Tillier. *L'Association*, n° 50, 24 juin 1841, p. 1.

(4) Lettre de Cormenin à Emile Péan, avoué à la cour Royale de Paris, reproduite par Gerin dans *Lettres et Doc.*, p. 15-17.

lui : c'est l'abus des métaphores. Sainte Beuve a vivement critiqué Cormenin pour l'impropriété de ses tropes. (1) Chez Tillier cette rhétorique surabondante est heureusement rachetée par l'emploi d'images vives et pittoresques, par une fantaisie poétique et débordante, une sincérité complète, un fonds d'enthousiasme et d'indignation exprimée dans une langue familière et accessible à tous ; tandis que Cormenin, sec et froid, n'est qu'un dialecticien rigoureux, esclave et victime de son respect pour les convenances académiques et mondaines. En deux mots, chez Tillier l'orgueil est ardent et généreux, chez Cormenin il est égoïste et sans flamme. Le désintéressement et l'amour du peuple sont incomparablement plus sincères chez Tillier que chez Cormenin.

Le haut suffrage de Cormenin consacrait le succès de Tillier : la première *Lettre au Système* eut l'honneur d'être imprimée dans le *National* du 16 janvier 1841. L'importance de ces prodromes de la gloire était très grande. L'œuvre, une des meilleures de Tillier, où il s'élève du rôle de petit pamphlétaire local à celui d'écrivain digne de l'intérêt général, marqua un tournant décisif dans la vie de l'auteur. Comme le *Pamphlet-pétition* de 1832 avait fait du maître d'école bien rémunéré un pauvre rebelle, un proscrit, l'avait mis dans une situation précaire où il avait beaucoup de temps pour former son esprit et son talent, ces *Lettres*, qui sont également un pamphlet, lui ont procuré l'honneur de devenir le rédacteur en chef de l'*Association* à partir du 7 juin 1841. Du mois de janvier jusqu'au mois de juin, Tillier continua de diriger sa petite école d'environ 29 élèves. En même temps il contribuait, par de nombreux articles, à l'*Association*. Le rapport du Sous-Préfet de Clamecy donnerait à penser que Tillier demeura sans tenir école pendant l'année scolaire 1840 à 1841 : « Il fut obligé encore une fois de fermer son école. Depuis lors, il ne fit plus que fumer, boire et écrire des pamphlets jusqu'au moment où les propriétaires de l'*Association* l'ont appelé à Nevers. » (2) Que cette accusation fût sans aucun fondement est évident, si l'on en croit le paragraphe final du post-scriptum des *Lettres au Système* publié le 4 mars 1841. « Mais, en voilà assez

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, V, 3, p. 408.

(2) Lettre du Sous-préfet Petit au Préfet de la Nièvre, le 25 avril 1843. Reproduite par Cornu dans *Quelques Recherches*.

sur ce sujet ; j'ai achevé clopin-clopant ma carrière ; je me hâte de reprendre mon martinet, car il y a ici de grands enfants qui se conduisent mal, me voyant occupé ailleurs. » (1) De plus nous possédons le rapport pour l'année 1840-1841 de Schmitt, inspecteur primaire de la Nièvre, nommé au mois d'août 1840 (2) lequel nous fait savoir que : « cet instituteur (Tillier) a cessé ses fonctions depuis la fin de juin » (1841) (3).

CHRONIQUE DE CLAMECY.

Les articles de Tillier, publiés entre février et juin 1841, furent nombreux et variés. Sept d'entre eux relatifs aux événements de Clamecy, nous renseignent de la façon la plus précise sur les mesquineries de cette petite ville et des villages voisins. Le but principal de Tillier, dans ces articles, dont 4 portent le titre général de *Chronique de Clamecy*, est de dénoncer tous les abus d'autorité commis dans la région. Il déploie la verve la plus caustique contre le Commissaire de police Wanvanbeck, contre le juge de paix, Paillet, et s'en prend à la puissance des maires. Au sujet du commissaire de police, il met en cause l'excès de zèle de ce fonctionnaire dirigé particulièrement contre les joueurs de bouillote. Après une apologie humoristique des amateurs de cartes, Tillier expliquait qu'il n'était point partisan des jeux et concluait : « On ne doit recevoir avec plaisir que l'argent que l'on gagne par son travail et son industrie. » (4) Réformateur, Tillier avait des mœurs d'une rigueur toute puritaine et qui concordaient avec ses principes. Un autre article traite du droit de pratiquer la vieille coutume des Charivari interdit par le Maire de Clamecy, un certain Née, et ensuite rétablie après de vigoureuses protestations. Tillier nous explique qu'en cette ville, le Charivari n'est pas une huée politique mais une satire mise en couplets. Les floteurs en avaient le privilège presque exclusif et c'était une des grandes joies du carnaval aussi bien qu'un moyen très efficace de répression de ces petits scandales qui ne tombent pas sous la juridiction de la loi. Cette institution, qui datait de temps immémorial dans l'arrondissement de Clamecy, a certainement

(1) *Pamphlets*, p. 101.

(2) *L'Association*, n° 11, 13 août 1840.

(3) Mém. de la Soc. Acad., t. XV, p. 197, 1906.

(4) *L'Association*, 2^e année, n° 18, 4 mars 1841 (Feuilleton).

joué un rôle dans la formation de Tillier, être violent, mais tendre et comme tant d'autres de son époque, réformateur moral autant que réformateur politique. Toutefois, Tillier néglige délibérément la critique des petits scandales qui sont la monnaie courante des mœurs sociales. Il entreprit vraiment de corriger les mœurs politiques et administratives et d'établir l'égalité en employant le même moyen que le Charivari, la satire humoristique.

QUESTIONS NATIONALES.

En traitant deux sujets d'intérêt national : *La Loi sur le Recrutement* et *l'Education publique*, Tillier démontra qu'à côté de l'humour et de la satire, il y avait chez lui un fonds de bon sens et une intelligence supérieure. Comme ancien soldat, il constata que la plupart des jeunes soldats dans les casernes trouvaient matériellement une existence meilleure que dans leurs familles. Mais l'ennui, les travaux fastidieux et surtout l'obéissance servile leur inspiraient le dégoût de la vie militaire. En conséquence il proposa une amélioration du code militaire et engagea les journaux de l'opposition à découvrir les moyens de redonner aux jeunes conscrits l'esprit de leur métier plutôt que de fulminer contre le privilège de ceux à qui leur situation de fortune permettait d'acheter des remplaçants : « L'égalité qu'ils (les journaux de l'opposition) veulent imposer au riche, écrivait Tillier, c'est l'égalité de la misère ; or, ce n'est pas pour cette égalité funeste que des hommes généreux doivent combattre. Notre but, à nous, doit être, non d'ôter aux heureux d'ici-bas, les avantages de leur position, mais d'exhausser les petits, de les délivrer de l'oppression sous laquelle ils se courbent, et de leur donner une part des jouissances que Dieu laisse pour tous tomber de sa main. » (1) Par ces précisions, Tillier montrait qu'il ne suivait pas aveuglément les journaux de l'opposition. Jusqu'à présent notre analyse ne nous a guère montré chez Tillier que des idées destructives ; ici au contraire il énonce un jugement constructif qui démontre qu'il travaillait avec autant de zèle à bâtir la cité nouvelle qu'à renverser les mauvaises parties de l'ancienne.

(1) *L'Association*, 2^e année, n^o 34, 29 avril 1841, p. 1.

Ses articles sur *L'Education Publique* (1) eurent pour but de développer cette idée familière à Tillier qu'on ne devait pas favoriser l'instruction secondaire aux dépens de l'enseignement primaire. Il donnait comme exemple la ville de Clamecy où l'allocation prévue pour le collège était de 6.000 francs par an et celle de l'enseignement primaire de 1.200 francs. Mais une année plus tard, il résume ces deux articles et proclame son opinion définitive sur la liberté de l'enseignement secondaire. Naturellement, Tillier, vrai fils de son milieu anti-clérical, se déclarait hostile à cette liberté parce que, d'après lui, l'éducation cléricale était propre à former des chrétiens et non pas des hommes. Il formulait un principe très utilitaire : « La liberté bien entendue n'est autre chose qu'une mesure d'utilité publique, toute liberté qui va plus loin n'est pas viable. » (2) Cependant, Tillier n'appréciait pas davantage l'éducation de l'université parce qu'elle ne formait, selon lui, que des littérateurs et des journalistes. Il posait ce dilemme : « L'éducation universitaire nous inonde de bavards et de dissertateurs, mais l'éducation religieuse, elle, nous ferait des hypocrites. La liberté absolue d'enseignement serait dangereuse, le monopole universitaire est injuste. » (3) Et voici la solution qu'il propose, solution qui montre son patriotisme, son esprit de justice et sa remarquable prévoyance : « Ce n'est ni une éducation livrée au pillage de tous, ni une éducation accaparée par l'université, c'est une éducation nationale qu'il nous faut, une éducation conforme à notre esprit, à nos institutions et aux besoins de notre civilisation, une éducation qui, tout en faisant des hommes instruits, nous fasse des Français, qui nous donne un esprit national et nous forme des vertus civiques. Tous les citoyens seraient aptes à se livrer à cette éducation ; mais le gouvernement en dresserait le programme, et tous les membres du corps enseignant seraient rigoureusement astreints à s'y conformer. » (4)

(1) *L'Association*, 2^e année, n° 31, 18 avril 1841, p. 1 et n° 32, 22 avril 1841, p. 1.

(2) *L'Association*, 3^e année, n° 42, 26 mai 1842.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

LETTRE A M. DUPIN.

Un autre écrit de cette époque porte ce titre : *A. M. Dupin, sur sa lettre concernant la communauté des Jault*. (1) Peu auparavant Dupin avait publié dans l'*Echo de la Nièvre* une *Lettre à M. Etienne de l'Académie française, pair de France, sur la communauté des Jault*, (2) établissement qu'il avait visité le 15 août 1840. Cette communauté était un des rares vestiges de ces associations agricoles datant du moyen âge qui ont disparu définitivement en 1848. On se demande comment une lettre d'un caractère apparemment tout historique et littéraire a bien pu provoquer l'explosion d'un pamphlet de 14 pages d'une violence extrême. Voici l'explication. Dupin, en tant que rapporteur de la commission de l'Adresse de 1840, n'avait pas donné le moindre apaisement à l'opinion publique, fort agitée par la faiblesse du gouvernement devant l'Angleterre dans la question d'Orient. Son prestige, naturellement, en souffrait et fut fort ébranlé à Paris et à Clamecy. (3) Sa lettre adressée à M. Etienne ne fut autre chose, comme Tillier l'a exposé avec beaucoup d'habileté, qu'une complaisante apologie de lui-même, en un mot un « tract » de propagande électorale destiné à ses électeurs. Tillier dans son style violent et sans nuances, accusa Dupin d'aimer l'argent d'un amour dont la seule limite était le souci de rester dans la légalité, mais cet amour était dépassé chez lui par la passion d'une popularité qu'il ne pouvait espérer obtenir parce qu'il avait trahi le peuple. Il ajoutait que Dupin aimait mieux être critiqué qu'être ignoré. Tillier, d'ailleurs, n'est pas l'ennemi de cœur de Dupin. Après avoir dénoncé le but égoïste des compliments obséquieux de Dupin envers ses amis, Tillier s'écrie avec sa verve la plus caustique : « O, M. Dupin ! je vous en prie, ne m'appellez jamais excellent pamphlétaire. Je me trouverais dans la nécessité d'abandonner le culte de la liberté pour celui de vos idoles. » (4)

Tillier ne s'en prend pas au seul caractère de Dupin, il critique durement l'écrivain : « Voulez-vous, M. Dupin, suivre un bon conseil ? Parcourez le Morvand, mais ne le décrivez pas. Vous êtes né pour conclure, et non pour décrire. L'imagination, ce papil-

(1) *L'Association*, 2^e année, nos 21 et 26, 14 mars et 1^{er} avril 1841.

(2) *L'Echo de la Nièvre*, 11^e année, 28 janvier 1841, p. 3.

(3) *Pamphlets*, p. 118, 119.

(4) *Pamphlets*, p. 125.

lon aux mille couleurs, ne vient jamais s'abattre sur votre plume et secouer sur vos pas la poussière brillante de ses ailes. ... Le Morvand, ce fier et sublime montagnard dont vous voulez faire un monsieur, est trop haut de taille pour votre palette. Ce n'est pas avec un pinceau trempé dans l'eau tiède qu'on peut reproduire ses sauvages magnificences. » (1) Ensuite avec une logique vigoureuse, Tillier trace un aperçu de la carrière de Dupin jusqu'en mars 1841. Les sanglantes invectives de Victor Hugo à l'occasion de l'accession de Dupin à la Présidence de l'Assemblée législative en 1848 semblent le poétique complément de la philippique de Tillier :

Pour le mettre à leur tête, en nos temps que visite
La tempête, brisant le cèdre et le sapin,
Ils prirent le plus lâche, et n'ayant pas Thersite,
Ils choisirent Dupin. . . .
Sa voix aigre sonnait comme une calebasse ;
Ses quolibets mordaient l'orateur au cœur chaud :
Ils avaient, insensés, mis l'âme la plus basse
Au faite le plus haut. (2)

* * *

Les vieux partis avaient mis au fauteuil ce juste !
Ayant besoin d'un homme on prit un mannequin
Il eût fallu Caton sur cette chaise auguste,
On y jucha Pasquin.
Opprobre ! Il dégradait à plaisir l'Assemblée ;
Souple, insolent, semblable aux valets familiers,
Ses gros lazzi marchaient sur l'éloquence ailée
Avec leurs gros souliers. (3)

Tillier, de cet aperçu sur la vie de Dupin, conclut que l'influence de ce député sur la jeunesse de son arrondissement a été néfaste puisqu'à vingt ans les jeunes hommes sont devenus semblables à des vieillards calculateurs. Et il ajoute : « On se fût volontiers adressé à vous pour de la pluie ou du beau temps. » (4)

(1) *Pamphlets*, p. 131.

(2) *Châtiments* (L'autre Président), II, 6.

(3) *Ibid.* (Déjà nommé), IV, 8.

(4) *Pamphlets*, p. 134.



Quelquefois un problème s'éclaire par l'étude de son contraire, une personnalité se livre plus complètement par la comparaison avec le caractère opposé. Dans le cas présent, Dupin, l'antithèse de Tillier, est aussi son ennemi implacable. Ces deux hommes, en quelque sorte, tous les deux originaires du même arrondissement, symbolisent les deux tendances contradictoires de la France à cette époque. L'une abrégée dans la formule : « Enrichissez-vous » est représentée par Dupin ; l'autre, apôtre de la réforme électorale, législative, morale et même religieuse est représentée par Tillier. Ainsi s'explique la véhémence des attaques de Tillier, idéaliste, cœur ouvert, homme pauvre, la sincérité incarnée, contre Dupin, le parvenu, l'hypocrite, la personnification de l'égoïsme bourgeois d'une époque qui n'avait d'autre Dieu que le succès. Par l'ordinaire ironie des choses, Dupin fut à l'honneur, membre de l'Académie française, Président de la Chambre, Procureur Général, bien pourvu d'emplois sans nombre tous bien rémunérés. Il fut une des premières personnalités de la France de 1830 dans l'ordre politique comme dans le domaine littéraire. Ses livres formaient l'ornement des bibliothèques. Tillier, au contraire, modeste maître d'école, était persécuté, abreuvé d'humiliation et ses écrits ne remplissaient qu'un petit coin d'un rayon.

Dans deux caractères opposés, les extrêmes se touchent, mais ils se brisent. Quels sont donc les traits qui se ressemblent chez Dupin et chez Tillier ? D'abord, tous les deux sont orgueilleux, et peut-être est-ce là une des raisons de leur inimitié. Mais chez Dupin cet orgueil est vaniteux et petit tandis que chez Tillier, il est large et humain. Tous les deux ont la langue libre. Chez Dupin ce sont des quolibets et de l'insolence, chez Tillier, c'est une fine raillerie qui s'exprime par l'ironie et le sarcasme. Dupin n'a jamais daigné parler directement de Tillier ; pour Tillier Dupin était, si l'on peut dire, sa tête de turc ordinaire. Il était un point surtout où Tillier et Dupin s'accordaient parfaitement : c'était l'amour de la gloire. Pour l'obscur maître d'école, devenu rédacteur d'un journal d'opposition de province, le rêve était téméraire ; pour l'académicien, il n'était pas si présomptueux.

Pour cette raison, Dupin a mis tout son art à limer ses *Mémoires* où chacun de ses actes est expliqué, commenté et justifié. Tout était préparé pour son biographe. Tillier, malheureusement, n'a pas eu pareil soin. Mais il avait lui aussi l'amour de la gloire. Écoutons-le, c'est lui qui parle par la bouche de son personnage, Cornélius : « Ce doit être une bien belle chose que ces applaudissements qu'on entend dans la postérité, que ce lendemain tout resplendissant de soleil qu'on voit briller après le jour sombre et pluvieux de la vie ! ... Ceux qui vous disent que la gloire est une fumée, ne les croyez point : ils ne parlent ainsi que pour se consoler d'être obscurs. Tous les hommes ont horreur du néant ; ils ne veulent point s'éteindre comme une bougie sur laquelle on souffle ; ceux qui ne peuvent être admirés, ils veulent du moins qu'on les pleure : depuis cet enfant qui charbonne son nom sur la muraille jusqu'à ce vieillard qui ordonne de mettre une statue sur sa tombe, tous aiment la gloire et veulent avoir leur part de renommée. » (1)

En vertu de la justice immanente des choses, la réputation de Dupin finit au tombeau ; celle de Tillier y a commencé. Dans la Nièvre celui qui fut « le soleil et le roi » du département entre les années 1830-1848, est oublié. Tillier vit encore. En France et à l'étranger, Dupin est presque inconnu. Tillier est célèbre par son roman *Mon Oncle Benjamin*.

Avant d'en terminer avec ce pamphlet dirigé contre Dupin, détachons-en ce passage d'une haute éloquence qui montre l'amour de Tillier pour sa ville natale, mêlé à cet humour auquel il ne savait résister : « Et pourtant, ce fétu de chef-lieu, cette noire mesure où d'immondes cloportes traînent leur ventre autour d'un nom, cette besace de pierre qui n'est jamais rassasiée, ce petit amas d'écorces naufragées que l'Yonne a rejeté sur sa rive et où meurt tout germe de liberté qui y tombe, ce Clamecy qui me donne à regret, à moi, pauvre insecte, un brin d'herbe amère, je l'aime encore tel qu'il est. C'est là qu'a commencé mon matin, et tant que durera ma journée, je veux jeter un bourdonnement de liberté à son oreille. O Clamecy ! as-tu quitté sans retour le chemin de la civilisation et du progrès ?... O Clamecy ! Es-tu mort pour la liberté ? Cet assoupissement de

(1) *Belle Plante et Cornélius*, p. 63, 64.

pierre qui, depuis dix ans, pèse sur ta paupière, est-ee le néant ? O Clamecy ! La France ne doit-elle plus compter sur toi pour soulever le lourd fardeau qui l'accable ? N'es-tu plus qu'une fibre paralysée de ses quatre cent vingt-neuf fibres ? Faut-il t'envelopper dans le tracé de la grande route de Paris à Lyon, et, dans un projet avorté de chemin de fer, rouler autour de toi deux ou trois aunes de ruban de la Légion d'honneur, t'enterrer sous la banquette de M. Dupin, et écrire sur cette banquette, en lettres noires, et avec des larmes blanches : Ci-gît l'arrondissement de Clamecy ; il fut bon père, bon fils, et bon époux, priez pour lui ? » (1)

Trois mois après avoir publié ces lignes, Tillier fut nommé rédacteur en chef de l'*Association*. Ainsi se termina sa carrière de maître d'école. Désormais, il consacra tout son temps à son labeur de journaliste.

(1) *Pamphlets*, p. 123, 124.

CHAPITRE III

L'ASSOCIATION

Ainsi Claude Tillier quitta sa ville natale de Clamecy et rompit pour la dernière fois ses attaches avec l'enseignement. Il se rendit à Nevers, à l'autre extrémité du département, pour gagner sa vie par sa plume en défendant la réforme électorale. Les habitants de ces deux villes ont des caractères et des tempéraments analogues, mais ceux de Nevers semblent adoucis par la Loire langoureuse. Comment Tillier, s'est-il adapté à ce nouveau genre de vie ? Comment la vertu d'apaisement des paysages de Loire s'est-elle exercée sur ce caractère intransigeant ? On peut admettre qu'au commencement Tillier fut particulièrement satisfait de sa nouvelle vie. A Nevers, il se trouvait en rapport avec des hommes de son âge, hommes actifs et influents, pourvus de situations stables et professant les mêmes idées libérales dans un esprit beaucoup plus ouvert et plus large que celui de ses ennemis de Clamecy. A Clamecy au contraire ses amis avaient été des jeunes gens ardents mais qui ne pouvaient lui être d'aucun profit pour son développement intellectuel et moral. De plus, il était fort occupé, l'*Association* paraissant deux fois par semaine. La tâche était lourde puisqu'il était, à vrai dire, à peu près le seul rédacteur du journal. A cette époque Tillier se montre plus indulgent qu'autrefois pour les personnes : il espérait par là servir la cause qu'il défendait avec tant de zèle. Il avait soutenu Manuel, député de Nevers, bien qu'il appartînt à l'opposition radicale, et la candidature de Bourgoing, à Cosne, bien que celui-ci fût légitimiste. (1) Mais cela ne voulait pas dire qu'il se fût jamais aucunement relâché de ses principes. Par une suite de circons-

(1) *L'Association*, 4^e année, n^o 7, p. 1, 22 janvier 1843.

tances malencontreuses où la responsabilité de Tillier ne paraît pas engagée, l'*Association* allait disparaître et Tillier s'aigrir davantage, comme nous le verrons par la suite.

1. Ses principes.

Dans le premier numéro de l'*Association* publié sous la direction de Tillier, l'article de fond était intitulé *La Presse*. C'était une déclaration de foi et de principes tout à fait conforme à l'idéal de Tillier. Il rappelle d'abord à ses lecteurs que la presse s'était singulièrement exagéré son importance, oubliant que « les abonnés préexistent au journal, et non le journal aux abonnés. » (1) « Cette impuissance de la presse, poursuit-il, vient de ce qu'elle n'a ni assez d'impartialité, ni assez de conscience ; de ce qu'elle s'est faite parquet au lieu de rester tribunal, de ce qu'au lieu de raisonner souvent elle déclame, de ce qu'au lieu de discuter elle préconise ou elle accuse ; chez ses protégés tout est bien... chez ses ennemis au contraire, tout est mal. ... » (2) Ce réquisitoire, formulé en 1841, semble dressé d'hier ou d'aujourd'hui. Tillier ajoutait qu'on ne pouvait attendre quelque impartialité de la presse subventionnée parce qu'il faut au moins qu'elle ait la probité de son improbité. « Mais nous qui faisons profession d'indépendance, nous dont la pensée n'appartient qu'à nous-mêmes, nous dont la plume est libre comme celle de l'oiseau qui traverse les airs, pourquoi ne serions-nous point justes envers tous comme contre tous. La cause que nous défendons est une sainte cause ; c'est l'éternelle raison, l'éternelle vérité, l'éternelle justice ; c'est la cause que défendait Jésus-Christ il y a tantôt deux mille ans, et qu'après lui bien des martyrs ont consacrée par leur sang. Cette cause, ne la souillons point par le mensonge, que notre seule arme soit la vérité. » Ensuite après avoir fait entendre que tout cela s'adresse à lui-même, il indique sa ligne de conduite : « Du reste, quoique nous en soyons encore à notre premier pas dans la carrière du journalisme, nos convictions sont connues et de nos amis et de nos ennemis, les développer ici serait chose superflue, nous n'avons qu'un mot à ajouter c'est

(1) *L'Association*, 2^e année, n^o 46, 10 juin 1841, p. 1.

(2) *Ibid.*

que nos paroles seront toujours l'expression de ces convictions, c'est que nous ne ferons de concessions ni aux timides ni aux exagérés de notre parti. Rien au delà et rien en deçà, voilà notre devise ! ! ! » (1) Ces nobles paroles sont complétées par une lettre à ses amis de Clamecy où il expose que les patriotes de Clamecy se sont formés en groupe auquel ils ont donné le nom d'Académie et dont les membres s'appellent mutuellement Professeur. Ainsi s'explique le début de son adresse aux nouveaux académiciens : « Chers et vertueux professeurs de l'Académie de Clamecy : ... Vous êtes jeunes, et moi j'ai traversé, par des sentiers difficiles, déjà la moitié de ma vie. Croyez-en ma parole ; ne sacrifiez jamais à des considérations de fortune l'indépendance de vos opinions. Honorés en public, vous seriez méprisés en secret. Les biens d'ici-bas sont peu de chose et la vie est si courte, qu'on a à peine le temps de les goûter. Qu'est-ce donc, en effet, que ce bien-être que donne l'opulence ? Un rien, un court chatouillement des houppes nerveuses du palais, un peu de bruit et de poussière qu'on fait sur le pavé des villes, un paradis tapissé de papier doré, un bonheur qui ne passe pas l'épiderme, une chose qu'on recherche par cela seul qu'elle excite l'envie et dont la rareté fait toute la valeur. Supposez-vous riches tant que vous le voudrez, vous ne jouirez pas toujours de vos élégants habits, de votre fin cuisinier, de votre fringant équipage, de votre beau château à quelques lieues de la ville ; mais le calme de la conscience, le sentiment d'avoir rempli ses devoirs de citoyen, c'est un bonheur de tous les instants. ... Rappelez-vous que la vie n'est qu'un spectacle d'un quart d'heure et qu'il importe peu qu'on y assiste commodément assis ou debout. ... Je rends grâce à la fortune de m'avoir fait un peu plus que je n'étais, parce que je deviendrai plus utile à la cause commune ; mais quand on n'est pas voix, on peut être écho, et l'écho bruit encore après que la voix s'est tue. » (2).

On ne peut considérer ces principes comme ceux d'un journaliste vulgaire. Ce sont là les paroles d'un homme inspiré par une foi très vive dans la cause qu'il défend et animé d'un amour sincère du peuple : « C'est en effet un homme, a fort bien dit

(1) *Ibid.*

(2) *L'Association*, 2^e année, n^o 46, 10 juin 1841, p. 1.

M. Gerin, et un homme de bonne foi, un apôtre laïque que nous avons là sous nos yeux. » (1)

Dans cette même lettre Tillier change de ton brusquement comme il aimait à le faire : « Pour moi en me séparant de vous, je n'ai point cédé à de frivoles considérations d'intérêt ; j'ai quitté ma mère, ma femme, mes enfants et vous tous, mes amis. Certes, il faudrait que je retrouvassé ici bien des choses pour me dédommager de celles que j'ai perdues ; puis le pavé où je marche n'est pas jonché de roses. Imaginez-vous, respectables professeurs, que je suis obligé de faire ma barbe tous les deux jours et de lire l'*Echo de la Nièvre*. » (2) Ce qui nous amène à rechercher quelle fut sa vie à Nevers, et à étudier les rapports entre l'*Association*, journal libéral et l'*Echo de la Nièvre*, journal de la Préfecture. La famille Tillier l'avait rejoint à Nevers, place Guy Coquille. Faisait-il dans sa nouvelle demeure des repas plantureux comme il en a si bien décrit dans *Mon Oncle Benjamin* ? Il ne semble pas. D'abord en raison de sa maladie qui exigeait plus de tisanes que de bombances, ensuite à cause de la médiocrité de son salaire de rédacteur. Sa femme étant sage-femme des pauvres, lui a peut être fourni par ses observations personnelles, la confirmation de ses théories sur les difficultés de la vie chez les misérables à cette époque.

Depuis la fondation de l'*Association* jusqu'à sa disparition en 1843, le journal fut en lutte aux attaques de l'*Echo de la Nièvre*. Ces polémiques nous apprennent sur l'*Association* et sur Tillier beaucoup de choses qu'autrement nous ignorerions. La divergence d'opinion des deux journaux était totale. Les attaques portaient le plus souvent de l'*Echo* mais la riposte de Tillier survenait aussitôt, écrasante. Tillier avait le goût assez sûr pour sentir qu'il n'y avait pas de comparaison entre son style et celui de Duclos, rédacteur-propriétaire de l'*Echo*. Ainsi, parlant des tentatives d'ironie où s'essayait l'*Echo*, lançait-il ce mot cruel : « Figurez-vous un bœuf dansant sur un parquet ciré, vous aurez une idée de notre spirituel confrère. » (3) L'*Echo* s'était-il risqué à insinuer « qu'un article de l'*Association* est rarement fait tout

(1) *Pamphlets*, p. XIII.

(2) *L'Association*, 2^e année, n° 46, 10 juin 1841, p. 1.

(3) *Ibid.*, 3^e année, n° 41, 22 mai 1842, p. 2.

entier par la même main. » (1) Tillier niait aussitôt avec la plus grande vigueur l'exactitude de cette accusation. A vrai dire, personne n'en pouvait douter : tous les articles portent le cachet du style original de Tillier. Un autre grief, plus grave, sur son indépendance et son intégrité fut publié dans l'*Echo* sous forme d'une lettre, signée Renaudin. La réponse de Tillier fut imprimée sur sa requête dans l'*Echo* du 21 septembre en première page. Elle était adressée à Renaudin, épicier, entrepreneur de l'éclairage public : « Du reste, Monsieur, je m'étonne que vous, qui ne me connaissez pas, vous éleviez des doutes sur mon indépendance. Il vous appartient bien, entrepreneur de l'éclairage public, de toucher de vos doigts pleins d'huile, à une réputation qu'aucun soupçon n'a effleurée et qui a passé par l'épreuve de l'indigence. Ce que je vends, Monsieur, puisque vendre il y a, c'est ce qui appartient le plus légitimement à l'homme, c'est mon travail, ce sont mes veilles, et j'en fais bon poids et bonne mesure. Si je suis aux appointements de quelqu'un, je vous prie de croire que je ne suis sous la dépendance de personne... » (2) Cette simple et très digne défense de son indépendance et du droit de gagner sa vie par sa plume montrait le souci qu'avait Tillier de protéger sa bonne renommée pour augmenter son autorité morale de censeur. Il faut reconnaître qu'autant qu'on peut le savoir par les rapports officiels qui lui sont hostiles et par les écrits de ses amis, l'intégrité et la probité personnelles de Tillier sont hors de tout soupçon : il a voulu rappeler à tous qu'il gagnait sa vie par son travail et que par conséquent il était proche du peuple.

2. L'histoire de l'Association.

Avant de passer à l'examen d'autres théories de Tillier, il semble à propos d'étudier l'histoire de l'*Association* si intimement liée à la vie du rédacteur en chef : « Moi, disait en effet Tillier, dont l'*Association* était un peu la chair de ma chair et l'os de mes os (3) ». Leur histoire est inséparable. Comme nous l'avons déjà vu, l'*Association* avait été fondée par un groupe

(1) *L'Echo*, n° 68, 11 juin 1842, p. 2.

(2) *L'Echo*, n° 107, 21 septembre 1841, p. 1.

(3) *Pamphlets*, p. 199-200.

d'actionnaires. Si nous en croyons l'*Echo* il y avait 60 actionnaires qui contribuaient à l'œuvre commune pour 200 francs chacun. (1) Tillier en tant que rédacteur en chef était responsable vis-à-vis de ses actionnaires, fait qui aurait dû quelque peu limiter sa verve. Cependant, Parent, son ami, nous raconte que comme rédacteur, il se montrait d'une intransigeance absolue, qu'il se refusait à modifier jamais le moindre mot, que le mot de concession n'était pas français pour lui. De plus Parent croit que la nature intraitable de Tillier fut la cause de la mort de l'*Association*. (2) Cette grave accusation portée par son ami intime n'est ni tout à fait vraie ni tout à fait fausse. Il faut examiner toute l'histoire de l'*Association* avant de se risquer à former un jugement.

Au commencement de février 1841, avant que Tillier fût nommé rédacteur, l'*Association* avait attaqué Dupin au sujet des nominations qui devaient compléter le nombre des juges siégeant au tribunal de Nevers, et avait mis en avant ce grief que l'influence de « la plus grande illustration » (3) du pays était pernicieuse. La très vive discussion qui suivit ne servit qu'à envenimer l'atmosphère. Le 7 mars, Alexis Frébault, membre fondateur de l'*Association*, était remplacé comme avoué près le tribunal civil de première instance à Nevers. De plus, l'*Echo* du 3 juillet 1841 enregistre un nouveau résultat des machinations de Dupin : « Le tribunal civil de Nevers... a émis le vœu que l'*Echo* soit seul désigné à l'exclusion de l'*Association* pour recevoir des annonces judiciaires. » (4) Cette perte des annonces judiciaires entraînait un déficit qui a certainement contribué à amener la ruine de l'*Association*. C'était le but du gouvernement d'employer ce moyen pour juguler les journaux de l'opposition. C'était un des premiers pas vers la limitation de la liberté de la presse. Vers cette époque, Chateaubriand s'adressant « à ceux qui persécutent la presse » (5) faisait preuve d'une clairvoyance admirable : « La censure seule, disait-il, tue l'idée, et c'est l'idée qui ruine votre système. Préparez-vous donc à

(1) *L'Echo*, n° 58, 19 juillet 1840, p. 2.

(2) Parent, *Notice sur Tillier*, p. 18, 19.

(3) *L'Echo*, n° 12, 5 février 1841, p. 1.

(4) *L'Echo*, n° 73, 3 juillet 1841, p. 2.

(5) Reproduite dans l'*Association*, 3^e année, n° 37, 8 mai 1842, p. 3.

établir cette censure et le jour où vous l'établirez, vous mourrez. » Ce premier revers de l'*Association* ne fut donc pas, on le voit, imputable à Tillier.

Le 16 novembre 1841, Alexandre Tillier, le frère de Claude devint le gérant responsable de l'*Association*. Le 9 décembre 1841, l'imprimeur de l'*Association* écrivait que le nombre des abonnés était de 450 contre 425 au mois de juillet. Fait qui présente un certain intérêt puisque les annonces doivent, légalement, figurer dans le journal le plus répandu. L'*Echo de la Nièvre* n'avait que 375 abonnés. (1) Le déni de justice du Tribunal de Nevers n'en est que plus évident.

UN PROCÈS FACHEUX.

Nous arrivons à présent à un événement des plus fâcheux dans la vie de l'*Association* ; un procès qui entraîna pour le journal une condamnation à 3.000 francs de dommages-intérêts. Le Président du Tribunal de Commerce de Nevers, J. B. Avril, avait fait, le 14 février 1842, à l'occasion de l'installation des nouveaux juges consulaires, un discours plein de complaisance pour lui-même et qui contenait en outre une riposte très vive dirigée contre « quelques défenseurs officieux » (2) qui avaient osé outrager sa dignité de magistrat. Déjà l'*Association* du 24 décembre 1840 avait publié une critique acerbe du discours de ce M. Avril prononcé l'année précédente à l'occasion de la même cérémonie. Le rédacteur avait relevé dans ce discours un besoin presque puéril d'innovations sans portée réelle et qui montraient seulement le pouvoir dont la magistrature est investie, sans profit pour le bien général. Tillier, le 20 février 1841, poursuivit l'attaque contre M. Avril (commencée, nous l'avons vu, par l'*Association* avant qu'il en fût nommé rédacteur) dans un article où il raillait les fanfares que M. Avril entonnait à sa propre gloire et insinuait ouvertement que M. Avril avait abusé de ses fonctions et que sa vie était un scandale. M. Avril, d'une vanité excessive, que beaucoup d'autres Nivernais avaient déjà insulté mais jamais avec une pareille audace, déposa contre le gérant de l'*Association*, devant le tribunal civil, une demande en dommages-intérêts de 6.000 francs. Alexis Frébault, avocat

(1) *L'Echo*, n° 69, 24 juin 1841, p. 2.

(2) *L'Echo*, n° 21, 17 février, p. 1.

de l'*Association*, demanda le renvoi devant la Cour d'Assises pour cause d'incompétence du tribunal civil en matière de diffamation. Malheureusement le tribunal se déclara compétent et fut soutenu dans sa thèse par la Cour de Bourges malgré la plaidoirie de Michel de Bourges, lequel, selon Tillier, se montra « sublime de raison, de logique et d'éloquence. » Finalement, après 6 mois de procès, le gérant de l'*Association* fut condamné à verser 3.000 francs de dommages-intérêts à M. Avril. Cette forte amende qui s'ajoutait aux frais du procès causa à Tillier beaucoup d'ennuis et d'amertume. M. Avril, avec une générosité douteuse, un sens de la publicité remarquable et une ironie pour une fois égale à celle de Tillier, versa tout l'argent moins les frais du procès aux œuvres catholiques. Nul doute que Tillier n'en ait été vivement irrité si l'on en juge d'après les nombreux articles et les traits de l'ironie la plus mordante qu'il dirigea contre « un fonctionnaire : certain personnage consulaire, grand faiseur de bonnes œuvres mais qui a la manie de les faire avec la bourse des autres. » (1) Tillier savait que, pour blessant que pût être l'article contre M. Avril, il n'était pas diffamatoire au sens légal et que par conséquent il n'était passible que de 5 francs d'amende au maximum.

D'AUTRES DIFFICULTÉS.

Quoi qu'il en soit, pour ajouter aux difficultés où se débattait Tillier, vers le 20 mai 1842 J. Pinet, l'imprimeur de l'*Association*, fit faillite. Il fut remplacé immédiatement par C. Sionest. Tillier nous apprend que, cette faillite n'ayant pas entraîné celle du journal, ses adversaires entreprirent de lui enlever ses presses et, au moyen d'une apposition de scellés, de l'enfermer vivant dans son cercueil. (2) Heureusement, l'*Association* était alors libérée de la contrainte des huissiers mais il est certain que la faillite de l'imprimeur et l'obligation de payer les 3.000 francs de dommages-intérêts à M. Avril ont été de rudes épreuves pour l'*Association* et pour Tillier.

Dans le numéro de l'*Association* qui rend compte du commencement du procès de M. Avril contre lui (3), Tillier annonce la

(1) *L'Association*, n° 1, 1^{er} janvier 1843, p. 1.

(2) *Ibid.*, p. 1.

(3) *Ibid.*, n° 18, 3 mars 1842, p. 1.

première livraison de la *Revue de la Nièvre*. Cette revue dont le but était d'établir un schisme parmi l'opposition nivernaise n'a duré qu'une année. Elle était dirigée par un certain Bonneau-Lestang qui avait donné une série d'articles à l'*Association* avant l'avènement de Tillier et qui était vraisemblablement un des membres fondateurs du journal. Tillier ne s'en est pas pris à ce schisme. A ce propos le 1^{er} décembre 1842, Tillier, en réponse à une critique de l'*Echo de la Nièvre*, lui reprochant de n'avoir pas pris position dans les élections de Decize, explique son attitude : « C'est qu'en parlant des élections de Decize, il nous aurait fallu parler de M. Girerd, le principal fondateur de l'*Association*, et que telle est notre position à son égard, qu'elle nous interdit envers lui toute critique comme tout éloge. Nous ne pouvons que faire des vœux pour le succès de sa candidature. » (1) Tillier s'était donc brouillé avec le fondateur principal de l'*Association*, M. Girerd, homme de haute valeur. Il serait très intéressant de savoir pourquoi et à quelle occasion la chose était arrivée. En tout cas, n'est-il pas probable que l'humeur inégale et autoritaire de Tillier ait joué un rôle important dans cette querelle intestine ? Il est vraisemblable que M. Girerd concourut à la fondation de la *Revue de la Nièvre* puisqu'il avait le goût et l'on peut dire la marotte de fonder des journaux, telle l'*Association* en 1840 et le *Bien du Peuple* en 1849. Aussi l'attitude très conciliante de Tillier envers la *Revue de la Nièvre* n'avait pas seulement pour but de ménager Bonneau-Lestang dont l'influence comptait peu dans la Nièvre tandis que Girerd, membre du Conseil Municipal de Nevers, conseiller général de la Nièvre, bâtonnier de l'ordre des avocats et juge suppléant, était un très important personnage. De plus ses liens étroits avec Michel de Bourges lui assuraient une véritable prépondérance dans toute la région du Centre.

Pour porter au comble les embarras de Tillier, le 18 mars 1843, Alexandre Tillier, gérant de l'*Association*, mourut. Devant l'impossibilité de trouver le nouveau cautionnement nécessaire, l'*Association* fut obligée de devenir journal littéraire sans cautionnement. Pendant deux mois, empêché d'écrire sur la politique, Tillier remplit ses colonnes de théories littéraires et d'at-

(1) L'*Association*, n° 96, 1^{er} décembre 1842, p. 2.

taques contre Mgr Dufêtre, nouvel évêque de Nevers, qui venait de faire son entrée solennelle dans la ville le 21 mars 1843. L'*Echo de la Nièvre* au contraire, se répandait en louanges exagérées de Mgr Dufêtre, comparé à saint Vincent de Paul et à Fénelon. Ces éloges excessifs irritaient fort Tillier qui détestait la servilité et comme il n'avait pas d'autre sujet à traiter il s'attacha à démontrer ce que ces louanges avaient d'exagéré. Mais le 14 mai 1843 l'*Association* parut pour la dernière fois malgré les efforts désespérés de Tillier.

Ainsi se développa toute la série d'événements qui firent sombrer l'*Association*. D'abord la perte des annonces judiciaires, « à seize centimes la ligne de 35 caractères » (1) où la responsabilité de Tillier était nulle. Ensuite la condamnation à 3.000 francs de dommages-intérêts envers M. Avril, mais ici la responsabilité de Tillier est entière en raison de l'imprudencce de ses allégations contre Avril. En troisième lieu la faillite de l'imprimeur, où Tillier n'était pour rien. Quatrièmement le schisme ou la sécession d'au moins deux membres du groupe qui avait fondé l'*Association*. Cette fois, si peut être mis en cause le caractère irascible de Tillier, il a du moins essayé de faire amende honorable. Ainsi après avoir établi que la *Revue de la Nièvre* soutenait les mêmes principes que lui, il ajoutait : « Il ne faut pas non plus se condamner à vivre isolément parce que notre caractère et nos goûts ne sont pas conformes de tout point avec ceux des autres. » (2) Enfin, la mort de son frère et l'impossibilité de trouver un autre cautionnement. Tel est l'enchaînement des causes qui ont amené la mort de l'*Association*. Assurément la part de la responsabilité de Tillier est large. Cependant l'obstiné et intraitable Claude Tillier du *Pamphlet-pétition* se montra, pendant la période où il dirigea l'*Association*, beaucoup plus raisonnable et accommodant qu'autrefois. L'influence de ses associés et l'importance de son rôle de promoteur de la réforme électorale d'un département l'ont obligé à la modération et à la prudence. Mais, écoutons Tillier lui-même : « Pour nous, cet esprit de concession que nous recommandons a toujours été la règle de notre conduite. Nous avons pris position à l'avant-garde de l'opposition de la Nièvre ;

(1) *L'Echo*, n° 79, 17 juillet 1841, p. 2.

(2) *L'Association*, n° 7, 22 janvier 1843, p. 1.

mais nous savions bien qu'il y avait derrière nous des gens qu'il nous faudrait attendre ; et toutes les fois qu'il l'a fallu nous avons ralenti notre allure. » (1) Pouvait-on demander plus de concessions à un militant ? Pendant toutes ces difficultés la santé de Tillier empirait, sa poitrine de plus en plus se prenait. Aussi écrivait-il le 12 décembre 1841 : « Croyez-moi, mes amis, c'est un rude métier d'être rédacteur d'une feuille d'opposition ;... Quand on a mal à sa propre poitrine, à une poitrine qui vous appartient légitimement on n'a pas seulement le loisir de tousser ; le docteur n'a pas le temps de vous tâter le pouls. » (2) Tillier, n'est-il pas ici l'émule d'un autre grand journaliste, le Figaro de Beaumarchais : « Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

(1) *L'Association*, n° 7, 22 janvier 1843, p. 1.

(2) *L'Association*, 12 décembre 1841, feuilleton.

CHAPITRE IV

MON ONCLE BENJAMIN

1. La composition du roman.

C'est toutefois au milieu de toutes ces vicissitudes que Claude Tillier a produit son chef-d'œuvre, publié au fur et à mesure de la composition dans l'*Association* en guise de feuilleton. Le titre original était *Mes Mémoires. Mon Oncle Benjamin*. La publication commença dans le numéro du 6 mars 1843. Chose curieuse, la nouvelle du procès entamé contre l'*Association* figure dans le numéro précédent. Il y eut d'abord 16 feuilletons dont 6 entre le 6 mars et le 21 avril, puis une interruption de trois mois jusqu'au 24 juillet et à partir de cette date jusqu'au 11 décembre 10 feuilletons avec des interruptions variant d'une à cinq semaines. Dans une Revue du Théâtre, le 18 septembre 1842, notre auteur inspiré par le décor du théâtre qu'il décrivait en une page humoristique « une guinguette et du vin d'Argenteuil » s'exclame tout à coup : « Mais que vois-je ? quel est ce fantôme qui s'avance vers moi, le fourreau de sa rapière entre les jambes et sa rapière à la main ; il a un habit rouge ; Dieu ! c'est mon oncle Benjamin ! — Eh bien oui, mon oncle, mon digne grand-oncle, j'ai eu tort d'interrompre le cours de votre mémorable et instructive histoire, pour m'amuser aux bagatelles du feuilleton ; ... Quoi ! mon oncle, encore votre épée ! toujours votre terrible épée ! Vous qui n'avez tué personne pendant votre vie, voudriez-vous tuer votre petit-neveu après votre mort ? Un peu de patience s'il vous plaît. Tenez, voilà sur cette table un verre et une bouteille, que votre ombre respectable se rafraîchisse de quelques coups. ... Ah, ça, mon oncle, finissez, ou j'appelle la

garde, sans doute je vous ai laissé dans la prison de Clamecy ; et je conçois qu'il vous tarde d'en sortir. ... Maintenant mon oncle, ... je ne vous quitte plus que je n'aie écrit jusqu'au dernier mot le dernier de vos faits et gestes. Etes-vous content mon oncle ? — Oui, mon neveu. » (1) Ce passage donne une idée juste du livre. Pour Tillier, son oncle est devenu un être vivant, un de ses familiers. Dans *Mon Oncle Benjamin*, Claude Tillier s'est mis lui-même avec son pessimisme et sa gaîté, et surtout avec son amour de la dispute, dans le cadre du Clamecy d'avant la Révolution qu'il connaît si bien, grâce à sa grand'mère, laquelle n'était morte qu'en 1829. En plus, il a fait participer à l'action ses parents, ses amis, et quelques-uns de ses ennemis. L'oncle Benjamin est un type, comme d'Artagnan, comme Cyrano, il a le panache et c'est là une des raisons principales pour lesquelles le livre a survécu. L'auteur lui a donné la qualité essentielle : la vie : « Mon Oncle Benjamin était domicilié chez sa sœur ; il avait cinq pieds dix pouces, portait une grande épée au côté, avait un habit de ratine écarlate, une culotte de même couleur et de même étoffe, des bas de soie gris de perle, et des souliers à boucles d'argent ; sur son habit frétillait une grande queue noire presque aussi longue que son épée, qui, allant et venant sans cesse, l'avait badigeonné de poudre, de sorte que l'habit de mon oncle ressemblait, avec ses teintes roses et blanches, à une brique sur champ écaillée. Mon oncle était médecin, voilà pourquoi il avait une épée... Mon Oncle Benjamin, au dire de tous ceux qui l'ont connu, était l'homme le plus gai, le plus drôle, le plus spirituel du pays, et il en eût été le plus... comment dirai-je pour ne pas manquer de respect à la mémoire de mon grand-oncle ? ... il en eût été le moins sobre, si le tambour de la ville, le nommé Cicéron, n'eût partagé sa gloire. » (2)

Tous les caractères du livre sont pris sur le vif, tous les modèles de Tillier ont vécu à Clamecy. L'auteur n'avait donc pas une imagination créatrice comparable à celle de Balzac. On peut même croire, sans pouvoir toutefois l'affirmer que l'affabulation est tirée de la réalité. Il reste du moins à Tillier le mérite d'avoir bien conté. Ce don si français est très développé chez Tillier

(1) *Association*, n° 75, 18 septembre 1842, feuilleton.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 27, 28.

mais ce n'est pas dans le conte bref, spirituel et rapide qu'il triomphe. Non, c'est dans le conte du coin de la cheminée au cours d'une longue soirée d'hiver et où les digressions l'emportent sur le récit. Le vrai mérite de Tillier c'est d'avoir donné de la vie et de la réalité à toutes les scènes et leur vrai caractère à tous les acteurs. Ce sont ces qualités qui placent *Mon Oncle Benjamin* bien au-dessus des histoires de Pigault-Lebrun qui sont cependant de la même veine. Tillier lui-même est toujours derrière ses personnages, qui n'ouvrent la bouche que pour exposer ses propres idées. La plus vivante figure qu'ait créée Tillier est certainement celle de la grand'mère, d'une vigueur et d'un relief remarquables qui n'apparaissent nulle part mieux que dans la scène où Machecourt blesse très légèrement son beau-frère Benjamin dans un duel fantastique. Écoutons Tillier : « Cependant, la nouvelle de cet accident s'était répandue à Clamecy. En passant de bouche en bouche, elle s'était merveilleusement grossie, et quand elle arriva à ma grand'mère, elle avait pris les proportions gigantesques d'un meurtre commis par son mari sur la personne de son frère.

« Ma grand'mère, dans un corps d'une aune de long, portait un caractère plein de fermeté et d'énergie. Elle n'alla point chez ses voisins pousser de grands cris et se faire jeter du vinaigre à la figure. Avec cette présence d'esprit que donne la douleur aux âmes fortes, elle prit tout l'argent qu'il y avait à la maison et le peu de bijoux qu'elle possédait, afin de fournir à son mari les moyens de sortir du pays s'il y avait lieu, fit un paquet de linge propre à faire des langes et de la charpie pour panser le blessé en cas qu'il fût encore vivant, tira un matelas de son lit et pria un voisin de la suivre avec ; puis, s'enveloppant dans sa cape, elle se dirigea sans chanceler vers la fatale guinguette. A l'entrée du faubourg, elle rencontra son mari qu'on ramenait en triomphe couronné de bouchons.

...Chien d'ivrogne ! s'écria ma grand'mère en apercevant Benjamin : et, ne pouvant résister à l'émotion qui depuis une heure l'étouffait, elle tomba sur le pavé. Il fallut la rapporter chez elle sur le matelas qu'elle avait destiné à son frère. » (1) Sa grand'mère fut assurément le bon ange gardien de Tillier dans ses écrits

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 20-21.

comme elle en a servi à Benjamin dans le livre. Chaque fois qu'il se laissait emporter trop loin dans ses rêveries chimériques, elle le rappelait à la raison par une petite question tirée de son bon sens.

2. L'analyse.

Rien de plus mince que la trame du roman. Benjamin Rathery, le premier médecin du bailliage de Clamecy, qui ne croit pas à la médecine, épousera-t-il M^{lle} Arabelle, fille et unique héritière du docteur Minxit comme le veulent sa sœur et son beau-père présomptif ? C'est à peu près le problème de Panurge. Après trois cents pages de gaité, d'insouciance, de philosophie, de morale, de fantaisie nous trouvons une réponse négative. Cette histoire gaie se déroule entre une introduction pessimiste et une conclusion sombre et triste. Dans son introduction, Tillier philosophe sur la monotonie de cette vie de souffrance, développement associé tant bien que mal à un résumé généalogique que l'état civil de Clamecy confirme comme vrai. « Ma grand'mère, raconte Tillier, avait trois ans de plus que Benjamin. » (1) Les registres baptismaux attestent le fait. « L'an 1754 le 24 may Edme Germain né de ce jour fils légitime de Edme Jacques Rathery boulanger et de Marie Anne Page. » ... « L'an 1751, le 13 may Marie Anne née ce jour a été baptisée par moy... fille légitime d'Edme Jacques Rathery boulanger et de Marie Anne Page. » (2)... Il n'y a donc pas d'erreur possible : nous sommes bien en présence d'un récit autobiographique. Tillier en vient à comparer les vertus des gens d'avant la Révolution avec les faiblesses de ceux de son époque. Le procédé est aussi vieux que l'homme et la formule, encore aujourd'hui n'en est pas perdue.

Le deuxième chapitre est intitulé : « Pourquoi mon oncle se décida à se marier. » En voici la raison. Vers la fin d'un dîner plantureux et de copieuses libations, en l'honneur de Saint-Yves, Benjamin est légèrement blessé dans un duel malencontreux avec son beau-frère Machecourt, huissier. Sa sœur, la femme de Machecourt, renseignée par la rumeur publique qui parlait d'un

(1) *Ibid.*, p. 12.

(2) Registres paroissiaux de Clamecy.

meurtre commis par son mari sur son frère, montra beaucoup de présence d'esprit en faisant des préparatifs pour la fuite précipitée de son mari. Une fois informée de la vérité, la réaction se produisit et elle demeura très malade pendant une semaine. Pour la tranquilliser Benjamin promit de régler sa vie et de se marier. Quelque temps après, par un soir de novembre, Machecourt arriva haletant, apportant une bonne nouvelle. Il avait trouvé une riche héritière pour Benjamin. C'était la fille unique du docteur Minxit : « avec lequel nous avons fait la Saint-Yves il y a un mois. » (1) Erreur chronologique — puisque nous sommes au mois de novembre et que la Saint-Yves tombe au mois de mai — qui est peut-être commise exprès. Dans son commentaire sur la *Lettre à M. Etienne* de M. Dupin, Tillier appelle plusieurs fois la fête de l'Assomption Ascension. Benjamin soulève quelques objections en raison de l'apparence physique d'Arabelle. Cette Arabelle rappelle beaucoup la femme anglaise du maître de pension Mr. R. que Tillier a fait figurer dans ses *Souvenirs d'un maître d'étude*. On sait combien il détestait cette femme. Benjamin se rend enfin à la raison et il est convenu que le lendemain il ira voir M^{lle} Minxit à Corvol.

Chapitre III : « Comment mon oncle fit la rencontre d'un vieux sergent et d'un caniche, ce qui l'empêche d'aller chez M. Minxit. » Le lendemain, Cicéron, tambour de la ville et cordonnier, apporte les souliers de Benjamin. Comme c'était l'habitude à cette époque d'offrir à boire aux ouvriers qui apportaient de l'ouvrage dans une maison, Benjamin partage huit bouteilles de vin blanc avec Cicéron. C'était beaucoup. Aussi sa sœur lui défend-elle de partir malgré ses protestations qu'il a gardé son équilibre. Le lendemain, Machecourt, obligé d'aller à la Chapelle, emmène Benjamin avec lui à Corvol. En route, Benjamin fait une digression fort longue sur les possibilités financières d'une société de dix membres, tous dirigés par un mutuel intérêt et se soutenant l'un l'autre avec un entier dévouement pour exploiter la communauté. Machecourt met fin à ces rêveries en constatant que l'effet d'une pareille association est immoral et avance cette idée d'inspiration toute socialiste : « Je soutiens que tout homme qui acquiert sa fortune par d'autres moyens que par son travail

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 21.

et ses talents n'en est pas légitime possesseur. » (1) Ce qui donne à Benjamin l'occasion d'acquiescer en ces termes : — « tu as parfaitement raison. La conscience, c'est la meilleure de toutes les logiques et le charlatanisme, sous quelque forme qu'il se déguise, est toujours une escroquerie. » (2) La rencontre d'un vieux sergent vient donner un autre tour à la conversation. Le vieux soldat disserte sur l'ingratitude des rois ; Benjamin développe l'absurdité des lettres patentes pendant plus de trois pages et conclut que « quiconque a semé des privilèges doit recueillir des révolutions. » (3) (Il veut évoquer le souvenir de la Révolution française devant la bourgeoisie de son époque.) Ce long discours explique l'interruption qui met notre auteur en scène :

— « Eh ! me dites-vous, votre oncle Benjamin a dit tout cela ?

— Pourquoi pas ?

— Tout d'une haleine ?

— Sans doute. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant en cela ? Mon grand-père avait un broc qui tenait une pinte et demie, et mon oncle le vidait tout d'un trait, il appelait cela faire des tirades.

— Et ses paroles, comment ont-elles été conservées ?

— Mon grand-père les a écrites.

— Il avait donc là, en plein champ, tout ce qu'il fallait pour écrire ?

— Quelle bêtise ! un huissier.

— Et le sergent, a-t-il encore quelque chose à dire ?

— Certainement, il faut bien qu'il parle pour que mon oncle lui réponde. » (4)

Nous avons là en raccourci, toute la méthode de Tillier : les caractères secondaires ne servent qu'à lui fournir des sujets de discussion. Et les caractères principaux ne sont que différents aspects de Tillier lui-même. Tillier, on le sait, a pris presque tous ses caractères dans l'état civil, mais c'est lui qui leur a insufflé la vie.

Tillier avance sur la royauté des idées qui ont certainement contribué à faire perdre l'ancien respect du peuple pour son roi. Il est, dans l'ordre littéraire, un précurseur de la République.

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 32.

(2) *Ibid.*, p. 32.

(3) *Ibid.*, p. 38.

(4) *Mon Oncle Benjamin*, p. 38.

Tant de discussions engageaient à se rafraîchir. Aussi on s'arrête à Moulot, chez Monette jolie cabaretière, amie de Benjamin, où le déjeuner se prolonge fort tard dans la soirée par suite des dissertations très épicuriennes de Benjamin. Par exemple : « Boire et manger sont deux êtres qui se ressemblent ; au premier aspect, vous les prendriez pour deux cousins germains. Mais boire est autant au-dessus de manger, que l'aigle qui s'abat sur la pointe des rochers est au-dessus du corbeau qui perche sur la cime des arbres. Manger est un besoin de l'estomac ; boire est un besoin de l'âme. Manger n'est qu'un vulgaire artisan, tandis que boire est un artiste. Boire inspire de riantes idées aux poètes, de nobles pensées aux philosophes, des sons mélodieux aux musiciens ; manger ne leur donne que des indigestions. » (1)

Cette nuit-là, Benjamin philosophait en rêvant.

« Je suis convaincu, moi, que les jouissances sont relatives aux positions, et qu'au bout de l'année, le gueux et le riche ont eu la même somme de bonheur. ... En nous envoyant dans ce lieu d'exil, il (Dieu) nous a fait à tous un bagage à peu près égal de misère et de bien-être ; s'il en était autrement, il ne serait pas juste, car tous les hommes sont ses enfants. » (2) N'avons-nous pas là un exemple des idées très sages qu'exprime Tillier parmi des exagérations humoristiques et l'entraînement de la dialectique ?

Tillier se justifie en invoquant comme un précédent le roman de George Sand, *Spiridion*, où le révérend père Spiridion a rêvé tout haut pendant la durée d'un chapitre. Tillier ne fait en somme que développer d'une façon originale les mêmes idées, les mêmes inquiétudes que tant d'autres esprits de son époque, à la recherche d'un idéal, d'une religion nouvelle.

La sœur de Benjamin, fatiguée de cette temporisation, se décide à agir. Elle emmène elle-même Benjamin à Corvol. En route, vers Moulot, Benjamin file à l'anglaise et sa sœur le retrouve sur la place du village au milieu de la foule. Benjamin avait persuadé les habitants qu'il était le Juif Errant et à l'arrivée de sa sœur il prétendait qu'elle était la Sainte Vierge qu'il conduisait en pèlerinage à Jérusalem. Pour compléter la farce, Benjamin fait un miracle. Un père de famille de Moulot s'était

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 46-47.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 58-59.

brisé la mâchoire en voulant casser une noix. Le docteur Arnaut diagnostiqua sur l'heure une attaque de paralysie. Benjamin « souleva la mâchoire supérieure qui avait enjambé sur la mâchoire inférieure, et la remit en ses lieu et place. » (1) Ce miracle, car c'était sûrement un miracle de soulever la mâchoire supérieure (2), fonda pour Benjamin une réputation de thaumaturge. Ces tours fantastiques outrepassent un peu la vraisemblance. Comment Benjamin, client fidèle du cabaret de Manette à Moulot, pouvait-il sans le subterfuge d'un déguisement se faire, dans cette occurrence, passer pour le Juif Errant ? Toutefois la farce est bien menée et l'absurdité et l'incongruité sont d'un humour parfait. En parlant de ce bel exploit à table chez M. Minxit, Benjamin après avoir dit « que celui qui est exempt de toute superstition jette aux habitants de Moulot le premier sarcasme », fit une déclaration toute rationaliste. « En définitive, il n'y a qu'un homme qui ne soit pas superstitieux, c'est celui qui ne croit qu'à ce qui lui est démontré. » (4)

Le chapitre VI est entièrement consacré à M. Minxit, médecin des urines et à ses méthodes. Comme les autres personnages du roman, M. Minxit a vraiment existé ; c'était le docteur Bellin, de Corvol, et son petit-fils exilé en 1851, avait été l'ami de Tillier. (5) Le morceau, d'une gaîté toute moliéresque, réunit toutes les plaisanteries contre le charlatanisme en général et celui des médecins en particulier. De plus, Tillier, dans une page de haute satire sociale, dénonce l'égoïsme des parents qui prétendent choisir un parti pour leurs enfants. Il affirme que « rien n'est plus ridicule que de mettre votre manière de sentir à la place d'un autre : c'est vouloir substituer votre organisation à la sienne. » (6) Ces idées ont certainement leur origine dans l'expérience personnelle de Tillier puisque sa femme fut obligée d'adresser des sommations respectueuses à sa mère. Le chapitre s'achève sur un échantillon de l'art de M. Minxit. Le fond de l'anecdote

(1) *Ibid.*, p. 76.

(2) G. Millandre, *A qui Fertiaux*. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy, 1937, p. 111.

(3) *Mon Oncle Benjamin*, p. 99.

(4) *Mon Oncle Benjamin*, p. 99-100.

(5) Lettre de M. C. Febvre, notaire à Tannay, à M. Gerin, le 28 janvier 1903.

(6) *Mon Oncle Benjamin*, p. 80.

se trouve dans les *Discours admirables* de Bernard Palissy, comme M. Dunois l'a signalé. (1) Tillier a pu avoir connaissance du fait par ses lectures ou peut-être par ouï-dire ; toutefois il a ajouté au pittoresque de son modèle dans une scène du comique le plus pur.

Voici l'histoire racontée par Palissy : « Dans une petite ville de Poitou... il y avoit un médecin aussi peu savant qu'il y en eust en tout le pays, et toutesfois par une seule finesse, il se faisait quasi adorer. Il avoit une estude secrète bien près de la porte de sa maison, et par un petit trou, voyoit venir ceux qui lui apportotent des urines, et estant entrez dans la court, sa femme bien instruite se venoit asseoir sur un bois près de l'estude, où il avoit une fenestre fermée de chassis, et interrogeoit le porteur d'urines d'où il estoit, et que son mari estoit en la ville, mais qu'il viendrait bien tost, et les faisant asseoir auprès d'elle les interrogeoit du jour que la maladie print au malade, et en quelle partie du corps estoit son mal, et conséquemment de tous les effects et signes de la maladie ; et pendant que le messenger respondoit aux interrogations, Monsieur le Médecin escoutoit tout, et puis sortoit par une porte de derrière et rentroit par la porte de devant, par où le messenger le voyoit venir, lors la dame lui disoit : Voilà mon mari, parlez à lui. Ledit porteur n'avoit pas si tost présenté l'urine que Monsieur le Médecin ne le regardast avec une fort belle contenance, et après il faisoit un discours de la maladie, suyvant ce qu'il avoit entendu du messenger par son estude : et quand ledit messenger estoit retourné au logis du malade, il contoit comme par un grand miracle le grand scavoir de ce médecin, qui avoit conneu toute la maladie soudain qu'il avoit veu l'urine, et par ce moyen le bruit de ce Médecin augmentoit de jour à l'autre... » (2)

Voici l'histoire agrandie et rajeunie par Tillier : « Tiens, voilà mon fifre qui vient probablement m'annoncer l'arrivée de quelques fioles. Je vais te donner un échantillon de mon art. — Eh bien ! fifre, dit M. Minxit au musicien, qu'y a-t-il de nouveau ?

(1) Dunois, *Autour des sources de Tillier*, p. 7-11.

(2) *Les Œuvres de Bernard Palissy*, publiées d'après les textes originaux avec une notice, etc., par Anatole France, Paris, 1880, p. 279-280.

— C'est, répondit celui-ci, un paysan qui vient vous consulter.

— Et Arabelle l'a-t-elle fait jaser ?

— Oui, monsieur Minxit ; il vous apporte de l'urine de sa femme qui est tombée sur un perron et a roulé quatre ou cinq marches. M^{lle} Arabelle ne se rappelle pas au juste le nombre.

— Diable ! dit M. Minxit, c'est bien maladroit de la part d'Arabelle ; c'est égal, je remédierai à cela. Benjamin, va m'attendre dans la cuisine avec le paysan ; tu sauras ce que c'est qu'un médecin qui consulte les urines.

M. Minxit rentra dans sa maison par la petite porte du jardin, et cinq minutes après il arrivait dans sa cuisine, harassé, courbaturé, une cravache à la main, et revêtu d'un manteau crotté jusqu'au collet.

— Ouf ! dit-il en se jetant sur une chaise, quels abominables chemins ! je suis brisé ; j'ai fait ce matin plus de quinze lieues, qu'on me débotte bien vite et qu'on me bassine mon lit.

— Monsieur Minxit, je vous en prie ! lui dit le paysan lui présentant sa fiole.

— Va-t'en au diable avec ta fiole ! dit M. Minxit ; tu vois bien que je n'en peux plus. Voilà comme vous êtes tous ; c'est toujours au moment où j'arrive de campagne que vous venez me consulter.

— Mon père, dit Arabelle, cet homme aussi est fatigué ; ne le forcez pas à revenir demain.

— Eh bien ! voyons donc la fiole, dit M. Minxit d'un air extrêmement contrarié, et s'approchant de la fenêtre : cela, c'est de l'urine de ta femme, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, monsieur Minxit, dit le paysan.

— Elle a fait une chute, ajouta le docteur, examinant de nouveau la fiole.

— Voilà qui est on ne peut mieux deviné.

— Sur un perron, n'est-il pas vrai ?

— Mais vous êtes donc sorcier, monsieur Minxit ?

— Et elle a roulé quatre marches.

— Cette fois, vous n'y êtes plus, monsieur Minxit ; elle a enroulé cinq.

Allons donc, c'est impossible, va recompter les marches de ton perron, et tu verras qu'il n'y en a que quatre.

— Je vous assure, monsieur, qu'il y en a cinq et qu'elle n'en a pas évité une.

— Voilà qui est étonnant, dit M. Minxit, examinant de nouveau la fiole ; cependant il n'y a bien là-dedans que quatre marches. A propos, m'as-tu apporté toute l'urine que ta femme t'avait remise ?

— J'en ai jeté un peu par terre, parce que la fiole était trop pleine.

— Je ne suis plus surpris si je ne trouvais pas mon compte ; voilà la cause du déficit ; c'est la cinquième marche que tu as renversée, maladroit ! Alors nous allons traiter ta femme comme ayant roulé cinq marches d'un perron. Et il donna au paysan cinq ou six petits paquets et autant de fioles, le tout étiqueté en latin. » (1)

Peut-on contester que Tillier a trouvé son inspiration chez Palissy ? Toutefois, peut-on nier qu'il ait fait un petit bijou, d'une pierre non taillée ? Tillier a fait un tableau qui a de la vie et de la réalité ; l'histoire des marches, si humoristique, est sa contribution originale.

Le brave Benjamin et sa sœur assistent le soir au dîner que le docteur Minxit donne en leur honneur, épisode qui forme le septième chapitre. La scène est si vivement décrite qu'on en a l'eau à la bouche. La richesse des mets, la qualité et la quantité des vins ont provoqué chez les convives une conversation animée, gaie et spirituelle, parfois même sérieuse. Afin de tourner en ridicule la superstition des habitants de Corvol et de Moulot, un domestique vient annoncer aux invités qu'une vingtaine de femmes arrachaient la queue de l'âne dont s'était servi la sœur de Benjamin qu'il avait fait passer pour la Sainte Vierge. Sur ces entrefaites, Benjamin s'écrie : « Elles arrachent les crins de l'âne de la Sainte Vierge, pour faire des reliques. » (2) Incident qui détermine aussitôt une docte conversation sur la certitude historique.

Au cours du dîner, M. Minxit propose de porter un toast à Benjamin Rathery, premier médecin du bailliage et à son gendre. Arabelle fit une large grimace, que la sœur de Benjamin ne

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 83-85.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 100.

manqua pas de remarquer. Celle-ci avec une aigreur incisive fait savoir aux convives que la principale et unique raison qui avait motivé l'initiative de Benjamin, était la haute considération dont jouissait M. Minxit dans tout le pays. Pour sauver les apparences, Benjamin ajouta un compliment assez terne sur les charmes de M^{lle} Arabelle. Mais le cœur n'y était pas. Aussi, en revenant à Clamecy, Benjamin dit à sa sœur : « J'aimerais mieux épouser M. Minxit que sa fille. » (1) Paradoxe déclaration qui montre quel faible rôle joue le sentiment dans le roman de Tillet.

Les chapitres VIII, IX et X forment un épisode complet, tout à fait dans l'esprit gaulois. C'est le thème ordinaire des fabliaux et la revanche du vilain sur le seigneur. A la peinture d'une belle journée de février succède la description du château du Marquis de Cambyse et le portrait du Marquis lui-même. Le seigneur du pays est aussi la terreur du pays. Il use de toutes les prérogatives de son rang et quelquefois les dépasse pour satisfaire ses caprices, ses colères et ses passions. Naturellement, Benjamin défenseur des droits du peuple se dresse contre cette arrogance insupportable. Ce beau jour de février Benjamin et le Marquis se rencontrent au carrefour d'un chemin : Benjamin refuse de saluer le Marquis avant que le Marquis ne le salue. Le Marquis, fou de rage, le fait amener au château où, après une parodie de procès judiciaire, il prononce : « La justice, après en avoir délibéré, condamne l'individu ici présent à embrasser M. le Marquis de Cambyse, seigneur de tous ces environs, ex-lieutenant de mousquetaires ..., etc, dans un endroit que mon dit seigneur de Cambyse va lui faire connaître. Et en même temps il défaisait son haut-de-chausses. La valetaille comprit son intention, elle se mit à applaudir de toutes ses forces et à crier : Vive M. le Marquis de Cambyse !

Pour mon pauvre oncle, il rougissait de colère ; il dit plus tard qu'il avait craint d'être frappé d'apoplexie. Deux gardes-chasse le tenaient en joue, et ils avaient reçu l'ordre du Marquis de tirer à son premier signal.

Une fois, deux fois, dit celui-ci.

Benjamin savait le Marquis homme à exécuter sa menace, il ne

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 106.

voulut pas courir la chance d'un coup de fusil, et... quelques secondes après, la justice du Marquis était satisfaite.

— C'est très bien, dit M. de Cambyse, je suis content de toi, tu peux te vanter maintenant d'avoir embrassé un Marquis.

Il le fit conduire par deux gardes-chasse au port d'armes jusqu'à la porte cochère. Benjamin s'enfuit... » (1)

Benjamin arrive chez M. Minxit au moment où celui-ci harangue la petite armée réunie pour le délivrer ou couper les oreilles du Marquis. Le dernier paragraphe de ce discours est plein d'humour : « Mais ce n'est pas seulement pour rendre la liberté à mon gendre que vous avez pris les armes : notre expédition aura encore pour résultat de délivrer le pays d'un tyran qui l'opprime, qui écrase vos blés, qui vous bat quand il vous rencontre et qui est très malhonnête avec vos femmes. Il suffit à un Français d'une bonne raison pour combattre courageusement ; vous, vous en avez deux : donc vous êtes invincibles. Les morts seront enterrés décemment à mes frais et les blessés seront soignés dans ma maison. Vive M. Benjamin Rathery ! mort à Cambyse ! destruction à sa gentilhommière !... » (2)

À l'arrivée de Benjamin, le bon docteur voudrait venger l'insulte que Benjamin a subie. Celui-ci acquiesce pourvu qu'il puisse d'abord satisfaire sa faim. L'avocat Page, cousin de Benjamin, arrive par hasard et dès qu'il est mis au courant de l'aventure de Benjamin et des intentions belliqueuses des deux docteurs, Minxit et Rathery, il emploie toutes ses forces d'avocat à les persuader de n'en rien faire et de renoncer à la vengeance. Après une longue discussion les guerriers décident de licencier leur armée. « Ainsi finit cette grande expédition, qui coûta peu de sang à l'humanité, mais beaucoup de vin à M. Minxit. » (3)

Le titre du dixième chapitre en indique clairement le contenu : « Comment mon oncle se fit embrasser par le Marquis. » Benjamin en se déguisant un peu, fait un petit séjour au cabaret en face du château. Il cherchait l'occasion de se venger. On l'appelle d'urgence pour soigner le Marquis qui avait avalé une arête de saumon. Benjamin, après avoir examiné la gorge du Marquis prononça le diagnostic suivant : « Vous avez avalé une

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 113-114.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 117.

(3) *Mon Oncle Benjamin*, p. 122.

arête de saumon, et c'est une arête de la queue, là où elles sont le plus vénéneuses... Les arêtes du saumon contiennent, comme les feuilles du mancenillier, une substance si âcre, si corrosive, que si cette arête restait une demi-heure de plus dans le gosier de M. le Marquis, elle produirait une inflammation dont je ne pourrais me rendre maître, et l'opération deviendrait impossible. » (1) On peut imaginer l'inquiétude du Marquis et de la Marquise et leur insistance pour que Benjamin fît l'opération tout de suite. Naturellement, Benjamin se fit alors reconnaître et posa comme condition préalable que le Marquis l'embrassât de la même manière qu'il avait fait pour le Marquis. Dans la peur de la mort et l'impossibilité d'agir autrement, comme Benjamin naguère, le Marquis remplit la condition exigée. Benjamin fit ensuite l'opération avec autant de promptitude que d'habileté et se sauva par une fenêtre. Ce petit épisode est admirable de verve et d'une belle humeur digne des meilleurs conteurs français.

Le Marquis envoya un sac d'argent pour acheter le silence de Benjamin, mais, celui-ci, avec son honnêteté coutumière, rejeta ce présent ne gardant que 20 francs comme honoraires. Sa sœur et son cousin Page employèrent tous les arguments pour faire fléchir cette volonté de fer, mais l'incorruptible Benjamin ne céda pas et dans une page d'une haute éloquence il expliqua pourquoi. « Non, je ne garderai pas cet argent, quand il me le faudrait pour racheter ma vie. C'est à nous, hommes de cœur et d'instruction, à faire honneur à ce peuple au milieu duquel nous sommes nés; il faut qu'il apprenne par nous qu'il n'est pas besoin d'être noble pour être homme, qu'il se relève par l'estime de lui-même de l'abaissement où il est descendu, et qu'il dise enfin à cette poignée de tyrans qui l'oppriment : Nous valons autant que vous, et nous sommes plus nombreux que vous ; pourquoi continuerions-nous à être vos esclaves, et pourquoi voudriez-vous rester nos maîtres ? Oh, Page, puissé-je voir ce jour et boire la piquette le reste de ma vie. » (2) Après un exposé très sérieux il finit par une pirouette.

Ce chapitre contient aussi l'histoire des démêlés de Benjamin

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 127-128.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 148.

et de son tailleur, Bonteint, qui rappelle le M. Dimanche de Molière. Benjamin, en dépit de ses idées démocratiques, montre ici autant de hauteur à l'égard de son créancier que Don Juan pour le sien. Ici, ses raisonnements sortent du domaine de la fantaisie pour entrer dans celui de la folie. On rit à gorge déployée. Après avoir vivement critiqué Bonteint et sa femme lesquels, par leur bonne santé persistante ne lui ont pas donné l'occasion d'exercer son art — ce qu'il appelle « un procédé abominable » — Benjamin offre d'aider Bonteint à opérer une saisie sur lui et même s'offre à le servir comme recors. Cette suggestion est d'un comique qui met Bonteint au comble de la rage. Cet exemple illustre l'humour et l'imagination fantastique de Benjamin : « Voici dans ce bocal, poursuit mon oncle avec un sang-froid imperturbable, un ver solitaire que j'ai conservé dans l'esprit de vin. Vous pourrez vous en faire des jarretières à vous, à M^{me} Bonteint et à vos enfants. Je vous ferai d'ailleurs observer qu'il serait dommage de mutiler ce bel animal ; vous pourrez vous vanter d'avoir chez vous l'être le plus long de la création, sans excepter l'immense serpent boa. Vous le coterez du reste ce que vous voudrez. » (1)

Au douzième chapitre, Tillier se livre à une digression philosophique sur la difficulté nouvelle d'élever les enfants, problème si aisé à résoudre avant la Révolution. Tout ceci pour nous instruire que sa grand'mère à l'âge de 30 ans attendait son septième enfant. Ce jour-là, Benjamin ayant une visite à faire dans un hameau voisin de Clamecy emmena Gaspard, l'aîné de la famille de sa sœur et qui devait être le père de notre auteur. En chemin ils rencontrent M. Susurrans, l'épicier de Benjamin qui les invite à se rafraîchir à sa métairie. On vide un toulon par la bonde. Comme l'appétit vient en buvant, aussi bien qu'en mangeant, M. Susurrans proposa qu'on mangeât deux poulets qu'il devait apporter à sa femme. On les fit cuire en employant l'épée de Benjamin comme broche et on les mangea sans plus de façons avec les fourchettes d'Adam. Quand le moment fut venu de rentrer en ville, M. Susurrans qui était ivre autant qu'on peut l'être, cherchait ses poulets et, ne les trouvant point, se prit de dispute avec Benjamin qui, fatigué de ses tracasseries

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 183.

d'ivrogne, l'accrocha par sa ceinture à un morceau de fer au-dessus de la porte. En ville, il rencontre son cousin Page qui l'invite à prendre part à un dîner donné par un marchand de bois de Paris dont il se prétendit le procureur. Le marchand, en effet, ne connaissait pas son procureur de Clamecy. Le repas fut magnifique et Benjamin rentra complètement ivre. Sa sœur était alors en mal d'enfant et Benjamin, la gaité même à l'ordinaire, avait le vin pessimiste. Il cria : « Ma chère sœur va mourir, hélas ! » (1) La sage-femme et son beau-frère ne réussissant pas à le faire sortir, sa sœur elle-même le poussa dehors. Benjamin passa le reste de la nuit, agenouillé devant l'église priant pour l'heureuse délivrance de sa sœur. Au second *Ave*, il sommeillait. Ramené chez lui dans un état grave, il serait mort sans les soins énergiques des voisins. Sa sœur, heureusement délivrée, demanda à Benjamin d'être le parrain de l'enfant. L'oncle n'osa refuser mais il souleva maintes objections possibles, sans valeur devant la logique féminine de sa sœur. Et il se vit obligé d'accepter surtout à cause de M^{lle} Minxit, désignée comme marraine.

Le samedi avant le baptême, Benjamin est cité à comparaître devant M. le bailli sur la plainte de Bonteint. Fait qui provoque un monologue de Tillier sur la vie, curieux mélange de l'idée « d'être dans le monde mais pas du monde » de Thomas à Kempis, du *carpe diem* d'Horace et de la fantaisie de Tillier. Ce mélange compose une philosophie d'insouciance tout à fait opposée à la philosophie pratique de Benjamin Franklin. La comparution de Benjamin devant le bailli ne laisse aucun doute que Tillier ait décrit sa propre comparution, en 1835, devant le juge de paix Paillet, son ennemi. Il avait déjà tympanisé Paillet dans ses premiers pamphlets, dans ses articles de journaux et devait continuer dans ses nouveaux pamphlets. Ses sarcasmes et le ridicule dont il couvrait le bailli ont certainement vengé Tillier des actes d'injustice commis par Paillet, membre du comité cantonal et juge de paix. Il répète sous une autre forme toutes les accusations qu'il avait autrefois dirigées et celles qu'il devait diriger encore contre Paillet. A la fin du procès le bailli lance une contrainte par corps contre Benjamin. L'huissier, comme un *deus ex machina* applique la contrainte par corps aux portes mêmes

(1) *Ibid.*, p. 168.

de l'église où Benjamin va devenir le parrain de son neveu. Au soir, la sœur et le beau-frère de Benjamin lui annoncèrent qu'il serait libre le lendemain parce qu'ils allaient vendre une vigne. Benjamin profondément touché de cet acte de générosité menace de quitter à jamais leur maison s'ils persistent dans leur dessein. Devant cette énergique résolution, Machecourt et sa femme furent obligés de renoncer à leur projet.

Le lendemain (chapitre XVI), tous les amis de Benjamin viennent déjeuner avec lui. Ce déjeuner donne à Benjamin l'occasion de s'élever contre la fausse sentimentalité qui s'exerce en faveur des prisonniers et il défend avec une logique farouche ce principe « qu'il vaut mieux condamner dix innocents que d'absoudre un seul coupable. » (1) M. Minxit arrive au beau milieu de cette discussion avec une quittance de Bonteint et Benjamin est libre. Tandis qu'il va annoncer cette heureuse nouvelle à sa sœur, les autres finissent de déjeuner. A ce moment, dans l'édition pré-originale de 1842, un autre huissier, Dulciter, se présente de la part du chapelier de Benjamin. Les amis de Benjamin enivrent Dulciter, le phénix de Clamecy. On le transporte ivre mort chez lui sur une civière entourée de chandelles. Ce cortège faisait un beau vacarme et la femme de Dulciter, prévenue par la rumeur publique, avait préparé une chaudière pleine d'eau grasse pour jeter sur les tourmenteurs de son mari. Naturellement ce fut son mari qui reçut l'eau, Benjamin et ses amis étant trop agiles malgré leurs copieuses libations pour se laisser ainsi baptiser. Le récit de cette repue franche a été supprimé dans l'édition corrigée de 1843.

Pour célébrer la libération de Benjamin, M. Minxit l'invite avec ses amis à dîner à Corvol. Benjamin est obligé de faire une visite à un malade à Sembert « à moitié chemin du ciel », malade que son confrère Arnout ne voulait pas visiter parce qu'il craignait pour ses honoraires. Malheureusement, les soins de Benjamin arrivèrent trop tard et il parvint chez M. Minxit fort déprimé. Mais la bonne chère, le bon vin et la vivacité de la conversation le rétablirent très vite. Au déjeuner du lendemain, M. de Pont-Cassé, prétendant à la main d'Arabelle et fort bien vu d'elle, essaie de ridiculiser Benjamin, mais c'est l'esprit de

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 199-200.

Benjamin qui rallie la presque unanimité des convives. En revenant à Clamecy, Benjamin entend par hasard M. de Pont-Cassé déclarer qu'il va provoquer Benjamin en duel et l'estropier. D'où réflexions de Benjamin sur le duel. Voici sa conclusion sur le duelliste qui tue son adversaire : « Là-haut, à côté de ton nom, est écrit homicide. Tu as sur le front une tache de sang caillé que les baisers de tes maîtresses n'effaceront pas. Tu n'as point trouvé de juge sur la terre ; mais il est au ciel un juge qui t'attend et qui ne se laissera pas prendre à tes grands mots d'honneur. » (1) Tillier semble bien ici oublier ses déclarations rationalistes pour émettre des idées très chrétiennes. Il a fait beaucoup d'allusions à la justice de Dieu, et ici il semble que sa raison l'ait convaincu que l'injustice des hommes est une preuve de la nécessité d'une justice divine. Toutefois, tout convaincu qu'il est de l'injustice du duel, cela ne l'empêche pas, le lendemain de refuser énergiquement de s'humilier devant les provocations du Marquis. En allant à Corvol il est fort déprimé. Dans l'édition originale Tillier avait imaginé un épisode qu'il supprimera par la suite : Benjamin s'arrêtant chez Manette dont le mari était sorti. Benjamin risquait une déclaration d'amour qu'interrompait le retour imprévu du mari. Manette et Benjamin par leur présence d'esprit sauvèrent la situation. Cet épisode galant fut supprimé par Tillier dans son édition corrigée de 1843. Le roman n'y perd rien et la composition y gagne en unité. La suppression de cet épisode montre l'honnêteté foncière de Benjamin comme aussi bien le langage qu'il tient dans son premier tête à tête avec Arabelle : « Je vous prie de me dire, dans toute la sincérité de votre âme, si vous aimez M. de Pont-Cassé ; j'ai besoin de votre réponse pour régler ma conduite envers vous et envers votre père. » (2) La réponse hésitante mais affirmative dicte sa décision : il renonce à devenir le gendre de M. Minxit. M. Minxit insista pour que Benjamin vint chez lui aussi souvent qu'autrefois. Benjamin, cependant, accepta le cartel de M. de Pont-Cassé. Entre temps le vieux sergent qui grâce à Benjamin était devenu membre de la musique de M. Minxit, lui enseigna un coup superbe pour désarmer son adversaire. Le matin du duel,

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 223.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 227.

Benjamin sort en assourdissant ses pas pour ne pas éveiller sa sœur, mais elle l'attend à la porte et lui dit un adieu d'un pathétique profond et d'une simplicité émouvante. « Je ne suis pas encore endormie, Benjamin. Avant que tu partes j'ai voulu te dire adieu, peut-être un adieu suprême, Benjamin. Conçois-tu ce que je souffre quand je songe que tu sors d'ici plein de vie, de jeunesse et d'espérance, et que tu y rentreras peut-être porté sur les bras de tes amis, et le corps traversé d'une épée ? Ton dessein est-il donc arrêté ? Avant de le prendre, as-tu pensé au deuil que ta mort allait jeter dans cette triste maison ? Pour toi, tout sera fini ; mais nous, bien des mois, bien des années se passeront avant que notre douleur soit tarie, et les larmes blanches de ta croix seront depuis longtemps effacées que nos larmes couleront toujours. » (1) Benjamin bouleversé par l'émotion s'éloignait, poursuivi des imprécations de sa sœur : « Cours donc à ton rendez-vous de meurtre, bête féroce ! Ne fais pas attendre M. de Pont-Cassé ; peut-être l'honneur exigera-t-il que tu partes sans embrasser ta sœur ; mais prends du moins cette relique que le cousin Guillaumot m'a prêtée, peut-être te préservera-t-elle des dangers où tu vas te jeter si étourdiment. » (2)

Arrivé à la Croix-des-Michelins, lieu du rendez-vous, Benjamin, M. Minxit et le vieux sergent prennent leur déjeuner et font attendre le Vicomte. Mais le moment fatal arrive et Benjamin propose qu'on se batte aux échecs puisque M. de Pont-Cassé possède un si grand avantage au jeu de l'épée. Le Vicomte fou de rage se précipite sur Benjamin qui s'écrie : « Messieurs, je vous prends à témoins que si j'accepte le combat, c'est pour épargner un assassinat à cet homme. » (3) Ainsi Benjamin a satisfait à la fois sa conscience et son honneur. Le combat commence : par trois fois, avec la plus grande facilité, Benjamin désarme son imbattable et orgueilleux adversaire. La joie de ses amis fut sans bornes.

Cependant le soir même, après cette heure de gloire et d'allégresse, M. Minxit arrive chez Benjamin pour lui annoncer la fuite de sa fille et du Vicomte de Pont-Cassé. Avec l'aide de Benjamin il essaye de rattraper sa fille. A dix heures du matin,

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 237-238.

(2) *Ibid.*, p. 238.

(3) *Mon Oncle Benjamin*, p. 242.

après une nuit de voyage fort désagréable les deux hommes arrivent à Courson (Yonne) où ils apprennent que le Vicomte s'est fait tuer en duel à la suite d'une querelle au sujet d'une chambre et qu'Arabelle, près d'accoucher, est mourante. A leur arrivée Arabelle meurt et M. Minxit est écrasé de douleur.

Depuis lors et malgré les soins de Benjamin M. Minxit déclina de jour en jour. Bientôt Benjamin et lui-même sont persuadés qu'il n'a plus que quelques jours à vivre. M. Minxit invite tous ses amis à un dernier festin, un dîner suprême d'où il partira pour la vie nouvelle. Cette scène émouvante rappelle le banquet de Platon et aussi les vers de La Fontaine...

« je voudrais qu'à cet âge
On sortit de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet. » (1)

M. Minxit demanda à Benjamin de faire son oraison funèbre comme s'il était couché dans son cercueil. Il tempère les éloges excessifs de Benjamin de ces dernières paroles : « Buvons le coup de l'étrier, et souhaitez-moi un bon voyage. » (2)

Le lendemain on enterra ce fils d'Epicure dans un endroit de ses propriétés qu'il avait choisi lui-même malgré l'objection du curé affirmant que la dépouille d'un chrétien ne pouvait reposer que dans une terre bénite. La réponse de Benjamin se retrouvera quinze ans plus tard dans la bouche de M. Homais : « M. Minxit est depuis hier devant Dieu, et à moins que la cause n'ait été remise à huitaine, il est maintenant jugé. Au cas où il serait damné, ce ne serait pas votre cérémonie funèbre qui ferait révoquer son arrêt ; et au cas où il serait sauvé, à quoi servirait cette cérémonie ? » (3) En qualité de légataire universel de M. Minxit, Benjamin se vit à la tête d'une dizaine de mille francs de revenu et la conclusion de Tillier laisse penser que l'usage de cette petite fortune pourrait fournir matière à une suite du roman mais la mort prématurée de l'auteur mit fin à ce projet. L'édition en feuilleton de 1842 porte cette indication « Fin des Mémoires de Mon Oncle Benjamin. »

(1) La Fontaine, *Fables*, livre VIII. Fable I. *La mort et le mourant*.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 268.

(3) *Ibid.*, p. 269.

3. Le but de l'auteur.

Une telle histoire perd beaucoup de sa saveur quand elle est résumée. Essayons maintenant de dégager les caractéristiques essentielles de l'œuvre et d'abord considérons l'état d'esprit de notre auteur en écrivant son roman. Au point de vue physique il était malade, en proie à une toux opiniâtre. Tout le temps que dura la composition du livre, la situation matérielle de Tillier ne cessa de devenir plus précaire par suite des déboires de l'*Association* dont il était le rédacteur en chef. Ainsi s'expliquent les réflexions pessimistes fréquentes sous la plume de l'auteur. L'introduction elle-même du livre est du ton le plus amer. Mais là c'est Tillier qui parle et non pas Benjamin. Au point de vue moral, Tillier, en ceci bien enfant du siècle, est un adepte de Rousseau et de Voltaire qui a lu Lamennais et Cormenin. On est alors à la recherche angoissée d'une nouvelle civilisation, d'une nouvelle religion. « Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ? » Le goût de Tillier pour la discussion philosophique a développé en lui l'esprit de contradiction et de paradoxe. Son but en écrivant son roman était d'instruire et de faire penser ses lecteurs en les amusant. Ainsi, moins d'un mois après avoir achevé *Mon Oncle Benjamin*, il écrivit au sujet d'un nouveau feuilleton intitulé *Jacques Avery* : « Nous avons emprunté cet article à la *Revue Indépendante*. *Jacques Avery* paraît devoir être le commencement d'une série de chroniques maritimes, où le lecteur ne trouvera pas seulement une action dramatique et des situations attachantes, mais où son esprit et sa mémoire recueilleront en même temps des faits curieux et des enseignements utiles. C'est dans cette voie que nous voudrions voir entrer les auteurs de feuilletons dont la plupart aujourd'hui ne visent qu'à captiver pendant quelques minutes l'imagination de ceux à qui ils s'adressent. » (1) Est-il une critique plus juste des excès du roman-feuilleton ? Et ne retrouvons-nous pas ici la formation du maître d'école, bon pédagogue, qui sait que les élèves apprennent mieux quand ils ne s'aperçoivent pas qu'on les enseigne.

Tillier fait le procès de l'homme de son temps qu'il appelle l'homme constitutionnel opposé à l'homme qui vivait avant la

(1) *L'Association*, n° 2, 5 janvier 1843. Feuilleton.

Révolution. Pour lui le remède à l'égoïsme, à l'avarice, à l'hypocrisie contemporains c'est le retour à l'insouciance, au laisser-aller, à la gaîté des ancêtres.

4. Les procédés humoristiques.

Par quels moyens espère-t-il arriver à son but ? D'abord, la composition de son roman est si peu cohérente qu'il semble errer à l'aventure dans une parfaite insouciance. Le manque de plan et l'absence d'une passion dominante chez le héros ont comme conséquence qu'il n'y a pas de progrès logique ou de développement régulier dans l'action. Mais, à vrai dire, il importe assez peu, la suite des événements qui révèlent le caractère original du héros et le milieu social suffisent à retenir l'intérêt. Tillier met en œuvre tous les procédés humoristiques, satiriques, ironiques et gais dont il dispose. Ainsi nous retrouvons la raillerie acerbe du pamphlétaire dans les diatribes de Benjamin contre les nobles. « Les champignons qui naissent sur les débris d'un chêne mort sont-ils des chênes ? Quand j'apprends que le roi a créé une famille noble, il me semble voir un cultivateur planter dans son champ un grand niais de pavot qui infectera vingt sillons de sa graine, et ne rapportera tous les ans que quatre grandes feuilles rouges. Cependant, tant qu'il y aura des rois, il y aura des nobles. » (1) En une autre occasion, Benjamin s'adresse à M. de Pont-Cassé, mousquetaire rouge, et l'accent de Tillier se fait plus âpre. « Les Rathery ne se sont jamais faits domestiques de cour, sous quelque livrée que ce fût. Les Rathery ont l'âme fière, monsieur, ils ne veulent manger que le pain qu'ils gagnent, et ce sont eux qui paient, avec quelques millions d'autres, les gages de cette valetaille de toutes les couleurs qu'on veut bien appeler courtisans ! » (2) Cette tendance au sarcasme se développe chez Tillier dans les deux dernières années de sa vie sous l'influence de sa mauvaise santé et des difficultés matérielles qui l'accablent. La gaîté persistera mais l'amertume peu à peu l'emportera.

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 37.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 211.

Un des exemples les plus caractéristiques de l'ironie de Tillier dans *Mon Oncle Benjamin* se rencontre au chapitre VII quand Benjamin se justifie de croire au Juif Errant au moyen des arguments mêmes dont M. le Curé vient de se servir pour justifier sa croyance en Jésus-Christ. Sa dialectique suit point pour point la voie tracée par le discours du prêtre pour fonder en raison la certitude historique. Le chapitre XI intitulé « Comment mon oncle aida son marchand de drap à le saisir » est d'une ironie délicate. Benjamin, pince-sans-rire excellent s'y moque éperdûment du pauvre Bonteint. Toutefois le caprice et la fantaisie de Benjamin créent un comique si joyeux que l'ironie est subordonnée à la gaité. Dans d'autres cas, l'ironie de Benjamin se fait plus amère comme par exemple quand il reçoit en prison, la visite de sa sœur et de son beau-frère. Surpris en train de jeter le reste de ses dragées à ses compagnons de misère, il dit : « Ne trouves-tu pas que ces hommes, qui s'agitent à nos pieds pour ramasser de fades sucreries, représentent fidèlement la société ? N'est-ce pas ainsi que les pauvres habitants de cette terre se poussent, s'écrasent, se renversent, pour s'arracher les biens que Dieu a jetés au milieu d'eux ? N'est-ce pas ainsi que le fort foule le faible aux pieds, ainsi que le faible saigne et crie, ainsi que celui qui a tout pris insulte par sa superbe ironie à celui auquel il n'a rien laissé, ainsi, enfin, que quand celui-ci ose se plaindre, l'autre lui donne de son pied au derrière ? Ces pauvres diables sont haletants, couverts de sueur ; ils ont les doigts meurtris, la figure déchirée ; aucun n'est sorti de la lutte sans une écorchure quelconque. S'ils avaient écouté leur intérêt bien entendu, plutôt que leurs farouches instincts de convoitise, au lieu de se disputer ces dragées en ennemis, ne se les seraient-ils pas partagées en frères ? » (1) Ce tableau farouche, mais combien vrai, montre le moraliste chez l'humoriste.

A l'ironie, Tillier, dans l'occasion, joint parfois la mystification. Comme mystificateur, Benjamin l'a emporté, comme nous l'avons vu, sur tous les beaux esprits de Clamecy en se faisant passer pour le Juif Errant et en persuadant aux habitants de Moulot que sa sœur était la Sainte Vierge voyageant sans l'enfant Jésus atteint à ce moment de la petite vérole. Pour mettre

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 190.

le comble à ces drôlatiques exploits Benjamin fit un miracle, acerbe raillerie de Tillier contre la naïveté des pauvres paysans. Mais l'absurdité même de l'histoire rend plus efficace la satire dirigée contre la superstition d'un peuple borné. Tillier avait une confiance aveugle dans la raison mais ne tenait pas assez compte du besoin de croire inhérent à l'âme humaine même chez le plus sceptique.

L'esprit gaulois ne perd pas ses droits dans le roman : témoins les incidents chez le Marquis de Cambyse. Avec quelle verve et quel pittoresque Tillier raconte ces aventures de Benjamin ! Le sujet est très délicat mais l'auteur sait éviter la grossièreté : « Cette petite place où il m'a embrassé, je voudrais qu'après ma mort, on la défalquât de mon individu et qu'on la transférât au Panthéon ... quand le peuple aura un Panthéon, bien entendu. » (1) Peut-on trouver quelque chose de plus fantaisiste que cette observation, d'ailleurs presque un anachronisme puisque Benjamin parlait du Panthéon à une époque antérieure à la Révolution. L'histoire de M. Minxit et de ses urines et le récit du convoi funèbre de Dulciter appartiennent à cette catégorie d'épisodes plaisants.

Proche parent de l'esprit gaulois, c'est l'esprit tout court qui remplit le livre ; que de pensées ingénieuses, que de saillies, quelle vivacité, quelles tournures imprévues, quels paradoxes ! En voici un exemple ; lorsque sa sœur le presse de se marier en disant : « Mais tes créanciers, Benjamin, comment feras-tu pour les payer ? »

— « D'abord, tant qu'on a du crédit, c'est comme si l'on était riche, et quand vos créanciers sont pétris d'une bonne pâte de créancier, qu'ils sont patients, c'est comme si l'on n'en avait pas. Ensuite, que me faut-il pour me mettre au courant ? Une bonne maladie épidémique. Dieu est bon, ma chère sœur, et il ne laissera point dans l'embarras celui qui raccommode son plus bel ouvrage. »

— « Oui, disait mon grand-père, et qui le met si bien hors de service, qu'il faut le porter en terre. Eh bien, répondait mon oncle, c'est là l'utilité des médecins. Sans eux le monde serait trop peuplé.

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 137.

A quoi servirait-il que Dieu se donnât la peine de nous envoyer des maladies, s'il se trouvait des hommes qui pussent les guérir ? » (1)

Quand sa sœur lui reproche ses trop fréquentes visites au cabaret de Manette, femme mariée, Benjamin réplique : « Pour un vrai philosophe, un bouchon n'a pas de sexe. N'est-ce pas, Machecourt. » (2) Et encore à la prison, quand son cousin Page fait le tableau des difficultés et des épreuves de la vie quotidienne de Benjamin il conclut ainsi : « Maintenant le voici débarrassé de tout ce tracas. Il est ici comme le rat dans son fromage de Hollande. Bonteint lui a fait une petite rente qu'il mange en philosophe. C'est véritablement le pavot de l'Evangile, qui ne saigne ni ne purge et qui cependant est bien nourri, qui ne coud ni ne file et qui est vêtu d'une magnifique robe rouge. En vérité, nous sommes bien dupes de le plaindre et bien ennemis de son bien-être de chercher à le tirer d'ici. »

— « On est bien, ici, soit, répondit mon oncle, mais j'aimerais tout autant être mal ailleurs. » (3) On voit en écoutant la harangue de Page que tous ces personnages parlent la même langue. Tillier avait tant de choses à dire qu'il faisait de tous les interprètes de sa pensée.

L'HUMOUR.

Tous ces traits d'ironie, de sarcasme, de farce, de mystification, d'esprit contribuent à faire de *Mon Oncle Benjamin* un livre plein de belle humeur et de gaîté. Mais sous l'esprit du satirique, le moraliste se retrouve toujours. Cornélius, dans l'autre roman de Tillier, paye son frère pour l'écouter : ici Tillier s'applique en répandant à profusion les trésors de sa verve fantaisiste à retenir l'attention de son lecteur pendant les longues digressions où il donne carrière à sa pensée profonde. Mais avant d'examiner les idées, considérons la qualité du roman qui a peut-être le plus contribué à le faire vivre. Cette qualité qui est distincte de la gaîté dont nous venons de parler mais qui s'y apparente dans une certaine mesure, c'est l'humour. M. Gerin,

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 12-13.

(2) *Ibid.*, p. 57.

(3) *Ibid.*, p. 198.

étudiant l'humour dans *Mon Oncle Benjamin*, l'a fort bien vu : « Cette gaîté qui renaît consciente sur un fonds mélancolique d'observation et d'expérience, c'est proprement l'humour et, pour la première fois, dans notre littérature, l'humour issu du pessimisme comme chez les grands humoristes anglais ou allemands... L'humour exige sans doute certaines dispositions naturelles, comme l'horreur de la discipline, le goût de la contradiction et du paradoxe, une capacité peu commune de souffrir et de se représenter vivement ses impressions, mais l'observation aiguë du réel, la réflexion philosophique et une volonté très maîtresse d'elle-même sont nécessaires pour créer l'humoriste véritable, celui qui ne l'est pas seulement par éclairs ou par boutades passagères, mais qui l'est à son heure, d'une façon consciente et raisonnée. L'humour est la réaction victorieuse d'un tempérament et d'un esprit sur le mal et sur la douleur profondément sentis ; c'est un stoïcisme joyeux, la moquerie d'une âme supérieure à son infortune, le rire à tous ses degrés planant sur l'humaine misère physique, intellectuelle ou morale... Dans sa forme l'humour paraît toujours paradoxal, subversif ou absurde ; mais c'est le masque de la folie sur la figure d'un sage ; c'est l'expression risible et pittoresque qu'emploie l'observateur philosophe pour mettre à nu l'absurdité qui gouverne aussi bien les choses que les sentiments, les pensées ou la conduite des hommes. Ce tour plaisant donné à l'observation varie selon la race et le tempérament de l'écrivain. L'humour de Stern diffère de celui de Swift ou de Fielding ; l'humour de J.-P. Richter ne ressemble pas à celui de Henri Heine et cependant ces écrivains sont des humoristes parce qu'ils ont su tirer la gaîté d'une vision désenchantée du monde. » (1) Ce jugement, très juste, s'applique surtout à l'humour du satirique. Il convient donc excellemment à d'autres écrits de Tillier, tels que ses pamphlets. Pourtant, il semble qu'en dehors de cet humour gai mais mordant, il existe aussi un humour plus pur et moins amer, celui du *Christmas Carol* de Dickens, celui des *Lettres de mon moulin* de Daudet. C'est cet humour qu'Elwall a fort bien défini dans son *Dictionnaire anglais-français* : « L'humour est plus que l'esprit. L'humour est l'esprit badin où la satire est tempérée par la gaîté, la bien-

(1) Gerin, *L'humour dans Mon Oncle Benjamin*, p. 10-11.

veillance et une émotion toute de sympathie et d'indulgence pour les défauts qu'on satirise. » (1) La sensibilité exquise de Tillier a naturellement mis en œuvre cette sorte d'humour en peignant la vie familiale des Tillier et des Rathery de Clamecy. Ainsi au chapitre XII où Tillier parle d'un superbe habit bleu de ciel fabriqué pour le fils aîné, Gaspard, avec la bannière de Saint-Martin mise au rebut. Le récit est d'un humour vraiment délicieux et d'une parfaite vraisemblance. L'humour gai défini comme nous l'avons vu, est sensible dans telle scène de vie provinciale. « Au bout de six ans de mariage, elle avait cinq enfants, tant garçons que filles ; tout cela vivait avec le chétif bénéfice de mon grand-père, et se portait à merveille. On dînait sept avec trois harengs, mais on avait le pain et le vin à discrétion, car mon grand-père avait une vigne qui était une source intarissable de vin blanc. Tous ces enfants étaient utilisés par ma grand-mère selon leur âge et leurs forces. L'aîné, qui était mon père, s'appelait Gaspard ; il lavait la vaisselle et allait à la boucherie, il n'y avait pas de caniche dans la ville mieux apprivoisé que lui ; le cadet balayait la chambre, le troisième se roulait dans son berceau. Pendant ce temps-là ma grand-mère était à l'église, ou causait chez la voisine. Au demeurant tout allait bien, on arrivait cahin-caha sans faire de dettes jusqu'au bout de l'année. Les garçons étaient forts, les filles n'étaient pas mal, et le père et la mère étaient heureux. » (2)

Au chapitre XVIII, il apparaît avec évidence que ce n'était pas fête tous les jours chez Benjamin mais l'humour ne perd jamais ses droits : « Benjamin déjeunait alors avec Machecourt d'un hareng et du vin blanc patrimonial de Choulot. — Soyez le bienvenu, Monsieur Minxit, s'écrit Benjamin, un morceau de ce poisson de mer vous agréerait-il ? — Fi donc ! me prends-tu pour un batteur en grange ? — Et vous, sergent ? — Moi, j'ai renoncé à ces sortes de choses depuis que j'ai l'honneur d'être dans la musique. — Mais votre caniche, que penserait-il de cette tête ? — Je vous remercie pour lui, mais je crois qu'il a peu de goût pour le poisson de mer. — Il est vrai qu'un hareng ne vaut

(1) Elwall, *Dictionnaire anglais-français*, p. 420, Humour.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 8-9.

pas un brochet au bleu... Et une étuvée de carpes donc ? surtout quand elle est au vin de bourgogne, interrompit M. Minxit. — Sans doute, dit Benjamin, sans doute, vous pourriez même parler d'un civet de lièvre préparé de votre main ; mais toujours est-il que le hareng est excellent quand on n'a pas autre chose. » (1)

5. Le style.

Le style général du roman est caractérisé par l'aisance, la sûreté et le soin naturel. La phrase de Tillier est très dégagée : il fait preuve dans sa narration pleine d'humour et de vives images d'une fraîcheur et d'une richesse de vocabulaire remarquables. A Tillier, démocrate même en littérature, les distinctions entre les mots de bon et de mauvais ton, semblaient choquantes pour deux raisons ; d'abord elles étaient contraires à ses principes démocratiques : « Pour qui écrivez-vous donc, est-ce pour le peuple ou pour certaines maîtresses de salon, et faut-il plier votre pensée aux exigences de ces oreilles malades, qu'un mot qui résonne plus haut que l'autre fait saigner ? » (2) Ensuite artiste vigoureux et ami du détail vu et vécu il faisait grand cas des mots pittoresques et énergiques et c'était précisément ces mots-là qui étaient tombés en disgrâce chez les puristes. Il se justifie : « Eh ! qu'importe donc la trivialité d'une comparaison pourvu qu'elle soit juste, qu'elle soit pittoresque, qu'elle solidifie pour ainsi dire l'idée et la fasse toucher à l'œil et à l'oreille. Belle raison, de ne pas se servir d'un mot, parce que trente-deux millions d'autres s'en servent. Pourquoi ne pas écrire comme on parle ? La plume n'est-elle pas une seconde langue que l'écrivain s'est faite lui-même ? » (3)

Dans ses comparaisons il a toujours des rappels du monde concret qui s'expriment en images familières, quotidiennes, voire triviales et communes. Mais c'est grâce à de telles images que son style est vivant et plein de bonne humeur. Tillier a le don du caricaturiste, il résume tout un être, toute une scène dans quelques traits. Voici quelques exemples de ce don de synthèse,

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 230-231.

(2) *L'Association*, n° 28, 20 avril 1843, p. 1.

(3) *Ibid.*, n° 1, 1^{er} janvier 1842, p. 2.

aimable quelquefois, quelquefois farouche. « L'homme constitutionnel n'est pas rieur, tant s'en faut. — Il est hypocrite, avare et profondément égoïste : à quelque question qu'il heurte le front, son front sonne comme un tiroir plein de gros sous. » (1)

Benjamin avait un habit de ratine écarlate, une culotte de même couleur et de même étoffe : « sur son habit frétillait une grande queue noire presque aussi longue que son épée, qui, allant et venant sans cesse, l'avait badigeonné de poudre, de sorte que l'habit de mon oncle ressemblait, avec ses teintes roses et blanches, à une brique sur champ écaillé. » Peinture qui explique la scène suivante : « Un taureau, qu'un paysan menait au pré, venait à eux. Offusqué sans doute par l'habit de Benjamin, il fondit brusquement sur lui. Mon oncle esquiva ses cornes, et, comme il avait des articulations d'acier il franchit d'un saut, sans faire plus d'effort que s'il eût exécuté un entrechat, un large fossé qui séparait la route des champs. Le taureau, qui tenait sans doute à faire une estafilade à l'habit rouge, voulut opérer comme mon oncle ; mais tomba au milieu du fossé. « C'est bien fait, dit Benjamin, voilà ce que c'est que de chercher querelle à ceux qui ne songent pas à toi. » Mais le quadrupède, obstiné comme un Russe qui monte à l'assaut, ne se rebuta pas pour ce mauvais succès ; enfonçant ses sabots dans la terre à moitié dégélée, il cherchait à grimper le talus. Mon oncle, voyant cela, tira son épée, et tandis qu'il lardait de son mieux le mufle de l'ennemi, il appelait le paysan, et s'écriait : « Bonhomme, arrêtez votre bête, sinon je vous préviens que je lui passe mon épée au travers du corps. » Mais, tout en parlant ainsi, il laissa tomber son épée dans le fossé. « Ote ton habit et jette-le lui bien vite ! » s'écria Machecourt. « Sauvez-vous dans les vignes, disait le paysan. « Gzzi ! gzzi ! Fontenoy », fit le sergent. Le caniche se jeta sur le taureau, et comme il savait son monde, il le mordit au jarret. La colère de l'animal se tourna alors contre le chien ; mais, tandis qu'il faisait rage de ses cornes, le paysan arriva, et parvint à passer un nœud coulant autour des jambes de derrière du taureau. Cette habile manœuvre eut un plein succès et mit fin aux hostilités. » (2) Episode rustique qui montre

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 43.

que Tillier connaissait bien les animaux et spécialement les chiens, pour lesquels maintes preuves abondent de sa dilection particulière. Ainsi, en compagnie du vieux sergent, Benjamin et Machecourt déjeunent chez Manette. Benjamin propose que le sergent mette la dernière tranche de jambon dans son sac. « Non, dit le soldat, je n'ai pas besoin de faire de magasins, moi, les vivres viennent toujours assez ; permettez-moi d'offrir ce jambon à Fontenoy ; nous sommes dans l'habitude de tout partager ensemble, les jours de noce comme les jours de jeûne. » (1) La comparaison très juste qui suit montre autant l'humour de notre auteur que sa connaissance des habitudes des chiens. Benjamin vient d'être humilié par le Marquis qui le fait expulser par deux gardes-chasse : « Benjamin s'enfuit, pareil à un chien auquel un mauvais garnement a attaché un sabot à la queue. » (2) En deux lignes, Tillier nous rend sensibles à la fois l'apparence physique et l'attitude morale du pauvre Benjamin.

Et quelle jolie description du voyage de la sœur de Benjamin à Corvol : « Ma grand'mère, qui montait et descendait sur son oreiller comme un volant sur une raquette. Mais, ... elle s'aperçut que l'allure de son âne s'assoupissait comme un jet de métal ardent qui s'épaissit et devient plus lent à mesure qu'il s'éloigne du fourneau, son grelot, qui jusque-là avait jeté un drelin dindin si fier, si énergiquement accentué, ne poussait plus que des soupirs entrecoupés, pareils à une voix qui agonise. » (3)

Citons maintenant quelques exemples des cas où la plume de Tillier devient mordante : « Les Moulotats, ordinairement si rassis et au cerveau desquels il n'y a jamais eu plus de fermentation que dans un fromage à la crème, semblaient tous avoir le transport. » (4) Et au sujet de son ennemi, M. Paillet personnifié par M. le Bailli, il va plus loin : « Mon oncle ne haïssait point M. le Bailli ; il ne daignait pas même le mépriser ; mais en présence de cette abjection morale, il éprouvait comme un soulèvement de son âme, et il disait quelquefois que cet homme lui faisait l'effet d'un gros crapaud accroupi dans un fauteuil de velours. » (5)

(1) *Ibid.*, p. 44.

(2) *Ibid.*, p. 114.

(3) *Ibid.*, p. 65.

(4) *Ibid.*, p. 66.

(5) *Ibid.*, p. 182-183.

6. L'amour de la nature.

A côté de ce don de caricaturiste et de cette verve railleuse, Tillier fait preuve d'un vif amour de la nature et de son petit pays. C'est ce goût du terroir et cette vive peinture des caractères régionaux qui sont un des charmes du livre. De même que Tillier a pris ses personnages dans la vie réelle, il a décrit les paysages d'après la nature même. Ce sont vraiment des « choses vues ». Ses descriptions pourraient servir de guide à l'artiste curieux de peindre les jolis coins de Clamecy et de ses environs. Ainsi s'explique le grand nombre d'éditions illustrées de croquis faits à Clamecy même pour son livre qui se prête si admirablement à l'illustration.

Nous arrivons au moment où Benjamin ému de pensées tristes à l'idée de son duel prochain traverse un paysage morne et sombre. « Il contemplait avec une sorte d'attendrissement la vallée du Beuvron, qui s'étendait raide et grelottant à ses pieds ; ces grands noyers en deuil, qui ressemblaient, avec leurs noirs branchages, à un vaste polype, ces longs peupliers qui n'avaient plus que quelques feuilles rousses à leurs panaches, à la cime desquels se balançaient quelquefois de lourdes grappes de corbeaux, ce taillis fauve tout rissolé par la gelée, cette rivière qui s'en allait toute noire entre ces rives de neige vers les pelles du fouloir, le donjon de la Postallerie, grisâtre et vapoureux comme une colonne de nuages, le vieux château féodal de Pressure, tapi entre les roseaux bruns de ses fossés et qui semblaient avoir la fièvre, les cheminées du village qui jetaient ensemble leur fumée légère et chétive comme l'haleine d'un homme qui souffle entre ses doigts. Le tic-tac du moulin, cet ami avec lequel il avait conversé si souvent lorsqu'il revenait de Corvol par les beaux clairs de lune de l'automne, était plein de notes sinistres ; il semblait dire dans son langage saccadé :

Porteur de rapière
Tu vas au cimetière.

A quoi mon oncle répondait :

Tic tac indiscret
Je vais où il me plaît :
Si c'est au trépas
Ça n'te r'garde pas.

Le temps était sombre et malade ; de gros nuages blancs poussés par la bise se traînaient pesamment dans les cieux comme un cygne blessé ; la neige, dépolie par un jour grisâtre, était terne et blafarde, et l'horizon était fermé de toutes parts par une ceinture de brouillards qui se traînaient le long des montagnes. Il semblait à mon oncle qu'il ne reverrait plus, éclairé par le joyeux soleil du printemps et paré de ses festons de verdure, ce paysage sur lequel l'hiver étendait maintenant un voile si épais de tristesse. » (1)

Quelques heures après, ayant pris la décision d'accepter le cartel de M. de Pont-Cassé, il indique à l'ami de celui-ci où se trouve le lieu qui s'appelle la Croix-des-Michelins : « Sur le chemin de Corvol, au sommet du faubourg de Beuvron. Il faudrait que votre ami fût bien pessimiste pour qu'il n'agrêât pas ce lieu ; de cette place, on jouit d'un panorama digne d'une majesté ; devant lui il verra les monts de Sembert avec leurs terrasses chargées de vignes, et leurs grands crânes chauves portant à leur nuque la forêt de Frace. Dans une autre saison, le coup d'œil serait plus beau ; mais je ne puis d'un souffle faire renaître le printemps. A leur pieds, la ville, avec ses mille panaches de fumée qui ondoient, se presse entre ses rivières et grimpe les pentes arides du Crot-Pinçon, comme un homme qu'on poursuit. Si votre ami a quelque talent pour le dessin, il pourra enrichir son album de ce point de vue. Entre ces grands pignons, semblables avec leurs mousses sombres, à des pièces de velours cramoisi, se dresse la tour de Saint-Martin, vêtue de son aube de dentelle et parée de ses bijoux de pierre. Cette tour vaut à elle seule une cathédrale ; à son côté s'étend la vieille basilique, qui jette à droite et à gauche avec une admirable hardiesse, ses grands contre-forts taillés en arche. Votre ami ne pourra s'empêcher de la comparer à une gigantesque araignée se reposant sur ses longues pattes. Vers le midi, courent, comme une traînée de sombres nuages, les montagnes bleuâtres du Morvan, puis... » (2)

Dans ces deux pages nous avons deux manifestations du caractère de Benjamin, deux de ses états d'âme ; avant sa décision tout est triste et morne, mais une fois sa résolution prise le

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 224-225.

(2) *Ibid.*, p. 228-229.

paysage retrouve son visage riant. Ce n'est pas ici le paysage qui détermine l'état d'âme, mais l'état d'âme qui prête son caractère au paysage.

7. Les idées.

Dans *Mon Oncle Benjamin*, il est évident que Benjamin représente Tillier, sa conception de la vie, ses sentiments, ses idées et son idéal politique. La preuve de ce fait se trouve dans les pamphlets et dans les articles de l'*Association* où se rencontrent les mêmes idées religieuses et politiques, développées avec plus d'amertume et moins de réserve. Quelquefois apparaît une maxime née de la Révolution. Ainsi « quiconque a semé des privilèges doit recueillir des révolutions. » (1) Et : « là où le gouvernement ne sait pas faire respecter les lois, il faut bien que les citoyens se fassent justice eux-mêmes. » (2) En plaçant son roman avant la Révolution de 93 et en prêtant à ses personnages ses propres idées de 1842, Tillier annonce en quelque sorte la Révolution de 1848. De plus, beaucoup des idées politiques de l'auteur sont, en même temps, des idées religieuses et sociales. Nous avons déjà relevé ses attaques contre la superstition. Dans d'autres endroits, Tillier exprime des idées tout à fait évangéliques : « Toutes les misères qui affligent l'homme, c'est lui qui en est l'artisan. » (3) « Dieu a mille moyens de faire des compensations ; s'il a donné à l'un des bons diners, à l'autre il donne un peu plus d'appétit, et cela rétablit l'équilibre. » (4) « La conscience, c'est la meilleure de toutes les logiques. » (5) Toutes ces idées formaient la philosophie de Benjamin ; l'insouciance à l'égard des difficultés et des contingences de la vie et le détachement des intérêts matériels. « Celui qui n'a point de philosophie au milieu des misères d'ici-bas, c'est un homme qui va tête nue sous une averse. Le philosophe, au contraire, a sur le chef un bon parapluie qui le met à l'abri de l'orage. » (6) N'avons-nous pas ici l'essentiel du livre qui est l'expression très

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 38.

(2) *Ibid.*, p. 115.

(3) *Ibid.*, p. 178.

(4) *Ibid.*, p. 59.

(5) *Ibid.*, p. 32.

(6) *Ibid.*, p. 79.

vivante et très humoristique d'un raisonneur, d'un dialecticien qui préfère la discussion à tout. Il aime la polémique pour elle-même et ce goût qui s'exprime par des saillies, des railleries, des paradoxes, des idées imprévues et des contradictions quelquefois un peu excessives, fait un livre plein de charme et de gaieté. Cependant, ce sont précisément ces contradictions qui ont empêché les Français de goûter d'emblée ce livre : il est contraire dans son essence même à la nature logique de l'esprit français que l'illogisme dérouté et désoblige tandis que pour beaucoup d'étrangers il constitue un élément de plaisir et un agrément. De plus, il est humain de ne pas aimer particulièrement les écrits d'un censeur qui se moque de vos habitudes, de vos faiblesses. Peut-être est-ce là même une des raisons qui ont fait admirer ce livre par beaucoup d'Allemands. « Car, écrivait Tillier, je le dis à la honte de notre pauvre humanité, rien n'est dramatique comme un homme qu'on maltraite. » (1) Et la première traduction de *Mon Oncle Benjamin* date de 1866, quatre ans avant la guerre de 70. Une autre raison pour laquelle *Mon Oncle Benjamin* n'offre pas beaucoup d'attrait pour un Français, c'est l'insouciance de Tillier à l'égard de la forme. Depuis le xvii^e siècle la sensibilité des Français à la beauté formelle de l'œuvre littéraire s'est progressivement développée avec les principes de la clarté et de la raison. L'étranger moins sensible à la forme qu'à la sensation vraie même dépourvue de finesse, à l'image vivante de l'homme même alors qu'elle se présente sous une expression gauche et lourde trouve beaucoup de plaisir dans *Mon Oncle Benjamin*.

8. La popularité du roman en Allemagne.

Tillier a particulièrement soigné les scènes de bombances, de ripailles et de beuveries. Quel meilleur cadre pour les discussions, si le chicaneur trouve dans la bonne chère et le bon vin le plus vif aiguillon de l'esprit. M. Cornicélius l'a bien vu : « Tillier s'est astreint à traiter avec autant de poésie les faits prosaïques de boire et manger. Ceci ne laisse aucun doute que ces descriptions de *Mon Oncle Benjamin* lui ont fait beaucoup d'amis. » (2) Nous

(1) *Mon Oncle Benjamin*, p. 124.

(2) Cornicélius, *Claude Tillier*, p. 449 (Traduction).

trouvons là une autre raison de la popularité de ce roman en Allemagne.

Ce n'est pas la seule ; disons-le d'un mot : la grossièreté des chapitres VIII et X présente plus d'affinités électives avec l'esprit allemand qu'avec l'esprit français. Rappelons-nous certains tableaux et sculptures des musées d'Allemagne.

Nous avons signalé dans notre introduction le grand nombre d'éditions des diverses traductions allemandes de *Mon Oncle Benjamin*. Mais il y a d'autres preuves de la popularité du livre outre-Rhin que M. Gerin a bien discernées : « Voici, d'autre part, comment Junker (*Abrégé de l'histoire de la littérature française*, troisième édition, Munster 1898, p. 362) a formulé son jugement sur Tillier... *Mon Oncle Benjamin* est une description extraordinaire et pleine d'humour des mœurs de la fin du XVIII^e siècle, mêlée de saine philosophie populaire... La langue de Tillier est simple, âpre, empreinte de la beauté naturelle de la fleur des champs. Son œuvre est d'une beauté rustique ; c'est la raison pour laquelle elle ne s'est pas répandue en France et y est, de nos jours encore presque inconnue. » (1) De plus, M. Gerin nous donne quelques résultats d'une enquête qu'il a menée à ce sujet. « La gloire de Tillier chez nous, nous écrit M. le Dr Cornicélius, est fondée et bien fondée uniquement sur *Mon Oncle Benjamin*. C'est le poète, l'humoriste que nous aimons et qui nous paraît tellement incorporé dans ce roman que nous ne demandons pas ce qu'il a été d'ailleurs. » — M. le Dr Haas, de l'Université de Fribourg en Brisgau, a bien voulu aussi nous faire connaître son opinion : « l'oncle plaît surtout aux personnes qui ont des idées démocratiques et le goût de la poésie populaire et naïve, goût peut-être plus répandu en Allemagne qu'en France... Ce qui plaît encore, ce serait à mon avis, plutôt la bonhomie naïve qui s'affirme dans l'œuvre et l'absence de cette politesse superficielle qui cache les robustes instincts naturels et les faussetés. » — De M. le Dr Rüppel, de Berlin : « Vous me demandez pour quelles raisons, nous autres Allemands, apprécions tant Tillier (ou mieux, *Mon Oncle Benjamin* car les autres ouvrages de Tillier sont presque inconnus) ... Sans aucun doute, c'est le délicieux humour qui nous plaît le mieux dans ce roman, humour

(1) Gerin, *La Réputation de Claude Tillier en France et à l'Etranger*, p. 16-18.

qui est parfois shakespearien. Tous les autres attraites n'entrent en considération qu'en second lieu... Sans cet humour, le roman serait resté inconnu chez nous. » (1)

Nos contemporains ne parlent pas autrement : Tillier est vraiment entré dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. En 1923, Meyer parle du sensible Claude Tillier, « L'auteur de l'idylle incomparablement humoristique et satirique *Mon Oncle Benjamin*. » (2)

Mais le plus éloquent de tous ces témoignages sur la popularité de *Mon Oncle Benjamin* en Allemagne est celui de Hugo Wolf dans une lettre à son beau-frère, traduite par Romain Rolland qui donne d'abord quelques détails sur l'auteur : « Hugo Wolf, né à Windischgraz en Styrie en 1860, mort prématurément à Vienne, en 1903, d'une façon tragique, est le plus grand compositeur de lieder allemand, depuis Schubert et Schumann, qu'il égale. Comme la plupart des musiciens illustres, comme Schubert, comme Mozart, il se débattit, toute sa vie, contre la misère ; et ce n'est que depuis sa mort que son génie s'est imposé en Allemagne. Il n'était pas seulement un grand musicien, mais un homme d'une haute intelligence, claire et profonde. Pendant les années d'apprentissage, où il se forma seul, sans maître, à Vienne, au prix de peines inouïes et de privations continuelles, qui contribuèrent sans doute à sa fin misérable. (En 1897, H. W. fut frappé, en pleine force, en pleine création, d'un accès de folie. Il fut transporté dans une maison de santé, d'où il ne sortit plus que pour les obsèques triomphales que lui firent, en 1903, Vienne et l'Autriche tout entière.) Wolf, qui souvent n'avait pas de quoi manger, trouvait le moyen non seulement d'achever son éducation musicale, mais de connaître les poètes et les écrivains allemands, anglais et français. Il était particulièrement attiré par la pensée française, aussi bien en musique qu'en littérature. Il était passionné pour Berlioz et pour Rabelais. Il se prit d'une prédilection toute spéciale pour *Mon Oncle Benjamin*. C'était dans un des pires moments de sa vie ; il était alors en correspondance très intime avec son beau-frère Josef

(1) Gerin, *La Réputation de Claude Tillier en France et à l'Etranger*, p. 18, note n° 18.

(2) Meyer, *R. M. Deutsche Litteratur des XIX und XX Jahrhunderts*, p. 124.

Strasser, petit fonctionnaire resté en Styrie, qui était à peu près aussi gueux que lui. Il entreprit de partager avec lui sa seule richesse : la joie que lui donnait le livre qu'il aimait. L'argent lui manquait pour l'acheter ; et il fut longtemps avant de pouvoir le lui envoyer. Il le lui promettait à l'avance, il lui en parlait souvent. » (1) Enfin, juste avant Noël Hugo Wolf pouvait envoyer son cadeau, un exemplaire de *Mon Oncle Benjamin*, à son beau-frère, accompagné d'une lettre qui est le plus parfait tribut jamais payé à Tillier. Et de cette lettre M. Romain Rolland nous donne la traduction :

« Pour Noël, j'aurais voulu te faire un présent magnifique : un royaume, ou le royaume du ciel, comme tu le mérites. En attendant, tu te sentiras tout à fait à ton aise dans le petit monde de l'Oncle Benjamin. Il y a longtemps déjà que je voulais t'acheter ce livre ; maintenant que le beau temps de Noël est là, au seuil du tournant de l'année, cette lecture doit te réconcilier avec toute la mauvaise fortune de l'année qui va vers sa fin. Armé d'une philosophie comme celle dont dispose en tout temps l'incomparable Benjamin, tu te feras jour à travers la vie, d'un cœur joyeux, hardi et intrépide. Tu regarderas dans les yeux, en riant, la nouvelle année ; et si elle devait te faire la grimace, tu en rirais, tout le premier. Ami, mets-toi bien ce livre devant les yeux : il y a beaucoup à en apprendre, surtout dans ta position. Le petit monde où tu es relégué est aussi celui de Benjamin. Cela te rendra le livre particulièrement précieux. Certainement, mon cher, tu retireras autant de profit de ce livre, qu'il te prépare de plaisir. Lis-le très, très souvent, et écris-moi, comment il te plaît, aussitôt que tu l'auras lu d'un bout à l'autre plusieurs fois. Regarde-le comme ton Benedicite, comme ta prière du matin et du soir. Apprends-le par cœur, comme moi. Réjouis-toi bien avec... »

J'aurais voulu orner l'arbre de Noël de tes chers enfants ; mais je suis si pauvre, que le diable lui-même ne voudrait pas de moi. Par mon âme ! Depuis longtemps, cela n'avait pas été aussi mal ! Je suis tout triste de ne pouvoir rien envoyer pour l'arbre de Noël.

Adieu. Bonne Année !

De tout cœur

Vienne, 23 décembre 1855.

ton Hugo Wolf. » (2)

(1) Romain Rolland, *Claude Tillier en Allemagne*. Bull. Soc. Sci. Art. de Clamecy, 29^e année, 1905, p. 49-50.

(2) *Ibid.*, p. 51-52.

Tous ces divers témoignages concordent pour établir la popularité de Benjamin en Allemagne, popularité fondée sur l'humour, la poésie, l'attrait des scènes de franches lippées, la diffusion des principes démocratiques. Mais surtout les Allemands ont trouvé chez Tillier une inspiration, une philosophie de la vie à l'usage des gens du peuple tout à fait selon leur cœur. Comme le panache de Cyrano de Bergerac enthousiasme les Français, cette figure moins romanesque mais plus proche de Benjamin charme les Allemands. Wolf reconnaît en elle l'âme même de l'Allemagne. « Armé d'une philosophie comme celle dont dispose en tout temps l'incomparable Benjamin, tu te feras jour à travers la vie, d'un cœur joyeux, hardi et intrépide. »

Il convient de noter ici que la traduction de Pfau a éliminé tout ce qui dans le livre offrait un caractère pessimiste comme au chapitre I le monologue sur la futilité de l'existence et presque toutes les références politiques. Mais dans l'ensemble Pfau a gardé l'esprit de l'original et *Das Magazin für Litteratur* le reconnaît sans détours : « La traduction de Ludwig Pfau est sans contredit un chef-d'œuvre et ceux qui veulent traduire en allemand des auteurs français modernes devraient la prendre pour modèle. » (1) *Mon Oncle Benjamin* a été pareillement expurgé de nos jours dans le texte français ; l'édition Nelson a supprimé les chapitres VIII et X qui contiennent le récit des drôlatiques mésaventures de Benjamin et du Marquis de Cambyse. Déjà Tillier, dans l'édition en feuilletons de 1843, avait revu et corrigé son texte de 1842 avec beaucoup de soin. Il avait rendu le dialogue plus vif et plus concis, et trouvé des images neuves et pittoresques. « A l'égard des idées, il avait supprimé des traits satiriques contre le gouvernement constitutionnel, la royauté et la noblesse ; des attaques transparentes contre des personnalités locales et certaines classes définies de la société, quelques railleries sur les miracles et les reliques, des pensées hardies alors de philosophie positive, enfin deux scènes d'un tour d'esprit burlesque ou gaulois, qu'il considéra sans doute comme des hors-d'œuvre, car nous sommes bien loin ici des exigences de

(1) *Das Magazin für Litteratur*, 1901, p. 384, traduit et cité par Gerin dans *La Réputation de Claude Tillier à l'Etranger*, p. 15, 16.

M. de Cambyse. » (1) Les deux scènes supprimées sont le convoi funèbre de Dulciter et l'incident chez Manette. Ainsi le texte que les Allemands ont connu était déjà corrigé par Tillier lui-même et l'avait été de nouveau par le traducteur. Cependant, c'est le pessimisme de Tillier que Pfau a retranché du texte, ce qui fait mieux ressortir l'optimisme et la gaîté de Benjamin. Toutefois Pfau supprime ainsi un des traits originaux du livre, le pessimisme du faible neveu devant former, dans l'intention de l'auteur, contraste avec la vigueur et la gaîté de l'oncle.

8. Les sources du roman.

Quand on considère que ce roman est le premier ouvrage d'un homme de 41 ans, d'un simple instituteur qui jusque-là n'avait guère d'expérience littéraire, et n'avait encore donné que quelques poésies de jeunesse, des pamphlets et des articles de journaux, on est étonné que Tillier ait pu, dans de telles conditions créer quelque chose de durable, quelque chose qui a plu en Allemagne mieux que n'importe quel autre roman de la littérature française du xix^e siècle ; quelque chose qui, par suite de cette popularité en Allemagne et en raison de l'accent favorable de plusieurs critiques français et non des moins illustres, a une assez grande renommée en France.

Reconnaissons que Deschanel avait raison de dire que l'œuvre est inégale. Il était impossible à Tillier d'écrire autrement qu'il ne l'a fait, sa nature impulsive de pamphlétaire, sa sensibilité vibrante et sa maladie lui ont imposé sa manière et son style. Il est naturel que dans un premier essai de roman on retrouve les traces de l'éducation classique et des lectures de l'auteur : allusion à Cicéron, paraphrases de l'Evangile, citations des fables de La Fontaine. L'auteur emprunte à Palissy l'histoire des urines, au Don Juan de Molière la scène avec le tailleur M. Bonteint ; il imite le procédé de George Sand dans *Spiridion* en faisant rêver Benjamin tout haut. Ses réflexions sur le mariage sont inspirées des idées de Rabelais au troisième livre de *Pantagruel*. Comme Diderot, Tillier ne se fait aucun scrupule d'interrompre son récit pour donner son avis personnel à côté

(1) Gerin, *Variantes de Mon Oncle Benjamin*, 1903, p. VIII.

de celui de ses personnages. Il admirait beaucoup Chateaubriand qu'il nomme le plus grand des poètes. J.-J. Rousseau était un de ses dieux, même alors qu'il critiquait avec le plus d'humour son propre culte pour le philosophe de Genève. Ainsi fait-il dire au maître d'école Guillerand dans *Belle Plante et Cornélius* : « Voltaire, à la bonne heure, voilà un philosophe ! Mais lui, Jean-Jacques, c'est un logicien qui n'a pas de bon sens, un moraliste qui s'emporte pour un rien, un écrivain qui est toujours en sueur. » (1) Il connaît le *Roman Comique* de Scarron puisqu'il parle de Pascal Zapata et de *Don Japhet d'Arménie*. Le feuilleton de l'*Association* du 27 mars 1842, époque où trois des seize feuilletons de *Mon Oncle Benjamin* avaient été publiés, était intitulé : « Comment le poète Scarron prit la forme d'un Z. » Tillier sans doute, comme nous l'avons déjà dit, avait écrit à Cormenin qu'avec Paul-Louis Courier ils étaient les seuls écrivains qu'il connût. Dans cette flatterie à l'adresse de Cormenin il se calomniait lui-même. En dépit de ces éléments livresques Lanson reconnaît dans *Mon Oncle Benjamin* « un récit de pur goût voltairien, alerte, narquois, mordant. » (2)

Il semble bien que Tillier ait subi l'influence des *Nouvelles genevoises* de Rodolphe Toepffer (1789-1846) alors très répandues en France, et surtout celle de la *Bibliothèque de mon oncle* (1832). Cette œuvre, bien différente de *Mon Oncle Benjamin* par le sujet, en est toute proche par l'allure du récit et la manière de conter. L'héroïne du *Presbytère* de Toepffer s'appelle Louise et elle aime à écrire des lettres comme la Louise dans *Belle Plante et Cornélius*, le second roman de Tillier. Mais le portrait de l'héroïne de Toepffer est d'une psychologie beaucoup plus poussée que celui de l'héroïne de Tillier. Il est possible encore que Tillier ait connu les *Nouvelles humoristiques* de E. T. A. Hoffman (1776-1822) par la traduction de 1829.

Mais plus qu'à tout autre, Tillier est redevable à Pigault-Lebrun dont *Mon Oncle Thomas*, roman écrit en 1799, ressemble comme un frère à *Mon Oncle Benjamin*. C'est une phrase de Tillier dans *Comment le Capitaine eut peur* qui nous a aidé à découvrir cette ressemblance : ... « Ducray-Duminil l'auteur de

(1) *Belle Plante et Cornélius*, p. 38.

(2) Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 1012.

l'Enfant de la Forêt, a établi comme un axiome que minuit est l'heure du crime. » (1) Dans son *Roman français au XIX^e siècle*, André Le Breton constate que « de la Révolution est sorti le roman populaire appelé à prendre par la suite un si vaste développement ; il en est le produit brut. A ses débuts, il s'est partagé en deux courants, roman bouffon d'une part, roman sinistre de l'autre : le premier s'est formé avec Pigault-Lebrun, le second avec Ducray-Duminil. » (2) Ainsi les deux contes de Tillier ont trouvé une de leurs sources chez Ducray-Duminil, tandis que *Mon Oncle Benjamin* est librement inspiré de *Mon Oncle Thomas* de Pigault-Lebrun.

La ressemblance des titres n'est assurément pas fortuite. L'analogie se poursuit : au chapitre I de *Mon Oncle Thomas* : « Ce que c'est que cet oncle » correspond le chapitre I de *Mon Oncle Benjamin* : « Ce qu'était mon oncle. » *Mon Oncle Thomas*, chapitre II : « Mon Grand-père Ribouard et ma grand-maman Rosalie s'épousent tout de bon » ; chapitre II de *Mon Oncle Benjamin* : « Pourquoi mon oncle se décide à se marier. » Au deuxième chapitre du livre de Pigault-Lebrun on relève cette phrase : « au bout de six mois de mariage Rosalie se trouva grosse des faits... » Au premier chapitre de *Mon Oncle Benjamin* : « au bout de six ans de mariage, elle avait cinq enfants tant garçons que filles. » Puis : « Mon oncle... prend la parole... » (3) et pendant toute une page il explique comment il a voulu faire ceci, comment... comment... comment... Ce qui rappelle les titres des chapitres de *Mon Oncle Benjamin*. Les formules sentencieuses dans *Mon Oncle Thomas* sont de la même venue que celles de *Mon Oncle Benjamin*. Ainsi : « Payer n'est rien, madame ; il faut encore avoir l'air d'avoir raison. » (4)... « Comme une bonne action ne me coûte rien, quand elle s'accorde avec mes intérêts. » (5) ... « La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile. » (6)... « Mon oncle se fait capucin... » (7) ... « Mon digne oncle... » (8)

(1) Tillier, *Œuvres*, t. II, p. 282.

(2) Le Breton, *Le Roman français au XIX^e siècle*, p. 73.

(3) Pigault-Lebrun, *Mon Oncle Thomas*, t. I, p. 63.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 172.

(5) *Ibid.*, p. 123.

(6) *Ibid.*, t. 2, p. 62.

(7) *Ibid.*, t. 3, chap. 7.

(8) *Ibid.*, t. 2, p. 91.

Mais, ce qui est plus significatif encore et révélateur d'une filiation littéraire c'est la manière dont Lebrun se met en scène exactement comme le fera Tillier : « Oui, Monsieur le caustique, des réflexions philosophiques sortirent du cerveau de mon oncle. On peut être philosophe sans le savoir, par la même raison que tel qui se croit philosophe, n'est quelquefois qu'un sot. » (1) Ainsi Benjamin et Thomas sont des philosophes.

Les aventures de Thomas l'entraînent fort loin, tandis que celles de Benjamin restent à Clamecy et à ses environs. Mais, il est vrai, après la lecture de *Mon Oncle Thomas* on n'en est pas moins convaincu que c'est ici que Tillier a puisé à pleines mains. Les traits d'esprit sont analogues. Toutefois il faut reconnaître que Tillier a su apporter des modifications et des améliorations au roman populaire, ce qui est d'ailleurs fort naturel puisqu'il écrivit *Mon Oncle Benjamin* quarante-trois ans après son précurseur. Mais le fond du roman a subi l'influence de cet « auteur gai » du XVIII^e siècle « irrégulier, âme sensible, et polisson », et qui se distingue par « la gaieté faubourienne. » (2) Il est Voltairien sous une forme crue. *Mon Oncle Thomas* n'est pas exempt de vulgarités. Tillier, heureusement, n'a pas trop suivi son modèle dans cette voie.

A côté des emprunts littéraires que nous avons signalés, Tillier fait des emprunts à l'état civil, à la tradition locale et familiale. Dans ses interventions personnelles Tillier n'hésite pas à recourir à l'actualité. Ainsi écrit-il dans l'édition pré-originale de *Mon Oncle Benjamin* (3), au sujet de la prémonition de M. Minxit à l'égard de sa fille ; « Pourquoi les âmes n'auraient-elles pas entre elles des moyens de communication qui nous sont encore inconnus ? Avant que le télégraphe fût inventé, qui eût cru que la pensée pouvait en quelques minutes traverser des provinces ? Pourquoi l'âme ne rayonnerait-elle pas comme des corps lumineux ? Pourquoi ne jetterait-elle pas ses émanations autour d'elle comme des fleurs ? Pourquoi, enfin, la pensée ne produirait-elle pas des ondulations dans le fluide qui nous enveloppe comme les corps sonores ? L'homme nie, par l'amour-propre, ce qu'il ne comprend pas ; mais nier, ce n'est pas réfuter.

(1) *Ibid.*, t. I, p. 201.

(2) Le Breton, *ibid.*, p. 73.

(3) Supprimé dans l'édition de 1843.

Le magnétisme n'est encore qu'une science des faits ; mais attendez que ces faits soient expliqués et je vous expliquerai à mon tour pourquoi M. Minxit était ce soir-là malade d'une inquiétude extraordinaire. (1) » L'origine de ces lignes se trouve dans une « séance magnétique des professeurs du Magnétisme, » (2) dont Tillier termine ainsi le compte-rendu : « Voilà, Mesdames et Messieurs, ce qu'a vu le feuilleton. Il a cru devoir dresser à sa manière un procès-verbal des faits ; maintenant, croyez au magnétisme, ou n'y croyez pas, cela lui est bien égal. » (3)

Sous l'empire de ces influences diverses, Tillier a su communiquer la vie à son Benjamin, et recréer pour nous la vie du Clamcy d'avant la révolution. Il a doté son personnage de traits tellement précis et d'une telle puissance de réalisme qu'il est resté plus vivant que son auteur. *Mon Oncle Benjamin* est célèbre : Claude Tillier est presque inconnu. Dans la littérature française si riche en créations de types originaux, conçus comme l'expression générale des tendances, des vertus et des vices humains, Benjamin prend place comme représentatif du Français discuteur, raisonneur, mystificateur, orgueilleux devant le riche et le puissant, humble envers le pauvre et le misérable qui souffre. Le personnage est digne de sa réputation. Le roman dont il est le centre, en dépit de digressions et de longueurs, a une délicate fraîcheur, une verve éblouissante et présente deux qualités aussi rares que précieuses : l'humour et l'amour de l'humanité.

(1) Gerin, *Variantes de mon Oncle Benjamin*, 1903, p. 24.

(2) *L'Association*, n° 39, 15 mai 1842, p. 2.

(3) *Ibid.*, n° 42, 26 mai 1842, p. 2.

CHAPITRE V

LE JOURNALISTE

1. Deux contes.

Tillier a écrit deux contes qu'il a fait paraître au feuilleton de l'*Association* sous le titre général de *Chronique Nivernaise*. Le premier intitulé *Comment le Chanoine eut peur* fut publié le 25 janvier 1841 ; le deuxième qui fait suite au premier s'appelle *Comment le Capitaine eut peur* les 12, 26 et 29 mai 1842. Ces deux contes ne sont autre chose que deux reprises différentes de la lettre fameuse — véritable bijou littéraire — de P. L. Courier à M^{me} Pigalle qui avait refait la charmante nouvelle 34 de l'*Heptaméron*. (1) « Un jour je voyageais en Calabre, etc. » Tillier s'inspire également du roman sinistre de Ducray-Duminil dont il emprunte la formule : « Minuit est l'heure du crime. » Dans le premier récit le Chanoine raconte à son neveu le capitaine une aventure de ses premières années de sacerdoce dans un petit village du Nivernais, proche d'Entrains, peu de temps avant la révolution. Le Chanoine développe avec art, avec humour et une grande vraisemblance psychologique tous les sentiments qui agitaient son âme au moment qu'il croyait bien être son dernier puisqu'il se trouvait au pouvoir d'un de ses paroissiens, chenapan de la pire espèce, Papa Dinot, dont il avait dénoncé les méfaits en chaire. Au dénouement, le père Dinot présente au Chanoine une grande tranche de sanglier où le Chanoine, en raison de l'obscurité de la cave avait pensé reconnaître les restes de la victime précédente de son farouche paroissien. Récit dont la morale forme une variante du « Garde-toi tant que tu vivras

(1) Lanson, *Hist. litt.*, p. 911.

de juger des gens sur la mine, » de La Fontaine. (1) Ce conte vaut surtout par la vivacité et le naturel du dialogue et par la vérité des descriptions. De plus, il apporte une nouvelle preuve du grand amour de Claude Tillier pour la nature et pour son petit pays. On y rencontre une personnification de la route qui n'est pas sans agrément. « La route de Clamecy à Cosne se promenait çà et là comme un homme qui n'est pas pressé ; elle se prélassait sous la voûte majestueuse des chênes, flânait entre les gazons, allait d'un village à l'autre, tantôt s'élargissant, tantôt se rétrécissant, déchirée par de profondes ornières, incurables blessures que l'art du cantonnier ne savait pas encore cicatriser ; quelquefois, elle se séparait comme un fleuve en deux branches qui allaient se rejoindre à quelque distance de là, après avoir formé de frais îlots de verdure ; c'était une route enfin, qu'on perdait et qu'on retrouvait dix fois avant d'arriver à son gîte. » (2) Ce conte fait partie d'un recueil d'hommages à C.-F. Denecourt, d'Auguste Luchet, mais on a transposé le personnage du Chanoine des bois de la Nièvre à la Forêt de Fontainebleau. (3) Il existe une traduction américaine de ce conte en date de novembre 1875. Il est cité comme un exemple de l'humour pur et tendre d'un esprit enjoué aussi naturel et sincère qu'il est brillant. (4)

Le pendant du conte du Chanoine est deux fois plus long et suit de beaucoup plus près la lettre de Courier. Cette fois c'est le Capitaine qui raconte une de ses aventures du temps qu'il était fourrier. Notons que Tillier lui-même s'était élevé jusqu'au grade de fourrier pendant son service militaire. Le lieu de l'action, cette fois, s'élargit et s'étend de Clamecy jusqu'à Autun où le fourrier passe une nuit pareille à celle que raconte Courier. Dans ces pages « Tillier développe cette idée simple que le Morvan ce n'est pas la Suisse, mais que c'est le Morvan. Il faut l'aimer plutôt que l'admirer. » (5) Gracieuses, fraîches et vivantes les descriptions de Tillier sont aussi pittoresques par les costumes des paysans que par l'évocation des paysages du Morvan. La personnification de « Monseigneur du Ruisset » est un véri-

(1) La Fontaine, *Fables*, Livre VI.

(2) C. T., *Œuvres*, t. II, p. 239.

(3) Luchet, *Hommage à C. F. Denecourt*.

(4) Harney, *A French Provincial Writer*. Lippincott, nov. 1875, p. 615.

(5) J. Renard, *Préface de Belle-Plante et Cornélius*, p. xxii-xxiii.

table morceau d'anthologie. Comme dans *Belle Plante et Cornélius* on y relève certains anachronismes. « Comme je n'étais pas chemin de fer, dit en commençant le capitaine, que je n'étais pas obligé de relier les grands centres de production, de suivre le lit des rivières comme un chien hydrophobe, de percer les montagnes de part en part comme une taupe, et d'enjamber les vallées sur un viaduc, que d'ailleurs une pente de deux ou trois millimètres par mètre ne me faisait pas peur, je me décidai pour le Morvand. » (1) Au moment de la publication de ce conte, Tillier venait d'écrire et de publier plusieurs articles de fond sur les chemins de fer : il n'a pu se tenir d'introduire quelques idées sur la locomotion nouvelle dans un conte qui se plaçait vers 1800. Ce conte permet d'apprécier la différence essentielle entre Courier et Tillier. Le peu de matière emprunté à Courier est développé et allongé et dépasse six fois la longueur de l'original. Le goût de Tillier pour les comparaisons est peut-être trop visible. Toutefois il y a dans ces contes de grandes qualités : la vivacité du dialogue, ce don si français et la délicate fraîcheur des descriptions du Morvan si personnelles, si pleines de sentiment que Jules Renard appelle Tillier « un paysagiste sentimental. » (2)

* * *

2. Les idées sociales.

Avant d'aborder l'autre roman de Tillier, d'une inspiration si différente, il importe d'étudier en Claude Tillier le journaliste. Nous avons vu que le sentiment essentiel dont fait preuve l'auteur de *Mon Oncle Benjamin* c'est l'amour de l'humanité et du peuple. Tillier, en effet, aima le peuple d'instinct. Né dans ses rangs, n'était-il pas pauvre parmi les plus pauvres ? Sa raison aussi lui faisait aimer le peuple en qui il admirait l'auteur et la cause des grands événements de 1789 et de 1830. De plus, son sens de la justice l'inclinait à l'amour des humbles : il croyait comme Rousseau à la valeur morale et à la capacité intellectuelle du peuple et il fut navré que le gouvernement de juillet ne respectât pas ses promesses formelles sur la souveraineté de la presse. Cet amour du peuple était chez lui complété par

(1) C. T., *Œuvres*, t. II, p. 257.

(2) J. Renard, *Préface de Belle Plante et Cornélius*, p. xxii.

une haine implacable mais raisonnée de la bourgeoisie qu'il considérerait comme la persécutrice des petits. Toutefois dans ses travaux à l'*Association*, il ne laisse pas sa haine aveugler sa raison ou son sens de la justice. C'est pour cela qu'il repousse formellement à plusieurs reprises les doctrines communistes, révolutionnaires et dictatoriales par un raisonnement juste et qui montre une franche largeur d'esprit : « Mais le droit de propriété et le droit d'hérédité qui le complète, sont les deux dernières nécessités auxquelles l'homme social pourra se soustraire. La communauté des propriétés, si elle peut subsister, ne peut subsister qu'avec la communauté des existences ; alors vous ôtez à l'homme son moi, son impénétrabilité ; au lieu d'être un tout, il n'est qu'une partie ; la vie intérieure et la vie de famille disparaissent, la nation n'est plus qu'une vaste communauté... L'existence du père ne se lie plus à celle des enfants ; elle ne cesse de se continuer dans la leur par la transmission des propriétés ; vous ôtez à la vie de l'homme son plus doux charme, au travail son plus puissant attrait, et à l'industrie qui vit d'égoïsme, son plus énergique ressort... Les communistes se défient de la presse, nous nous défions des hommes qui ne peuvent marcher aux clartés de la presse ; car la presse est un vaste réverbère allumé sur une nation et que les voleurs de libertés craignent, comme les voleurs d'argent craignent les réverbères allumés dans nos rues, L'homme qui veut asservir un peuple, commence toujours par se débarrasser de la presse. Les tyrans faibles et adroits l'enchaînent ; les tyrans forts et hardis l'assassinent. »

« Les communistes veulent substituer à la souveraineté du peuple une dictature prise dans le sein de leur parti. Pour nous, nous ne voulons pas plus du despotisme en blouse que du despotisme en manteau royal. Nous voulons le peuple grand, libre et heureux ; nous ne le voulons pas tyran. C'est pour l'égalité politique que nous combattons ; nous sommes convaincu qu'une nation est libre autant qu'elle peut l'être, lorsque tous les citoyens jouissent des mêmes droits ; qu'au delà de cette liberté la société cesse presque d'être possible, que la vie du sauvage recommence et avec elle l'anarchie, qui n'est autre chose que le droit partiel du plus fort. » (1) Il convient ici de signaler que

(1) *L'Association*, n° 48, 17 juin 1841, p. 1.

Max Cornicélius constate à deux reprises que Tillier est un anarchiste dans le sens général du mot. (1) Dans la page que nous venons de citer Tillier lui-même réfute cette accusation que rien dans tous ses autres écrits ne vient appuyer. Le fait que Pfau, le traducteur allemand de *Mon Oncle Benjamin* fut en rapport avec Proudhon, que le traducteur américain, Tucker, professa des théories anarchistes nous semble en dehors de la question. De plus, le patriotisme de Tillier était aussi profond que sincère. S'il voyait dans le communisme une illusion hostile au progrès, combien à plus forte raison devait-il repousser l'anarchisme, mortel à la civilisation même ? On sait que Tillier, d'après les on-dit, avait la réputation d'être peu sociable mais tirer de là, la conclusion qu'il fut anarchiste, c'est évidemment aller trop loin. Tillier, sans doute, était peu courtois et peu sociable avec ses ennemis, mais avec ses amis il se montrait très poli, très aimable et d'une affabilité charmante.

Tillier a expliqué sa compassion pour le genre humain et dit en quoi il était d'accord avec les communistes : « Toutefois, il y a, entre les communistes et nous, des points de contact que nous aimons à reconnaître. Comme eux nous avons des larmes pour cette incessante misère qui écrase les classes inférieures de la société. Hélas ! cette boue humaine qu'on appelle le pauvre, c'est le limon dont sont faits des rois. Nous chercherons quelque chose à jeter pour pâture au vautour de la faim qui dévore les entrailles de tous ces infortunés mais, ce quelque chose, où le trouver ? où le prendre ? quelle parole, si puissante qu'elle soit, peut créer un grain de blé ? où est le Jésus-Christ qui fasse encore pour eux des miracles ? peut-être faudrait-il que l'industrie fût exercée au lieu d'être exploitée ; qu'on détronât l'autocratie des capitaux, et qu'on lui substituât l'association du travail, qu'un gouvernement véritablement populaire prît des mesures pour augmenter le salaire des travailleurs et leur donner toujours du travail. Mais, pour arriver à cette réforme, c'est par la réforme électorale qu'il faut passer ; et au lieu de nous seconder dans la tâche que nous avons entreprise, les communistes nous font obstacle. Ces imprudents novateurs ne s'aperçoivent pas qu'en voulant faire marcher le siècle par

(1) Cornicélius, *Claude Tillier*, p. 366, 367.

enjambées, ils l'effarouchent, et courent risque de le faire rétrograder. » (1) Après avoir réfuté la chimère du communisme, Tillier exprime son amour de l'humanité selon le dogme socialiste en faveur à son époque. Idées qu'il tire de Pierre Leroux, de Louis Blanc et d'autres réformateurs du temps, avancées peut-être, mais généreuses et constructives : l'amélioration de la condition des pauvres formait un programme qui pouvait être accepté par les plus conservateurs. Tillier ne voit aucun avantage dans la théorie de « faire payer les riches » ; il croit au contraire à une forme de socialisme où la liberté personnelle serait respectée et où l'amélioration de la condition humaine serait obtenue au fur et à mesure, par un lent effort et non par la force. Il avait une telle confiance dans la valeur de la suprématie du nombre qu'il fait dire à Benjamin : « La majorité, vois-tu, mon ami, c'est plus fort que tout le monde, cela. Mets dix philosophes d'un côté et onze imbéciles de l'autre, les imbéciles l'emporteront. » (2) Encore ajoute-t-il, au sujet de la révolte des habitants de la Catalogne : « Mais les intérêts des minorités doivent s'effacer devant les volontés de la majorité ; sans cela il n'y aurait ni gouvernement ni nation possible. » (3) Pour Tillier, la pierre de touche, c'est la réforme électorale par laquelle la souveraineté du peuple serait appliquée intégralement et en vertu de laquelle par conséquent la majorité des 32.000.000 de Français dirigerait le pays au lieu d'être gouvernée par la majorité de 2.000.000 d'électeurs censitaires. Cette réforme, d'après Tillier, amènerait nécessairement la réforme parlementaire qu'il souhaitait ardemment. Il s'éleva surtout contre l'existence des députés fonctionnaires dans lesquels il voyait le plus grand ferment de corruption gouvernementale. Qu'il obéit ici à des motifs personnels aussi bien qu'à ses sentiments patriotiques, cela est évident puisque Dupin avait su s'assurer cinq postes rémunérés en plus de son mandat électoral. A l'occasion d'un projet de loi présenté par Ganneron, Tillier écrivit : « Selon nous la loi ne doit pas avoir de confiance dans la probité des hommes ; elle doit les supposer encore pires qu'ils le sont ; leur faire une obligation de la vertu et ne laisser à l'exis-

(1) *L'Association*, n° 48, 17 juin 1841, p. 1.

(2) *Mon Oncle Benjamin*, p. 74.

(3) *L'Association*, n° 102, 22 décembre 1842, p. 1.

tence du vice aucune des possibilités qu'elle peut lui soustraire. Nous ne voyons pas pourquoi ce qui est bon pour un peuple ne serait pas bon pour ses représentants... La loi proposée par M. Ganneron met les députés à l'abri des corruptions ministérielles. » (1) Ces mots semblent un peu étranges dans la bouche de Tillier, qui comme Rousseau, croit à la bonté naturelle des hommes, surtout dans les couches inférieures de la société. Mais il faut tenir compte de l'influence de Lamennais qui a atténué l'excès de naïveté de ses idées sur ce sujet. L'*Association* cite fréquemment Lamennais dans ses « feuilletons » et dans ses « variétés » et les idées de Tillier reflètent cette influence subie surtout au point de vue social. Comme Lamennais, Tillier, malgré son tempérament fougueux, a toujours prêché le progrès et l'amélioration des conditions sociales par les moyens légaux.

LA GRÈVE DES FLOTTEURS.

Tillier travaille d'abord pour l'affranchissement politique du peuple composé « non seulement des prolétaires, des hommes dépourvus de toute propriété, mais de la nation entière, à l'exception de deux cent mille privilégiés. » (2) Nous n'avons trouvé qu'une occasion où Tillier se soit occupé de l'affranchissement économique du peuple, c'est au sujet d'une discussion à Clamecy, entre les floteurs et leurs patrons, les entrepreneurs de flottage, sur une question de tarif. Jusqu'aux environs de 1830, les floteurs recevaient trois francs par jour à partir du moment où ils quittaient le port de Clamecy jusqu'à celui où ils arrivaient à Paris avec leur train de bois. Vers 1830, en raison de l'augmentation du nombre des floteurs, les patrons avaient décidé de ne payer les trois francs par jour que pour les journées où le train de bois marchait réellement vers Paris, c'est-à-dire que si les floteurs étaient obligés de s'arrêter à cause des basses-eaux ils n'étaient pas payés. Sous la pression des conditions économiques de l'époque, les floteurs acceptèrent. Mais en 1841 ils s'entendirent pour ne plus travailler jusqu'au rétablissement de l'ancien tarif. « Ils n'eurent recours pour former leur association ni aux sollicitations, ni aux menaces... Ils n'exercèrent pas contre

(1) *L'Association*, n° 14, 17 février 1842, p. 1.

(2) Lamennais, *Œuvres*, t. 9, p. 302.

leurs adversaires d'odieuses représailles, tout ce qu'ils voulaient, c'était qu'on leur restituât l'ancien tarif. » (1) Ils adressèrent leur pétition au Préfet de la Nièvre en demandant que leur « syndic » fût leur représentant auprès des patrons et que par ce « syndic » tous les frotteurs fussent envoyés à tour de rôle sur le port de Clamecy

Tillier dans son compte rendu exprime une vive admiration pour cette entente parmi des hommes du peuple « Nous n'en sommes pas encore à l'égalité politique, dit-il, et eux, ils en sont déjà à l'égalité sociale. » (2) Malgré sa sympathie très naturelle pour cette classe de la société dont les 3 francs par jour n'étaient pas excessifs quand on considère le caractère ardu de leur travail saisonnier, Tillier sait se garder de toute passion et demeurer impartial : « Selon moi, dit-il, les flotteurs ont pris une fausse route. Le Gouvernement ne peut pas, d'après les lois qui existent, tarifier le salaire des ouvriers et imposer ce tarif à ceux qui les emploient ; ... il ne peut pas davantage imposer aux industriels l'obligation de se servir d'ouvriers en l'habileté desquels ils n'auraient pas confiance. Les faiseurs de flottage ne manqueraient pas de lui dire : « Mais, puisque vous tarifiez le salaire de nos flotteurs, tarifiez donc aussi le prix que doivent nous payer les marchands pour un décastère de bois transporté à Paris, et répondez-nous des sinistres que peut nous occasionner l'inexpérience des ouvriers que vous nous forcez d'employer. » (3)

C'est donc au commerce lui-même que les flotteurs auraient dû adresser leurs réclamations. Les marchands de bois ont intérêt à ce que ces contestations entre la main-d'œuvre et les capitaux cessent enfin... Ils ont besoin pour l'exploitation de leur industrie que l'union règne entre les flotteurs et les faiseurs de flottage. Ils pourraient très bien prendre sous leur patronage le règlement proposé par les flotteurs et ils ne traiteraient plus avec les faiseurs de flottage qu'à la charge par eux de se conformer au nouveau règlement... D'autre part, les flotteurs pourraient très bien se réunir par sociétés de cinq à six individus et former ainsi la monnaie d'un faiseur de flottage. Ils n'auraient pas sans doute à leur disposition tous les capitaux qui leur

(1) *L'Association*, n° 31, 18 avril 1841. Feuilleton.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

seraient d'abord nécessaires mais le travail, l'intelligence et la probité sont un fonds sur lequel on prête volontiers, et les floteurs sont riches de ce fonds... Quoi qu'il en soit il importe à l'approvisionnement de Paris que ces contestations se terminent promptement et cette considération engagera peut-être le gouvernement à intervenir auprès des marchands de bois. » (1)

Ainsi en même temps qu'il donne son assentiment à l'association des floteurs, Tillier réprouve l'appel au gouvernement. Spectateur désintéressé il recommande les pourparlers directs entre les marchands de bois et les ouvriers. L'indépendance de Tillier se révolte ici contre l'excès de l'ingérence gouvernementale. Mais son idée la plus originale c'est sa suggestion tendant à ce que les floteurs s'improvisassent petits patrons eux-mêmes en réunissant leurs tout petits capitaux pour devenir faiseurs de flottage. L'opération préconisée fait prévoir nos sociétés coopératives d'aujourd'hui. Ici encore on doit reconnaître que les idées de Tillier sont saines et constructives. La critique contre l'embauchage des ouvriers à tour de rôle montre son esprit de justice et son bon sens : les droits et les devoirs des patrons sont aussi fondés que les droits et les devoirs des ouvriers.

LE MACHINISME.

Puisqu'il est ici question des idées sociales et économiques de Tillier, il importe de noter sa prescience sur l'avenir du machinisme et de rappeler comment il intervint dans un débat sur ce sujet entre Lacretelle et Lamartine tous deux membres de l'Académie de Mâcon. Lacretelle dans une séance de l'Académie s'était plaint que la fumée des usines salissait l'azur du ciel et que les grandes routes rompaient l'harmonie du paysage. Dans une improvisation fort brillante, Lamartine avait réfuté ces idées et affirmé que c'étaient les machines qui faisaient la force de l'homme et lui donnaient la supériorité sur les animaux. Tillier, tout en admettant les avantages des machines, reconnaît cependant qu'il doit y avoir un terme à leur développement et que « nous ne sommes pas bien sûr que ce terme ne soit pas déjà dépassé. » En admettant qu'avec les machines on produise à meilleur marché et que la consommation augmente d'autant,

(1) *L'Association*, n° 31, 18 avril 1841. Feuilleton.

celle-ci a une limite comme toute autre chose. « Quand ce maximum sera atteint, ... si vous supprimez encore des multitudes d'ouvriers en créant de nouvelles machines, que deviendront vos travailleurs ? ... Dans toutes les sociétés les pauvres travaillent pour les riches. Du moment qu'à l'aide de quelques kilogrammes de charbon et de quelques roues de fonte, vous supprimerez le travail des pauvres, où ceux-ci prendront-ils du pain ? Ils mendieront ; et vous qui les avez faits mendiants, vous les emprisonnerez... Que fera cette pauvre famille chassée de l'atelier où elle avait vécu jusqu'à ce jour ? Elle se créera une autre industrie, n'est-ce pas ; mais une industrie se trouve-t-elle dans le creux d'un pavé ou au coin d'une borne ? Ne voyez-vous pas que dans toutes les industries on s'étouffe et qu'il n'y a plus de place pour les derniers venus ? S'il y a maintenant en Angleterre des bandes de malheureux qui errent à travers les rues des cités, n'est-ce pas parce que les machines leur ont pris leur travail et qu'on n'a plus besoin de leurs bras ? En France même, où l'industrie est moins développée que chez nos voisins d'outre-mer, l'abus des machines ne se fait-il pas quelquefois sentir d'une manière déplorable ? Aussitôt que le commerce se ralentit, nos villes manufacturières sont pleines d'une multitude d'ouvriers qui sont obligés d'attendre dans l'inaction et dans la misère que le trop-plein des magasins se soit écoulé. » Cette page prophétique est de 1842.

« Nous serions fâchés qu'on nous prît pour des ennemis aveugles des machines ; nous en réclamerons le développement tant qu'il sera proportionné aux besoins de la population ; mais qu'il nous soit permis aussi de nous préoccuper de l'avenir de nos travailleurs. Nous pouvons, ce nous semble, sans qu'on nous accuse d'un excès de circonspection, craindre pour eux cette concurrence incessante que la vapeur leur fait depuis vingt ans. Nous ne sommes pas éblouis de cette richesse factice qu'étale l'Angleterre ; la faim à côté de l'opulence nous semble une hideuse chose, et pour nous, la nation la plus prospère est celle où tous les citoyens trouvent place au banquet commun. » (1)

Nous ne pouvons qu'admirer ici le bon sens et la prévoyance de Tillier. Le défenseur des travailleurs a réduit à ses vraies

(1) *L'Association*, n° 79, 20 octobre 1842, p. 1.

proportions ce problème toujours actuel et chaque jour plus aigu. A ce propos remarquons que M. G. Duhamel a émis le vœu qu'on interdise les inventions pendant cinq ans... A cet égard comment ne pas exprimer ici notre admiration pour la France qui a su concilier dans la mesure du possible, le développement du machinisme avec ses doctrines humanitaires. A notre arrivée en France, nous avons à maintes reprises demandé pourquoi l'on faisait appel à la main-d'œuvre pour telle ou telle chose plutôt qu'à la machine plus rapide et plus économe de l'effort humain. Nous comprenons mieux aujourd'hui l'avantage social qui résulte de l'introduction lente de la machine dans l'industrie et à notre avis à cause de cela, l'opinion de Tillier sur la nation la plus prospère s'applique à la France d'aujourd'hui où si tous les citoyens ne trouvent pas place « au banquet commun » il y a quand même moins d'écart entre l'opulence et la pauvreté qu'ailleurs.

LE CHEMIN DE FER.

Les réflexions de Tillier sur les chemins de fer nous offrent un autre exemple de sa largeur d'esprit et de sa sollicitude pour l'amélioration du bien-être de tous. Vers 1842 la Nièvre et la Bourgogne étaient en un vif émoi au sujet de l'établissement de la grande ligne Paris-Lyon-Marseille : passerait-elle par Dijon ou par la vallée de la Loire ? Naturellement Tillier fit valoir toutes les raisons pratiques, économiques et militaires qui militaient en faveur de la vallée de la Loire. Mais malgré son amour de sa petite patrie, il pense à la France : « La question des chemins de fer a été une arène où tous les départements sont venus lutter pour leurs intérêts particuliers. L'intérêt de la France est le seul auquel on n'ait pas songé... Obtenir pour soi, n'était pas assez, il fallait encore enlever aux autres ; c'est ainsi que Marseille voulait détourner d'Arles la ligne de Paris à la Méditerranée... Pour amoindrir le choc que portera à la fortune des départements le nouveau mode de communication, et ne point détruire la rivalité des industries, il faudrait que les lignes de chemin de fer formassent un vaste et véritable réseau autour de la France, qu'aucun département n'en fût déshérité et que tout le pays qui les paie en profitât également. Ce serait, à la vérité, une entreprise gigantesque, qu'un siècle ne suffirait peut-être pas pour achever. Mais qu'importe ? L'égoïsme et l'intérêt par-

ticulier seuls, sont pressés ; pour les nations, elles attendent avec patience et aiment mieux faire bien, mais lentement, que de faire mal et vite, parce que l'avenir leur appartient. » (1) Il nous semble que le censeur des mœurs politiques et administratives dont l'œuvre en général donne l'idée d'une critique plutôt malveillante, démontre qu'il a une vision large et constructive et qu'il est animé de l'esprit de justice.

LA CENTRALISATION.

Toutefois sa logique égare quelquefois Tillier malgré le sens inné qu'il a de la justice. Le projet de Jaubert réclamant un crédit de 13 millions et demi de francs pour l'achèvement du Louvre, l'incline à protester contre une telle initiative : « Le Louvre n'est pas un monument d'utilité publique ; les constructions qu'on se propose d'y ajouter n'auront pour but que d'embellir Paris. Or, obliger tous les Français à contribuer de leur bourse aux embellissements de la capitale, n'est-ce pas comme si on forçait les habitants d'un département à contribuer aux frais d'embellissement du chef-lieu. Y a-t-il en cela de la raison et de la justice ? » (2) Cette idée, visiblement, l'obsède. L'année précédente dans un compte rendu de la *Centralisation* de Timon n'avait-il pas écrit déjà ces lignes de rancune : « Aux yeux des étrangers, Paris est tout ; Paris est la capitale, non d'Europe, si vous voulez mais des Européens. Qui dit Paris, dit la France... Paris, ce cerveau monstre, qui a des bras et des jambes, qui est à lui seul tout le corps social me fait peur. » (3) Tillier au fond, n'avait-il pas un peu d'aversion pour cette belle ville qu'il avait connue à vingt ans et où il avait souffert de la faim ?

Cependant dans ce même article, suivant sa méthode habituelle après le mal qu'il dénonce il indique le remède qu'il préconise : « J'aime mieux, pour centraliser nos populations ces grandes voies de communication qui courent, qui enjambent les départements, qui mettent le nord à côté du midi, l'Océan au pied des Alpes, l'embouchure du Rhin dans les eaux de la Méditerranée, qui donnent enfin des bottes de sept lieues au

(1) *L'Association*, n° 39, 15 mai 1842, p. 1.

(2) *Ibid.*, n° 18, 12 mars 1843, p. 1.

(3) *Ibid.*, n° 36, 5 mai 1842, p. 3.

commerce et à l'industrie. » (1) Rêve qui ne fait que commencer aujourd'hui à devenir réalité, mais la centralisation que Tillier se proposait d'empêcher s'étend de plus en plus.

3. La Réforme de l'Enseignement.

Après la réforme électorale, la réforme de l'enseignement est la préoccupation majeure de Tillier journaliste. Chose bien naturelle de la part d'un ancien instituteur. Les deux questions sont d'ailleurs connexes. Comment réclamer le droit de vote pour des citoyens dépourvus des connaissances les plus élémentaires, de l'orthographe et de la lecture ? « C'est par l'éducation du peuple que doit commencer toute réforme. Tels sont les hommes, telles sont les institutions. » (2) Avant d'énoncer ses propres idées, Tillier fait le procès du système en vigueur : « Il y a en France deux éducations, l'une pour quelques-uns, l'autre pour les pauvres ; l'éducation universitaire, qui mène aux emplois et aux professions lucratives est généreusement rétribuée ; on lui donne des professeurs à souhait... Elle est ruineuse pour le budget des petites villes. » (3) « Le Collège de Clamecy coûte 6.000 francs à la ville et il y a des années où le professeur de troisième n'a qu'un élève sous sa férule ; ainsi l'éducation universitaire de cet élève, pour une année, coûte 1.200 francs à la ville et l'éducation de tout le peuple ne coûte que 400 ou 500 francs. » (4).

L'EDUCATION CLASSIQUE.

Il critique sévèrement l'éducation classique qu'il considère comme surannée parce qu'elle avait été instituée pour un temps où il n'y avait pas de peuple. « Nous avons bien à faire, ma foi, nous, hommes d'action et de mouvement, nous qui avons une société à régénérer, une liberté à reconquérir et à fonder, un peuple à tirer de la fange, de deux langues mortes que personne ne parle et que quelques-uns seulement comprennent. Est-ce avec du grec et du latin que nous nous ferons des hommes d'Etat,

(1) *L'Association*, n° 36, 5 mai 1842, p. 3.

(2) *Ibid.*, n° 73, 12 septembre 1841.

(3) *Ibid.*, n° 69, 29 août 1841.

(4) *Ibid.*, n° 73, 12 septembre 1841, p. 1.

des généraux, une armée et des citoyens, un peuple enfin qui soit un vrai peuple ? Dépenser millions sur millions pour enseigner le latin à quelques prêtres, à des avocats, à des médecins, n'est-ce pas la plus folle de toutes les prodigalités ? Comme si Dieu n'entendait pas aussi bien le français que la langue des païens, comme si les médecins avaient besoin du latin pour nous guérir ; comme si, parmi les avocats, il y en avait un quart seulement qui eussent une intelligence complète du latin, et comme si les traductions des légistes romains ne pouvaient suffire aux besoins du droit français ! Si d'ailleurs ces professions ont besoin du latin, que ne l'achètent-elles de leur argent ? Pourquoi le font-elle payer au peuple ? Est-il juste que le peuple, qui n'a point le nécessaire, défraie le riche du superflu ? ... Les frivoles talents que l'Université fournit à ses élèves ne sont d'aucun usage dans la vie. » (1) Son zèle pour l'instruction primaire l'égare ici et il fait preuve d'une évidente ingratitude pour ce système d'éducation dont il avait profité comme boursier. N'y a-t-il pas là une certaine rancune personnelle ? et l'écho douloureux de ses déboires comme maître d'étude au Collège de Soissons et au Collège de Clamecy ? Il est possible que ce soit son caractère indisciplinable ou sa propre volonté qui l'aient fait sortir de l'enseignement secondaire ; il est possible aussi que son infériorité dans la connaissance des langues classiques n'y soit pas étrangère. Ainsi s'expliquerait cette animosité contre le système d'éducation qu'il avait subi au lycée de Bourges. Qu'il regrette d'avoir fait des études classiques nous semble évident puisqu'il insiste sur l'idée qu'il avait déjà émise dans ses *Souvenirs d'un Maître d'Etude*. « Dans les villes qui ont le malheur d'avoir une éducation privilégiée, presque tous les ouvriers un peu aisés, égarés par l'amour-propre paternel, mettent leurs enfants au collège et les rappellent à leur atelier quand ils sont arrivés à l'âge de quinze à seize ans. Mais ces pauvres enfants vernissés de latin et dont le sarreau de bure s'est usé au frottement aristocratique de la bourgeoisie, dédaignent la profession de leur père ; ils se font scribes de peur d'être ouvriers. » (2) Tillier, fils d'un serrurier, n'oublie pas la vanité de l'effort qu'il avait dû faire pour rester membre de l'enseignement secondaire.

(1) *L'Association*, n° 73, 12 septembre 1841, p. 1.

(2) *Ibid.*

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Ses critiques de l'enseignement primaire sont plus précises et mieux fondées mais procèdent également de la rancune personnelle, assez excusable dans ce cas si l'on se souvient des difficultés de Tillier avec le Comité cantonal. « L'éducation primaire n'existe encore chez nous, dit-il, qu'à l'état de principe. Sans doute nous avons forcé les communes de lui bâtir à grands frais des écoles ; nous avons voulu qu'elle eût, comme un enfant de bonne maison, un mentor prudent et éclairé ; nous avons rassemblé dans des comités les avocats, les notaires, les pharmaciens de l'arrondissement, pauvres aveugles qui, en voulant la guider, lui meurtrissent les jambes avec leur bâton, et nous l'avons mise sous leur surveillance. Nous n'avons oublié qu'une seule chose... c'était de lui donner une rétribution suffisante et des professeurs. » (1) « Pour un salaire de 200 francs comment peut-on se flatter de rencontrer un habile homme ? Ceux qui entrent dans cette rude et triste carrière, n'ont, pour la plupart d'autre vocation que leur indigence, que l'impossibilité de faire autre chose, souvent même que leurs infirmités. On peut très bien dire de la profession d'instituteur que c'est l'état de ceux qui n'en ont pas... L'instruction primaire entre les mains de pauvres diables qui l'exploitent se réduit à rien ; elle use toute la jeunesse des enfants et ne leur donne rien en échange. Soumis à la surveillance permanente du curé et du maire de la commune, à celle du Comité de canton et enfin à celle du Comité d'arrondissement et de l'inspecteur primaire, si les instituteurs ne remplissent pas convenablement leurs fonctions ce n'est certes pas faute d'être surveillés. » (2) Un compte rendu théâtral fournit à Tillier l'occasion d'un réquisitoire plaisant et moqueur contre l'enseignement primaire, dressé d'après ses propres expériences et observations. Page beaucoup plus éloquente et vivante que ses autres critiques à ce sujet et tableau véridique et pittoresque des difficultés qu'a rencontrées le développement de cet enseignement entre 1830 et 1840. « Faites-vous maître d'école... D'abord la commune vous fera un traitement qui ne peut être au-dessous de 200 francs, mais qui n'ira jamais au-dessus ; à vos

(1) *L'Association*, n° 69, 29 août 1841.

(2) *Ibid.*, n° 32, 21 avril 1842.

fonctions d'instituteur on vous permettra de cumuler celles de secrétaire de la mairie, de marguillier de la paroisse, de tambour de la garde nationale, d'employé des contributions indirectes. Tous ces emplois additionnés sous par sous, centimes par centimes, vous feront un total de 40 francs. En hiver, vous réunirez, les petites filles y comprises, une cinquantaine d'écoliers. Le quart de vos écoliers vous payera mal, l'autre quart ne vous payera pas du tout, à moins toutefois qu'il ne vous paye en mauvaises querelles et en injures. Aussitôt que la violette commencera à poindre le long des haies, que les arbres deviendront blancs et roses, petites filles et bambins s'envoleront aux travaux des champs comme une troupe de petits canards, qu'une poule a longtemps rassemblés autour d'elle, ouvrent leurs ailes et s'envolent lorsqu'ils aperçoivent une rivière.

« Alors vous pourrez vous livrer aux délices de la chasse ou de la pêche, comme un véritable gentilhomme. Peut-être votre femme et vos enfants demanderont-ils du pain, mais alors je vous conseille d'adresser leur supplique à M. le Recteur de l'Académie; voilà comme l'instruction primaire est rétribuée... Et encore, pour conserver ces brillants avantages, il faudra, attendu que la liberté des cultes existe en France, que vous alliez tous les dimanches à la messe; attendu que la presse est libre, qu'il ne vous échappe pas un mot qui ait seulement l'air d'être hostile au gouvernement, que vous abandonniez votre ami s'il est entaché de patriotisme, que vous saluiez M. le Curé du plus loin que vous l'apercevrez et même avant de l'avoir reconnu; que vous ne contredisiez jamais M. le Maire; que vous laissiez à ses poules carte blanche dans votre jardin; que vous soyez, autant que possible, de l'avis des conseillers municipaux, et que, dans les assemblées solennelles de la commune, vous criiez le premier : « Vive Louis-Philippe, roi des Français. » (1)

Pour compléter sa diatribe contre l'enseignement primaire Tillier s'en prend aux inspecteurs. Il n'est guère besoin de dire qu'il ne professe pas plus de tendresse pour eux que pour tous ses autres chefs hiérarchiques. « L'inspecteur est un vrai touriste; il voyage bien plus qu'il n'inspecte; il va d'auberge en auberge, plutôt que de commune en commune. Rarement il

(1) *L'Association*, n° 59, 25 juillet 1841. Feuilleton.

pousse ses excursions au delà de la banlieue des chefs-lieux de canton... Comment irait-il dans ces pays perdus; il n'y a pas de grandes routes qui y mènent, et les frais de transports y sont trop chers.

« Dans les écoles qu'il honore de sa visite, l'inspecteur primaire ne reste jamais plus d'une heure... Le premier soin de l'inspecteur primaire, lorsqu'il se présente dans une école, c'est de s'enquérir de quel degré est le brevet de l'instituteur. Bien souvent même, de peur d'être trompé, il veut voir ce brevet de ses propres yeux. Il s'informe du nombre des élèves reçus dans l'école, soit pendant l'été, soit pendant l'hiver, et du prix moyen de la rétribution. Cela est très important pour la prospérité de l'enseignement primaire ; il prend gravement note de ces renseignements et envoie le tout au Recteur de l'Académie... Il est vrai qu'il fait lire deux ou trois enfants, qu'il en fait calculer deux ou trois autres et qu'il jette un coup d'œil sur les cahiers... Quels renseignements peut-il retirer de ce coup d'œil superficiel et rapide ?... ils (les inspecteurs) se regardent tous comme des espèces de calepins, comme une feuille blanche qu'on fait circuler dans les arrondissements et qui doit en revenir couverte de notes et de chiffres. » (1)

Après tant de critiques, Tillier en vient à ses projets de réformes. Il suggère que le traitement des instituteurs soit mis en rapport avec la dignité et l'importance de leurs fonctions. « Là est toute la prospérité de l'instruction publique. On ne remplit bien une profession que quand elle procure une existence comode ; et la misère est l'ennemie personnelle de tout zèle, de toute activité et de tout progrès. » (2) « Les instituteurs sont des hommes importants entre tous, ils tiennent entre leurs mains l'avenir de la génération future... On attachait autrefois beaucoup d'importance à l'éducation d'un roi, mais l'éducation d'un peuple, ce doit être bien autre chose. Les instituteurs doivent donc être des hommes d'élite ; il faut non seulement qu'ils réunissent des connaissances variées, mais qu'ils aient le zèle qui les met en œuvre et l'intelligence qui les féconde. » (3) Tillier en sa qualité d'ancien instituteur, prend la liberté de donner aux ins-

(1) *L'Association*, n° 32, 21 avril 1842.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, n° 81, 9 oct. 1842.

tituteurs et aux inspecteurs primaires des conseils qui confirment à la fois sa haute valeur comme pédagogue, mais aussi ses généreuses illusions, son optimisme et sa foi robuste dans la perfectibilité de la nature humaine. « Il faut savoir proportionner l'éducation du peuple à ses besoins ; ne lui enseigner qu'un petit nombre de connaissances d'élite..., les lui faire comprendre d'une manière si nette, si précise, qu'elles se gravent dans son intelligence de façon à ne s'effacer jamais. Une fois qu'il aura goûté le fruit de la science, il ne pourra s'en dégoûter ; il consacrera à l'étude les heures de loisir qu'il dépensait auparavant dans de honteuses débauches ; il prendra sur son travail pour s'instruire, et le spectacle dégoûtant de l'orgie se promenant dans nos rues, chancelante de vin, ne viendra plus affliger nos regards. Il faut aux enfants du peuple un langage à leur portée, des explications simples et familières, telles que les donne une mère à un petit enfant ; il faut les interroger sans cesse, exciter leur curiosité, les amener d'inductions en inductions à trouver eux-mêmes la démonstration au lieu de la leur déclamer. » (1)

« Les inspecteurs primaires devraient être eux-mêmes les professeurs des instituteurs soumis à leur surveillance. C'est l'exemple en même temps que le précepte qu'ils doivent mettre sous les yeux. Si nous étions inspecteur, nous laisserions le maître faire sa classe en notre présence, afin de pouvoir nous rendre compte de sa capacité. Après lui avoir fait nos observations, nous nous emparerions de sa petite chaire ; nous voudrions à notre tour être instituteur, nous chercherions à lui montrer comment, avec une simple fable de La Fontaine on peut donner une leçon de morale, de grammaire, de littérature, de physique, d'histoire naturelle, et comment toutes ces choses peuvent se mettre à leur portée ; comment il faut faire en sorte que les enfants devinent eux-mêmes ce qu'on veut leur faire comprendre plutôt que de le leur démontrer. Car alors, qu'arrive-t-il ? C'est que l'enfant ne s'attache plus qu'à retenir les mots pour répondre à la satisfaction du maître et laisser de côté les choses. » (2) Tillier exprime ici des idées nouvelles pour l'époque et pleines de bon sens. Elles ont été appliquées depuis et l'enseignement est devenu plus intéressant et plus vivant. Tillier, dès 1842,

(1) *L'Association*, n° 97, 5 déc. 1841.

(2) *Ibid.*, n° 32, 21 avril 1842.

préconise ce que nous appelons aujourd'hui commentaire ou explication de texte.

Pour Tillier, l'enseignement primaire a plus d'importance que le secondaire et il s'élève contre le système ancien qui à son avis favorisait l'enseignement secondaire aux dépens de l'instruction primaire. « L'éducation primaire a plus que l'autre encore, besoin d'hommes de science et de talent qui la fassent entrer dans la voie du progrès. Elle est appelée à devenir la première de nos institutions. C'est à elle seule que nous pouvons demander cette éducation nationale que nous réclamons depuis si longtemps... Elle remplacera avec avantage la vieille éducation universitaire et pourra suffire à tous les besoins d'un grand peuple. » (1) ... « Un seul collège par département ou peut-être par division académique nous paraît suffisant pour compléter l'éducation du riche, auquel il faut une instruction spéciale, instruction qui serait, du reste, aux frais de ceux qui voudraient en profiter... Une école primaire supérieure ne serait-elle pas plus utile pour nos chefs-lieux d'arrondissement qu'un collège ? Dans une école primaire supérieure, à laquelle il serait alloué une rétribution de 6.000 francs, on pourrait enseigner toutes les sciences qui sont d'une application essentielle au commerce et à l'industrie. Pour permettre aux enfants du pauvre, obligés de travailler de bonne heure, de poursuivre leurs études, on astreindrait les professeurs chargés des classes supérieures à n'ouvrir leurs cours qu'à l'heure où finit le travail de la journée. Ainsi les études se prolongeraient jusque dans l'âge mûr, et pour élèves on aurait des pères de famille. » (2) Cette dernière idée n'est que l'application pratique des cours d'adultes créés quelques années auparavant. Tillier continue : « Les écoles supérieures seront des écoles de civilisation pour le peuple ; elles achèveront ce que les écoles primaires ne peuvent qu'ébaucher ; elles nous donneront des ouvriers actifs et laborieux, des chefs d'atelier habiles, des agriculteurs intelligents, des marchands capables de suffire à toutes les exigences de leur position ; elles feront au peuple des mœurs simples, des habitudes modestes, des goûts conformes à son état ; elles éloigneront de lui les vices de la richesse et lui donneront toutes les

(1) *L'Association*, n° 69, 29 août 1841.

(2) *Ibid.*, n° 73, 12 sept. 1841, p. 1.

vertus de la pauvreté ; elles le dégoûteront de cette admiration presque superstitieuse qu'il professe pour l'opulence ; elles lui apprendront à s'estimer lui-même ce qu'il vaut... C'est par ce peuple régénéré que la vie, la force et la grandeur reviendront à la France. Quand un fruit est sain, peu importe que l'écorce en soit gâtée et flétrie. » (1)

UNE PROPOSITION CHIMÉRIQUE.

Après avoir semé tant d'idées si fécondes et si justes où s'exprime son amour pour le peuple et pour sa patrie, après sa vie d'indépendance et de combat contre les abus d'autorité, Tillier par une singulière contradiction se fait l'apôtre d'idées chimériques et autoritaires et quasi-dictatoriales. « L'éducation des enfants appartient non aux familles, mais à la nation elle-même. Il faut que l'âme des enfants grandisse, comme leur corps, sous le regard de la loi. » (2) Aujourd'hui cette idée est ardemment défendue par les gouvernements que nous appelons totalitaires. Il est vraiment surprenant de la rencontrer sous la plume d'un homme qui aime l'indépendance et la liberté de pensée au point d'écrire : « Mais j'aime à être seul de mon avis et en beaucoup de circonstances, ce n'est pas une raison pour que mon opinion en soit plus mal fondée. » (3) Quand les idées abondent ainsi il n'est pas étonnant qu'elle soient parfois contradictoires. Tillier demande que tous ceux qui participent à cette « éducation commune, immuable, uniforme, telle qu'elle aura été établie par le corps enseignant », acceptent l'infailibilité de ses doctrines avec une foi aussi humble, une conviction aussi docile que le prêtre accepte l'infailibilité des doctrines de l'Eglise. Lui-même sans doute n'accorderait pas cette foi aux doctrines de l'Eglise mais voudrait assez inconsidérément que tous l'accordent à des doctrines aussi variables et changeantes que les lois pédagogiques. Quel dictateur en puissance ! Mais il va plus loin encore dans l'établissement d'un règlement pratique pour l'application de cette éducation immuable et rigide comme un dogme : « Ne serait-il pas possible qu'il se rédigeât dans les bureaux du ministre de l'Education publique et avec le concours

(1) *L'Association*, 5 déc. 1841, p. 1.

(2) *Ibid.*, n° 11, 5 fév. 1843. *Revue de Théâtre*, p. 2.

(3) *Ibid.*

des hommes les plus éclairés de notre époque, un journal qui fût un cours quotidien d'éducation et qu'on imposerait aux établissements particuliers comme aux établissements nationaux ? Ce journal apporterait chaque matin, aux diverses classes de l'enseignement, la matière des compositions de la journée, avec les compositions de la veille traitées par des hommes habiles et spéciaux. Il indiquerait aux professeurs, non seulement les questions qu'ils doivent développer, ainsi que la manière dont elles doivent être développées, mais encore les simples observations que chaque leçon devra leur suggérer. Ce journal, en même temps qu'un cours d'instruction, serait un code de discipline ; code sévère qui ne laisserait rien pénétrer dans les maisons d'éducation de l'indulgence paternelle ou de l'aristocratie des riches familles. Ainsi le ministre serait présent à la fois, par son journal, dans tous les collèges de France et ce serait lui, pour ainsi dire, qui ferait les cours. » (1) Pourtant dans *Belle Plante et Cornélius*, le maître d'école M. Guillerand devait dire : « J'aime, moi, cette logique aventureuse qui s'attaque aux choses accréditées, cette indépendance quelque peu révolutionnaire de pensée qui n'admet point l'infailibilité des maîtres. Le maître l'a dit, est la plus sottise parole qui puisse sortir de la bouche d'un homme. Allez ! celui qui ne sait que ce qu'on lui a appris est un pauvre hère. » (2) Ainsi en 1843 Tillier rejette la formule du Moyen Age : *Aristote l'a dit* ou bien *Magister dixit*, alors qu'en 1841, le système qu'il préconise n'est qu'un succédané de la vieille formule. C'est encore une nouvelle volte-face puisqu'en 1832 Tillier s'était révolté contre la surveillance du Comité cantonal. Tillier n'en est pas à une inconséquence près : le 18 avril 1841 n'avait-il pas âprement reproché aux flatteurs d'avoir adressé une pétition au Préfet plutôt que de s'arranger directement avec les marchands de bois ? Il voudrait maintenant constituer l'éducation en une sorte de travail à la chaîne ; il est dans le domaine de l'instruction publique le précurseur de ces systèmes industriels qui forment des automates et non des hommes. Tillier exprime ici ses idées personnelles sur le problème auquel tous les penseurs de son époque s'intéressaient et qu'Emile Faguet a résumé dans

(1) *L'Association*, 22 avril 1841.

(2) *Belle Plante et Cornélius*, p. 52.

la formule : « un pouvoir spirituel est nécessaire » (1) Pour Tillier la solution de la question sociale est dans l'éducation du peuple. Si le niveau de l'instruction est plus élevé et si le peuple participe au gouvernement, il y aura un incontestable progrès social. Cette solution un peu simpliste montre que la doctrine de Tillier est essentiellement fondée sur la notion d'une égalité parfaite entre les hommes. Si l'on peut discuter sur la valeur pratique de cet idéal, on n'en peut contester la noblesse. Comme Gerin l'a fort bien dit : « Il tombe dans le défaut de tous ceux qui veulent transformer en des lois rigides les vérités générales alors que ces vérités doivent plutôt servir de guide, à la manière des phares, plutôt indiquer la direction, la bonne route à suivre, qu'être considérées, dans la réalité, comme des dogmes intangibles sur lesquels les progrès de l'esprit humain, qui n'est point infaillible, ne sauraient avoir de prise. » (2)

4. D'autres problèmes nationaux.

Pour Tillier la liberté la plus précieuse et le moyen le plus sûr de protéger toutes les libertés, c'est la liberté de la presse. Aussi s'éleva-t-il contre la loi qui rendait l'imprimeur complice de l'écrivain. « Le despotisme que l'imprimeur d'arrondissement exerce sur la pensée est intolérable, et il est urgent d'y mettre un terme... Si nous ne sommes pas libres de choisir l'imprimeur, il faut au moins que l'imprimeur n'ait pas la liberté de choisir sa clientèle. » (3)

« La presse est le frein le plus puissant de l'injustice et de l'arbitraire : elle est utile non seulement par ce qu'elle dit, mais encore par ce qu'elle peut dire ; ... la presse appartient non seulement aux journalistes, mais au plus obscur de tous les citoyens. C'est le Tribunal du peuple ; et le peuple doit le défendre par tous les moyens possibles, et même, s'il le fallait, par une révolution. » (4) Comme Chateaubriand il voit que l'oppression de la presse aboutirait inévitablement à une révolution.

En 1841, les mesures prises par Humann à l'occasion du recen-

(1) Faguet, *Politiques et Moralistes au XIX^e siècle*, t. II, p. VII.

(2) Gerin, *Pages Nicernaises*, p. 176.

(3) *L'Association*, n° 12, 10 février 1842, p. 1.

(4) *Ibid.*, n° 84, 21 octobre 1841, p. 2.

sement pour la contribution personnelle avaient beaucoup agité l'opinion publique. « Ces mesures fiscales consistaient à faire faire le recensement aux agents du fisc, contrairement à la loi qui conférait les opérations du recensement presque tout entières au pouvoir municipal, c'est-à-dire au maire et à deux délégués de la commune, assistés du contrôleur des contributions. Cette dérogation à la loi avait pour but de faire une nouvelle et plus sévère estimation des électeurs censitaires et de grossir le budget. » (1) A partir du mois de juillet, Tillier prend la plume contre ces mesures, mais sur le ton le plus modéré. En fait il ne s'en prend qu'à ceux qui ont ajouté à la résistance passive des huées contre les agents chargés de faire le recensement : « Les huées étaient de trop en cette circonstance, on aurait même pu y substituer des manières bienveillantes et polies. Pourquoi s'en prendre aux agents de M. Humann des procédés d'autocrates employés par leur maître ? » (2) Le 12 septembre 1841, il écrit une petite satire humoristique et pétillante d'esprit sur les déconvenues du contrôleur du fisc, intitulée *Tribulations des Recenseurs à Nevers*. Mais un supplément spécial à ce numéro de l'*Association* donnait de graves nouvelles d'événements sanglants survenus à Clermont-Ferrand. A partir de ce moment Tillier laisse de côté tout plaisant badinage et attaque avec énergie le ministère Guizot et la monarchie même. Dans un vrai pamphlet, publié dans l'*Association* les 11, 16, et 21 novembre, Tillier met en opposition la faiblesse du gouvernement de Guizot et la vigueur du gouvernement de Napoléon. Il flagelle les renoncements de Guizot devant les menaces anglaises depuis 1840, d'abord dans la question des affaires d'Orient et ensuite dans celle du droit de visite. Sa langue a une amertume extraordinaire et son style devient d'une violence incroyable du moment où le gouvernement Guizot a fait couler du sang français. La raillerie n'est plus de saison et l'indignation est désormais la seule muse de Tillier. Il pense naturellement français. On peut toutefois regretter qu'il ait parfois glissé de l'invective à la grossièreté. L'influence sur Tillier des *Questions scandaleuses d'un Jacobin au sujet d'une dotation* où Cormenin emploie les

(1) *Pamphlets*, p. 141. (Notice de Gerin pour le Pamphlet : *Je veux être recensé.*)

(2) *L'Association*, n° 65, 15 août 1841, p. 3.

mêmes procédés est ici très sensible. Les remarques sur les affaires étrangères rappellent celles de Louis Blanc dont les écrits étaient reproduits très fréquemment dans l'*Association*. L'attitude belliqueuse et hostile à l'Angleterre de Tillier est très nettement et à maintes reprises affirmée dans l'*Association*, où le pamphlétaire multiplie contre Guizot et l'Angleterre les traits de la plus cinglante ironie. « Et qu'importe que l'Angleterre nous outrage, si ces humiliations ne portent aucun préjudice à nos intérêts, si les draps se vendent bien et si les fers sont en hausse ?

« Honneur, dignité, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Ces grands mots n'ont de sens que pour ces imbéciles qu'on appelle hommes généreux, que pour ces niais qui courent à la mort pour leur patrie. M. Guizot a trop d'esprit pour comprendre ce pathos. » (1) De plus l'idée de venger Waterloo obsède Tillier : « Vous êtes comme ces fanfarons de la presse, qui trouvent que l'Angleterre se souvient trop de la victoire de hasard qu'elle a trouvée dans les champs de Waterloo. » (2)

Tillier insinue indirectement que la situation des Français ne serait pas plus fâcheuse sous une monarchie absolue et il met toute son ironie à faire ressortir les bienfaits de la monarchie prussienne : « Vous avez peur de la Monarchie ! Et que nous fait la Monarchie à nous autres, prolétaires ? que nous importe de crier vive le Roi ! au lieu de vive la Constitution ? C'est quatre syllabes de moins dont nous bénéficions : qui vous a dit que le régime monarchique ne valait pas bien le régime constitutionnel ? Ces Allemands, que vous appelez les têtes carrées, ont un gouvernement monarchique ; pourtant ils sont gras et frais, leur pipe ne s'éteint pas, leur pot de bière n'est jamais vide, leur poêle est toujours chaud ; ils ont des tas de choucroute sur leur table, du lard à leur plancher et des jambons à leur cheminée ; parmi les Français au contraire, qui ont l'avantage d'être libres, il y a deux ou trois millions de familles qui n'ont pas le pain quotidien. » (3) Ce passage est très intéressant en ce qu'il nous apporte un témoignage sur les éléments économiques qui allaient si puissamment contribuer au succès

(1) *Pamphlets*, p. 146.

(2) *Ibid.*, p. 145.

(3) *Ibid.*, p. 158.

de la Révolution de 1848. Témoinage sans doute un peu imprécis et d'ordre général mais significatif et qui montre que déjà, en 1841, un grand nombre de personnes manquaient du nécessaire.

La lecture de l'*Association* laisse l'impression que les problèmes européens n'ont guère changé depuis cent ans ; le partage de la Pologne, l'Égypte, la Catalogne en révolte, la question des réfugiés espagnols étaient déjà à l'ordre du jour. Déjà en 1842, Tillier note que « pour la quatrième fois depuis dix ans la terre de France sert de refuge aux prétendues victimes des révolutions castillanes. » (1). Comme on doit s'y attendre, les remarques de Tillier sur ces divers problèmes ont un caractère profondément patriotique et humain. Il les subordonne aux diverses réformes dont nous venons de parler et les idées exprimées par Tillier n'ajoutent pas grand'chose à notre connaissance de l'homme ou de l'écrivain.

Cependant dans l'*Association* on rencontre certaines pages qui font le pont entre les pamphlets publiés au sujet des affaires de Clamecy en 1840 et 1841, et ceux de 1843 et 1844 au sujet des affaires de Nevers, de la Nièvre et de la France. Ainsi les 1^{er} et 12 août 1841, Tillier prend pour sujet de sa Chronique de Clamecy : *le Marché, le Budget et le Conseil municipal*. M. Gerin dans son édition des pamphlets en a extrait deux fragments, l'un *La Canne de M. Paillet*, fantaisie humoristique sur la bourgeoisie où Tillier raconte que si M. Paillet, le Juge de paix, mettait un de ses vieux habits à sa canne et la recommandait aux suffrages de la bourgeoisie, elle obtiendrait une imposante majorité. Avec quelle subtile et pénétrante ironie il raillait les tics et les manies de son ennemi ! « J'aime ma canne, fait-il dire à Paillet, et j'en suis aimé ; je ne me sépare d'elle que pour aller à l'église, et ma servante a remarqué qu'elle tombait alors dans une profonde mélancolie ; moi-même, lorsque je fais un fin calembour, je la sens qui tressaille d'admiration sous ma main. » (2)

L'autre fragment est une éloquente diatribe contre l'indifférence politique, dont le thème se retrouvera chez Lamartine. Le 19 janvier 1843, en effet, Tillier reproduit un article de

(1) *L'Association*, n° 87, 31 octobre 1841. Feuilleton.

(2) *Pamphlets*, p. 137, 138.

Lamartine sur le même sujet. Les deux écrivains condamnent cette insouciance à l'égard de la politique mais pour des raisons différentes. Selon Lamartine nous devons faire notre devoir politique afin d'avoir une conscience nette devant le juge suprême ; pour Tillier c'est une dette d'honneur et de nécessité envers la patrie à laquelle nous devons satisfaire : « Croyez-moi, vous êtes obligés de voter en conscience, aussi bien que d'acquitter vos billets à leur terme. Il y a pour l'homme libre d'autres délits que ceux qui sont gravés au Code pénal. Celui qui vend son bulletin pour des intérêts particuliers est un voleur, et celui qui le cède à des considérations de société, est un lâche. » (1)

5. Deux Physiologies.

Tillier a composé deux « Physiologies » pour l'*Association*, l'une d'intérêt politique et l'autre de caractère plutôt littéraire, *La Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin et la *Physiologie du Mariage* (1830) de Balzac avaient donné le ton et la vogue à ces sortes d'écrits. Vers 1841 c'était une vraie épidémie de physiologies sur les sujets les plus variés ; physiologie du député, du diable, de l'électeur, du poète, du calembour, etc. Dans sa *Physiologie de l'Electeur de petite ville* (2) Tillier semble avoir voulu faire le portrait satirique d'un des électeurs campagnards de Dupin. Que cette attaque ait eu très peu d'action sur les partisans de Dupin, cela est évident puisqu'il fut réélu même après la Révolution de 1848. Nous venons de voir que Tillier fait justement la leçon à ceux qui négligent leurs devoirs politiques mais par une de ses inconséquences coutumières il se moque éperdument du soin et de l'exactitude qu'apporte l'électeur de petite ville à remplir son devoir civique. La raillerie est fine, habile et spirituelle mais en contradiction formelle avec les dires précédents de l'auteur. « Il remplit avec une exactitude religieuse toutes les formalités prescrites par la loi ;... il est prêt deux heures à l'avance, il traverse les rues d'un air affairé, il mettrait volontiers sa carte électorale sur son chapeau... » (3)

(1) *Ibid.*, p. 140.

(2) *L'Association*, 7 novembre 1841.

(3) *Pamphlets*, p. 171.

La *Physiologie du Professeur de Rhétorique* est plus intéressante par les idées littéraires qui y sont exprimées que par le portrait du professeur encore qu'il soit tracé avec humour et soit riche en traits particuliers et en traits généraux pris sur le vif. Si l'on ne possédait pas l'édition critique donnée par Marius Gerin on pourrait supposer avec Emile Deschanel que ce qu'on y découvre de plus clair... « c'est la petite jalousie involontaire du pauvre Claude Tillier, maître d'étude et maître d'école, contre le professeur de rhétorique, soit de Bourges, soit de Nevers ; cela sent la satire personnelle et est plus triste qu'amusant. » (1) Mais grâce à l'édition Gerin nous savons maintenant qu'une querelle littéraire est à l'origine de ce pamphlet. Cette querelle était survenue au sujet de certains poèmes d'Adam Billaut, prétendus inédits, qu'Abel Hugo, frère aîné de Victor Hugo, et Ferdinand Wagnien, avocat de Nevers, avaient fait publier dans l'*Echo de la Nièvre* le 20 décembre 1835. Le professeur de rhétorique au Collège de Nevers, M. Morellet, petit neveu de l'abbé Morellet, démontra sans difficulté non seulement que les poèmes n'étaient pas inédits mais encore qu'ils étaient interpolés. Abel Hugo et Wagnien répliquèrent par des arguments *ad hominem* dirigés contre la vanité de Morellet et l'étalage qu'il faisait de ses titres : « Mais en somme, dans la question d'Adam Billaut, la justesse de son goût et son savoir demeuraient inattaquables. » (2) Dans le numéro de l'*Association* du 24 février 1842 parut cette annonce : « Poésies de maître Adam Billaut, menuisier de Nevers... Notes de Ferdinand Wagnien. » La *Physiologie du Professeur de Rhétorique* où Morellet est clairement visé mais n'est pas nommé, fut publiée dans le même numéro. Wagnien, membre de l'*Association* et à l'occasion rédacteur de *La Revue de Théâtre* et d'articles divers avait évidemment inspiré cette attaque très favorable à la publicité de son livre. Tillier n'y avait aucune répugnance puisqu'il avait déjà en août 1841 daubé sur les remarques désobligeantes faites par un certain Z, nom de plume qui cachait très probablement Morellet, au sujet d'un livre de poésies intitulé *Une voix du Morvand*. C'était l'œuvre d'Antony Duvivier, instituteur communal à Nevers

(1) E. Deschanel, *Claude Tillier*. Revue de Paris, 15 juillet 1855, p. 506.

(2) *Pamphlets*, p. 175 (Notice de Gerin).

qui partageait les idées de Tillier et qui devint après 1848 rédacteur en chef du journal le *Bien du Peuple* lequel continuait, en quelque sorte, l'œuvre de Tillier. Il est encore possible que Tillier ait essayé de raffermir la loyauté assez incertaine de Wagnien qui venait de s'attacher à la *Revue de la Nièvre*, laquelle devait sa naissance à un schisme avec l'*Association*. Ainsi le 3 mars, Tillier put annoncer que Wagnien était étranger à la rédaction politique de cette Revue et n'écrivait que pour la partie exclusivement littéraire. (1) Quoi qu'il en soit, ce pamphlet nous donne une caricature de professeur incisive et pénétrante dans la manière de la Bruyère. Le témoignage d'un des anciens élèves de Morellet, le Dr Subert, confirme l'exactitude du portrait physique et moral du professeur. (2) Mais ce qui est plus important, en étudiant les vues littéraires de Morellet, Tillier expose ses propres théories. « Toutes les facultés intellectuelles du professeur de rhétorique sont absorbées par ses opinions littéraires. En littérature, il est conservateur, fanatique entre tous les conservateurs ; il l'est par instinct, par esprit de corps et par convenance ; il est conservateur comme il est catholique, il préconise les classiques comme il va à la messe. Il admire Bossuet, Fénelon ! »

« Racine est l'idole du professeur de rhétorique ; c'est non seulement son idole, c'est son modèle ; chez Racine tout est beau, tout est bon, tout est admirable. Le soleil et la lune ont des taches, mais Racine n'en a point. Le professeur sait par cœur jusqu'au dernier hémistiche le fameux récit de Thérémène.

« Par compensation, il déteste cordialement Victor Hugo ; son nom le fait horripiler : un beau vers des *Orientales* suffirait pour lui donner la migraine. Les deux grands coupables de notre époque, selon lui, c'est M. de Tracy, qui demande à chaque session la suppression des Universités, et Victor Hugo qui fait enjamber un vers sur le suivant.

« Victor Hugo, c'est le fléau, c'est l'opprobre de notre siècle ; c'est un émeutier, un conspirateur, un forcené révolutionnaire, un homme qui veut tout renverser, tout reconstruire, qui ne

(1) *L'Association*, n° 18, 3 mars 1842, p. 1.

(2) *Pamphlets*, p. 187, note 1.

peut se soumettre à aucune autorité ; il a eu l'audace de s'affranchir des règles d'Aristote. » (1)

On voit ici qu'à côté de l'effervescence romantique le classicisme suivait son cours et que en dépit des détracteurs de Racine, ses admirateurs ne laissaient pas d'exercer une forte et salutaire influence. Pour Tillier le fait de professer des principes conservateurs en religion implique nécessairement l'adhésion aux mêmes doctrines dans le domaine de la littérature et des beaux-arts. Tillier n'admet pas que le professeur soit uniquement absorbé par ses opinions littéraires, il veut qu'il s'intéresse aux choses de la politique comme lui-même étant instituteur s'occupait des affaires publiques.

Le jugement poétique du professeur est finement raillé. « Nul ne connaît mieux que lui cette espèce d'insecte qu'on appelle alexandrin, insecte dont le mâle a douze pieds et dont la femelle, contrairement à ce qui a lieu dans toutes les races, en a treize ; insecte qui vit sous toutes les latitudes, mais que les naturalistes n'ont jamais rencontré que sur le papier et qu'ils n'ont jamais trouvé sans sa femelle ; insecte qui vit d'encre de la Petite-Vertu, comme le colibri vit de rosée ; et qui, bien différent, Madame, de votre bichon, porte son grelot à la queue. » (2)

6. Le critique littéraire.

Ceci nous amène à considérer dans Tillier le critique littéraire tel qu'il se révèle dans ses articles à l'*Association* et dans un pamphlet intitulé *De la Poésie* publié après la mort de l'auteur pour compléter la deuxième série des pamphlets. La date de la composition de ce fragment reste indéterminée. Marius Gerin, n'ayant pu se procurer les numéros de l'*Association* de 1843, estime probable qu'il parut en 1843 dans l'*Association* devenue une feuille littéraire, et qui avait publié une critique sévère de Victor Hugo dont les *Burgraves* venaient de subir un grave échec en mars 1843. Mais le dépouillement que nous avons pu faire de ces numéros de l'*Association* ne confirme pas cette hypothèse. Au contraire, dans une critique de la *Lucrèce* de Ponsard, inspirée du feuilleton du *National*, Tillier réfuta l'opi-

(1) *Pamphlets*, p. 181-183.

(2) *Ibid.*, p. 183-184.

nion exprimée par le *Journal des Débats*, refusant d'admettre que Ponsard eût « décoiffé » Victor Hugo de sa couronne. « Le feuilleton vante beaucoup le style de M. Ponsard, mais dans les vers cités par lui, nous n'en avons guère vu de bien saillants. Ce sont la plupart des antithèses et des images qui sans être poétiques sont outrées. Rassurons-nous, Victor Hugo n'est pas encore détrôné. » (1) Toutefois il est encore possible que ce fragment ait été publié dans les deux numéros qui suivaient immédiatement ceux qu'il nous a été donné de parcourir et qui sont encore introuvables. Mais cela nous semble peu probable, surtout à cause de la dernière ligne du fragment : « Toujours est-il que je donnerais tous mes pamphlets pour sa charmante pièce intitulée : La Jeune [fille]. » (A une jeune fille).

LA DÉFENSE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Il semble que Tillier comme critique littéraire se soit inspiré de quelques idées de *La Lettre à l'Académie* de Fénelon et surtout du projet d'enrichir la langue et du projet de poétique. Naturellement Tillier met en harmonie les idées de l'archevêque de Cambrai avec celles de son époque et avec ses principes démocratiques, mais le fonds est bien le même. Écoutons Fénelon : « Mais le vieux langage se fait regretter, quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le Cardinal d'Ossat, dans les ouvrages les plus enjoués, et dans les plus sérieux ; il avait je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif, et de passionné. On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs je voudrais n'en perdre aucun et en acquérir de nouveaux. » (3) Que dit Tillier ? « Avec votre prétendu bon ton, vous faites perdre tous les jours à la langue quelque chose de sa verve, de son esprit, de son énergie ; vous lui ôtez son attrayant laisser-aller de grisette ; vous la rendez bégueule et pincée. Nous en sommes déjà arrivés à ce point que la plupart des mots que prononçaient tous les jours devant la cour de Louis XIV les immortels personnages créés par Molière, seraient exclus d'une soirée bourgeoise à robe de calicot... Vous dites que notre langue est pauvre et vous la ruinez vous-mêmes tous les jours ;

(1) *L'Association*, n° 31, 30 avril 1843.

(2) V. Hugo, *Odes*, livre V, 8.

(3) Fénelon, *Lettre à l'Académie*. Projet d'Enrichir la Langue.

vous ne savez pas conserver vos vieux mots ; chaque jour vos puristes de salon en assassinent quelques-uns. On les trouve morts, on les regrette, mais on ne sait qui les a tués. Vous ressemblez à un mendiant qui, comptant ses liards, jetait les moins nets à la rivière. Vous faites des exclusions ; mais ce sont des admissions qu'il faut faire. N'avez-vous pas peur d'être trop riches ? Votre habit est trop court et vous le faites encore rogner. Vous ressemblez à un homme qui, à force de polir une verge de métal, finit par la réduire à un fil... Vous qui êtes républicains en politique, soyez-le donc au moins en grammaire. Vous voulez rapprocher le peuple de vous : n'excluez donc point sa langue de vos conversations ; adoptez-la, afin qu'il adopte aussi la vôtre ; faites la moitié du chemin pour qu'il fasse l'autre, et vous aurez enfin une langue nationale.» (1) Ces mêmes idées seront magnifiquement orchestrées par Victor Hugo dans *La Réponse à un acte d'accusation*, deux ans plus tard.

LA PROSE ET LA POÉSIE.

Fénelon et Tillier n'ayant pas l'un plus que l'autre en poésie obtenu l'aveu de la Muse, leurs doctrines littéraires offrent de naturelles affinités électives : « Me sera-t-il permis, demande Fénelon, de représenter ici ma peine sur ce que la perfection de la versification française me paraît presque impossible ?... Notre versification perd plus, si je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les rimes ; elle perd beaucoup de variété, de facilité et d'harmonie... On est scrupuleux pour n'employer que des rimes riches, et on ne l'est ni sur le fond des pensées et des sentiments, ni sur la clarté des expressions... La sévérité de notre langue contre presque toutes les inversions de phrases augmente encore infiniment la difficulté de faire des vers français. On s'est mis à pure perte dans une espèce de torture pour faire un ouvrage. Nous serions tentés de croire qu'on a cherché le difficile, plutôt que le beau. » (2)

Tillier explique ce qu'il entend par la poésie... « Je ne le sais ; je ne le sais pas plus que ce qu'est l'esprit, le génie, le sublime, le beau. Mais celui qui m'inspire de riantes pensées, qui me saisit, qui me frappe par une vive image, qui a l'art de solidifier pour

(1) *L'Association*, n° 100, 16 décembre 1841. Feuilleton.

(2) Fénelon, *Lettre à l'Académie*. Projet de Poétique.

ainsi dire ses idées et de vous les montrer comme un groupe de marbre, est un poète. Ainsi c'était un poète celui qui a dit : « L'égoïste brûlerait une maison pour faire cuire un œuf. » Gilbert était poète aussi, quand il disait que Thomas, le faiseur d'éloges ouvrait pour ne rien dire une bouche immense. » (1) Le choix de Gilbert, le meilleur poète satirique du XVIII^e siècle, n'est-il pas ici très significatif ? Que cet auteur d'âcres satires pleines de fiel et de colère contre son époque ait eu une influence prépondérante sur la formation de l'esprit de Tillier, explique pourquoi celui-ci s'est proposé d'être le censeur de sa petite ville d'abord, ensuite de son petit département et justifie l'indépendance de ses doctrines littéraires. « Je ne conçois pas comment un homme qui a le goût d'écrire, peut écrire en vers plutôt qu'en prose ; il a deux chemins devant lui : l'un difficile, sans doute, mais où pourtant on peut encore faire par jour, quand on a le jarret fort, une bonne traite ; l'autre tout raboteux, tout embarrassé de pierres, tout entrecoupé de fossés, et mon imbécile qui n'est pourtant trop ingambe, choisit ce dernier ! Mais votre pensée est-elle donc si libre, si alerte, qu'il faille nécessairement que vous lui attachiez au pied le boulet de la versification ; la prose est-elle trop facile pour vous, et en vous en servant craindriez-vous de trop bien faire ?... De bonne foi, croyez-vous que ces petits bouts de phrases que vous coupez à peu près de la même longueur, et que vous faites sonner l'un contre l'autre à peu près comme une paire de cymbales, ajoutent à la beauté de votre style ?

« Vous dites que vos morceaux de phrase cadencée sont plus harmonieux que la prose. J'en doute fort. Cela vous paraît ainsi, parce que vous avez l'oreille habituée à votre césure et à votre rime. C'est ainsi que l'habitant des îles du Nord trouve de la douceur au clapotement monotone des flots autour de leurs rochers ; ainsi, que le meunier ne saurait dormir s'il n'avait le tic-tac assourdissant de son moulin. Mais lisez des vers français à un homme qui ne connaît point les règles de la versification, il ne les distinguerait point de la prose ; donc il n'y a point d'harmonie naturelle dans votre poésie. » (2) Pour parfaire cette

(1) *Pamphlets*, p. 666.

(2) *Ibid.*, p. 664-665.

défense et illustration de la prose aux dépens de la poésie, Tillier ajoute : « La poésie, c'est la prose devenue folle. Lui, le prosateur, il lui faut un sujet ; il faut qu'il suive un enchaînement d'idées, qu'il sache bien ce qu'il dise ; que, par un raisonnement quelconque, il arrive à une conclusion, et cela n'est pas facile. Il n'a point d'oripeaux pour déguiser sa pauvreté, de manteau bariolé pour couvrir son habit sale. Il n'a point, lui, le privilège du pathos et de ces métaphores vides de sens, faisant un bruit terrible, et pourtant muettes. Cela n'est pas de mise dans ses sujets. » (1).

Comme nous l'avons déjà vu, le jugement que porte Tillier sur la poésie classique est nettement des moins favorables. Mais sa critique, qui n'épargne pas Racine est impitoyable à Voltaire et à Delille : « La *Henriade*, lue d'un bout à l'autre, pourrait faire tomber un homme en catalepsie, mais au moins elle savait ce qu'elle disait ; et vous, si vous baillez, vous avez la satisfaction de savoir pour quelle cause. » (2) « Delille pour désigner les épingles, se servait de cette périphrase :

Un millier de ces dards dont les pointes légères
Fixent le lin flottant sur le sein des bergères.

Assurément, il n'y aurait point de nos jours assez de moqueries pour l'auteur qui s'exprimerait d'une manière aussi prétentieuse. » (3)

LA POÉSIE ROMANTIQUE.

Pour la poésie romantique Tillier n'est pas beaucoup plus indulgent. La phrase sur Cornélius indique assez clairement la volonté de Tillier de garder son indépendance. « Car Cornélius n'était ni classique ni romantique. » ... « La poésie nouvelle est plus belle quand elle veut être raisonnable ; elle est belle avec ses allures vives, ses pensées hardies, ses vives images. Il y a en elle de l'inspiration, de la vie, et elle a bien le ton de l'enthousiasme. Telle elle est chez M. Hugo, quand il parle de nos batailles, de nos gloires passées et de notre empereur. Il est charmant encore, Victor Hugo, dans certaines de ses *Orientales*. Donnez-lui un

(1) *Pamphlets*, p. 668.

(2) *Ibid.*

(3) *L'Association*, n° 63, 8 août 1841, p. 2.

sujet raisonnable, et qu'il s'astreigne à n'écrire que ce qu'il comprend, et il sera le plus grand de nos poètes versifiés ; je dis versifiés, parce que je fais mes réserves en faveur de Chateaubriand qui est, lui, le plus grand de tous nos poètes. Mais tout ce qu'il a fait de bon, Victor Hugo l'eût tout aussi bien fait en prose. Mais que de pièces, qui ne sont d'un bout à l'autre qu'un amphigouri retentissant, qu'un galimatias tout parsemé de choses brillantes, n'eût-il pas faites, s'il ne se fût laissé emporter comme un étourdi sur les ailes de sa muse ! Pour bien voir les choses, il faut aller à pied ; M. Hugo les verrait encore bien s'il n'allait qu'en voiture, mais il va presque toujours en chemin de fer, et les tableaux qu'il dessine ressemblent à des nuages de toutes formes. Il est vrai que derrière cette croûte, vous distinguez quelquefois un arbre bien touché, une jolie bergère ; mais ce n'est pas ce qui fait un paysage. Vous voyez que ma critique ne va pas chercher des subalternes, et que c'est à la tête que j'adresse mes coups. » (1) Cette dernière phrase est particulièrement révélatrice de l'orgueil de Tillier et rappelle ses attaques dans l'ordre religieux contre la tête du diocèse, dans l'ordre politique contre Dupin, « roi de la Nièvre », et contre Guizot, la tête du gouvernement.

Tillier cite ensuite l'Ode de Hugo intitulée le *Poète* (2) et fait une critique serrée de plusieurs vers dont les idées le choquent. D'abord il s'en prend avec une fine raillerie aux vers :

« Qu'il passe en paix au sein d'un monde qui l'ignore,
L'auguste infortuné que son âme dévore. »

« Je suis bien sûr, dit-il, que M. Hugo ne trouve point sa célébrité une maladie très douloureuse et qu'il ne craint rien tant que d'en guérir. Oh ! non, je ne croirai jamais que la gloire soit un malheur, que le génie soit un don funeste, qu'il faille étouffer le feu qui est dans son âme de peur que s'avivant trop il ne réduise en scories son enveloppe. » (3) Au sujet du vers « Fils du monde, c'est vous qu'il fuit » son ironie se fait plus âcre : « Comment donc, c'est nous qu'il fuit ! mais alors..., pourquoi a-t-il des claqueurs ? Mais au lieu de nous fuir, vous voyez bien que c'est

(1) *Pamphlets*, p. 668.

(2) V. Hugo, *Odes*, livre IV, 1.

(3) *Pamphlets*, p. 671.

nous qu'il appelle ; si personne de nous n'accourait à son nom, il se trouverait le plus contrarié de tous les humains. Voilà un charlatan qui étend son tapis sur la place publique, qui crie, qui bat du tambour, et vous dites qu'il fuit la foule ; vous voyez bien que cela n'est pas raisonnable. « Fils du monde, je vous fuis, mais je vous en prie, venez à mes pièces, achetez mes œuvres et admirez-moi. » Voilà vos poètes. Oui, gens du monde, laissez-le dans son ombre (1). ... Tous ses vers ont un sens figuré magnifique ; mais le sens propre, il faudrait être bien habile pour le trouver, et je défie M. Victor Hugo lui-même de dire ce qu'il entend par le poète qui voit des soleils s'éteindre et s'allumer, et cherche dans les cieux la forme de l'Eternel. Cet entassement d'images gigantesques, semblable à celui des montagnes que les géants mirent l'une sur l'autre, c'est de la poésie ! Non seulement on veut bien ne pas comprendre le poète, mais on n'exige pas même de lui qu'il se comprenne lui-même. On l'écoute comme les paysans écoutent à la messe le plain-chant de leur curé sans se soucier de savoir ce qu'il dit et persuadés qu'il dit de belles choses. Or, je le demande, en prose, dix pages de pareilles extravagances seraient-elles possibles, et le rire public n'en ferait-il point justice ? J'ai cru devoir hasarder cette critique dans l'intérêt du goût public altéré et corrompu par les chefs mêmes de notre littérature. M. Victor Hugo a près de la moitié de ses poésies dans le genre de celles que je viens de citer : elles manquent de sujet. Mais quand M. Victor Hugo veut descendre jusqu'à être raisonnable, personne ne l'admire plus que moi ; et tel qu'il est, je le tiens pour l'homme le mieux organisé de notre époque littéraire. Quand il est gracieux, pathétique, élevé, noble, fier, nul ne l'est autant que lui. Par exemple, il lui manque comme prosateur, surtout comme romancier, une qualité essentielle : il n'a point d'esprit. Toujours est-il que je donnerais tous mes pamphlets pour sa charmante pièce intitulée : *La Jeune (fille)*. »
[A une jeune fille.] (2)

Quand on considère que Tillier n'était que le rédacteur d'un petit journal de Nevers, éloigné de l'influence de Paris, on s'étonne de la sûreté de son goût et de la valeur de son jugement

(1) *Pamphlets*, p. 675.

(2) *Ibid.*, p. 676.

littéraire. En 1843 ou 1844, époque où Victor Hugo était vivement contesté, Tillier fait une critique du poète exacte au fond et que Faguet confirme de sa haute autorité : « Victor Hugo est poussé au développement par son défaut principal qui est le manque d'idées ; et par sa faculté principale qui est une puissance incroyable de créer et de renouveler l'expression. » (1) L'opinion peu favorable de Tillier sur Hugo romancier est pareillement confirmée par Faguet : « Il faut reconnaître que l'esprit véritable, celui qu'ont La Fontaine, Molière, Voltaire, Henri Heine, Victor Hugo n'en a aucune trace. » (2)

7. Le poète.

Comme dans ses romans et dans ses pamphlets, Tillier critique littéraire n'hésite pas à interrompre le train de son développement pour se mettre lui-même en scène. Cette digression est d'autant plus intéressante qu'elle survient au beau milieu de son offensive contre tous les poètes classiques et romantiques, attaque dont il n'excepte que Chateaubriand : « Moi aussi, j'ai fait des vers, pas si beaux que ceux de notre poète (Victor Hugo), bien entendu, mais enfin ils me donnaient autant de peine.

« Eh bien ! c'était un de mes grands bonheurs de les faire. Combien je la regrette, la belle saison des vers ! Qui me rendra ces jeunes et riantes idées que j'éparpillais sous les sombres allées des bois et le long des chemins solitaires : que me manquait-il, quand j'errais dans un beau chemin de traverse, sous les rameaux pendants de tous côtés sur ma tête, et que l'image venait juste et brillante, et que la rime était sonore ! Quand j'avais rencontré quelques vers à ma fantaisie, je rentrais en ville plus fier et plus joyeux que le chasseur qui revenait avec sa carnassière pleine de gibier. Cela ne m'a jamais incommodé ; et même, comme mes vers étaient perdus le lendemain, cela avait l'avantage de n'incommoder personne. » (3)

Ces poésies, il en publia quelques-unes dans l'*Indépendant*, et dans l'*Association*. D'autres ont été recueillies à la fin des pamphlets de la seconde série et dans les *Pages Nivernaises* de

(1) Faguet, *XIX^e siècle*, p. 212.

(2) *Ibid.*, p. 162.

(3) *Pamphlets*, p. 673.

Gerin. Leur style est gauche et terne et leur lecture pénible à cause des inversions forcées. Le seul intérêt qu'elles présentent est dans les sujets, le *Poète mendiant*, la *Pauvre Mendiante*, la *France libre*, 1830, *Hommage à la mémoire des citoyens morts dans les journées des 27, 28 et 29 juillet*, *Sur la Mort d'un Enfant*, *A elle*, *A la Folie*. Les idées patriotiques et sociales le sollicitaient et lui ont dicté le choix de ses sujets. Il subsiste encore un long poème, intitulé *Marguerite*, publié dans l'*Association* des 31 juillet, 18, et 21 août 1842, en guise de feuilleton ; le n° du 21 août promet la suite à un prochain numéro. Comme cette suite ne se retrouve pas dans la collection du journal, il est probable que la fin du poème est perdue. Ne le regrettons pas ; il appartient au plus mauvais romantisme ; on y retrouve le château sinistre en Espagne, la comtesse, l'ermite qui résiste contre la force du seigneur meurtrier, accessoires et personnages obligés des pires mélodrames. Gerin a remarqué que « Tillier semble imiter la versification du xvi^e siècle. Ses inversions rappellent celles d'Agrippa d'Aubigné, un pamphlétaire lui aussi. » (1)

Peut-être est-ce son échec en poésie qui a inspiré la prévention de Tillier contre la poésie en général. Attitude très humaine et pour laquelle il comptait de nombreux précurseurs sans parler de Fénelon. Quoi qu'il en soit, c'était cet amour malheureux de la poésie qui l'avait conduit à passer des journées à errer dans les bois et les champs qui entourent Clamecy. C'est à cette expérience que nous sommes redevables de ses excellentes, justes et poétiques descriptions de Clamecy et de ses environs. La poésie a concouru à la formation de son esprit et son style. Comme Jules Renard l'a dit : « La poésie a fortifié en lui l'artiste naturel. Sans elle, il n'eût été qu'un polémiste local et éphémère, grâce à elle, à cette généreuse éducatrice de l'écrivain souvent ingrat plus tard, il est un prosateur remarquable et résistant. » (2)

Il convient maintenant de montrer brièvement un autre aspect de Tillier journaliste, son humour, sa fantaisie et la façon bien romantique dont il parle de lui-même, de ses goûts et de ses espérances. Voici à titre d'exemple une description de sa barbe qui semble donner raison à ceux qui blâmaient son manque de

(1) Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 273, note 2.

(2) J. Renard, *Préface de Belle Plante et Cornelius*, p. X.

tenue : il prétend qu' « elle est inculte, négligée, désordonnée, abrupte, agreste, sauvage, onduleuse, incohérente, qu'elle est noire ici, brune là, fauve plus loin, rousse en cet endroit, jaune orange dans cet autre, que pour la couleur elle ressemble à un buisson que l'automne a peint de mille nuances diverses, et pour la coupe à un bouchon de cabaret. » (1) Quelle richesse de vocabulaire pour décrire la barbe du rédacteur !

Il se défend de fumer sa pipe culottée en invoquant ses principes démocratiques : « Pourquoi avilir la pipe et honorer la tabatière ? ... Pourquoi cela ? Eh parbleu, par ce que la première est employée par le peuple bourgeois, et la seconde par le peuple pauvre ! Tout ce qui sera fait, comme tu le fais, sera-t-il toujours de mauvais ton ? » (2) Et de même, pour les gants glacés. « Et pourquoi cacherais-je donc la peau que Dieu m'a faite sous une vilaine peau imprégnée de je ne sais quelle substance, ... Un honnête homme doit-il rougir de sa peau ? » (3)

Et voici l'éloge qu'il fait du tabac : « La fumée du cigare est souveraine pour reposer une tête fatiguée. Le tabac pue, j'en conviens ; mais le tabac c'est de l'inspiration, c'est des images, c'est des pensées, c'est de la poésie. » (4) Ses souhaits de Nouvel An à la ville de Nevers sont encore applicables aujourd'hui : « Et toi, Nevers, que te souhaiterai-je ? que te manque-t-il ? as-tu encore quelque chose à désirer ? Un beau fleuve coule au pied de ta colline ; une des voies de communication les plus importantes de la France a la complaisance de se faire toute petite, toute boiteuse pour passer entre tes rues obliques et étranglées ; tu es entouré d'usines qui flamboient ; tu as des magasins qui resplendissent, ta prospérité s'accroît d'année en année ; ta population déborde hors de tes faubourgs et pour comble de bonheur tu n'as point de préfet. (5) O Nevers ! tu es heureuse entre toutes les villes. » (6)

Pour Clamecy sa voix se fait plus familière, plus affectueuse, plus attendrie, même dans le reproche et il finit sur un ton

(1) *L'Association*, n° 71, 4 sept. 1842, p. 2.

(2) *Ibid.*, 1^{er} janv. 1842. Feuilleton.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, n° 75, 18 sept. 1842. Feuilleton.

(5) Le préfet était mort récemment, et n'était pas encore remplacé.

(6) *L'Association*, n° 1, janvier 1^{er} 1842. Feuilleton.

pathétique qui montre chez Tillier, comme chez tous les vrais humoristes, l'émotion discrètement voilée sous la fantaisie et les larmes sous le sourire. « Et toi Clamecy, mon pauvre et vieux Clamecy, toi qui te tiens tout noir, tout chenu, tout balafre de boue, accroupi entre tes deux rivières, tu n'oses t'approcher de moi ; tu crains de venir me serrer la main, tu as peur que je te donne ma malédiction de pamphlétaire ; vas, ne crains rien ; tu as eu d'assez mauvais procédés envers moi, tu ne t'es guère souvenu que j'étais un de tes enfants ; j'ai combattu pour tes intérêts, et tu m'as abandonné aux persécutions de nos ennemis ; mais je ne t'ai point gardé rancune et peut-être t'aimai-je encore ; peut-être quand approchera la fin de ma carrière, viendrai-je te demander quelques jours de repos, et pour me couvrir un peu de la terre qui couvre mes humbles ancêtres. » (1) Ce dernier vœu, comme on le sait, ne fut pas exaucé.

(1) *Ibid.*

CHAPITRE VI

BELLE PLANTE ET CORNÉLIUS

1. La composition du roman.

Le 9 mars 1843 commença dans le numéro 17 de l'*Association* la publication du deuxième roman de Tillier *Belle Plante et, Cornélius*. L'ouvrage débutait par cette phrase « C'était par une sale et pluvieuse matinée du mois de mars », laquelle se trouve précisément au commencement du chapitre II de l'édition en librairie. Le chapitre 1 du roman dans l'édition des œuvres fut donc fait après coup. Dans les numéros 18, 19, 21 et 23 du journal ont paru les pages qui composent les chapitres 3 à 6 du livre. Les autres chapitres, 7 à 25 ne furent publiés que dans l'édition des œuvres complètes de 1846.

De ce fait, il semble bien que le roman n'était pas achevé avant la disparition de l'*Association*, le 14 mai 1843, ou que s'il était terminé, Tillier fut empêché de le publier par l'intervention de l'autorité ecclésiastique auprès de son imprimeur C. Sionest ou par les conseils de son ami Frébault. Il convient de se souvenir que le chapitre VI, le dernier publié dans l'*Association* du 30 mars 1843, contient une attaque violente et de la plus cinglante ironie contre le célibat du clergé. Jules Renard considérait ce chapitre comme « ce qu'on peut lire de plus fort sur ce thème. » (1)

L'ANTICLÉRICALISME.

Ce roman, du ton généralement le plus anticlérical, était en parfaite harmonie avec l'attitude religieuse de l'*Association*.

(1) Jules Renard, Préface de l'édition de *Belle Plante et Cornélius* de 1908, p. XIX.

Avant que ne fussent retrouvés les numéros du journal appartenant à l'année 1843, Gerin écrivait : « Un des traits les plus caractéristiques de la courte campagne de Tillier à l'*Association* c'est l'absence de la question religieuse et de la question cléricale. Tillier les réservait en quelque sorte l'une et l'autre pour ses Pamphlets. » (1) Jugement assez exact pour les années 1840 à 1842 de l'*Association* dont l'attitude religieuse demeura très correcte. Toutefois, il faut tenir compte du fait que l'imprimeur de l'*Association* était aussi l'imprimeur de l'Evêché et que l'*Association* avait versé un cautionnement pour lequel il craignait. Sans doute, certains membres du clergé nivernais avaient fait entendre quelques protestations : le curé de Château-Chinon avait fermé le jubé de son église ; le curé de Saint-Benin-d'Azy avait eu la témérité, avec la complicité du maire, de retarder la célébration de la fête de saint Symphorien patron de la commune, fait dont Tillier exagérait l'importance jusqu'à en faire une question de liberté de conscience. (2) Cependant, l'étude de ces articles de l'*Association* prouve que Tillier fit effort pour rester impartial et juste entre les deux parties. Il écrit au sujet d'un enfant qui devant deux jeunes prêtres avait imité le cri du corbeau et qui fut condamné à 15 francs d'amende : « La plus belle vertu du prêtre, c'est la tolérance. Certes, les prêtres qui restent dans les limites de leurs fonctions, qui renferment leur vie dans leur presbytère, ont droit aux respects de tous, même de ceux qui n'ont aucune sympathie pour le clergé. » (3) Il s'abstient de toute raillerie acerbe. Au reste, comme elles le furent au curé de Château-Chinon, les colonnes de l'*Association* étaient ouvertes à quiconque se montrait désireux de donner son avis sur ces matières délicates.

En somme, malgré son manque de sympathie pour le clergé, Tillier ne dépassa pas les limites d'une critique impartiale, tout au moins jusqu'en 1843. *Mon Oncle Benjamin* même n'offre que quelques traits contre la religion, traits qu'il faut nettement distinguer des attaques contre la superstition ; la superstition existe chez l'incroyant aussi bien que chez le croyant. Mais à partir de l'arrivée de Mgr Dufêtre, le nouvel évêque de Nevers, le

(1) Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 212.

(2) L'*Association*, nos 75 et 76, 18 et 22 sept. 1842.

(3) *Ibid.*, n° 68, 26 août 1841, p. 2.

21 mars 1843, les articles de Tillier à l'*Association* et la dernière partie de *Belle Plante et Cornélius* prennent le ton d'une raillerie acerbe, tout à fait anticléricale. L'origine de cette évolution quasi complète forme une histoire longue mais intéressante et qu'il importe de connaître pour comprendre Tillier pamphlétaire et le sens profond de *Belle Plante et Cornélius*.

LA VACANCE DU SIÈGE ÉPISCOPAL.

Au mois de juin 1842, Mgr Naudo, évêque de Nevers fut nommé archevêque d'Avignon. A cette époque, l'*Echo de la Nièvre* commençait à reprocher à l'*Association* ses tendances irrégieuses. La réponse de Tillier est nette et franche. « Les périphrases ne sont pas à notre usage et nous sommes de ces gens qui croient que toutes les vérités sont bonnes à dire. Nous nous expliquerons donc franchement avec l'*Echo de la Nièvre*. Cette conversion subite, ces phrases pompeuses dont il se frappe la poitrine, les grands signes de croix qu'il fait avec sa plume, c'est tout simplement une manœuvre dirigée contre l'imprimeur de l'*Association* ; disons le mot, il cherche à le dépouiller de la clientèle de l'évêché comme il l'a déjà spolié des annonces judiciaires. Tel est le secret de cette dévotion profonde qu'affecte maintenant l'*Echo de la Nièvre* ; ce n'est pas devant l'autel, c'est devant les pièces d'or du clergé qu'il s'agenouille. Son zèle pour la religion c'est tout simplement une spéculation d'imprimeur, voilà les gens qui reprochent au parti radical d'être antireligieux. Nous engageons l'*Echo* à lire l'Évangile au lieu d'en convoiter les réimpressions, il verra de quel nom Jésus-Christ appelait les Pharisiens. » (1) Quelques mois après, pendant la vacance du siège épiscopal, l'*Echo* prit parti dans une bataille de chanoines et se rangea parmi les partisans de l'abbé Groult qui venait d'être destitué de son poste de vicaire général. Le gouvernement soutenait aussi l'abbé Groult. On lit dans l'*Echo* : « le Roi sur la demande du préfet, vient d'accorder à M. l'abbé Groult, ancien vicaire général de Nevers, une pension annuelle de 1.500 francs avec rappel à partir du 7 août dernier. » (2) Cependant, l'*Echo* n'hésita pas à prendre vivement à partiel l'ancien évêque Mgr Nau-

(1) *L'Association*, n° 46, 9 juin 1842, p. 1.

(2) *L'Echo de la Nièvre*, n° 115, 1^{er} octobre 1842, p. 3.

do. (1) Tillier, qui n'avait aucunement parlé de cette querelle ne pouvait s'empêcher de faire, avec un calme raisonné, l'observation qui suit : « Tant que M. Naudo a occupé le siège épiscopal de Nevers, l'*Echo de la Nièvre* s'est tenu prosterné devant lui, maintenant que M. Naudo est passé à un autre diocèse, qu'il n'y a plus de lui rien à craindre ou à espérer, l'*Echo de la Nièvre* le poursuit de ses diatribes, il abandonne l'autel qui n'a plus de saint, et va s'agenouiller devant l'autel qui en attend un nouveau. L'*Echo de la Nièvre* nous reprochait d'être des hommes anti-religieux, si c'est la religion qui lui inspire de pareils sentiments, nous nous garderons bien de lui disputer le titre qu'il s'adjuge si gratuitement. » (2) (Le titre de défenseur naturel des intérêts religieux du département.)

MGR. DUFÊTRE.

Le successeur de Mgr Naudo au siège épiscopal de Nevers, fut Mgr. Dominique Dufêtre, né à Lyon le 17 avril 1796. Il s'était voué à l'œuvre des missions et des retraites. Après de fortes études sacerdotales à la Chartreuse de Lyon, il avait de 1820 à 1830 en qualité de missionnaire prêché dans les villes et villages des diocèses de Lyon, de Tours, de Blois et de Belley avec un succès toujours grandissant. Son biographe, Mgr Crosnier, raconte que l'abbé Dufêtre avait alors mené une véritable croisade contre les livres de Voltaire, de Rousseau, d'Helvétius, de Diderot, de d'Holbach qu'il persuadait ses auditeurs de jeter au feu. En toute occasion, l'abbé Dufêtre s'était montré un ardent adversaire de l'esprit laïque. Nommé vicaire général de Tours en 1824 avec la mission de poursuivre son œuvre d'apostolat par toute la France, il publia un Manuel des Fabriques et une longue suite d'ordonnances et de statuts diocésains pour ramener la discipline dans le clergé. « Le Solitaire » pseudonyme de l'abbé Hippolyte Barbier a dit de lui : « Prédicateur adoré, vicaire général fort peu environné d'amour... il lui manquait cette uniformité précieuse et rare de système, cette évangélique modération qui fait qu'on n'éteint pas la mèche qui fume encore... » (3)

(1) *Ibid.*, n° 104, 30 août 1842, p. 2.

(2) *L'Association*, n° 72, 8 septembre 1842, p. 1.

(3) *Biographie populaire du Clergé contemporain*, t. III, 27^e livraison, 1^{er} nov. 1841.

Après la Révolution de juillet, l'abbé Dufêtre se trouva naturellement très compromis auprès du nouveau gouvernement parce qu'il avait refusé de prêter le serment de fidélité à Louis-Philippe. Après plus d'une année de réclusion où il eut à subir les persécutions du pouvoir il se soumit et se consacra exclusivement à ses devoirs de vicaire général du diocèse de Tours. A partir du carême de 1832 et jusqu'à 1842, il reprit sa prédication par des stations de carême dans toute la France. Son succès était prodigieux et son influence et sa réputation grandissaient chaque jour. Il avait, comme avant 1830, pour objet essentiel, l'évangélisation de la France ; mais il avait changé son plan de campagne. Avant 1830, sa croisade était dirigée contre les « mauvais livres » ce qui constituait un but négatif ; cette fois, son but est positif : répandre de « bons livres. » A cette fin, il persuade, en 1833, la maison Mame de fonder la collection Bibliothèque des Ecoles chrétiennes dont le succès fut immédiat. « Il n'a jamais été payé, a dit Alfred Mame, que par notre reconnaissance pour les services immenses qu'il nous a rendus, et pour les sages conseils qu'il n'a cessé de nous donner. » (1) Malgré le succès de sa prédication, les sermons de l'abbé Dufêtre sont restés en manuscrit et si l'on en croit les contemporains ils valaient surtout par l'à-propos et la voix de l'orateur. « Son talent n'approchait pas du génie, mais je défie le plus zélé puriste du monde de songer à la rhétorique et à la logique et de faire autre chose que l'écouter quand il parle. C'est une grande science et un avantage singulier que de forcer l'attention ; et il suffit quelquefois pour cela d'une certaine organisation physique, jointe à quelque chaleur du cœur. Voilà précisément le fait de M. Dufêtre. » (2) C'était sa personnalité puissante et sa belle voix mâle et vibrante qui firent le succès de son éloquence. La science doctrinale était soutenue par les dons physiques : « Constitution robuste, tête superbe, fièrement posée sur un buste puissant et faisant onduler du moindre de ses mouvements les longs flots d'une belle chevelure ; traits d'une régularité parfaite, physionomie mâle et gracieuse, illuminée d'un regard qui lançait l'éclair, taille élevée, port majestueux, il donnait l'impression de la plus virile beau-

(1) Crosnier, *Vie de Mgr Dufêtre*, p. 165.

(2) *Biographie du Clergé contemporain*, t. III, 27^e livraison, 1^{er} nov. 1841.

té... » (1) D'après ses biographes tous ces agréments extérieurs étaient complétés par une vivacité d'humeur dont il rachetait les écarts par un repentir sincère. Mgr Crosnier a recueilli un examen de conscience que l'abbé Dufêtre avait fait juste avant son sacre : « Mon zèle ne serait-il pas un zèle de tempérament et d'humeur ? Désormais je promets à Dieu de ne vivre que pour lui... Je serai désintéressé, et je tâcherai de pratiquer la pauvreté sans affectation... J'aurai une table modeste... Je me défierai des louanges et j'éviterai avec soin tout ce qui pourrait les provoquer... » (2) C'est là une confession de fautes très humaines.

En somme ce prédicateur doué d'un caractère très énergique, d'une personnalité très attrayante mais aussi d'un grand orgueil et d'une humeur vive avait beaucoup de traits communs avec Tillier. Comme Tillier, il avait une âme de réformateur et un tempérament de polémiste. Leurs idées étaient diamétralement opposées : Dufêtre était un ardent ultramontain, Tillier déiste, rationaliste, admirateur du christianisme primitif pour qui le culte n'était rien et la morale tout. Le 21 mars 1843, Mgr. Dufêtre fit son entrée solennelle dans son diocèse, salué, au bruit du canon, par 50 hommes du régiment de dragons, le Conseil municipal, le maire et le préfet, le clergé et toute la population. (3) Dans son compte rendu de l'événement, Tillier reconnaît que Mgr Dufêtre était en droit d'exiger tous ces honneurs, mais il rappelle que M. Naudo n'avait pas réclamé pareil déploiement d'autorités militaires et civiles. Il donne un avertissement peu voilé à l'évêque : « ... nous aimons à voir le clergé réclamer en sa faveur l'application de la loi, c'est un engagement de sa part à en prêcher d'exemples et de paroles l'obéissance : nous en prenons acte. » (4) Moins d'une semaine après son entrée, Mgr. Dufêtre nomma l'abbé Groult, disgracié comme on l'a vu pendant l'inter règne, chanoine et grand vicaire honoraire, président du chœur et du chapitre, et l'abbé Gaume dont la doctrine était du plus pur ultramontanisme et qui avait été l'un des défenseurs de l'abbé Groult, premier vicaire titulaire. Tillier admonesta vivement l'*Echo de la Nièvre* pour l'excès de ses flatteries à

(1) *Pamphlets*, p. 215. Notice de Gerin sur Mgr. Dufêtre.

(2) Crosnier, *Vie de Mgr. Dufêtre*, p. 142.

(3) *L'Echo de la Nièvre*, n° 34, 21 mars 1843, p. 1.

(4) *L'Association*, n° 21, 23 mars 1843, p. 1.

l'égard de Mgr. Dufêtre demandant au rédacteur de laisser au vénérable prélat l'occasion et le temps de faire quelque acte méritoire avant de le béatifier. Il accusa de nouveau l'*Echo* d'obéir à des motifs d'intérêt : « S'il faut respecter la religion, il est mal de la flagorner, et cela est encore plus mal quand c'est dans un intérêt tout à fait matériel qu'on la flagorne. » (1) Cette accusation était-elle fondée ? Il est difficile de le dire. Toujours est-il que trois mois plus tard une brochure officielle de l'abbé Gaume, vicaire général, intitulée *Sainte-Flavie* fut imprimée chez Fay, l'imprimeur et l'associé de Duclos, rédacteur de l'*Echo de la Nièvre*. D'autre part M. Bégat, dans sa *Notice sur l'imprimerie à Nevers*, constate à propos de l'imprimerie de C. Sionest que « le titre d'imprimeur de l'Evêché inhérent à cette imprimerie depuis sa création par Lefebvre le jeune en 1792, est retiré à M. Sionest par suite des *Pamphlets* de Claude Tillier, auquel il persista à prêter ses presses, malgré plusieurs injonctions. » (2) Nous avons essayé d'établir la date exacte où l'imprimerie Sionest perdit la clientèle de l'Evêché mais, malgré toute la bonne volonté du chanoine Chevalier chancelier du diocèse de Nevers, les documents sont demeurés introuvables. Toutefois, le fait que l'abbé Gaume a publié sa brochure sur *Sainte-Flavie* chez Fay au mois de juin 1843, semble indiquer que les injonctions de l'Evêché ont suivi de peu l'arrivée de Mgr. Dufêtre et que dès le mois de juin, le titre d'imprimeur officiel de l'Evêché avait été retiré à Sionest. Nous avons vu plus haut que la situation pécuniaire de l'*Association* à cette époque était des plus précaires et que le 18 mars 1843 Alexandre Tillier, gérant de l'*Association*, était venu à mourir. Dans l'impossibilité de trouver un autre cautionnement, obligatoire pour un journal politique, l'*Association* devint journal littéraire le 2 avril 1843. Les actionnaires de l'*Association* réunis le 18 avril 1843 ne firent rien pour empêcher la disparition du journal. Les articles littéraires seront désormais nombreux mais les attaques contre Mgr. Dufêtre et contre l'*Echo* pour sa flagornerie de Mgr. Dufêtre, abondent. Pourquoi ces attaques sont-elles si fréquentes ?

(1) *L'Association*, n° 22, 26 mars 1843, p. 1.

(2) P. Bégat, *Notice sur l'imprimerie à Nevers*. Bulletin Soc. Niv. des Sciences, Lettres et Arts, 2^e sér., t. 2, p. 225.

Nous laissons la réponse à Tillier qui, faisant allusion à toutes les misères possibles de la vie, ajoute : « Mais croyez-moi, la plus fâcheuse d'entre toutes ces positions, c'est encore celle du journaliste qui n'a rien à dire, et pourtant cette position, c'est la nôtre depuis une semaine. » (1) Mais pourquoi ces attaques ont-elles commencé dès l'arrivée de Mgr. Dufêtre avant qu'il eût eu le temps et l'occasion de montrer ce qu'il était. On en est réduit aux hypothèses. Il est hors de doute que le caractère et les antécédents de Mgr. Dufêtre étaient connus bien avant son arrivée à Nevers et que Tillier lui était d'avance et naturellement hostile en raison de l'opposition absolue de leurs idées. Il semble aussi que toutes les révélations de Tillier sur les manœuvres de l'*Echo de la Nièvre* pour s'assurer le patronage de l'Evêché n'étaient pas sans quelque fondement ; que Tillier savait d'avance que l'arrivée de Mgr. Dufêtre amènerait un changement profond dans l'administration du diocèse et que par conséquent son imprimeur et son ami, Charles Sionest, perdrait son titre d'imprimeur de l'Evêché. Son sens de la justice était blessé. Il est encore possible que l'influence de Dupin ait joué un rôle dans le choix de Mgr. Dufêtre. S'il est vrai, cela expliquerait l'antagonisme de Tillier et de l'évêque. A sa première visite pastorale à Clamecy, Mgr. Dufêtre fut accueilli d'une façon particulièrement chaleureuse par Dupin aîné et par Philippe Dupin, son frère. (2) Jusqu'en 1857, les rapports de l'académicien et de l'évêque restèrent très cordiaux. Quoi qu'il en soit, les attaques de Tillier furent très vives dès l'arrivée de Mgr. Dufêtre et tous ses écrits postérieurs portent l'empreinte d'une animosité peu dissimulée contre le clergé et le culte. Ses tribulations ont fait perdre à Tillier son sens inné de la justice et sa naturelle philosophie.

2. L'analyse.

Belle Plante et Cornélius constitue la première expression littéraire de ce changement d'esprit. L'intérêt sentimental y est plus développé que dans *Mon Oncle Benjamin*. François Belle Plante

(1) *L'Association*, n° 29, 23 avril 1843.

(2) *L'Echo de la Nièvre*, n° 45, 15 avril 1843, p. 2.

et Cornélius Belle Plante, deux frères habitant en 1780 le petit village d'Armes, à deux pas de Clamecy, sont deux caractères absolument opposés. François, qui à la mort de son père, devient Belle Plante tout court, est égoïste, sans cœur, avare et ignorant. Il ne sait pas lire à l'âge de seize ans, après plusieurs années d'étude chez M. Guillerand. Mais il sait pourquoi il est au monde : « pour acheter bon marché et revendre bien cher. » (1) Cornélius, naturellement, est étranger aux affaires. Il est doué d'une intelligence vive ; il est rêveur et bon. Le goût naturel pour la discussion qui le caractérise vient en droite ligne de l'auteur. Il en abuse un peu. A vrai dire, Cornélius est l'incarnation de Tillier, intéressé au progrès, aux sciences et aux découvertes et répandant ses connaissances. Par une de ces inconséquences que nous avons déjà relevées Tillier oublie que Cornélius a moins de 15 ans et qu'il vivait au XVIII^e siècle. Il lui fait, dès le début, tenir un discours sur la génération spontanée. Ce n'est pas le seul anachronisme du livre : Cornélius, par exemple, aux environs de 1787 devint un ami de l'abbé Nollet, mort en 1770. Tillier n'ayant pas composé ce roman pour le publier en volume, il ne l'a pas soigneusement revu et corrigé comme il l'a fait pour *Mon Oncle Benjamin*. Après avoir quitté l'école de M. Guillerand, lequel, en 1816, était toujours instituteur à Clamecy, (2) François aide son père à travailler ses terres et Cornélius étudie à Paris. A la mort de leur père, Belle Plante procède au partage des terres de son père et s'attribue la part du lion. Cornélius s'en soucie peu. Il poursuit sa destinée. Son vœu est de devenir un grand savant, d'acquérir une grande réputation et d'obtenir la main de Louise qu'il aime et qui l'aime. Cette Louise, jeune fille charmante, fille d'un fermier fort riche, maître Desallermagnes, semble un écho de la pensée même de Tillier. Pour arriver plus vite à ses fins, Cornélius applique à la mécanique industrielle ses connaissances géométriques et algébriques. Mais pour établir les modèles de ses inventions : un char exterminateur, c'est-à-dire un char d'assaut, — imaginé déjà par Voltaire (3) ; une petite voiture sans chevaux ; un moyen d'extraire

(1) *Belle Plante et Cornélius*, p. 37.

(2) Archives Départ. (Nièvre). Dossier T, sans numéro. Instruction publique, Comités cantonaux, 1816-1820.

(3) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*.

le sucre des épinards ; une horloge sans pendule, il faut de l'argent et chaque découverte lui coûte une parcelle de terre que Belle Plante s'empresse d'acheter au plus bas prix. La description de la vie de Cornélius à Paris, tantôt dans une opulence relative, le plus souvent dans une détresse absolue, rappelle un peu *La vie de bohème* de Murger. Il est inutile de dire que chaque découverte de Cornélius présentait quelque petit défaut ou quelque insuffisance qui lui enlevait toute valeur pratique. Trois planches d'épinards par exemple étaient indispensables pour produire le sucre nécessaire à une tasse de café. Mais enfin, après maints essais, la grande découverte vint récompenser la persévérance de Cornélius : il trouva le moyen de diriger les ballons. C'était l'invention que Renard devait réaliser bien des années plus tard. Pour acheter les quatre cents aunes de toile et les deux tonneaux d'huile siccative qui lui sont nécessaires, Cornélius vend ses dernières terres et revient à Armes, sans un liard, pour construire son ballon. Il espérait que son frère l'hébergerait pendant la durée du travail, dans la maison paternelle. Mais l'avarice de Belle Plante ne lui permettait pas une dépense aussi inutile. La bonne Louise recueille le pauvre homme et le loge chez sa nourrice, la mère Simone. Etabli à Armes, Cornélius déclare à Louise ses sentiments et s'occupe à bâtir son ballon. Belle Plante, lui, travaille à supplanter son frère dans le cœur de la jeune fille et intrigue près du père de Louise. Cette rivalité amène un dialogue des plus savoureux entre les deux frères :

« Et toi, il paraît que tu es comme un espion sur ses pas ?...

« Mais, dit Belle Plante, tu ignores sans doute que Mademoiselle Louise est ma chose ; je suis en marché pour l'épouser, et nous allons aujourd'hui à Clamecy, son père et moi, pour cette affaire.

« Et toi, tu n'ignores pas sans doute que Louise te déteste et qu'elle m'aime.

« Oui, mais je suis aimé, moi, du père Desallemagnes, et toi tu en es détesté.

« Alors, c'est le père Desallemagnes qu'il fallait demander en mariage.

« Ce que tu dis là est très déplacé ; la science t'a gâté, Cornélius. Autrefois tu valais mieux que cela. ... Toujours est-il que

je te tiens pour un mauvais frère, si tu persistes à faire la cour à ma fiancée.

« Et toi, tu es sans doute un bon frère, quand tu me fermes comme à un mendiant la porte de ta maison.

« Oh ! cela est bien différent, dit Belle Plante, et je vais te le faire comprendre, moi. Il m'en eût coûté beaucoup d'argent pour te loger, te chauffer, t'éclairer et te nourrir ; mais toi, pour renoncer à Mademoiselle Desallemanes, que t'en coûtera-t-il ? pas un denier.

« Et si j'en tombais malade de chagrin, il m'en coûterait plus d'un denier, peut-être.

« Oh, dans ce cas-là, je m'engage à payer ton médecin et ton apothicaire, et si tu meurs, à te faire enterrer à mes frais.

« Grand merci ! mais je ne veux pas renoncer à Louise.

« ... Pourquoi perdre à cajoler Louise un temps précieux à l'humanité et que tu pourrais si bien employer en découvertes utiles comme celles que tu as déjà faites ?

« Bah ! dit Cornélius, il faut bien des distractions dans la vie ; et mon avis à moi, est que le temps le mieux employé est celui qu'on perd.

« Eh bien ! va-t-en au diable, égoïste, cœur froid, mauvais frère !

« Adieu, Belle Plante, en te disant ton nom, je te dis pis que cela. » (1)

Pendant la construction du ballon, Cornélius oblige Belle Plante à restituer quelques-uns des profits qu'il devait à l'usure. Le moyen simple mais efficace que Cornélius emploie pour cela consiste à passer une brosse imbibée d'huile siccative sur le visage de Belle Plante « qui ressemblait à une pièce de friture sortant de la poêle ». Cornélius sachant seul enlever cet enduit, Belle Plante est bel et bien obligé de faire restitution pleine et entière du bien mal acquis puisque comme Cornélius l'a dit : « C'est moi qui suis l'usurier, et toi l'emprunteur. » (2)

Les difficultés pécuniaires de Cornélius se font plus pressantes. Louise est au bout de ses ressources et tous ses bijoux sont vendus. La mère Simone vend sa vache Blanchette afin que Cor-

(1) *Belle Plante et Cornélius*, p. 146-147.

(2) *Belle Plante et Cornélius*, p. 181.

nélius puisse acheter l'huile nécessaire pour achever le ballon. Peu de temps après, Cornélius reçoit la visite de quelques personnages d'importance. C'étaient mon oncle Benjamin qui se faisait passer pour Choiseul, léger anachronisme ; Machecourt, qui se prétendait Chancelier de France ; et le vieux sergent, qui disait être le Maréchal de Saxe, anachronisme grave. Ils apportaient à Cornélius de la part du Roi, 1.200 francs à titre d'encouragement. Cette mystification, coup de théâtre enfantin, se termine par la déconfiture de Belle Plante.

Le lendemain Cornélius dépense 1.190 fr. 50 en cadeaux pour Louise et la mère Simone, il rachète la vache Blanchette, et il s'offre à lui-même un rouleau de papier vélin et un parallélogramme d'encre de Chine.

Panuche, cependant, le sacristain soutenu par le curé, fait la cour à Louise. La peinture de ces deux personnages, peu digne du talent de Tillier, ne prouve guère que sa haine nouvelle contre le clergé, si différente de son attitude au temps de l'*Association*. Il a trouvé évidemment ses modèles dans les petits journaux du temps tels que le *Charivari* et la *Caricature*.

Son ballon prêt, Cornélius l'essaye avec le chat de la mère Simone comme seul passager. Le ballon et le chat reviennent à terre sains et saufs. Cependant toute difficulté n'est pas surmontée. Le curé accuse Cornélius de faire une œuvre impie qui ébranle la foi de ses paroissiens et après une vive altercation menace de faire brûler le ballon. Le dimanche en chaire le prêtre excite ses auditeurs contre Cornélius et son ballon qu'il représente comme la cause de tous les maux que Dieu avait déjà déchaînés sur Armes. Les fidèles se réunissent après la messe sous la direction de Panuche au cri de : « qui aime monsieur le curé me suive ! » (1) Louise va chercher l'aide de la maréchaussée de Clamecy mais elle rencontre mon Oncle Benjamin. Entre temps la petite armée devant le hangar du ballon où Cornélius armé de la broche de la mère Simone, d'un grand compas et de plusieurs petits compas et aidé par le chien de son hôte défend son œuvre. On parle, Cornélius semble avoir le dessus jusqu'à l'arrivée du curé qui s'écrie : « Allons ! qui m'aime me suive ! Le paradis à ceux qui iront en avant et l'enfer à ceux qui reste-

(1) *Belle Plante et Cornélius*, p. 222.

ront en arrière. » (1) Et il s'élance le premier. Cornélius, avec sa broche, cloue à un peuplier la soutane du curé qui de ce fait se trouve prisonnier de guerre. A ce moment critique mon oncle Benjamin dans son bel habit rouge, l'épée nue, enlève Panuche à la grande frayeur des fidèles qui, privés de leurs chefs, battent en retraite en désordre. Benjamin transporte Panuche à sa maison à Corvol, l'enferme dans la cave jusqu'au lendemain où arrivent les personnalités que nous avons déjà vues dans *Mon Oncle Benjamin*. Chacun prend un rôle pour participer au jugement dernier de Panuche. Ici la mystification devient du plus regrettable mauvais goût : Manette, l'amie de Benjamin, mariée à un époux qui ne la comprend pas, se charge de représenter la Sainte Vierge. Dieu le Père renvoie Panuche sur terre parce qu'il « n'est ni assez vertueux pour aller en paradis, ni assez coupable pour être jeté en enfer. » (2)

Le 28 septembre, fête patronale du pays, Cornélius prend les airs et fait marcher le ballon contre le vent. Mais le curé tire sur le ballon et brise l'une des roues destinée à diriger l'appareil qui disparaît à jamais avec son passager emporté par le vent. Louise « fit enterrer dans le jardin de son père les débris de la roue tombés du haut des airs, et chaque jour elle venait rêver en cette place à son Cornélius. » (3) Cette fin lugubre rappelle celle de *Mon Oncle Benjamin*. Le pessimisme de Tillier lui interdit les dénouements heureux.

3. Les personnages.

Les personnages de *Belle Plante et Cornélius* ont très probablement existé comme ceux de *Mon Oncle Benjamin*. Il est hors de doute que Cornélius représente Tillier dont il reproduit maint trait de caractère. Comme Tillier il a la passion de la discussion et aussi l'amour des mathématiques, de la physique et de la chimie. Tillier en sa qualité de rédacteur de l'*Association* avait proposé que le nouveau professeur de chimie et de physique au Lycée de Nevers donnât des cours le soir aux adultes. D'autres traits de cette figure originale, de ce type de savant et d'inventeur que

(1) *Belle Plante et Cornélius*, p. 224.

(2) *Ibid.*, p. 231.

(3) *Ibid.*, p. 236.

représente Cornélius ont certainement été empruntés à André Giroud de Villette, né à Clamecy le 17 décembre 1752. Nous savons, grâce à M. Raoul Toscan (1) que Villette avait un goût marqué pour l'étude mais surtout pour la physique et la chimie et que son père l'avait envoyé à Paris pour compléter sa formation scientifique. Il dut à l'amitié du fameux Reveillon, de faire la connaissance du physicien Charles et des frères Montgolfier et, en 1783, de participer à la première ascension du ballon des Montgolfier. Si l'on se souvient que la grand'mère de Tillier était née en 1751, on incline à croire qu'elle avait raconté à son petit-fils tout ce qu'elle savait d'un événement d'une importance capitale auquel un Clamecycois de sa génération avait pris une part active. Sa mère, en tout cas, ou d'autres témoins auraient pu le lui raconter. Tillier a ajouté à sa fiction le résultat de ses propres expériences à Paris comme maître d'étude sans travail ; mais le fond de l'histoire du ballon a certainement son origine dans une tradition de famille. Tillier en quelque manière peut passer pour un précurseur de Jules Verne si l'on considère certaines de ses idées exprimées dans une lettre de Cornélius à Louise : « Désormais, tout transport, tout voyage se fera en ballon ; le roulage accéléré et les diligences seront supprimés ; on aura son ballon comme on a sa voiture, et au lieu de grandes routes il ne faudra plus que de petits sentiers pour les piétons. ... Tu m'objecteras peut-être que mes navigateurs aériens seront arrêtés par les tempêtes et les violents courants d'air, et qu'alors il faudrait établir dans les airs des auberges bâties sur des âmes d'hydrogène et tenues au piquet par des ficelles, où les voyageurs pourraient attendre le retour d'un temps calme. Je ne me dissimule pas la gravité de ton objection, et elle témoigne de ton bon sens, ma chère Louise ; mais je dois trouver au-dessus des régions de l'atmosphère un air parfaitement calme, et où je naviguerai comme sur un lac. (2) Je t'enverrais bien le plan de mon ballon, et tu verrais que mon appareil est assez puissant pour vaincre les courants atmosphériques ordinaires ; mais j'aime mieux te l'apporter moi-même. » (3) Le personnage de Belle

(1) Raoul Toscan, *Un Nivernais dans le premier ballon monté, Giroud de Villette.*

(2) Idée de la stratosphère d'aujourd'hui.

(3) *Belle Plante et Cornélius*, p. 112-114.

Plante est le paysan avare. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'un personnage qui ne fait que passer dans le roman de Pigault-Lebrun *Mon Oncle Thomas* s'appelle *Belle-Pointe*, maître en fait d'armes. (1) Peut-être Tillier a-t-il remanié légèrement ce nom de Belle Pointe en Belle Plante parce qu'il y avait encore à Nevers des parents de Noël Pointe, successeur de Fouché en qualité de Commissaire de la Convention à Nevers. Si cette hypothèse est vraie, Tillier aurait tiré les titres de ses deux romans du roman de Pigault-Lebrun. Tillier a conçu et dessiné les traits de cette figure à laquelle il a prêté tous les caractères de l'avare de la littérature selon la formule classique, en l'adaptant toutefois parfaitement à son milieu, un petit village rural. En faisant ressortir la convoitise de Belle Plante pour la terre, il se souvient des critiques qu'il avait autrefois adressées à Dupin, coupable selon lui du même défaut et il met dans la bouche de Belle Plante ces lignes prophétiques : ... « si les savants ôtent leur chapeau à Cornélius, les banquiers s'inclineront devant la signature de Belle Plante, et cela vaut beaucoup mieux. Voilà quelque chose de beau qu'une statue qu'on vous dresse quand vous êtes mort ! La différence qu'il y aura entre nos deux gloires, c'est que votre Cornélius ne pourra jouir de la sienne que quand il sera au cercueil, et que moi je jouirai de la mienne de mon vivant. » (2)

Louise partage les idées de Cornélius mais avec la modération du bon sens. Elle est en quelque sorte l'*alter ego* de Tillier. Elle rappelle Cornélius à la raison quand il semble par trop s'en écarter et incarne le côté sentimental de cet idéaliste farouche. Ainsi dit-elle à Cornélius : « Point d'impiété, mon ami ! Dans notre position, nous avons besoin de la protection du ciel. » (3)... « Toi, tu hais les prêtres, Cornélius, moi je les plains. » (4)... « C'est un axiome, cela, mon ami ; la femme que l'on aime est toujours la meilleure de toutes. »... « Tu as trop de philosophie pour avoir un peu de raison et il faut que j'en aie pour toi. » (5) ... « Je vois bien qu'il faudra, quand nous serons mariés, que ce

(1) Pigault-Lebrun, *Mon Oncle Thomas*, chap. I.

(2) *Belle Plante et Cornélius*, p. 36.

(3) *Ibid.*, p. 137.

(4) *Ibid.*, p. 89.

(5) *Ibid.*, p. 80.

soit moi qui aie la bourse. » (1) Mais, à ce bon sens elle joint une loyauté et une fidélité absolue à Cornélius et elle le défend à la fois contre son père, contre son curé et contre Belle Plante. Malheureusement ce caractère n'est guère qu'ébauché : plus développé, il eût été un personnage charmant.

Le personnage du curé comme nous l'avons remarqué plus haut, est évidemment inspiré des caricatures du temps. Mais le portrait du curé en chaire semble bien pris sur le vif et offrir une caricature de Mgr. Dufêtre : « A l'appui de son dire, il cita maint texte des saintes Ecritures, car les saintes Ecritures sont pour les hypocrites ce qu'est le Code pour les avocats sans conscience : on y trouve de quoi justifier toutes les iniquités. Ce sermon, accompagné de gestes d'une aune et de gros yeux blancs levés vers le ciel, fit un effet prodigieux sur les fidèles d'Armes. » (2) La comparaison de ce texte avec les pamphlets de Tillier semble justifier cette hypothèse : n'a-t-il pas accusé l'évêque d'avoir prêché contre lui et de l'avoir appelé « un esprit infernal. » (3) De plus, dans sa réponse au Mandement (4) de l'évêque Dufêtre où il est clairement et indiscutablement visé, Tillier dit au sujet du style de Mgr. Dufêtre : « Il hérissé ses phrases d'Ecriture Sainte ... En un mot, M. Dufêtre écrivain, c'est toujours ce M. Dufêtre ampoulé, enluminé, redondant que vous avez entendu prêcher, moins sa voix de quarante-huit et son geste long d'une lieue. » (5)

4. La valeur du roman.

La gaieté et l'humour de *Mon Oncle Benjamin* ne se retrouvent dans cette œuvre qu'à un degré moindre. Il y a de jolies scènes, telles que celle de Belle Plante chez son tailleur, la description d'Armes au premier chapitre ; il y a des traits d'esprit tels que la remarque de M. Guillerand quand il corrige une faute de français faite par Belle Plante père : « Faire un solécisme devant un maître d'école, c'est comme si l'on blasphémait

(1) *Ibid.*, p. 207.

(2) *Ibid.*, p. 217.

(3) *Pamphlets*, p. 263.

(4) Mgr. Dufêtre, *Mandement*, n° 12, le 2 février 1844.

(5) *Pamphlets*, p. 466-467.

devant un prêtre, » (1) et quelques moments plus tard le maître d'école dit : « Vous mériteriez, monsieur François, que je vous fasse payer le lièvre. — Que je vous fisse, dit Cornélius. Cette fois, c'est le prêtre lui-même qui blasphème. » (2) Ou encore l'exaltation de Cornélius devant l'avenir et les possibilités de la locomotion nouvelle : « On pénétrera dans l'intérieur de l'Afrique plus facilement que chez un membre de l'Académie des Sciences. » (3) Mais ces jolis détails ne rachètent pas l'abus de l'idéologie et du paradoxe, le manque d'action et l'absence de composition. Il semble que Tillier ait été détourné de ce roman par les événements et qu'il n'ait pas eu le temps de le finir quand la mort l'a surpris. Ceci paraît évident si l'on remarque que la division des chapitres XXIII et XXIV est faite au beau milieu de l'attaque des paysans contre le ballon de Cornélius ; que le chapitre XXII n'a que six pages, le chapitre XXI que cinq, le chapitre XX que quatre et le chapitre XVI que deux et demie. Les nombreux anachronismes déjà relevés prouvent clairement un défaut de révision.

Ce roman est bien de son époque foncièrement hostile au classicisme quoi que Tillier ait proclamé son indépendance littéraire : « Cornélius ne s'arracha pas les cheveux comme un héros classique ; il ne cria pas, le poing levé vers le ciel, damnation et malédiction ! comme un héros romantique car Cornélius n'était ni classique ni romantique, je vous prie de le croire ; mais il donna un grand coup de pied dans son tonneau et l'effondra. » (4) Cornélius explique devant ses élèves quelques vers d'*Athalie* et daube par des comparaisons piquantes sur les poètes classiques en général et sur Racine en particulier. « Racine ressemble ici à un maladroit garçon de café auquel je demande un verre de rhum et qui me le verse dans une carafe d'eau. La périphrase, chez nos poètes, c'est la plupart du temps, un valet qui passe par le grenier pour aller à la cave... En général, je trouve que nos poètes sont trop chiches d'idées et trop prodigues de paroles... Si vous n'avez qu'un hareng salé à m'offrir, ne me le présentez pas sur un plat d'argent. » (5)

(1) *Belle Plante et Cornélius*, p. 43.

(2) *Ibid.*, p. 49.

(3) *Ibid.*, p. 113.

(4) *Ibid.*, p. 184.

(5) *Ibid.*, p. 53.

En somme, ce roman égayé par quelques jolis traits, par un dialogue vif et naturel, n'est pas une œuvre achevée. Elle ne fut pas publiée du vivant de l'auteur et on peut être sûr qu'il ne l'aurait pas laissée paraître dans un état aussi imparfait. Le livre cependant est très intéressant parce qu'il montre qu'une fois libéré de ce qu'apportait à l'expression de sa vraie pensée l'entrave du cautionnement, Tillier revient à sa nature profonde tout à fait anticléricale. On retrouvera naturellement les mêmes tendances dans les pamphlets. Il est en tout cas regrettable que l'auteur n'ait pas eu le loisir d'achever et de corriger *Belle Plante et Cornélius*, peinture très neuve alors du monde des paysans. C'est un des premiers romans français consacrés au peuple des campagnes : on dirait aujourd'hui un roman populiste. Ce livre, d'un réalisme pourtant si sincère et si vrai n'a pas connu le succès, même en Allemagne et le jugement de Deschanel est confirmé : « *Belle Plante et Cornélius* est une œuvre faible qui, on peut le croire, n'est pas parvenue à maturité. » (1)

* * *

RÉSUMÉ DE L'ŒUVRE DE TILLIER DE 1841 A 1843

En somme, de 1841 à 1843, Claude Tillier en tant que rédacteur de l'*Association* a fait un roman, en a commencé un autre, a écrit deux contes, quelques poèmes, force feuilletons et variétés, les commentaires de rigueur deux fois par semaine sur les événements quotidiens nationaux et locaux, quelques pamphlets et de nombreux articles de critique littéraire. Quelle tâche pour l'ancien maître d'école qui n'avait d'autre expérience comme journaliste que les treize ou quatorze semaines qu'a duré l'*Indépendant* de Clamecy en 1831.

Le but principal de Tillier était la réforme électorale sur la base de la souveraineté du peuple. L'*Echo de la Nièvre*, l'ennemi juré de l'*Association*, nous donne son avis sur le zèle que déploie Tillier dans la défense de sa cause : « Nous ne suivrons pas plus loin l'*Association* ; libre à elle de travailler à la désaffection des populations envers le gouvernement par les moyens qu'elle

(1) Deschanel, C. T., Revue de Paris, vol. 26, 15 juillet 1855, p. 504.

jugera à propos d'employer ; son choix, il est vrai, n'est pas toujours scrupuleux ; mais c'est là sa mission, dit-elle, et Dieu sait avec quel zèle, avec quelle persévérance elle s'en acquitte. Nous la croyons à ce sujet capable des efforts les plus désespérés et des sacrifices les plus coûteux ; nous n'hésitons pas même à croire que, dût-elle faire celui de son existence, hélas ! déjà bien fatiguée à la peine, elle l'accomplira. » (1)

Même en tenant compte de l'intention ironique, ce témoignage constitue un véritable hommage à l'énergie infatigable de ce réformateur qui se croyait chargé d'une mission. Quand on pense à la condition physique de Tillier, à la toux opiniâtre dont il était tourmenté on se demande comment il a pu, même dans ses articles les plus sérieux découvrir toujours un élément de fantaisie et de gaîté. Mais il savait que c'était un des meilleurs moyens de faire pénétrer ses idées. « Le sot, a-t-il dit, a pour arme un gros bâton, un grand fouet, comme un charretier ; l'homme d'esprit n'a à la main qu'une frêle houssine mais à la pointe de laquelle il y a du feu. Il est vrai que l'insulte du sot s'appelle injure, tandis que celle de l'homme d'esprit se nomme épigramme. » (2)

Malgré ce zèle et cette énergie au travail de son rédacteur en chef, l'*Association* périlita et sombra le 14 mai 1843 par suite de la série de déconvenues dont nous avons déjà raconté le lamentable enchaînement. La plume de Tillier, comme il s'en vantait deux ans auparavant en prenant la direction de l'*Association*, était devenue cette fois aussi libre que l'oiseau dans l'air. Il n'avait pas besoin de cautionnement s'il publiait ses écrits à des intervalles irréguliers. Son premier pamphlet remis au dépôt légal le 10 juin 1843 mais distribué à Clamecy bien auparavant, portait comme titre *M. Nolens et M. Volens*. C'était une attaque contre Paillet, conseiller municipal depuis 15 ans, et de nouveau candidat aux élections municipales du 11 juin 1843. (3) Il semble bien que ce pamphlet ait agi sur les électeurs puisque Paillet ne fut pas réélu. *M. Nolens*, c'est Tillier ; *M. Volens*, c'est un partisan de Paillet. Celui-ci était attaqué

(1) *L'Echo de la Nièvre*, n° 37, 26 mars 1842, p. 1.

(2) *L'Association*, n° 99, 12 décembre 1841. Feuilleton.

(3) *Pamphlets*, p. 189, notice de Gerin.

à la fois comme membre du conseil municipal suspect aux yeux de Tillier d'avoir gaspillé les fonds de la ville, et comme candidat du clergé. « Quand MM. Michelet et Quinet nous disaient : défiez-vous des jésuites, je me riais des périodes de ces deux savants hommes. Mais je vois bien maintenant, quoique le *Constitutionnel* l'ait écrit et que le *Journal des Débats* semble y croire, qu'il y a des Jésuites. » (1) Le premier usage que Tillier fit de sa liberté fut donc de continuer sa lutte contre le clergé. Ainsi s'ouvrit une nouvelle phase dans la carrière de Tillier : celle du pamphlétaire.

(1) *Ibid.*, p. 191. C'est par erreur que Gerin affirme que la publication de ce pamphlet aurait eu lieu dans l'*Association* du 10 juin 1843. Il a reconnu sa méprise mais malheureusement M. Dunois dans sa vie de Tillier publiée dans *Le Socialiste Nivernais* a reproduit l'erreur de Gerin.

CHAPITRE VII

PAMPHLETS

1843-1844

1. Introduction.

Avant d'aborder l'étude des pamphlets composés par Tillier entre juin 1843 et octobre 1844, date de sa mort, il semble utile d'évoquer une récente querelle à laquelle ces textes ont donné lieu. Ce débat que M. Maurice Mignon a qualifié de « Polémiques tillièresques » survint entre Marius Gerin, professeur au Lycée de Nevers et Paul Cornu, archiviste paléographe, au sujet des sources dont Gerin avait fait usage pour établir son édition critique de 1906. L'examen des brochures publiées dans les deux camps adverses prouve que l'ironie nivernaise n'a pas disparu avec Claude Tillier et l'érudition est sensiblement égale des deux parts quoique, à notre avis, la valeur des travaux de Gerin l'emporte de beaucoup sur celle que représentent les découvertes fortuites des autres chercheurs tillièresques.

Tillier, au mois de juin 1843, commença la publication d'une série de 24 pamphlets sous ce titre général *De choses et d'autres* par abonnement au prix de 75 centimes par numéro. Le 29 juin 1844, parut le 24^{me} pamphlet. Et voici le problème dont la solution divisa Gerin et Cornu : l'édition en volume de ces pamphlets représente-t-elle une véritable édition ou n'est-elle que la réunion des fascicules originaux sous une couverture commune ? Gerin affirme qu'il existe : 1^o une édition en brochures envoyée aux abonnés en 1843 et 1844 ; 2^o une édition en volume publiée en juillet 1844 ; 3^o une édition répartie dans

les tomes 3 et 4 des *Œuvres*, en 1846. (1) Pour Cornu, l'édition de 1844 n'existe pas. Gerin admet qu'il n'y a guère de différence entre les deux éditions pour les pamphlets 11 à 24. Toute la question donc est de savoir si les différences qui existent vraiment entre l'édition dite brochure et l'édition dite volume des pamphlets 1 à 10 sont suffisantes pour constituer une nouvelle édition. Après l'examen des reproductions photographiques de certaines différences (2) la comparaison de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (l'édition brochure) et de l'exemplaire de la Bibliothèque de Nevers (l'édition volume) nous attestons de façon formelle que les différences typographiques et textuelles sont suffisantes pour établir une distinction nette entre l'édition brochure et l'édition volume. Nous empruntons à Marius Gerin un tableau qui démontre que la mise en page est différente dans les deux éditions. C'est une statistique de la dernière page du texte des huit pamphlets suivants. (3)

	Edition en brochure	Edition en volume
1. Comment l'Association.....	p. 23, l. 20	p. 23, l. 8
2. Sainte Flavie.....	— 24, — 5	— 24, — 6
3. Sainte Flavie (2).....	— 34, — 23	— 35, — 4
4. Quelques Pamphlets.....	— 27, — 11	— 28, — 7
7. Distribution de prix.....	— 24, — 17	— 24, — 7
8. Distribution de prix.....	— 35, — 12	— 35, — 9
9. Une croix de plus.....	— 15, — 16	— 15, — 11
10. Mme Déal.....	— 27, — 14	— 27, — 17

Dans le pamphlet 4, la longue citation (27 lignes) d'un passage de l'*Onguent contre la morsure de la vipère noire* a été reproduite en plus gros caractères dans l'édition en volume. De plus, on y a supprimé ces deux phrases : 1^o « des veaux blancs à deux têtes et des chevaliers tricolores à quatre, à huit, à dix, à treize consciences : vous en avez vu. » 2^o « Les cendres du grand Napoléon : vous les avez vues. » Cette dernière phrase a été reprise dans l'édition de 1846, ce qui prouve que dans la révision de ce pamphlet, l'abandon de la première phrase fut réfléchi. Il y a encore

(1) Gerin, *Les éditions des Pamphlets*, p. 17.

(2) Gerin, *Reproductions photographiques*. Brochure. Bibl. de Nevers, 2 N 161.

(3) Gerin, *Les éditions des Pamphlets*, p. 18.

l'expression « infectes de la vipère noire » qui est celle du texte de *l'Onguent...* » (1)

Toutefois Cornu a fait valoir un argument qui n'est pas sans valeur. Il a remarqué que le Préfet de la Nièvre dans une lettre au Ministère de l'Intérieur dit que cette série de pamphlets a été tirée à 400 et à 500 exemplaires. Gerin et Cornu sont d'accord sur le fait que l'exécution typographique devient meilleure à partir du onzième pamphlet. N'est-il pas probable que l'imprimeur, devant le succès de la première dizaine se sera décidé à augmenter le nombre d'exemplaires d'une centaine et à améliorer la présentation ? Ainsi il ne fut obligé de corriger et de réimprimer à cent exemplaires que chacun des dix premiers pamphlets pour compléter la série. Mais le fait reste que ces changements sont suffisants pour constituer une nouvelle édition.

Toutefois, Paul Cornu avait raison dans sa contestation avec Marius Gerin au sujet du texte du premier pamphlet : *Comment l'Association peut être remplacée*. Gerin nous a bien donné le texte de 1844 mais il ne nous a pas donné le texte de la brochure originale de 1843. Ce texte contient des renseignements sur les conditions de la publication fort intéressants et Gerin eût bien dû nous les donner sous forme de variantes ainsi qu'il l'a fait dans d'autres cas. Mais ce léger lapsus ne saurait diminuer l'importance de cette édition à laquelle Paul Cornu a rendu justice : « La grande valeur de l'édition critique reste incontestable. » On peut d'ailleurs trouver le texte intégral de Tillier dans le recueil *De choses et d'autres* à la Bibliothèque nationale. Paul Cornu a reproduit ce texte dans sa brochure *Nouvelles recherches sur Claude Tillier*.

Dans les passages supprimés Tillier faisait savoir son intention d'écrire 24 petits pamphlets dans l'espace d'une année, lesquels formeraient à la fin de l'année « un volume qui aurait pour titre *De choses et d'autres*. Il espérait trouver 250 abonnés à 75 centimes le numéro, somme qui lui aurait permis de vivre de sa plume. Il adressa naturellement la première livraison en guise de prospectus à tous les anciens abonnés de *l'Association* demandant que ceux qui ne voudraient pas recevoir le reste de la série de

(1) *Ibid.*, p. 18, 19.

pamphlets renvoyassent cette livraison spécimen. Autrement il les considérerait comme engagés à payer le prix de l'abonnement. Le fait que son appel a reçu une réponse généreuse et empressée est certain puisque Tillier dut porter le nombre d'exemplaires de 400 à 500. Gerin estime qu'il a dû réaliser au moins la somme de 3.500 francs avec cette série de pamphlets (1). Pour un pamphlétaire départemental c'était énorme, mais la hantise de sa mort certaine l'obsédait, lui enlevant toute la joie qu'il eût pu concevoir d'un tel succès.

SA CONCEPTION DU PAMPHLET.

Ce premier pamphlet est l'esquisse du programme que Tillier se propose de réaliser comme journaliste-pamphlétaire. D'abord il montre tous les avantages qui doivent résulter pour tout le département de la publication d'un journal d'opposition. Mais il ajoute que les charges financières et le cautionnement nécessaires sont si écrasants qu'ils sont trop lourds pour lui, lui qui est « pauvre entre ceux qui sont très pauvres. » (2) Après avoir lancé quelques traits à tous ses ennemis : Paillet, Dupin aîné, Avril et Mgr. Dufêtre, il fait une déclaration extrêmement révélatrice de sa nature combative : « Je me suis fait l'ouvrier du peuple, et tant qu'il me battra un peu de sang dans les veines, je n'abandonnerai pas ma tâche. Et remarquez-le bien, car je ne veux point me donner auprès de vous un mérite que je n'ai pas, c'est moins un acte de conscience que j'accomplis qu'une jouissance que je me donne. J'obéis à un instinct puissant, semblable à celui qui pousse le chien contre la bête carnassière des forêts ; je suis né faible et souffreteux dans le camp des pauvres, et aussitôt que mon cerveau a pu produire quelques pensées, aussitôt que ma plume a su écrire quelques lignes, j'ai protesté contre la domination triviale du riche. » (3) De tout temps, on a vu des hommes doués de la force morale qui leur permet de réagir contre le mal sans tenir compte des raisons de la circonspection égoïste, des hommes pour lesquels l'idée de pactiser avec l'injustice est insupportable. Ces hommes ont le pouvoir de communiquer la flamme qui les anime aux cœurs moins ardents de leurs

(1) *Pamphlets*, p. 197, note 1.

(2) *Ibid.*, p. 204.

(3) *Ibid.*, 205, 206.

voisins et de purifier ainsi le monde des abus et des actes d'injustice. Tillier appartient à cette classe d'hommes, et pendant quatre ans il a remué le département de la Nièvre. Jusqu'à présent gêné par le cautionnement fourni par ses amis il avait dû se contraindre : désormais libéré, il exprime sans restriction sa pensée. S'il est vrai, comme il le dit, qu'il se donne une jouissance en défendant le peuple, nous ne pouvons qu'admirer la franchise de son aveu même si cela enlève quelque valeur morale à des actes qu'il fait dépendre de son seul instinct. Le fait qu'il obéisse à son instinct fait comprendre pourquoi il dépasse quelquefois le but, la raison n'intervenant pas pour tempérer de quelque clémence la rigueur de la justice. Mais on ne saurait attendre la modération d'un réformateur : il y a contradiction dans les termes. Il affirme de nouveau cette volonté farouche d'apostolat sans défaillance ni pitié dans sa défense du pamphlet : « Loin de me blesser, vos injures me sont agréables, je les reçois comme un hommage ; elles prouvent que mes coups tombent d'aplomb. Je suis un homme féroce, moi, un tigre, quelque chose de plus encore : quand je bats quelqu'un, je veux qu'il crie. » (1)

Pour Tillier, comme pour Courier, le mot pamphlet est un mot noble et digne, et celui qui fait le métier de pamphlétaire mérite tous les éloges parce qu'il travaille à une œuvre de salut. Il expose sa propre conception du pamphlet dans *Du Pamphlet* comme Courier l'avait exposée dans le *Pamphlet des Pamphlets*, quoique les deux libelles aient bien peu de ressemblance. L'occasion de ce pamphlet était née de la citation par l'*Echo de la Nièvre* d'un paragraphe d'une lettre de Lamartine où Tillier voulait découvrir une allusion faite par l'*Echo* à ses pamphlets. Lamartine avait dit : « Le misérable métier de pamphlétaire quotidien dégraderait la vérité même ! Les journaux ne sont point les gladiateurs salariés de la malignité publique. Se servir de la presse pour de pareils usages, c'est une profanation d'un des plus beaux dons de Dieu. La presse est sainte, car, après avoir été l'instrument qui a nivelé le monde, elle est aujourd'hui l'instrument qui doit y semer l'ordre nouveau, la religion, la liberté et la paix. » (2) Du nom d'infâme pamphlétaire, Tillier se justifie

(1) *Pamphlets*, 277.

(2) *Ibid.*, p. 271.

à l'aide des mêmes arguments qui lui avaient déjà servi pour le *Charivari* de Clamecy. C'est une œuvre de censeur qu'il fait, il est l'exécuteur des colères de la société. Il dénonce dans la mesure de ses forces le corrupteur, le traître à son pays, et tous ceux qui se vendent pour de l'argent ou pour des faveurs. Il se justifie encore en citant les colères de Jésus-Christ contre les marchands du temple : « Et que ces colères du Christ ne nous étonnent point ! Il est bon, sans doute, plus qu'aucun homme ne peut l'être ; mais il n'y a point de véritable bonté sans haine des méchants, et de dévouement aux hommes sans indignation contre ceux qui les oppriment. » (1) De tels principes prouvent la sincérité de Tillier, mais aussi fait comprendre que cette colère va l'aveugler et rendre profondément injuste son effort pour établir la justice.

Cependant il importe de relever cette phrase tirée du pamphlet *Comment l'Association peut être remplacée*, et adressée à M. Avril qui avait gagné son procès contre l'*Association* : « Vous comprenez que chacun de vos mérites est justiciable d'un écrivain qui tient à faire rire ses lecteurs. » (2) Ainsi fait-il connaître le second objet de ses écrits : faire rire. Remarquez bien qu'il ne dit pas amuser ses lecteurs mais les faire rire. Ce qui indique qu'il a conscience de son talent et connaît son auditoire. Il n'écrit pas pour le grand public de Paris et de la France comme Paul-Louis Courier et Cormenin, mais au contraire pour le public plus restreint du département de la Nièvre et des départements voisins. Le don de raillerie, de caricature qu'il possède s'est exercé sur les sujets locaux qui deviennent piquants sous la plume de Tillier, sans aller naturellement jusqu'à offrir un intérêt universel comme les personnages de Molière. Tillier excelle à faire ressortir des traits de caractère et à tracer des portraits de personnages les mieux propres à faire comprendre la vie d'une petite ville française laquelle ne diffère guère de celle des petites villes de beaucoup d'autres pays.

Un autre trait significatif du caractère de Tillier qui se dégage du *Pamphlet* est sa sensibilité profonde. Il en partage le privilège avec presque tous les satiriques, mais ce qu'il réussit à

(1) *Ibid.*, p. 287.

(2) *Ibid.*, p. 205.

incorporer à cette sensibilité mieux que personne, c'est son imagination poétique. Il ajoute du lyrisme au pamphlet. Il avait échoué dans la poésie lyrique, mais dans le pamphlet, l'œuvre en prose qui semble le moins comporter le lyrisme, il répand toute son âme. De ce pamphlet, qu'il écrivit dans son avant-dernier été, on détache cette page d'une sensibilité exquise, d'une fraîcheur ravissante : « Et cette plume de pamphlétaire qu'il faut tenir comme un glaive, croyez-vous qu'elle ne soit pas lourde à porter ? Qu'elle ne fatigue point les doigts qui la conduisent ? En ce moment, je suis là, accoudé sur la fenêtre de mon atelier, contemplant cette belle vallée de la Nièvre qui s'emplit d'ombre et ressemble, avec sa forêt de peupliers, à un champ garni de gigantesques épis verts ; le soleil se couche derrière moi : ses derniers rayons allument, comme un brasier, les ardoises du moulin ; ils illuminent la cime vacillante des peupliers et bordent de franges roses les petits nuages qui passent à l'horizon. Dans le lointain, les pâles fumées du pont Saint-Ours ondoient et s'en vont, emportées par le vent, comme une procession de blancs fantômes qui défile. La Nièvre, cette laborieuse Naïade que les tanneurs forcent du matin au soir à laver leurs peaux, a fini sa journée ; elle se promène libre et tranquille entre ses roseaux et clapote doucement sous les racines des saules. A cette heure si belle et si douce, je sens à ma vieille lyre de poète une corde qui se réveille. J'aimerais à décrire ces riants tableaux, et peut-être, du fond de cette encre immonde, amènerai-je quelque paillette d'or au bec de ma plume. Mais hélas ! quand je voudrais peindre et chanter, il faut que j'écrive, que je martèle des phrases agressives contre mes adversaires... Quand mon âme s'emplit, comme ce vallon, de paix et de silence, il faut que j'y tienne la colère éveillée ; quand je voudrais pleurer peut-être, il faut que je rie !...

« Derrière cette verdure étrangère et cette traînée bleuâtre de collines que je ne connais pas, sont les premiers arbres qui m'ont abrité, les premières collines que j'ai foulées ; c'est de ce côté que s'envolent mes pensées, semblables à des pigeons qui, lâchés sur une terre lointaine, s'enfuient à tire-d'aile vers le colombier natal. C'est là qu'est ma mère, mon frère, mes amis, tous ceux que j'aime et dont je suis aimé. Quelle destinée m'a donc éloigné de ces lieux ? Pourquoi ma vie ne s'y écoule-t-elle

pas doucement et sans bruit comme l'eau claire d'un ruisseau ! Hélas ! ce même soleil qui s'est levé sur mon berceau, il ne se couchera donc point sur ma tombe ! Maudits soient ces imprudents persécuteurs qui m'ont appris que j'avais une arme redoutable en me forçant à me défendre. Loup féroce, c'est pourtant en léchant leur sang que cet appétit du sang m'est venu ! Et que m'importe à moi que ce journal pêche et que cet évêque fasse le journaliste ! Cruel pamphlet, laisse-moi un instant avec mes rêves ! Ces oiseaux aux plumes blanches et roses, tu les effarouches des éclats stridents de ta plaisanterie. Laisse-moi passer et repasser la main sur leurs ailes ; peut-être hélas ! ne reviendront-ils plus de sitôt, et d'ailleurs, ces messieurs sont-ils si pressés qu'on les fustige ? O mes amis, que faites-vous en ce moment ? Tandis que je suis là, pensant à vous et entouré de vos chères images, vous entretenez-vous de moi sous vos tonnelles ? Voici l'heure où ma mère se repose à l'ombre de son petit jardin ; je suis bien sûr qu'elle rêve de moi en arrosant ses fleurs ; peut-être dit-elle mon nom à sa petite fille ! O ma mère, si je vous écris moins souvent, c'est ce dur métier de pamphlétaire qui en est la cause ; mais soyez tranquille, je n'attendrai point, pour vous revoir, que l'hiver ait mis entre nous ses neiges. Quand le ciel commencera à blanchir, que ces arbres se teindront de jaune, qu'un plus pâle sourire sera venu aux lèvres de l'automne, j'irai m'asseoir à votre foyer, et rajeunir ma poitrine à cet air que vous respirez. Ces beaux chemins où j'ai tant rêvé, tant fait de vers perdus comme le chant dans l'espace, je veux me promener encore entre leurs grandes haies pieines déjà de pourpre et d'or, et toutes bordées de clochettes blanches ! et ce sera la dernière fois peut-être...

« Je veux encore écouter les flots amis de ma rivière de Beuvron, et les écouter longtemps. L'eau qui mord par le pied mon vieux saule de la petite Vanne, l'a-t-elle renversé ? A-t-il encore à ses racines beaucoup de mousse et de petites fleurs bleues ? Je veux encore passer une heure sous son ombre, contemplant tantôt ces noirs rubans d'hirondelles qui flottent dans les cieux, tantôt ces longues traînées de feuilles jaunes qui s'en vont tristement au courant de l'eau comme un convoi qui passe, et tantôt aussi ces pâles veilleuses, tant redoutées des jeunes filles, et qui sortent de terre semblables à la flamme de la lampe qu'il

leur faudra bientôt allumer. Ces images de deuil plaisent à mon âme ; elles la remplissent d'une tristesse douce et presque souriante. Je me représente l'année comme une femme phthisique qui, sortant d'une fête, dépouille lentement et une à une les parures dont elle était revêtue, pour se coucher dans son cercueil. Mais, adieu, ma mère ! adieu mon vieux Clamecy ! on m'appelle ; je me suis fait l'exécuteur des colères de la société, et il faut que ma tâche s'accomplisse ! » (1)

Ce n'est pas seulement, comme Théophile Gautier, par nécessité de gagner sa vie que Tillier écrit les pamphlets, c'est par vocation et en vertu de ce besoin et de cet instinct qui l'obligent à attaquer les abus. Ce censeur impitoyable doué d'une imagination lyrique qui emploie l'humour, la fantaisie, la caricature, les digressions poétiques, les images romantiques librement inspirées de Victor Hugo, de Cormenin et de Lamennais pour distraire, faire rire, et instruire ses lecteurs, s'est mieux peint lui-même que ses propres victimes. On sent sa profonde sincérité, sa haine de l'injustice, son zèle pour le triomphe des principes de liberté et d'égalité et on comprend que l'excès dans ses attaques n'est pas dû à une mauvaise nature mais plutôt à une nature excessive qui n'a pas appris à dominer ses instincts généreux. On se rappelle que Tillier du temps qu'il était lycéen s'était distingué comme défenseur des faibles. Chez la plupart des hommes ces tendances sont aisément réglées par la prudence, la nécessité ou l'égoïsme ; mais Tillier appartient à cette catégorie d'hommes qui ne peuvent accepter avec apathie ou impassibilité la domination de la force secondée par l'injustice. Son idéal, la réforme électorale n'a pas porté les fruits qu'il en espérait : la masse est aussi égoïste, aussi indifférente que l'aristocratie bourgeoise qu'il avait attaquée avec tant de flamme.

Pendant sa vie, Tillier a souffert d'inimitiés implacables et sournoises qui sont trop souvent le prix d'une grande originalité et surtout le châtiment qui attend un censeur que rien n'arrête. Il savait qu'il lui fallait donner l'exemple d'une vie sans tache pour remplir ce rôle : aussi sa droiture, son désintéressement, sa probité sont-ils demeurés inflexibles. S'il avait voulu faire sa paix avec Dupin, comme il le dit lui-même : « il n'eût pas été

(1) *Pamphlets*, p. 282-283.

tout a fait impossible au pauvre maître d'école de se faire un martinet d'or. » (1) Son orgueil et ses principes ne lui permettaient pas une telle capitulation de conscience.

2. Pamphlets religieux.

Les deux tiers de ses pamphlets sont consacrés à la polémique religieuse, et l'autre tiers aborde très souvent les questions religieuses par la voie de digressions. Nous avons déjà signalé le rapport de concordance entre l'attitude de Tillier dès l'arrivée de Mgr. Dufêtre et les nombreuses attaques dirigées contre l'évêque par l'*Association* à partir du 21 mars 1843. Ces attaques d'abord furent toutes personnelles ; le pamphlétaire en a au zèle de l'évêque pour l'œuvre de la propagation de la foi ou dénonce le contraste entre une lithographie représentant l'arrivée solennelle d'un évêque moderne et celle qui reproduit une descente de croix. (2) Mais bientôt, devant l'activité débordante de l'évêque attentif à combattre l'indifférence religieuse et à encourager la pratique du culte en fondant des œuvres, Tillier s'en prend au culte même : « C'est que les dogmes sublimes de Jésus-Christ sont d'une pratique difficile ; la vie du chrétien véritable est une vie d'abnégation, de dévouement aux hommes, de sacrifices, de lutte contre les passions les plus légitimes. Pour porter cette lourde croix d'un bout à l'autre de son calvaire, il faut avoir une de ces âmes d'élite, une de ces fortes organisations qui sont clairsemées parmi les hommes. Les observances du culte, au contraire, sont faciles, elles n'exigent aucun sacrifice ; il n'y a point de passions à leur immoler, c'est un simple exercice des lèvres et des genoux qu'on peut faire tout en pensant à autre chose. Cette dévotion facile doit prévaloir chez le vulgaire des hommes sur la pratique laborieuse des vertus chrétiennes. » (3) Ainsi Tillier dans sa lutte contre l'évêque adopte-t-il une attitude définitivement anticléricale. Avec son deuxième pamphlet, *Sainte Flavie*, il fait un nouveau pas dans cette voie.

(1) *Pamphlets*, p. 206.

(2) *L'Association*, n° 28, 20 avril 1843.

(3) *Ibid.*, n° 30, 27 avril 1843.

SAINTE FLAVIE.

Le 29 juin 1843 eut lieu la translation solennelle dans la Cathédrale de Nevers « du corps de Sainte Flavie, Vierge et Martyre. » (1) Les reliques de cette sainte avaient été découvertes à Rome le 19 novembre 1838 dans la catacombe de Sainte-Priscille. L'abbé Joseph Gaume, vicaire général avait fait l'acquisition de ces reliques et les avait rapportées à Nevers avec les lettres apostoliques nécessaires en 1842. Ce n'était qu'après l'arrivée de Mgr. Dufêtre qu'il avait conçu le projet d'une cérémonie solennelle de translation. Ces reliques étaient insérées dans la tête, la poitrine, les mains et les pieds d'une statue de cire dont la « tête était parée d'une perruque blonde, frisée... » (2) L'abbé Gaume fit paraître une petite brochure historique complétée par une prière à sainte Flavie. Il expliquait d'abord que cette illustre voyageuse venait des catacombes... « mais quel est son nom ? Si vous le lui demandez, elle vous répondra : Je m'appelle Flavie. Ce nom est gravé dans l'intérieur de son tombeau. Or, ce nom, la position de la sainte dans les catacombes, les données historiques, tout se réunit pour établir que notre illustre martyr appartient à la famille Flavia, famille impériale d'où sortirent Vespasien, Titus, Domitien, et qu'elle fut, comme plusieurs de ses proches, une des victimes de leur affreux parent, le farouche Domitien, second persécuteur de l'Eglise. » « Probablement princesse de la famille impériale et proche parente des maîtres du monde, voilà tout ce que nous dit sainte Flavie de sa condition aux yeux des hommes. » (3) Gerin note que « M. Crosnier... s'est bien rendu compte de la témérité de ces affirmations quand il a dit (*Hagiologie nivernaise*) p. 246 : « Que sainte Flavie ait appartenu à la famille des Flavia qui donna le jour à Vespasien, à Titus, à Domitien ; que son berceau ait été abrité sous la pourpre impériale ; que nous importe ? » (4) Crosnier était vicaire général de Nevers, biographe de Mgr. Dufêtre et fondateur de la Société nivernaise des Lettres, Arts et Sciences.

Le pamphlet de Tillier est un commentaire de la brochure

(1) Gaume, *Sainte Flavie*, p. 1.

(2) *Pamphlets*, p. 222.

(3) Gaume, *Sainte Flavie*, p. 6.

(4) *Pamphlets*, p. 251.

et de la cérémonie de la translation. L'auteur raconte qu'après la procession il s'agenouilla « devant la chässe de la noble inconnue » (1) et engagea une conversation avec elle. Dialogue du tour le plus rationaliste, où Tillier raille la faiblesse des arguments produits dans la brochure de l'abbé Gaume. Tillier poursuit en tournant en ridicule les miracles, l'intervention des saints et des martyrs. Sur ce dernier point il a recours à un argument de caractère patriotique contre la dévotion aux martyrs : « Tout le mérite donc, que je reconnaisse à nos martyrs, c'est d'avoir cru aux promesses de l'Eglise ; si la crédulité fait des sots, la foi fait des saints ; je le sais, je me sou mets, et je dis : « Priez pour nous ; » mais je m'abstiens d'admirer. » (2) Affirmant au contraire son admiration pour les grands hommes de la patrie et pour ses soldats, il continue : « Jésus-Christ a fait sa religion pour le genre humain et non pour tel ou tel peuple ; si la religion chrétienne était plus nationale, ce sont précisément ces hommes du Panthéon et des champs de bataille qui seraient ses saints et ses martyrs. Pourquoi cette grande pensée de Napoléon qui confondant tous les mérites ensemble, les couronnait de sa glorieuse effigie, n'a-t-elle pas été celle des fondateurs de notre Eglise ? Qu'importe pour celui qui a sauvé un peuple, un peu plus ou moins de dévotion, un doigt plus ou moins trempé profondément dans l'eau bénite. » (3) Evidemment il vise l'ultramontanisme de Mgr. Dufêtre, mais il parle comme M. Homais.

Ensuite, dans un vif dialogue il se divertit au sujet de la protection des saints patrons, et, pour finir, suivant sa méthode habituelle, il cesse de critiquer pour exposer ses principes positifs d'une réforme : « Pour être quelque chose, il faut que le prêtre redevienne ce qu'il était autrefois, un disciple de Jésus-Christ, un simple ministre de l'Evangile ; qu'il ne se tienne point clos et immobile dans sa niche ; qu'il se mêle au peuple comme le faisait son divin maître ; qu'au lieu d'aller boire du vin rouge ou jouer à la bouillotte chez le notaire et le percepteur de la commune, il entre dans les chaumières, qu'il s'asseye à l'humble foyer, sur l'escabelle du pauvre, que, désespérant de convertir ses paroissiens en masse et par arrondissement, comme a eu le

(1) *Ibid.*, p. 223, note 1.

(2) *Ibid.*, p. 236.

(3) *Ibid.*, p. 237.

bonheur de le faire M. Dufêtre, il les prenne homme par homme, et conscience par conscience ; qu'au lieu de leur faire un sermon, il converse familièrement avec eux, qu'il écarte doucement et avec la sollicitude attentive d'un médecin qui lève un appareil, les voiles qui enveloppent leur esprit, et qu'après les avoir ébranlés par la puissance de ses paroles, il les persuade par l'exemple de ses vertus ; qu'il soit, partout où il entre, suivi de la paix et de la concorde ; qu'il prévienne les procès, qu'il joue comme Jésus-Christ avec les petits enfants, qu'il trinque, sobrement toutefois, avec le père de famille ; qu'il ait le mot pour rire avec les jeunes filles de la maison, et qu'au besoin, de crainte que le tentateur ne se mêle de ce qui le regarde, il les marie avec leurs amoureux.

« ... Je ne connais point de rôle plus honorable et plus digne d'un homme que celui d'un pasteur régnant sur sa paroisse par l'ascendant de ses vertus. » (1) Ces vertus que Tillier exige du prêtre rappellent celle du saint curé d'Ars dont la renommée s'était déjà à cette époque très répandue.

QUELQUES PAMPHLETS DE MES ADVERSAIRES.

Le mécontentement dans les cercles catholiques de Nevers était extrême. La réaction s'exprimait par ce que Tillier a appelé « des pamphlets chuchotés » auxquels il opposait une prompte réplique pleine d'amertume. *Quelques Pamphlets de mes adversaires*. Il cite l'opinion d'un docteur en théologie qui aurait dit à l'occasion de son pamphlet *Sainte Flavie* : « Cet écrit est plein d'ordures ; il est d'un cynisme dégoûtant. Voltaire et Marat ont pu penser de pareilles choses, mais ils ont eu la pudeur de ne pas les écrire. » (2) De plus, le théologien avait pris au pied de la lettre la plaisanterie du premier pamphlet où Tillier propose que ses ennemis versent les fonds nécessaires pour fonder un nouveau journal à condition que ce journal ne les attaque pas. Paillet qui n'avait pas mieux entendu l'ironie de la suggestion est violemment pris à partie dans des pages cinglantes dont la conclusion rappelle un peu Voltaire regrettant la disparition d'un adversaire : « Adieu, M. Paillet ; quoiqu'il advienne, c'est

(1) *Pamphlets*, p. 246-247.

(2) *Pamphlets*, p. 256.

un suprême adieu que je vous fais... Toujours est-il que je perds en vous un beau sujet de pamphlets, M. Paillet. » (1) M. Paillet, ayant échoué aux élections, cessait naturellement d'être la tête de Turc de Tillier.

Il poursuit en accusant les jeunes filles du Catéchisme de persévérance d'avoir spéculé sur la date de sa propre mort obtenue par la protection de sainte Flavie. Sa réfutation vaut surtout comme symptôme du progrès de sa maladie en août 1843, mais sa réponse n'a rien d'amer : « Ces menaces d'une mort prochaine m'effrayaient, je l'avoue ; mais saint Claude, mon vénérable patron, m'est apparu une de ces dernières nuits : ne crains rien, mon cher Claude, m'a-t-il dit, Jésus-Christ a lu tes pamphlets, il les approuve, et s'il ne s'y abonne point, c'est seulement pour ne pas désobliger M. Dufêtre. C'est toi qui défends la religion, et ceux qui l'attaquent, c'est cette tourbe de jésuites qui la manipulent, qui la façonnent dans l'intérêt de leur ambition, comme si elle était leur chose. Tu tousses, je le sais ; de là-haut je t'entends tousser, et sans compliment, je trouve que tu tousses très bien ; mais ne prends point de sirop de gomme, c'est un liquide insignifiant ; couche-toi tôt, lève-toi tard, et va t'imprégner de l'air salubre de la campagne. Je n'affirme pas que ce régime te guérira, je ne suis pas, moi, un de ces saints empiriques qui font la médecine comme s'ils avaient besoin de cela pour gagner leur vie. Mais si sainte Flavie touche à ta poitrine, elle apprendra ce que c'est qu'un Claude ; d'un coup de ma crosse, je lui mets son fémur en cent morceaux. » (2)

Il ajoute qu'un curé s'est permis de l'excommunier. Nous avons trouvé aux registres paroissiaux de l'Eglise Saint-Pierre (3) que Claude Tillier fut enterré à l'Eglise sans aucun autre renseignement. Pour conclure, il reproche à Mgr. Dufêtre d'avoir prêché contre lui et il demande que l'évêque l'invite au sermon quand il lui prendra fantaisie de recommencer ; en retour il promet d'envoyer ses pamphlets à l'évêque. Il blâme surtout les processions et les jeunes filles tout de blanc vêtues qui y participèrent.

Tillier dit en passant quelques mots d'une brochure l'*Onguent*

(1) *Pamphlets*, p. 261.

(2) *Pamphlets*, p. 261.

(3) Registres paroissiaux. Eglise Saint-Pierre de Nevers, le 13 oct. 1844.

contre la morsure de la vipère noire composée par le D^r Evariste de Gypendole, pseudonyme de l'abbé Antoine Martinet. La vipère noire c'est l'incrédulité ; et l'onguent c'est l'argument que l'Eglise croit le plus propre à opposer à toutes les objections. Ce pamphlet, en somme, n'offre guère d'unité et l'amertume y domine.

« A MONSIEUR DUFÊTRE, SUR L'INDEMNITÉ DE ROUTE. »

Le Conseil général de la Nièvre (21 à 27 août 1843) crut devoir allouer à Mgr. Dufêtre 2.000 francs pour frais de tournées pastorales. Tillier choqué de cette générosité adressa une lettre à Mgr. Dufêtre, en septembre 1843, sur l'indemnité de route qui lui était ainsi accordée. L'argument de Tillier peut se résumer ainsi : Mgr. Dufêtre, vous recevez 10.000 francs de traitement pour faire tous les devoirs d'un évêque ; si vous acceptez 2.000 fr. du département pour vos tournées vous agissez comme votre valet de chambre s'il vous avait dit : « C'est vrai, Monseigneur, je suis à votre service moyennant quarante francs par mois, mais toutes les fois que je brosserai votre soutane, vous me donnerez un pourboire. » (1) Et Tillier refuse d'admettre qu'une tournée soit une dépense supplémentaire pour l'évêque puisqu'il déjeûne et dîne aux presbytères des divers lieux qu'il visite. Et les pauvres curés sont ruinés par ces repas. Pour conclure, Tillier donne des conseils à Mgr. Dufêtre : « Quand vous nous prêchez l'abnégation et le désintéressement, il ne faut pas que votre exemple atténue l'autorité de vos paroles... car on croit plutôt ce que font les prêtres que ce qu'ils disent. » (2)

Marius Gerin estime que Tillier se montrait injuste en reprochant à Mgr. Dufêtre les dépenses que ses curés croyaient devoir faire pour le recevoir. On lit en effet dans la lettre circulaire de l'évêque, du 7 avril 1843, au sujet de sa tournée pastorale : « Article 16 des recommandations : Nous faisons à MM. les Curés chez lesquels nous descendons la recommandation expresse de nous recevoir soit pour le logement, soit pour la table avec la plus grande simplicité. »

Mais M. Gerin ajoute :

(1) *Pamphlets*, p. 296.

(2) *Pamphlets*, p. 299.

« Il y a lieu cependant de remarquer que cette recommandation est d'usage. Tillier se fait ici probablement l'écho de certaines plaintes du Clergé. » (1)

Dans le Mandement 13 de Mgr. Dufêtre, à l'occasion de sa visite pastorale de 1844, nous avons trouvé la preuve que l'hypothèse de Gerin n'est pas fondée et qu'une fois au moins l'évêque a tenu compte de la campagne de Tillier. C'est un avis qui ne devait pas être lu en chaire : « Nous prions MM. les Curés de nous traiter avec la plus grande simplicité, et nous exigeons rigoureusement qu'il n'y ait jamais qu'un seul service dans les repas qui nous seront offerts.

« Lorsque nous aurons donné la Confirmation dans une paroisse l'après-dîner, nous n'accepterons qu'une simple collation.

« Le soin que nos prêtres mettront à se conformer en cela à nos intentions sera une preuve du bon esprit qui les anime et en même temps un témoignage pour nous de leur déférence et de leur affection. » (2)

« DISTRIBUTION DE PRIX AUX ÉCOLES CHRÉTIENNES ».

En septembre et octobre 1843, Tillier publia ce pamphlet en deux parties. L'occasion lui en était fournie par le discours qu'avait prononcé Mgr. Dufêtre lors de cette cérémonie le 26 août 1843. L'école chrétienne, dirigée par les frères Ignorantins, avait en 1842 650 élèves répartis entre 7 maîtres. Le succès de l'enseignement de ces frères était reconnu par l'inspecteur de l'Académie de Bourges, Pierquin de Gembloux, qui l'avait déclaré supérieur à celui des écoles de la ville et avait fait décerner à l'école chrétienne en 1842 la médaille d'argent. Mgr. Dufêtre expliqua cette supériorité par le fait que les frères enseignent par dévouement, pour l'amour de Dieu. « Dans un discours agressif, l'évêque fit entendre que les maîtres d'école laïques sont des marchands d'éducation, qu'ils n'enseignent que pour gagner de l'argent... » (3) Et, en guise de conclusion à son réquisitoire contre les écoles laïques il annonçait qu'« il n'honorait

(1) *Pamphlets*, p. 301, note 3 de Gerin.

(2) Mgr. Dufêtre, *Mandements*, n° 13, mars ou avril 1844.

(3) *Pamphlets*, p. 302.

point de sa visite les écoles communales de garçons et de filles. » (1)

D'abord Tillier, en sa qualité d'ancien instituteur, prit la défense des maîtres laïques en dirigeant à son tour une attaque contre les Ignorantins, qui, dit-il, recevaient 600 francs chacun et étaient logés et meublés gratis, tandis que parmi les maîtres laïques ceux qui avaient un traitement de 600 francs étaient de rares exceptions et avaient une femme et des enfants à entretenir sur ce traitement. Tillier cependant admettait la supériorité de l'enseignement des frères, et l'attribuait à leur méthode, qu'il avait employée lui-même, d'enseignement simultané. Les écoles de la ville pratiquaient l'enseignement mutuel, que Tillier avait en horreur.

Tillier développe ensuite ses propres théories sur la malfaisance de l'éducation religieuse, théories que nous avons eu déjà l'occasion d'exposer à propos des articles de l'*Association*. De plus, il affirme que les dévotions du culte sont inutiles, qu'il suffit d'enseigner aux enfants l'amour de Dieu et de leurs semblables et qu'on ne doit pas leur enseigner la religion avant l'âge de 18 ans : « Bien loin de l'attaquer moi-même, je regarderais comme un mauvais citoyen celui qui tâcherait d'en détourner le peuple. A cette société si misérable, mendiante qui se croit riche parce qu'elle a de loin en loin quelques perles cousues à ses haillons, il faut les croyances consolantes du christianisme. » (2)

Pour conclure, il soutient que l'Evangile, étant éternel, vaut mieux que les Chartes que les rois déchirent ; toutefois les doctrines de l'Evangile ont été faussées par les prêtres et là serait, selon lui, l'origine de toute tyrannie. Le remède serait de revenir à la pure doctrine primitive de l'Evangile. » Certains des nôtres m'appelleront peut-être cagot, tandis que les prêtres me dénoncent au ministre des cultes comme un impie ; mais peu m'importe ! j'ai dit ce que je pense. » (3)

Dans ce pamphlet, cette théorie sur la religion primitive des évangiles est le principe qui inspire tous ses jugements sur les questions religieuses. Ses objectifs principaux, dans la vie sociale et politique, l'égalité et la réforme électorale, sont fondés

(1) *Ibid.*, p. 303 (Notice de Gerin).

(2) *Ibid.*, p. 328.

(3) *Ibid.*, p. 331.

sur les commandements de Dieu. Mais il refuse son adhésion à l'Eglise, à sa hiérarchie, à ses dogmes et à sa liturgie. Cette tactique qui consiste à nier qu'il soit l'ennemi de la religion pourrait sembler le fait d'une habile rouerie, mais la sincérité absolue de Tillier en toute chose défend une telle interprétation. Toutefois il est possible que son esprit de contradiction et la nécessité de donner du piquant à ses pamphlets l'aient incliné à chercher des intentions aux moindres actes et aux moindres paroles de Mgr. Dufêtre. Quoi qu'il en soit, son individualisme farouche et indomptable l'a amené à exposer complètement, sans égards pour les sanctions possibles, une doctrine toute rationaliste.

« UNE CROIX DE PLUS. »

Mgr. Dufêtre, qui, comme vicaire de Tours, avait fait campagne contre le gouvernement de Louis-Philippe, se réconcilia et fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 1^{er} octobre 1843. L'évêque, depuis son arrivée à Nevers, avait donné au pouvoir des témoignages non équivoques de sa fidélité par son attitude courtoise à l'égard des autorités locales. De plus il avait rendu trois fois visite au Collège de Nevers. Nous avons déjà noté les relations amicales qui s'étaient établies entre le prélat et Dupin aîné, à Clamecy, au mois d'avril. Le 17 août, à la distribution des prix au petit Séminaire de Corbigny, Mgr. Dufêtre présidait : « A côté de lui, dit l'*Echo de la Nièvre*, on remarquait M. Dupin qui, la veille, avait reçu Monseigneur à sa campagne de Raffigny. » (1) Tillier dans son pamphlet essaya de déterminer si c'était à un député de Nevers, Manuel ou Dupin aîné, que Mgr. Dufêtre aurait dû sa croix.

Selon le pamphlétaire cette décoration aux yeux du peuple est le signe distinctif des braves, et par conséquent elle ne saurait convenir à Mgr. Dufêtre, un prélat, pacifique par définition. Pour divertir ses lecteurs, Tillier imagine un discours entre Mgr. Dufêtre et saint Pierre. Sa raillerie contre l'orgueil et l'activité de l'évêque va jusqu'à la cruauté. Il met au défi Mgr. Dufêtre de riposter à ses attaques : « Il y a ici un impie qui prêche, à plus de trois mille lecteurs (2), la religion de Jésus-Christ, et (Mgr. Du-

(1) *L'Echo de la Nièvre*, 22 août 1843.

(2) Tillier, évidemment, compte 6 ou 7 lecteurs pour chaque exemplaire.

fêtre) ne l'a pas pourfendu. Il a prêché beaucoup de retraites ; mais les prêtres — ses auditeurs — sont tous gens solides dans la foi ; avec eux il n'y a rien à faire pour un prédicateur. » (1) Pour conclure sa philippique et n'oublier personne, Tillier donne quelque coups de boutoir à Dupin aîné.

« MADAME DÉAL. »

Le 18 novembre 1843, M^{me} Déal, patronne d'un petit café, à Nevers, âgée de 79 ans s'était donné la mort à la suite de difficultés financières. Bien que son âge fût avancé, sa santé était demeurée bonne et son esprit présent, et, malgré ses propres embarras elle était bien connue pour sa bienfaisance inépuisable. Elle avait laissé une lettre où elle annonçait sa funeste détermination dont, en même temps, elle demandait pardon à Dieu. A côté de la malheureuse, on trouva un livre de prières entr'ouvert. D'après l'*Echo de la Nièvre*, deux amies de la défunte s'étaient présentées chez le curé de l'Eglise Saint-Pierre pour obtenir un enterrement religieux. L'abbé Henriot avait demandé un certificat d'aliénation mentale pour couvrir sa responsabilité, mais personne n'avait consenti à l'établir. Les démarches du prêtre auprès de ses supérieurs restèrent sans succès. Il fut donc dans l'obligation de refuser la sépulture religieuse. Mais le curé fut obligé par le maire d'ouvrir les portes de l'église et de laisser déposer le cercueil dans le sanctuaire. L'*Echo de la Nièvre* se déclara en faveur de l'enterrement religieux de M^{me} Déal. Cette fois-là, au moins, Tillier se plaça au même point de vue que son adversaire ordinaire.

Tillier s'applique d'abord à justifier l'action de M^{me} Déal et il exprime ses doutes sur l'existence d'un péché que la miséricorde de Dieu ne puisse pardonner. Ensuite il s'en prend d'une façon brutale et même cynique au curé de Saint-Pierre et l'accuse d'avoir voulu inciter au mensonge les amies de M^{me} Déal, puisqu'il savait fort bien qu'elle n'était pas folle. Il reprend l'argument qui avait tant servi depuis 1830 : « vous êtes payés par l'Etat pour prier. » Tillier, défenseur de la liberté, n'admettait pas le principe d'une libre décision ecclésiastique au sujet des enterrements. On peut se demander pourquoi il insiste tant

(1) *Pamphlets*, p. 374.

sur le droit de tous à l'enterrement religieux alors que dans *Mon Oncle Benjamin* et dans *Un peu de théologie et d'architecture*, il argue de l'inutilité de cette cérémonie. Il était d'ailleurs sincèrement convaincu de la profonde indifférence de la société de son temps à l'égard de l'idée religieuse : « Si vous analysez les éléments dont se compose la société actuelle, vous y trouverez quelques impies obstinés, d'une incrédulité inguérissable, et à laquelle on ne peut rien faire comprendre ; quelques chrétiens tièdes, qui vont à la messe par manière d'acquit, et remettraient volontiers leur carte au suisse à la porte de l'église ; puis une multitude indifférente qui ne veut se donner la peine ni de croire ni de ne pas croire, et qui se dit : que la religion soit vraie, qu'elle soit fausse, peu nous importe ! Nous trouverons toujours là-haut un Dieu qui nous fera miséricorde... Le clergé n'a plus le bras assez fort pour remuer cette masse inerte. » (1) Pour terminer, Tillier engage le clergé à ne pas tenter de regagner son influence perdue ce qui le rendrait ridicule et susciterait des haines. Ces conseils de Tillier ne sont-ils pas au contraire le témoignage de cette renaissance religieuse qui a suivi les événements de 1848, en réaction avec « cette absence presque totale de la foi chez les hommes, cet immense mépris pour le prêtre, » (2) que Montalembert constatait dans la France de 1830.

« DEUX ÉPISODES D'UNE TOURNÉE ÉPISCOPALE. »

Tillier avait laissé souffler son évêque depuis novembre 1843. Mais au mois de février 1844, il publia ce pamphlet satirique qui complète celui qu'il avait précédemment donné sur l'indemnité de route allouée par le Conseil général. Il prétend que certains de ses lecteurs lui ont demandé pourquoi il parlait toujours de Mgr. Dufêtre. Sa réplique est simple : « Il faut bien que le pamphlétaire prenne ses sujets là où ils sont. » (3) Ce qui semble confirmer que ses attaques contre Mgr. Dufêtre ne sont si nombreuses que parce qu'il n'avait pas d'autres sujets. Le premier épisode de ce pamphlet est une malicieuse parodie des habitudes d'exactitude du prélat. L'évêque arrive dans un petit village une heure à l'avance. Sa dignité est froissée parce qu'il ne se

(1) *Pamphlets*, p. 391.

(2) Malet, *Histoire de France*, t. II, p. 357.

(3) *Pamphlets*, p. 436.

trouve pas reçu avec assez de déférence. Il refusé de rester pour le déjeuner. Mais en apprenant que le cuisinier du curé a préparé un saumon magnifique à son intention, il se ravise. La ponctualité de l'évêque était légendaire : « On conçoit que pour faire tant de choses dans l'espace d'une journée, a écrit son biographe officiel, le prélat dût en mettre à profit tous les instants ; aussi était-il, en voyage plus que partout ailleurs, d'une exactitude parfois désespérante. » (1)

Le second épisode renferme pareillement maintes allusions moqueuses à l'amour de l'évêque pour la bonne chère, et surtout à son habitude de distribuer force médailles et autres images pieuses. La raillerie est cinglante. « Dans l'après-midi, a écrit Crosnier, le prélat visitait les malades, puis les écoles... il ne manquait jamais de clore la séance par une abondante distribution d'images, de livres, de médailles et de chapelets... Mais le zèle de Mgr. Dufêtre n'était point encore satisfait. Après la bénédiction des enfants, il appliquait les indulgences aux croix, aux médailles et aux chapelets de toute l'assistance. » (2)

Dans ce pamphlet, peut-être Tillier a-t-il été trop loin et dépassé le but. De même que son personnage, Benjamin, se fâchait parce que son tailleur s'obstinait à rester en bonne santé et ne lui donnait aucune occasion d'exercer son talent de médecin, de même Tillier se fâchait contre l'évêque qui ne lui donnait aucun sujet de pamphlet. Lui, qui avait naguère écrit : la vérité avant tout, même avant mon oncle Benjamin, semblait avoir oublié son principe. Il raillait l'activité et le zèle de l'évêque mais Tillier lui-même n'en déployait pas moins. Peut-être est-ce ce nouveau trait de ressemblance entre ces deux caractères qui militaient pour des desseins tout à fait opposés qui a déterminé entre eux ce violent antagonisme.

« QUELQUES MOTS SUR UN MANDEMENT. »

Le mandement pour le carême de 1844 relève le défi que Tillier avait porté à l'évêque dans le pamphlet *Une croix de plus*, et sans ménagement vise directement, sans en nommer l'auteur, les écrits de Tillier. Ce mandement lu les dimanches 18 et 25 fé-

(1) Crosnier, *Vie de Mgr. Dufêtre*, p. 172-177.

(2) *Ibid.*

vrier condamne avec vigueur les productions d'une presse hardie et licencieuse. Puisque c'est la seule riposte directe d'un adversaire de Tillier que nous possédions il convient de l'analyser avec quelque détail. Le biographe de Mgr. Dufêtre n'a que peu insisté sur cette époque de son épiscopat.

« Il n'est que trop vrai, dit Mgr. Dufêtre, qu'au sein même de ce diocèse, (1) longtemps renommé par l'esprit religieux de ses habitants, plusieurs ont abandonné la foi, se sont livrés à l'esprit d'erreur et semblent se faire une triste gloire de résister à la vérité et d'outrager la vertu.

« Une noire fumée, semblable à celle dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, s'élève des profondeurs de l'abîme et obscurcit l'air et le soleil. L'impiété, comme un vent brûlant, semble avoir passé sur de malheureuses paroisses, pour dessécher la foi dans les cœurs. Elle sème partout, avec une ardente activité, ses désolantes doctrines. Elle égare et pervertit les intelligences par ses sophismes ; elle réussit à infecter tous les âges et tous les rangs de l'ordre social. Tantôt elle se produit à la face du ciel ; tantôt elle se couvre d'un voile transparent ; toujours elle cherche à détourner les hommes de la vérité, et à les détacher de celui en qui la plénitude de la divinité réside substantiellement, pour les séduire par une vaine philosophie selon les traditions des hommes et non selon l'esprit de Jésus-Christ.

« C'est surtout par les productions d'une presse hardie et licencieuse qu'elle travaille à étendre au loin ses ravages, et qu'elle réussit trop souvent à corrompre les esprits et les cœurs. Chaque jour lui paye un honteux tribut, lui donne un nouvel aliment, ajoute à sa déplorable fécondité. (2)

« Tour à tour elle flétrit, elle ridiculise la vertu ou elle canonise le vice et le revêt des plus séduisantes couleurs. (3) Après s'être insinuée dans l'intérieur des familles à la faveur d'écrits périodiques et de feuilletons immoraux (4), après avoir fait glisser dans les cœurs innocents des poisons plus brûlants que

(1) Nevers.

(2) Deux pamphlets par mois.

(3) Fénelon, *Lettre à l'Académie*, emploie une formule analogue pour Molière.

(4) Gerin croit que cela vise *Mon Oncle Benjamin*, mais nous croyons que c'est plutôt *Belle Plante et Cornélius*.

ceux de la vipère, elle s'applique à imprimer son sceau flétrissant sur tout ce qu'il y a de plus vénérable et de plus saint. (1) Elle se plaît surtout à déverser le mépris et l'outrage sur les pasteurs, (2) parce qu'elle sait bien que lorsque les pasteurs seront frappés, les brebis ne tarderont pas à être dispersées. Donc, elle met tout en œuvre pour les dénigrer à vos yeux, pour leur enlever votre estime, votre confiance et votre amour. Elle ne leur pardonne pas, surtout, de vouloir abaisser les hauteurs de l'esprit humain et courber toute intelligence sous le joug de Jésus-Christ. Car elle ne peut souffrir aucune domination, et elle affecte toujours un chagrin superbe, une indocile curiosité une audacieuse indépendance. (3)

« Aussi, voyez-vous tous ces hommes que l'impiété subjugué : idolâtres d'eux mêmes, fiers contempteurs des autres, ils se montrent impatients de tout joug. Celui que la religion leur impose leur paraissant le plus importun et le plus odieux, c'est de ce joug qu'ils ont résolu d'abord de s'affranchir *initium superbiae apostare a Deo* (Eccl., 10, 14). Pour assurer à leurs passions l'entière liberté qu'elles convoient, ils déclarent une guerre implacable à cette religion qui réprime sans pitié tous les dérèglements de l'esprit et du cœur.

« Leur soif insatiable d'indépendance n'est pas encore satisfaite, et ils proclament un souverain mépris pour toute espèce d'autorité. La puissance des princes ne leur offre rien de sacré, et la majesté des lois n'exerce plus sur eux d'autre empire que celui qui leur est assuré par la force et la contrainte. (4)

« Ne s'est-elle pas évanouie dans toutes les classes de la société, cette obéissance, cette soumission religieuse qui unissait les citoyens aux magistrats, l'artisan à son chef, le serviteur à son maître, le fidèle à son pasteur...

« Quelle est la cause de ce désordre, sinon cette passion de l'indépendance que la religion seule peut modérer et contenir ? Et vous tous, magistrats, dépositaires de la puissance publique, faut-il vous rappeler ce dont vous êtes les témoins journaliers, ce qui a si souvent provoqué vos légitimes plaintes ? (5) L'auto-

(1) Les reliques de sainte Flavie.

(2) Le curé de Saint-Pierre et Mgr. Dufêtre.

(3) Tillier.

(4) Allusion au Pamphlet *Dotation du duc de Nemours*.

(5) Allusion à Avril, Paillet, Dupin aîné.

rité méconnue, violée, bravée hardiment et sans remords par des hommes présomptueux et indociles ; des censeurs amers, des préventions odieuses, quelquefois même de sanglants outrages. Ah ! n'en doutez pas, ce sont là les fruits empoisonnés de l'impiété. Elle a commencé par déclarer une guerre ouverte à la religion, qui est la base de la société, puis elle s'est attaquée à la société elle-même (1), en renversant tous les principes de justice et de subordination sur lesquels elle repose. » (2)

La vigoureuse réplique de Tillier ne tarda pas à venir. *Quelques mots sur un Mandement* représentaient non seulement une réponse aux ripostes de l'évêque — car celui-ci n'avait fait que se défendre — mais aussi une discussion des prescriptions du mandement. D'abord Tillier raillait l'indulgence de l'évêque qui permettait l'usage de la viande les jours gras de la semaine de carême dont d'après Tillier il ne retranchait que le jeudi : « Ce pauvre jeudi qui m'apportait, quand j'étais maître d'école, de si douces heures et avec lequel j'ai foulé dans les bois tant d'herbe qui ne repoussera plus, hélas ! sous mes pieds. C'est avec une vive douleur que je vois ce vieux et infortuné camarade tombé dans la disgrâce de son évêque et obligé de manger des légumes secs jusqu'au vendredi saint. Si encore je pouvais adoucir la rigueur de son jeûne ! Mais, hélas, condamné moi-même à un régime barbare par mon médecin, je ne saurais lui faire manger qu'un fade bouilli, et de temps en temps quelque maigre blanc de volaille. » (3) Cette défense du pauvre jeudi était inutile puisque l'article 4 du mandement disait : « Nous permettons aussi l'usage de la viande les dimanche, lundi, mardi et jeudi de chaque semaine. » Mais cela confirme les dires de Parent sur le régime sévère que Tillier était obligé de suivre.

En une longue argumentation très serrée, Tillier condamne l'usage des dispenses du carême accordées sous la condition d'une aumône obligatoire destinée aux établissements diocésains, ce qui naturellement l'entraînait à dire son mot sur ces œuvres. A l'occasion du petit séminaire de Corbigny, il se livre à une digression, exposant ses idées, fruit peut-être de son expérience

(1) Attaques de T. contre la bourgeoisie commencées dans *l'Indépendant de Clamecy*, 1831.

(2) Mgr. Dufêtre, *Mandements*, n° 12, 2 février 1844.

(3) *Pamphlets*, p. 450-451.

sur les vocations manquées : « Rien n'est plus commun que ces désappointements. S'il fallait en pleurer, la rue serait un torrent de larmes. Sur trois hommes qui passent, il y en a deux qui n'ont pu choisir leur profession, et pour choisir sa profession, il faut avoir vingt mille francs de rente. La société se fait un malin plaisir de contrarier nos penchants : si nous lui demandons blanc, elle nous donne noir ; vous avez faim, elle vous offre un verre d'eau à la glace ; au fantassin, elle fait présent d'une paire d'éperons, et au cavalier d'un sous-pied de guêtre ; vous auriez voulu être couvreur, elle vous fait garçon de café, vous aviez des jarrets articulés pour la danse, et vous êtes obligés de vous croiser les jambes sur l'établi d'un tailleur. Tout ce qui existe est soumis à cette loi... » (1)

L'article du mandement relatif à l'œuvre de la propagation de la Foi trouve grâce aux yeux de Tillier, uniquement pour le fait que la recommandation de l'œuvre par l'évêque lui permet de discuter le principe « Hors l'Eglise point de salut », quoiqu'il admette que Mgr. Dufêtre « ne prend pas sans doute à la lettre ce principe. » (2) Avec quelle amertume il compare à la vie sauvage la vie soi-disant civilisée !

L'introduction de la deuxième partie du pamphlet est d'une ironie très forte. Tillier feint d'hésiter avant d'examiner les accusations de Mgr. Dufêtre parce que « l'Evangile nous ordonne de pardonner à ceux qui nous offensent. » (3) Mais après cette hésitation de politesse ironique, Tillier commence à éplucher les fautes de style de l'évêque. Il analyse avec beaucoup de soin la phrase d'introduction : « L'Eglise ouvrira bientôt la sainte carrière de la pénitence. » Cette leçon d'explication de texte ne semble pas avoir beaucoup troublé Mgr. Dufêtre puisqu'il a repris cette formule en 1854. (4)

Aux accusations d'impiété, de canonisation du vice et de destruction du respect de l'autorité, Tillier réplique en demandant à Mgr Dufêtre de prouver ces assertions au lieu de prodiguer les épithètes : « Mes lecteurs se disent que si les prêtres pouvaient me convaincre d'impiété, ils ne se refuseraient pas

(1) *Ibid.*, p. 457-458.

(2) *Ibid.*, p. 461.

(3) *Ibid.*, p. 465.

(4) Mgr. Dufêtre, *Mandements*, 74, carême 1854.

cette satisfaction ; que du moment qu'ils n'ajoutent à leur accusation aucune preuve, leur accusation est un mensonge ; et ce raisonnement me semble assez logique. » (1) Pour conclure, il insiste sur le fait que Jésus-Christ fut un réformateur et qu'il a chassé les vendeurs du temple avec des verges. C'est là toute sa foi, toute la justification de ses actions. En ceci, il fait preuve d'un esprit tout protestant, ne voulant accepter que la doctrine qui lui convient, ce qui est en parfaite harmonie avec sa nature. La modération est pour lui une vertu inconnue et inutile. Il est persuadé que les prêtres ayant échoué dans leur mission d'établir une nouvelle civilisation, cette tâche a été volontairement assumée par la presse. Pauvre Tillier, c'est un nouvel idéal qui n'a pas résisté à la pratique !

Le christianisme primitif, la presse et la patrie sont des mots d'ordre pour Tillier. Avec quel élan, quel zèle il remplit sa mission, le sacerdoce de la plume, malgré sa toux, que « Saint Claude a pu entendre même au ciel » ! Etant donné que son adversaire Mgr. Dufêtre, animé d'un zèle égal, d'une pareille ferveur était inspiré par de tout autres principes, le choc était inévitable. Malheureusement ce conflit n'est raconté que par Tillier, puisque le biographe de l'évêque n'en parle pas et que nous n'avons pu trouver d'autres renseignements. Le rapport du Préfet de la Nièvre au Ministre de l'Intérieur, 1^{er}-20 juillet 1844, renferme cependant un paragraphe intéressant : « Ces publications (*Pamphlets*, 1^{re} série) sont principalement dirigées contre l'évêque et on ne peut nier qu'elles n'aient exercé un fâcheux effet pour l'ascendant moral du prélat sur la population. » (2) Tillier n'avait donc pas exagéré l'influence de ses pamphlets. Mais le mandement de l'évêque avait une plus grande portée encore puisque, d'après l'expérience de M. Gerin, 60 ans plus tard en 1902, dès que quelqu'un s'avisait de parler de Tillier : « C'était un méchant homme », lui répondait-on souvent, et M. P. Meunier, dans son *Nevers historique et pittoresque*, s'est fait l'écho de cette opinion. » (3)

(1) Reproduit par Cornu dans *Quelques Recherches*, Doc. IV.

(2) *Pamphlets*, p. 470.

(3) Gerin, *Les éditions des Pamphlets*, p. 6, note 1.

« DES JÉSUITES. »

Le pamphlet de Tillier, qui fut publié au mois d'avril 1844, reprend le titre du livre de Quinet et de Michelet paru l'année précédente. Le sujet est la lutte engagée entre le clergé et l'Université à propos du projet de loi Villemain sur l'enseignement secondaire. Ce pamphlet, un des meilleurs de l'auteur au point de vue du développement logique des idées offre moins de digressions que les autres. Tillier avait déjà traité à l'*Association* la question de l'enseignement secondaire, ici il développe davantage ses principes et entre dans le détail de leur application pratique. La question de la liberté de l'enseignement secondaire ne commença de préoccuper l'attention publique que vers 1841, quoique l'article 69 de la Charte de 1830 qui promettait cette liberté n'eût jamais eu d'effet. Mais, à partir de 1841, à propos du projet Villemain, commença une véritable bataille, les évêques et l'*Univers* se déclarèrent violemment contre le monopole universitaire. Le projet échoua, mais les attaques continuèrent. « Cependant, le 2 février 1844, le ministre Villemain présentait un nouveau projet dans lequel il faisait, à la vérité, de grandes concessions au clergé, puisque selon lui, « il importait à la loi de donner à tout établissement d'instruction la base et la sanction du principe religieux » et que, d'autre part, il consentait à admettre la moitié des élèves sortant du séminaire à subir l'examen du baccalauréat. Mais les nouveautés du projet : 1^o affirmation écrite de n'appartenir à aucune association ni congrégation religieuse non légalement établie en France; 2^o obligation d'un brevet spécial de capacité, firent jeter les hauts cris aux évêques ainsi atteints dans leur plus efficace autorité. Ce fut une insurrection, une véritable croisade. De nouveau, lettres pastorales, pamphlets, articles de presse prirent à partie le Ministre et l'Université. » (1)

L'Université ne manquait pas de défenseurs en dehors de la presse gouvernementale : les journaux de l'opposition tels que le *National*, le *Journal des Débats* et le *Courrier français* s'unirent pour la défendre. Dupin vint à la rescousse de l'Etat et de l'Université dans un discours à la Chambre le 19 mars 1844. « Ce mouvement, disait-il, s'est manifesté par une sorte de croisade qu'on a

(1) *Pamphlets*, p. 479 (Notice de Gerin).

prêchée contre l'Université. C'est de Lyon qu'est partie la première protestation. L'archevêque de Lyon, le primat, a donné l'exemple de l'insubordination. C'est à lui d'abord que la censure devait s'adresser. C'est lui qui, le premier, avait menacé d'user de ce moyen étrange dont, dans un autre temps, on n'avait menacé que les rois et les hommes mais jamais l'enfance, menacé d'excommunier en quelque sorte un collège, de lui retirer son aumônier, de retirer toute l'instruction de la saine doctrine des lieux où l'on prétendait que la mauvaise était enseignée... Ce premier fait resté impuni a dû encourager les autres... Quel a été, le ton de la discussion ? C'est celui d'une violence inouïe... C'a été le ton d'une hostilité déclarée qui souvent s'est prononcée dans les termes les plus amers... Gouvernement, je t'en conjure, sois implacable... » (1) Ce discours montre quel était l'état des esprits lorsque Tillier publia son pamphlet

Mgr. Dufêtre combattit le projet dans une lettre modérée le 4 mars 1844. Les adversaires personnels de Tillier n'étaient donc pas d'accord entre eux : lui n'était d'accord ni avec l'un ni avec l'autre. Avec son indépendance coutumière, il vise les points faibles des deux côtés. D'abord il cite les vers de Béranger :

« Hommes noirs d'où sortez-vous ?

Nous sortons de dessous terre,

Moitiés renards, moitié loups. » (sic) (2)

Et, appliquant cette définition aux divers adversaires de l'Université, il trouve que tout ce bruit est fort exagéré, que les Jésuites après tout ne sont pas si terribles puisque, même si tout le clergé était Jésuite, la chose serait de peu de conséquence, étant donné qu'il ne compte guère que 30 mille membres. Et il reprend cette idée, empruntée de Lamennais, que les prêtres avaient manqué d'a propos en 1830, ajoutant ce qu'il eût fait lui-même alors s'il avait été prêtre : « Ces mots sublimes de liberté, d'égalité, de fraternité, je les aurais fait gronder comme un orage sous les voûtes de mes cathédrales, et peu m'eût importé que le pape les eût entendus de Rome ! en priant pour la gran-

(1) Dupin, *Discours sur la conduite du clergé vis-à-vis de l'Université*.

(2) *Pamphlets*, p. 482.

deur et la gloire de la France, j'aurais forcé la multitude subjuguée à courber à côté de moi son raide et fier genou, à incliner son front avec le mien devant la croix, en lui montrant attaché à ce sacré gibet, celui de tous qui aima le plus les hommes et travailla avec le plus d'abnégation à leur affranchissement et à leur bonheur.» (1) Après ces mots enflammés, il reconnaît qu'il n'aime pas l'Université et rappelle les souffrances affreuses qu'il avait endurées comme maître d'étude.

Il examine le dilemme des patriotes qui aimaient la liberté, mais qui en refusaient le bénéfice aux prêtres. Il montre l'injustice de leur raisonnement, et il ajoute : « Mais prenez garde à ce que vous allez faire ! agir ainsi envers eux, c'est leur dire : « Nous ne voulons pas que vous enseigniez, parce que vous enseigneriez trop bien si nous vous permettions d'avoir des chaires. » Pour moi, je vous avoue que je me trouverais très honoré d'être exclu de cette manière. Si votre intention est de rehausser les prêtres, vous ne sauriez employer un meilleur moyen que celui-ci. Je serais fâché, sans doute, que vos collègues tombassent devant les maisons religieuses, mais j'aime encore mieux l'égalité devant la loi que vos collègues. » (2) Le remède qu'il propose aux dangers d'une éducation placée sous le contrôle des prêtres est très simple : il convient de donner aux inspecteurs le droit de pénétrer où et quand ils voudront, et établir un programme unique et obligatoire. Il s'efforce ensuite de démontrer que l'obligation d'un brevet spécial de capacité pour les chefs d'institution est inutile puisqu'ils sont déjà astreints à subir l'épreuve difficile d'un examen : « En résumé, le projet de loi de M. Villemain est comme les fortifications de Paris, il est fait un peu contre ceux de dehors et beaucoup contre ceux de dedans. » (3) Il s'élève contre le monopole universitaire : « Comment de pauvres savants, avec leur faibles ressources d'influence et d'argent, et ayant à peine de quoi se procurer quelque docteur ès sciences à bon marché pourront-ils lutter contre l'Université, qui est un des grands corps de l'Etat, aux mains de laquelle sont les clefs du trésor public qui, pouvant rétribuer ses professeurs en proportion de leur mérite, est à même de les choisir entre nos nota-

(1) *Pamphlets*, p. 489.

(2) *Ibid.*, p. 491.

(3) *Ibid.*, p. 494.

bilités scientifiques et littéraires ? Peut-être y a-t-il un avantage à ce que l'Etat ait ses collèges, mais une chose pour moi bien certaine, c'est qu'il n'y aura point de liberté d'instruction secondaire, tant qu'existera l'Université. Du reste, la question revient à celle-ci : le gouvernement absolu d'un despote vaut-il mieux qu'une mauvaise liberté ? Et je ne me charge pas de répondre. » (1)

Il considère le cas possible où les prêtres porteraient dans l'enseignement des classiques et de l'histoire de France l'esprit de leur robe ce qui, selon lui, présenterait un danger majeur pour l'âme et le génie français : « Mais je veux le croire, le fanatisme des prêtres s'est un peu humanisé ; cet ascendant de fer qu'ils avaient sur leurs élèves n'existe plus. » (2) Cependant, on pourrait parer à ce péril en imposant les mêmes livres à toutes les écoles. La logique de Tillier le conduit à l'étatisme dans l'éducation. Il continue à proclamer le besoin absolu d'une éducation nationale pour raffermir l'unité et l'esprit français : « Si de tous ses habitants vous ne faites des Français, pourquoi l'Alsacien, qui parle allemand, se croirait-il le frère du Provençal qui ressemble à un Espagnol ? Pourquoi Toulouse, que rien ne menace, accourrait-il au secours de Lille attaquée ? Pourquoi le Levant paierait-il les ports qu'on creuse pour les habitants de l'ouest, et les habitants de l'ouest les chemins de fer qui courent dans le Levant. » (3)

Aux yeux de Tillier, la coordination de l'enseignement primaire avec l'enseignement secondaire est impérieusement nécessaire : « Que l'éducation primaire ait la même direction, la même discipline que l'éducation des collèges ; que toutes les écoles de France, soit communales, soit particulières, aient les mêmes livres de morale et d'instruction. » (4) Ce n'est pas encore l'école unique mais une institution qui s'en rapproche. En faisant appel à la souveraineté du peuple, il se plaint que le pauvre peuple souverain soit dans la nécessité de faire une mauvaise loi ou de ne point faire de loi du tout par suite de la faiblesse du présent gouvernement. Il demande que les prêtres ou les évêques cou-

(1) *Pamphlets*, p. 495.

(2) *Ibid.*, p. 499.

(3) *Ibid.*, p. 500-501.

(4) *Ibid.*, p. 501.

pables de délits contre les lois de la presse soient punis aussi sévèrement qu'un journaliste calomniateur, et que la souveraineté soit rendue au peuple.

Ce pamphlet *Des Jésuites* confirme en la précisant l'opinion de Tillier, déjà exprimée dans l'*Association*, sur la nécessité d'une éducation nationale qui formerait des Français animés du plus ardent patriotisme et d'un très haut sens civique. Les principes de la Constitution de l'an III et la *Déclaration des droits de l'homme* étaient à la base de sa dialectique en faveur d'une éducation nationale. Il ne faut pas oublier que l'idée du choix des livres attribué à l'Etat a son origine dans un décret de la Convention. Le même décret prescrivait de plus que, en guise d'instruction morale, fussent racontés aux élèves, à chaque décadi, les hauts faits de nos armées. Tillier paraît adopter un moyen terme entre le parti du clergé et le parti du pouvoir. Il blâme les excès de l'un et de l'autre. Après tant d'attaques contre Mgr. Dufêtre, on eût attendu qu'il se fût prononcé plus nettement, comme le faisaient tant d'autres, contre l'Eglise. Mais son sens de la justice ou peut-être ses tristes souvenirs du temps où il avait été maître d'étude laïque ont-ils triomphé de ses tendances anticléricales.

« UN EVÊQUE DE VILLAGE. »

Le pamphlet que Tillier intitule *Un Evêque de village* fut provoqué par un abus de pouvoir commis par un curé de village à l'occasion d'un baptême. Passons brièvement sur l'histoire. Il s'agissait du baptême de l'enfant d'une servante qui « avait eu le malheur de devenir mère avant d'avoir un mari. » (1) Sa maîtresse, une fermière, avait consenti à être la marraine du pauvre enfant. Le meunier du lieu fut choisi par la fermière pour parrain. Le jour du baptême étant arrêté, le meunier alla chez le curé lui demander son heure. Mais le curé récusa la marraine parce qu'elle avait fait baptiser son dernier enfant dans une paroisse étrangère, et qu'elle ne faisait pas ses Pâques. On parla plusieurs jours, et cette affaire occupa toute la commune. Le curé déclara tout net que si M^{me} *** était marraine il ne baptiserait pas l'enfant, et le meunier non moins nettement,

(1) *Pamphlets*, p. 520.

déclara que M^{me} *** serait marraine et que l'enfant serait baptisé par le curé. Enfin le curé céda, mais son amour-propre était blessé et il croyait avoir droit à une compensation. Il imagina de baptiser l'enfant le moins possible. Lorsque le cortège se présenta à l'église, le gros et vieux cierge, témoin de tous les baptêmes de la paroisse n'était point allumé et on ne l'alluma point. La cloche « cette invisible amie qui nous salue au seuil de l'existence et nous pleure à l'entrée du tombeau » (1) ne sonna pas. Le curé n'adressa aucune question au parrain et à la marraine et ne leur demanda aucune des prières sacramentelles, de sorte que le baptême pouvait être considéré comme nul. La cérémonie fut un scandale pour tout le village.

Le fait que Mgr Dufêtre ne désapprouva pas, publiquement au moins, la conduite de son prêtre de village, éveilla la colère de Tillier. « Car, dit-il, quand, au lieu de réprimer les excès de leurs subalternes, les évêques les tolèrent, ils font à la religion un tort irréparable ; car le peuple croit que c'est la religion qui donne aux prêtres le droit d'être d'insolents oppresseurs, et il prend d'elle une très mauvaise idée. » (2) Réflexion d'ailleurs d'une stricte équité.

Tillier soulève ensuite deux objections. La première : « Je n'ai pas toujours été une noire fumée qui monte de l'abîme, un vent brûlant qui dessèche ; moi aussi, j'ai eu des commères, et je sais un peu ce que c'est que d'être parrain. Or, la première question que le prêtre m'a adressée a toujours été celle-ci : « Que demande cet enfant ? » A quoi j'ai toujours répondu, comme si j'avais été parfaitement sûr des intentions de mon filleul : « Le baptême. » Ici, le curé baptisant n'a adressé aucune question semblable ni au parrain, ni à la marraine, et ni le parrain ni la marraine ne lui ont rien dit de ce que le nouveau-né demandait ; comment donc le curé sait-il que c'est le baptême ? Ce petit être, il l'a pris criant des bras de la sage-femme, et quand il lui a versé son eau salée sur la tête le petit malheureux criait plus fort. Ces vagissements acérés que jette tout enfant qu'on baptise, veulent-ils dire : « Donnez-moi, je vous prie, le baptême, » ou « Reportez-moi bien vite à ma nourrice ? » (3) Cette objection

(1) *Pamphlets*, p. 520, 521.

(2) *Ibid.*, p. 522.

(3) *Ibid.*, p. 526.

semble peu convaincante, mais Tillier sait comment faire rire ses lecteurs.

Quant à la seconde objection, il la pose comme un dilemme : « Ou l'enfant en question est assez baptisé, ou il lui faut un supplément de baptême. » (1) Encore une fois Tillier laisse travailler son imagination. Puis pour se justifier, il s'élève contre toutes les cérémonies que les prêtres ajoutent au baptême. « S'il suffit, dit-il, pour baptiser un enfant d'un cierge éteint, d'un sacristain et d'un curé, pourquoi donc ce bruit de cloches dont les prêtres troublent le repos de la ville ? Que m'importe à moi que la femme de M. le Maire lui ait donné un petit garçon... est-ce que j'ai besoin que les cloches m'instruisent de cette nouvelle ? » (2)

En somme, ce pamphlet, d'ailleurs assez plaisant n'offre que peu d'intérêt. Il prouve une fois de plus qu'à cette époque Tillier manquait de sujets et qu'il cherchait matière à exercer sa verve. « Il n'y a que la publicité qui puisse faire justice de ces délits lointains... si donc mes abonnés tenaient à ce qu'ils fussent réprimés je les prierais de m'adresser le récit de tous ceux qui sont arrivés à leur connaissance : je les réunirais dans un pamphlet, comme on réunit des alouettes dans un plat, et nous en deviserions à notre manière. » (3)

« UN QUART D'HEURE DE CONVERSATION ENTRE MON SAINT PATRON ET LE BON DIEU. »

Le dernier pamphlet des 24 que Tillier avait promis à ses abonnés parut le 20 juin 1844, juste une année après la translation des reliques de sainte Flavie. Tillier ici encore fait usage du dialogue humoristique, genre où il excelle, pour combattre de nouveau la dévotion à sainte Flavie et surtout pour développer ses arguments contre les processions, la prière et la Providence.

Saint Claude se plaint d'abord au Bon Dieu du fait que les hommes d'aujourd'hui sont très chiches d'adoration envers les saints. Ce ne serait rien encore, mais pour attirer la curiosité du monde, les « blancs-becs d'évêques modernes fabriquent des saints avec de vieux os qu'ils font venir du pays des reliques » ce qui fait grand tort aux vieilles barbes puisque « la foule est

(1) *Pamphlets*, p. 527.

(2) *Ibid.*, p. 527.

(3) *Ibid.*, p. 529.

comme une jeune fille qui aime mieux un conscrit qu'un grognard. » (1) M. Cornicélius cite à ce sujet le texte d'une lettre écrite à Nice par « une catholique allemande dont la profonde piété n'avait pas enlevé la liberté d'esprit » où elle explique à une amie protestante combien elle trouvait déplacé le trafic des reliques et rapporte comme typique l'annonce suivante : « Le bateau *Vénus* avec charge de reliques, sucre et fromage, etc. » (2) Ainsi Tillier explique la vogue temporaire du culte de sainte Flavie, laquelle, s'étant refusée à faire des miracles, a été mise en pénitence au grenier où « les rats de la cathédrale lui ont dévoré les deux joues. »

Saint Claude en arrive ensuite à sa plainte personnelle contre le Bon Dieu : sa fête, le 6 juin tombe cette année 1844 le dimanche de la Trinité et par conséquent il ne figure pas dans le calendrier : « Quand un paysan et un monarque se rencontrent dans la même auberge, le paysan doit se hâter de passer outre. » (3) Le Bon Dieu demande comment on peut arranger l'affaire. La solution de saint Claude est aussi simple qu'infailible : « Supprimez votre fête : à quoi bon d'avoir cette petite fête puisque vous en avez une grande (Fête-Dieu). « Ces processions, ce n'est pas autre chose pour eux (le clergé) qu'un spectacle donné au peuple..., ils veulent l'attirer au culte par la pompe de ces cérémonies. A la place de cette sublime religion de l'Evangile, qui devait affranchir le genre humain et réunir les hommes en une seule famille, ils mettent la religion inféconde des signes de croix, ils font, à l'usage de ceux qui trouvent la pratique des vertus chrétiennes trop difficile, une religion qui n'est composée que des commandements de l'Eglise ; dans leurs sermons ils ne prêchent que les vertus mécaniques du culte. » (4) Argument qui revient toujours dans les écrits polémiques du puritain que fut Tillier. Pour lui, rigoureux et draconien, l'hypocrisie est le vice le plus méprisable, et aller à l'Eglise le dimanche tandis qu'on persécute ses semblables toute la semaine est indigne de pardon. Comme chez tout réformateur, son indignation a faussé son jugement, et avec sa tendance à la raillerie et à la gaillardise, il voit la

(1) *Pamphlets*, p. 562-563.

(2) Cornicélius, *C. T.*, p. 201.

(3) *Pamphlets*, p. 565.

(4) *Ibid.*, p. 566.

bourgeoisie et le clergé tellement bornés, tellement vils, qu'il en vient à s'exprimer à leur endroit dans le langage vert et prime-sautier d'un descendant des Gaulois.

Afin de donner un exemple de l'excès du zèle du clergé pour le culte, saint Claude raconte une histoire divertissante : « L'abbé Lacroix, un des missionnaires de M. Dufêtre, prêchait à Pougues, et il disait : « S'il vous arrive des malheurs, si la gelée dessèche vos vignes, si la grêle ravage vos champs, si vous êtes frappés dans votre fortune par des banqueroutes, savez-vous pourquoi, mes très chers frères ? c'est que vous ne chômez pas le saint jour du dimanche. » Or, parmi les assistants était le curé d'une paroisse voisine auquel une banqueroute récente avait enlevé huit mille francs ! Le Bon Dieu se prit à sourire, et le ciel fut inondé d'une splendeur nouvelle ; les fleurs de la terre ouvrirent leurs calices et embaumèrent l'air d'un parfum plus doux ; les fruits des arbres se trouvèrent mûrs ; les grenouilles coassèrent entre leurs joncs d'une manière harmonieuse... » (1)

Après cette agréable facétie, le Bon Dieu prouve par une logique rationaliste et irréfutable qu'il n'intervient pas dans les affaires d'ici-bas afin que le genre humain puisse jouir de son libre arbitre. En conséquence toutes les prières pour obtenir quelque faveur soit spirituelle, soit temporelle, sont inutiles. « Je suis au milieu des hommes comme un régent au milieu de ses élèves, alors qu'ils composent. Il voit leur fautes, mais il ne dit rien qui les en fasse apercevoir, attendant pour cela que le jour de la correction soit arrivé. » (2) Toutefois le monde n'est pas une œuvre du hasard, mais il est le résultat de lois immuables et des causes qui se combinant à l'infini amènent des événements toujours nouveaux.

Cette façon de répandre les idées abstraites de la philosophie et de la théologie par le moyen du rire n'est-elle pas tout à fait dans la veine et la manière de Voltaire ?

* * *

« M. DE RATISBONNE. »

Le dernier pamphlet consacré par Tillier aux matières religieuses a pour titre *M. de Ratisbonne ou un commis voyageur de*

(1) *Pamphlets*, 567.

(2) *Ibid.*, 569.

la Sainte Vierge. Écrit en août-septembre 1844, il ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, survenue le 12 octobre 1844. L'occasion de ce pamphlet avait été fournie à Tillier par la neuvaine prêchée à la Cathédrale de Nevers dans le temps de la fête de l'Assomption. Le prédicateur, l'abbé Simon-Théodore Ratisbonne, d'origine juive, mais converti en 1825, était entré dans les ordres en 1830. Il avait fondé, en 1842, l'œuvre de Notre-Dame de Sion en mémoire de la conversion de son frère, Tobie-Charles Alphonse auquel la Mère de Dieu serait apparue le 20 janvier 1842, dans l'église Saint-André delle Frate, à Rome. Le jeune israélite rompit ses fiançailles et entra dans un couvent. Ce fait donna lieu à d'autant plus de commentaires qu'à cette époque l'Eglise préparait la reconnaissance du dogme de l'Immaculée-Conception qui fut proclamé dix ans plus tard. Ratisbonne était un apôtre enthousiaste du culte de la Vierge.

Dans son introduction Tillier raille ces « coureuses d'église » qui n'y vont pas pour entendre la parole de Dieu mais pour la voix de Mgr. Dufêtre : « C'est une voix qui parcourt agréablement et adroitement toutes les cordes du clavier, tantôt tonnant comme un orage pris entre deux nuages ; ici s'élançant compacte et serrée comme un jet d'eau ; là filant déliée et menue comme un morceau de macaroni entre deux lèvres ; une voix pleine d'anti-thèses, qui épelle ici et déclame là-bas, qui aille (1) par chutes et par bonds comme un lièvre blessé ; qui soit tantôt fifre, tantôt tambour major. » (2) Après ces compliments, il ajoute que si une fois par hasard, Mgr. Dufêtre prêchait en latin, toute sa clientèle répandrait par la ville qu'il n'avait jamais si bien parlé.

A ces bouffonneries succède une page d'une grande beauté dans sa simplicité sur le sermon aux flambeaux et sur les cathédrales gothiques : « J'ai vu un sermon aux flambeaux tel que nous les donne ordinairement notre évêque, et ce qui m'étonne maintenant, c'est que la foule ne se rende pas plus nombreuse à ces sortes d'assemblées. Ce n'est pas, en effet, un spectacle vulgaire, un spectacle de fabricant qu'un sermon du soir ! A un tel sermon on se passerait presque de prédicateur. Ce jour, que vous voyiez tout à l'heure se coucher autour des cimes de la

(1) M. Gerin a déjà remarqué que c'est un subjonctif qui semble incorrect et dont on ne voit pas la dépendance, cf. *Pamphlets*, p. 633, note 1.

(2) *Pamphlets*, 611-612.

cathédrale, semble se rallumer à l'intérieur ; le banc d'œuvre et les colonnes se sont éclairés ; la lumière des bougies s'enfonce dans les profondeurs de la nef sans pouvoir en percer les derniers arceaux ; devant les tourbillons de ténèbres qu'elle chasse devant elle, les murailles reculent, et on a peur que ces mystérieuses galeries ne finissent dans un monde qui n'est pas le nôtre. Les masses rougeâtres de la lumière que projettent les cierges retombent le long des murs, et flottent comme les lambeaux d'une sombre pourpre. Au-dessus se dessinent, aux derniers rayons du jour, comme une blanche et chaste bandelette, les ogives, les pleins-cintres et les rosaces, avec leurs élégantes broderies. La voûte, abandonnée de ses colonnes, se perd indécise dans les ténèbres supérieures. Vous croiriez que ce sont des anges qui la portent sur leurs épaules. Il n'est point jusqu'à ce vieux prêtre accroché à un pilier de la nef, dont les mains ridées et le crâne de cuivre jaune planent sur la foule, qui ne produise aussi son effet. Vous diriez un vieil évêque qui a abandonné sa niche pour annoncer au peuple la parole du vieil évangile.

« En présence de cette grandeur si calme, si pleine de sérénité et qui ressemble si peu aux grandeurs des hommes, le doute qui furète partout ferme les yeux, et l'objection garde le silence ! On se laisserait presque démontrer que Dieu puisse résider dans cette mystérieuse enceinte. Il semble qu'il y ait des voix qui murmurent de lui dans cet espace ; et si l'orgue, enflant tout à coup ses cent poumons de fer, faisait rouler son nom comme un orage sous les voûtes de l'église, peut-être n'en seriez-vous point étonné !...

« Aucun monument n'a mieux été approprié à sa destination que nos cathédrales gothiques. Elles sont et resteront toujours le chef-d'œuvre non seulement de l'architecture religieuse, mais encore de toute l'architecture. Nul n'a mieux su que ces sublimes maçons du moyen âge dompter la pierre et lui faire parler leur langage. Eux seuls ont pu prendre le rocher sur sa base et lui dire : Tu resteras là à prier devant l'image du Christ, jusqu'à la consommation des siècles, pour nous et pour tous nos frères ! » Mais si la poésie chrétienne était avec eux, c'est qu'ils avaient la foi. La foi s'en est allée et la muse l'a suivie !

« Aujourd'hui, l'art de construire des églises est perdu. Quelle inspiration religieuse pouvez-vous attendre, en effet, d'un archi-

tecte qui va par bienséance à la petite messe ; de maçons qui chantent Béranger et de goujats qui savent lire ? J'ai vu dernièrement un employé à la grande voirie préposé aux réparations à faire à l'église de Clamecy que M. Dupin a fait passer basilique. De combien de sculptures charmantes n'ai-je pas déploré la mutilation, et combien n'ai-je point regretté qu'on eût mis ces travaux entre les mains d'un homme aussi habitué à faire casser des pierres ! » (1)

A l'exception de deux ou trois traits où perce le rationalisme de Tillier, ne pourrait-on croire à une page détachée du *Génie du Christianisme* ? Impression que confirme cette phrase significative où Tillier semble, lui aussi, comme Pascal chercher en gémissant : « En présence de cette grandeur si calme, si pleine de sérénité et qui ressemble si peu aux grandeurs des hommes, le doute qui furète partout ferme les yeux et l'objection garde le silence ! On se laisserait presque démontrer que Dieu puisse résider dans cette mystérieuse enceinte. » (2) Quelques pages plus loin, il ajoute : « M. de Ratisbonne nous recommande d'aimer Marie : c'est le commencement, le milieu et la fin de son sermon. C'est très bien, monsieur de Ratisbonne ! Vous êtes un homme d'un conseil excellent ! Je voudrais, moi, de tout mon cœur, aimer Marie ; si cela ne pouvait me faire du bien, cela ne pourrait toujours me faire aucun mal. » (3) Mais son rationalisme l'oblige à contester qu'on puisse aimer ce qu'on ne peut apercevoir par la sensation. Ainsi il déclare qu'il ne peut pas aimer Marie plus que sa mère qui l'a porté dans son sein. « Ma mère est à côté de mon fauteuil de malade ; elle est sourde, la pauvre femme, et nous ne pouvons guère nous faire entendre ; mais elle est là qui m'enveloppe de tous ses regards, qui cherche à deviner dans mes yeux ce que je désire, et dans le moindre pli de mon front ce qui me déplaît ; elle a quitté l'autre moitié de sa famille, celle qui n'a pas besoin d'elle, pour prendre sa part de mon agonie. Les soins qu'elle avait donnés à mon enfance, elle les prodigue à ma précoce vieillesse. Elle a déjà vu mourir un fils, et elle vient encore me prêter l'appui de son bras pour me faire descendre plus doucement les pentes de la vie... Et quand

(1) *Pamphlets*, p. 612-613.

(2) *Ibid.*, p. 613.

(3) *Ibid.*, p. 616.

j'ai à aimer une pareille mère, on voudrait que j'allasse porter mes adorations à une mère dont mes sens ne me rendent pas compte !...

« Pauvre mère ! de quelle lourde main Dieu vous a-t-il donc mesuré les larmes qu'il a mises sous votre paupière ! ... Dieu ne serait-il donc point juste envers les mères ? Un fils ne peut enterrer qu'une fois sa mère ; mais une mère ! de combien de fils souvent ne porte-t-elle pas le deuil !... Suis-je au moins le dernier enfant qu'elle enterrera ? lui en restera-t-il un dernier pour lui fermer les yeux et mêler à nos os ses chères dépouilles ? est-elle destinée à emporter la clé de notre chétive maison ?...

« Oh ! combien je suis moins à plaindre qu'elle !... Je meurs quelques jours avant ceux de ma génération ; mais je meurs dans cet âge où finit la jeunesse, et après lequel la vie n'est plus qu'une longue décadence. Je rendrai à Dieu mes facultés telles qu'il me les a données ; mon imagination vole toujours d'un vol libre dans l'espace, et le temps n'a point blanchi les plumes de son aile. Je n'ai perdu que quelques-uns de ceux que j'aimais, et quand je vais, à la Toussaint, visiter le cimetière où dorment nos pauvres ancêtres, à peine trouvé-je dans le gazon quelques débris de noms qui me sont chers. Je suis semblable à l'arbre qu'on coupe ayant encore des fruits entre le tronc dont il est poussé et les jeunes rejetons qui poussent. Belle et pâle automne ! Tu ne m'as point vu, cette année, dans tes chemins bordés d'herbes flétries ; je n'ai vu ton doux soleil et je n'ai senti tes bises parfumées que de ma fenêtre ; mais nous nous en irons ensemble ! Je veux mourir avec la dernière feuille des peupliers, avec la dernière fleur de la prairie, avec le dernier chant des oiseaux, enfin avec tout ce qui est doux, avec tout ce qui est beau dans l'année. Il faut que ce soit la première bise qui me dise : Il faut partir ! ... Ne vaut-il pas mieux mourir à temps que de vieillir ?... » (1)

Quel beau tribut à sa mère et peut-on rêver plus émouvante résignation chrétienne exprimée dans un plus poétique langage ?

Après cette digression, Tillier revient au sujet « Marie est notre mère ». Pour lui, elle a été la depositaire du divin enfant ; « elle l'a porté entre ses flancs comme les lévites portaient l'arche

(1) *Pamphlets*, p. 616-617.

sainte sur leurs bras ; c'est dans son sein que s'est accompli le mystère de la rédemption ; mais toujours est-il que, si elle est beaucoup plus que la nourrice de Jésus-Christ, elle n'est point sa mère : le Christ lui-même semblait ne la regarder que comme une simple femme. » (1) Il croit que la Sainte Vierge occupe l'endroit le plus rayonnant du ciel parce qu'elle a été sainte entre toutes les femmes et le modèle de toutes les vertus chrétiennes. D'après lui, trop de fidèles commencent à faire de la Sainte Vierge l'égalé même de Dieu, « ce n'est rien moins que de l'idolâtrie ». (2) Pour réfuter l'assertion de M. Ratisbonne disant que Marie aima son fils d'un incommensurable amour — fait que Tillier d'ailleurs ne nie pas, — il montre le peu de place que la Sainte Vierge occupe dans les Evangiles.

Poursuivant son examen du sermon de l'abbé Ratisbonne, Tillier donne un résumé ironique et déformé de l'apparition de la Sainte Vierge à Alphonse Ratisbonne dont il a été parlé plus haut. Et il imagine de toutes pièces un dialogue entre la bienheureuse Catherine Labourrée et sa supérieure au sujet de l'apparition qu'elle avait eue et d'où prit naissance la dévotion à la médaille miraculeuse. Ces arguments sont tout à fait d'ordre rationaliste et il blâme Mgr. Dufêtre d'avoir permis l'introduction dans le diocèse d'une dévotion aussi dangereuse puisqu'elle est fondée sur les visions. Ce disant il nous apporte un nouveau et curieux témoignage de son anticléricalisme. « Depuis longtemps j'entends dire que le clergé cherche à abrutir le peuple ; je ne le croyais point. Tant de perfidie de la part des prêtres outrepassait mon intelligence. Maintenant, je le crois, et ma conviction s'affermir tous les jours. J'ai par devers moi des équations de faits aussi sûres que des équations algébriques. Je vois un clergé nouveau, étrange, insolite, hagard, agité d'un tremblement convulsif, s'intercaler parmi l'ancien. Rien de ce qui existe ne lui convient ; il veut s'emparer de tout ; il lève de l'argent par toute la France ; il recrute publiquement des congrégations ; il a des prédicateurs embrigadés, des journaux qu'il subventionne, des écrivains qu'il salarie ! Avant de bouleverser la France, il met tout sens dessus dessous dans la sacristie. Il

(1) *Ibid.*, p. 618.

(2) *Ibid.*, p. 619.

fait des saints ; il fabrique des miracles ; en guise de cocardes il vend des médailles ; il promet le ciel à ceux qui le suivent. Ces pauvres diables ne sont pas à craindre ; ils ne le sont pas, parce qu'ils ne savent point être de notre époque et que la grande masse ne veut plus être de la leur ; parce que leur inepétie surpasse encore leur ambition. » (1)

Sa dernière objection est ainsi formulée : la religion chrétienne n'a pas d'autre base que les miracles de l'Évangile. Si les prêtres d'aujourd'hui font de faux miracles, n'est-il pas possible que les premiers chrétiens dans un siècle moins éclairé que le nôtre aient imaginé des miracles pour donner à leurs doctrines réformatrices le fondement d'une autorité divine. Ainsi les prêtres d'aujourd'hui ébranlent la foi au lieu de l'affermir par de prétendus miracles. Et sa conclusion est un retour à son premier principe ; former des associations pour pratiquer en toute sincérité les œuvres de l'Évangile au lieu de former des associations pour l'adoration et la prière.

JUGEMENT SUR LES PAMPHLETS RELIGIEUX.

Les pamphlets religieux de Tillier montrent un esprit assez hardi, et chagrin. Ses idées religieuses reposent sur trois principes essentiels : 1^o Le moral est tout, le culte n'est rien ou peu de chose ; 2^o Même si l'on admet que le culte n'est rien, l'Église de France n'en a pas moins manqué l'occasion en 1830 de devenir l'Église de 32.000.000 de Français ; 3^o Le christianisme de Jésus-Christ, réformateur social, oui, mais celui du clergé moderne, non. « Donc je suis un pamphlétaire ; mais suis-je bien un impie, ainsi que les prêtres voudraient le faire croire à leurs béates ? Un impie selon la religion des prêtres, je ne m'en défends pas ; mais selon celle de Jésus-Christ, je proteste. » (2) L'expression de ses idées religieuses se trouve, sous une forme relativement modérée dans l'*Association* de 1841-1842, mais à partir du mois de mars 1843 commence une série d'articles contre Mgr. Dufêtre dont le ton n'est vraiment pas justifiable : « Ce sont des personnalités soit ; mais chacun a sa manière de faire la guerre ; les uns tirent à ceinture d'homme et sur les

(1) *Pamphlets*, p. 629-630.

(2) *Ibid.*, p. 290.

masses, moi je choisis mon ennemi et je l'ajuste. Quand c'est un personnage empanaché qui passe à ma portée, je lui donne toujours la préférence. » (1) Aux attaques personnelles, pleines de verve, succédaient bientôt les attaques contre les reliques, la dévotion aux saints, l'enterrement religieux, les médailles, l'utilité de la prière, l'existence de la Providence de Dieu, attaques conçues dans l'esprit le plus rationaliste. Cependant dans son dernier pamphlet anti-religieux, qui fut très probablement son dernier écrit, peut-être distingue-t-on certains indices d'une aspiration vers la foi, mais la conclusion tout à fait matérialiste laisse un doute. Trop souvent on rencontre chez Tillier des paroles outrageantes contre la religion. Cependant en tenant compte de la violence des passions religieuses et sociales à cette époque, il fait presque figure de modéré. Si Sainte-Beuve a pu dire : « Un défenseur à feu et à sang comme M. Veuillot... » (2) ne pouvons-nous dire que Tillier était un agresseur à feu et à sang ? Mais son humour charmant fait oublier l'irrévérence de ses invectives et on ne peut s'empêcher de sourire des trouvailles de son imagination et de sa fantaisie qui adoucissent ce que certaines pages ont de trop amer.

3. Pamphlets sociaux-politiques.

« COMME QUOI J'AURAIS VOULU ME VENDRE A M. DUPIN. »

Après les pamphlets religieux, les pamphlets sociaux et politiques. Le premier est un plaidoyer *pro domo* contre le reproche de vénalité : *Comme quoi j'aurais voulu me vendre à M. Dupin*. Ecrit au mois d'octobre, sous presse en novembre 1843, la mort de Dupin, le père, le 21 novembre, retarda la publication du libelle jusqu'au mois de février 1844. Naturellement Tillier ne se borne pas à repousser le grief d'avoir essayé de se vendre à Dupin, accusation qu'il dit avoir été chuchotée par de soi-disant amis ou plutôt par de véritables ennemis. Il s'en prend au discours prononcé par Dupin au comice agricole de Lormes, le 3 septembre 1843, et à cette occasion exprime son jugement sur l'homme politique et l'écrivain.

(1) *Ibid.*, p. 290.

(2) Sainte-Beuve, *Louis Veuillot*. Nouveaux Lundis, t. I.

Tillier d'abord se justifie de répondre à ces calomnies parce qu'il ne voudrait pas que ses abonnés le prissent « pour quelque renard estropié prêchant la sobriété et l'usage innocent des légumes parce qu'il ne peut se procurer de poulets. (1) Il résume la dialectique de ses détracteurs d'une façon assez élogieuse pour lui-même : « Cet homme sait écrire. Puisque ce n'est pas un imbécile, il a dû calculer qu'en écrivant pour M. Dupin, il se procurerait un bon emploi, donc, il s'est offert à lui ; donc, s'il écrit maintenant contre le grand homme, c'est que celui-ci a rejeté sa marchandise. » (2) Comme suite à ce bon raisonnement il ajoute que la raison pour laquelle il écrit contre Mgr. Dufêtre est que celui-ci a refusé de lui accorder l'emploi de sacristain de la cathédrale. Mais sa raillerie est brève. Bientôt il dénonce avec éloquence la vénalité infâme dont le fait qu'elle est entrée dans les mœurs n'amointrit pas l'horreur, et la corruption politique par laquelle le gouvernement parvient à garder sa majorité. Pour lui la corruption politique est aussi inique que la trahison. Il retrouve, pour lui jeter l'anathème, quelque chose de l'accent de Pascal, du Pascal des *Provinciales* : « Quelque infâme que soit, pour tout le monde, la vénalité, pour un écrivain, elle l'est encore davantage. Ceux qui ont une voix assez forte pour se faire entendre de la foule sont les avocats naturels des saintes causes. Dieu leur a mis un peu de sa salive à leur langue, et leur a commandé d'aller prêcher aux hommes le culte de la liberté. Quand ils trahissent leur mission sacrée, quand, exécrables pasteurs, ils vendent au boucher leur troupeau, ils sont dignes de tout le mépris qu'une âme humaine puisse produire : c'est comme si le phare quittait la plage qu'il doit indiquer aux navires battus par la tempête, pour aller s'établir sur un écueil. Je suis le plus chétif et le plus inconnu de ceux qui écrivent pour le peuple ; je n'ai dans ma main qu'une pauvre plume de roitelet ; mais, à Dieu ne plaise que je la vende jamais à nos oppresseurs ! Oh non ! quand la faim, entre ses doigts de fer, me crisperait les entrailles, je ne voudrais pas descendre à une telle infamie ! Si je dois mendier mon pain, ce ne sera pas dans les antichambres du Ministère. J'aimerais mieux aller réciter mes pamphlets de

(1) *Pamphlets*, p. 335.

(2) *Ibid.*, p. 337.

porte en porte, et tendre la main à ceux qui ont encore l'amour de la liberté et de la patrie, et j'aurais, sur ma paille, des rêves plus tranquilles que bien d'autres sous leur alcôve de soie. » (1) Cette vertu farouche, puritaine, évangélique a été pratiquée par Tillier aussi bien et avec autant de sincérité qu'il la prêchait. Comme il aime la vertu, il hait le vice et l'expression de cet amour et de cette haine dans ses écrits et leur pratique dans sa vie, donnent une haute dignité à cet homme qui croit de toute son âme à sa mission de journaliste ou de pamphlétaire voué à l'affranchissement du peuple. Aux Etats-Unis à cette même époque, une semblable tendance aux réformes s'était manifestée par le mouvement généreux pour la libération des esclaves qui trouva son expression littéraire dans *La Case de l'Oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe.

Tillier, pour compléter sa justification, explique comment il a osé attaquer Dupin aîné dans *l'Indépendant* de Clamecy en 1831, ce qui établit évidemment qu'il n'a pas voulu s'accommoder avec Dupin. Nous avons déjà traité en détail cette période de la vie de Tillier. A l'insinuation qu'il aurait vendu sa plume à cause de ses enfants, il réplique que toute sa famille était pauvre, et, dans une transposition de l'Evangile, il fait une déclaration de foi dans la Providence de Dieu qu'il semble renier au contraire dans son pamphlet *Un quart d'heure de conversation entre mon saint Patron et le Bon Dieu* : « Et d'ailleurs, pourquoi m'inquiéterais-je donc tant de mes enfants ? Quand mon dernier accès de toux sera venu et que j'aurai rendu à Dieu ma plume avec mon âme, est-ce que le soleil s'éteindra ? Est-ce que la terre cessera de se couvrir de verdure ? Le père de tous, qui donne la pâture aux petits des oiseaux, la refusera-t-il aux petits du pamphlétaire ? Le papillon ne trouve-t-il point au calice des fleurs de la poussière à sucer, comme l'oiseau vorace des hautes cimes trouve des chairs palpitantes à dépecer et du sang chaud à boire ? » (2)

Il continue dans l'orgueil de sa pauvreté et rappelle une prophétie qui s'était réalisée : « Moi, j'étais un pauvre grain jeté au milieu des épines ; j'ai soulevé de ma tête déchirée les fétus

(1) *Pamphlets*, p. 339.

(2) *Ibid.*, p. 346.

acérés qui pesaient sur moi, et je suis arrivé au soleil. Pourquoi donc ces humbles tiges que je laisse sur mes racines ne pousseraient-elles point ainsi que j'ai poussé ! Au lieu de me vendre aux puissants, j'ai fait la guerre à ceux qui se vendaient à eux ; je ne m'en repens point. C'est encore, je crois, le meilleur chemin pour arriver à une tombe honorée. J'en suis tellement convaincu, que, si cette plume de pamphlétaire, que tant bien que mal j'ai portée, repoussait sur ma fosse, et que mon fils eût les doigts assez forts pour la conduire je l'engagerais à s'en emparer, dût-il trouver une prison au milieu de sa route ! Pouvoir se dire : « L'opprimeur me craint et l'opprimé espère en moi, » voilà la plus belle des richesses, la richesse pour laquelle je donnerais toutes les autres ! » (1) Son fils, Georges Tillier, 1832-1899 rédacteur au *Figaro* fut déporté en Algérie en 1858 après l'attentat d'Orsini, où il vécut jusqu'à sa mort. Il était publiciste et s'essaya même dans le pamphlet, mais manquait du talent de son père. (2)

Après sa défense, Tillier passe à l'attaque. Avec quelle ironie il dénonce les buts politiques poursuivis par Dupin dans son attitude de courtisan à l'égard des châtelains du pays ! Il montre que la raison pour laquelle Dupin fait allusion à Vauban n'a d'autre objet que de citer les remarques de celui-ci sur le mauvais état des routes du Morvan. Ce qui amène tout naturellement la réponse : « Les choses ont bien changé de face, maréchal, depuis que vous avez quitté votre manoir de Saint-Léger ; l'arrondissement de Clamecy est, maintenant le mieux percé de toute la France, c'est-à-dire celui qui a coûté le plus d'argent à la France. » (3) Tillier proposait que Dupin prît le surnom de « faiseur de routes. »

Selon Tillier, Dupin emploie sa présidence à mettre en circulation des théories contre-révolutionnaires : « Nous ne voulons point, pour nos chefs naturels, des bourgeois parvenus on ne sait pourquoi, et qui ont changé, on ne sait comment en un château l'humble maison de leur père. » (4) Cette allusion n'est pas tout à fait juste, puisque la famille Dupin était propriétaire dans le

(1) *Pamphlets*, p. 346.

(2) Tenot et Dubost, *Les suspects en 1858*, p. 156-158.

(3) *Pamphlets*, p. 351.

(4) *Ibid.*, p. 353.

pays, même avant la Révolution, mais on ne peut nier que Dupin aîné ait beaucoup ajouté à ce patrimoine. Tillier estime que si les vastes domaines de Dupin, à Gacogne, étaient partagés entre une centaine de petits propriétaires vivant moitié de leurs revenus, moitié de leur profession, la commune serait beaucoup plus heureuse. Ce problème de la terre se ramène en somme au problème des rapports entre les riches et les pauvres. L'implacable loi de la faim oblige les pauvres à se soumettre aux riches. « Il faut, nous dit-on souvent, qu'il y ait des riches et des pauvres, nous croyons que s'il n'y avait que des gens aisés, les choses iraient beaucoup mieux. » (1) Cette proposition idéale et d'une naïveté qui désarme n'est pas suivie d'une explication des moyens propres à la réaliser, mais Tillier a d'autre part condamné formellement l'emploi de la violence. Pour lui, très probablement, cet état social bienheureux serait le résultat de la réforme électorale et de l'établissement d'une éducation nationale. Paul-Louis Courier dans son *Simple Discours* avait déjà émis semblable projet et voulait partager le domaine de Chambord entre trois ou quatre mille familles. (2) Tillier se contentait, sur les terres de Dupin, d'établir une centaine de foyers.

Pour montrer sa versatilité ou pour varier l'attaque, Tillier résume ce qu'il aurait dit si Dupin avait eu le bon esprit de l'acheter. Naturellement, ce n'est qu'une répétition de ce qu'il avait déjà dit mais sous une forme ironique et paradoxale.

Tillier conclut par un jugement d'ensemble sur l'homme politique et l'écrivain. Jugement cruel mais vrai, porté sur l'un des hommes politiques les mieux représentatifs du gouvernement de juillet : « M. Dupin est de ces natures amphibies qui sont faites pour convenir un peu à tout le monde, et ne conviennent complètement à personne ; tant qu'il y aura quelque chose à ramasser autour de lui, il aura des partisans ; mais son crédit une fois épuisé, il ne lui restera pas un ami. Cet homme est moitié peuple et moitié aristocrate, moitié libéral et moitié conservateur ; il est toujours sous l'action de deux forces opposées qui se détruisent ; quand la tête de M. Dupin veut avancer, la queue veut rester stationnaire. M. Dupin était hostile à la Restaura-

(1) *Pamphlets*, p. 355.

(2) Paul-Louis Courier, *Œuvres*, p. 111-114.

tion, parce que ses grands seigneurs l'éclipsaient ; cependant, papillon empesé, il décrivait, autour du flambeau, un cercle qui allait toujours se rétrécissant, et il eût fini probablement par s'y brûler ; mais, aujourd'hui que les bourgeois sont au pouvoir, M. Dupin est à son aise ; un monde où tous les ans on peut acheter une terre lui paraît le meilleur des mondes possibles. Tout juste assez de liberté pour qu'il soit lui-même prépondérant, pas assez pour que des hommes nouveaux surgissent d'une condition infime aux affaires, et deviennent ses rivaux, voilà sa liberté sous la loi. » (1)

Le jugement de Tillier sur Dupin écrivain se justifiera par la suite : « Dans ses coups de boutoir..., il y a plus de violence et de colère que de sel et de finesse ; c'est un clou qui n'a pas de pointe, mais qui s'enfonce, toutefois, parce qu'on frappe bien fort dessus. M. Dupin, réchauffé par son geste, et paré de ses agréments de tribune, je ne le connais point ; je ne connais que M. Dupin imprimé. Or, le style de M. Dupin est sec, lourd, diffus, empoissé ; il est du reste, entièrement dépourvu de couleur et d'images. M. Dupin met tout en petit gris, comme un volet ; pourvu qu'il se fasse comprendre, il se soucie peu du reste. C'est l'exactitude et la clarté d'un notaire ; mais c'en est aussi la sécheresse. » (2)

Dupin aîné dans ses *Mémoires* fait ce commentaire sur ce pamphlet : le 25 février 1844 : « Le Procureur du Roi de Nevers me signale un libelle dirigé contre moi et me demande mon consentement pour en poursuivre l'auteur. Je l'en remercie et m'oppose à toute poursuite. » (3) On peut voir dans ce refus une confirmation du mot de Tillier affirmant que Dupin aimait mieux être insulté que d'être ignoré. (4) Il est plus probable que Dupin ne voulait pas donner un supplément de publicité au pamphlet ou à son auteur.

« LA DOTATION DU DUC DE NEMOURS. »

Entre décembre 1843 et janvier 1844 fut publiée en trois parties, *La Dotation du Duc de Nemours*. A la mort du duc

(1) *Pamphlets*, p. 359.

(2) *Ibid.*, p. 360.

(3) *Mémoires* de Dupin, t. 4, p. 518.

(4) *Pamphlets*, p. 121.

d'Orléans le 13 juillet 1842, la Chambre avait voté une loi de régence en faveur du duc de Nemours pendant la minorité du comte de Paris. Louis-Philippe avait demandé une dotation pour son fils d'au moins un million. Au mois de novembre 1843, le Ministère laissait entendre par la voie de la presse qu'il allait proposer un projet de loi de dotation en faveur du régent désigné. C'est à ce moment que Tillier composa son pamphlet. Il traite ici la même question que Cormenin avait naguère examinée dans ses *Questions scandaleuses d'un Jacobin au sujet d'une dotation*, écrites en 1840 contre la proposition d'attribuer une dotation annuelle de 500.000 francs au Duc de Nemours. Le pamphlet de Cormenin obtint le résultat qu'en attendait l'auteur puisque la Chambre rejeta la demande de dotation. Le pamphlet de Tillier ne pouvait avoir beaucoup d'effet puisqu'il revenait sur une question déjà épuisée et que d'ailleurs il était publié à Nevers. L'influence de Cormenin est très sensible dans ce pamphlet comme d'ailleurs Tillier l'a lui-même reconnu : « Du reste, grâces et mille grâces en soient rendues à M. de Cormenin ! la question est débarrassée maintenant des chiffres dans lesquels elle était enchevêtrée. » (1)

Tillier raille la liste civile de ses dettes et le Ministère pour sa persévérance à demander derechef une dotation pour le duc de Nemours. Pour lui-même il refuserait l'offre du diadème constitutionnel et il fait appel à son fils pour le soutenir dans cette décision : « Et toi, mon bon Georges, mon cher et gros philosophe, toi qui te trouves si bien dans ton large paletot de velours, qui cours si bien dans tes brodequins déchirés, qui te passes si bien de ce que nous n'avons pas ; toi, déjà mon camarade et mon ami bien plus que mon fils, n'est-ce pas que tu ne m'aimerais plus si je me mettais au cou une lourde besace de prince ? N'est-ce pas que tu trouverais meilleur un morceau de gros pain gagné par mes pamphlets et mangé avec moi, qu'un gâteau plein de sucre et de confitures tendu par une main étrangère ? » (2) On voit que l'amour paternel chez Tillier égale son respect filial pour sa mère.

Contre l'affirmation que la liste civile et le domaine privé sont

(1) *Pamphlets*, p. 402.

(2) *Ibid.*, p. 396.

trop pauvres pour payer ses dettes et que la nation doit payer, le pamphlétaire fait un triste tableau des divers métiers des gens qui composent la majorité de la nation et qui gagnent leur vie avec peine à cause des longues heures d'un travail fatigant et pour un maigre salaire. Témoins les vigneronns qui ne gagnent que 1 franc 25 centimes et un litre de piquette par jour. « Voilà la vie de ces hommes de sueur et de larmes dont la majorité de la nation se compose ! Et c'est en présence de cette misère que vous osez vous faire pauvres, c'est à ces gens que vous voulez faire demander l'aumône par vos gendarmes ! » (1)

Pour Tillier cette dotation est aussi déraisonnable que si un maire d'une commune proposait que le Conseil municipal donnât cinq à six mille francs à son fils en attendant qu'il fût juge de paix ou percepteur. Et s'adressant au Ministère il résume ses accusations et prédit la Révolution de 1848. « Cependant vous allez partout criant contre les partis et vous emportant contre les révolutions. Mais les partis, c'est vous avec vos violences qui les avez faits, et les révolutions, c'est votre insatiable avidité qui les prépare ! Que d'autres vous combattent parce que vous corrompez la France, parce que vous l'humiliez, parce que vous la dégradez, parce que vous l'arrêtez par sa robe lorsqu'elle veut s'avancer vers un soleil plus chaud et une terre meilleure ! Moi, si je vous combats, c'est que j'aime la paix et le silence, que je veux écrire et rêver tranquillement au coin de mon feu, sans craindre qu'une balle rouge ou tricolore me jette en éclats mon encrier à la face, et que je suis convaincu que c'est tout droit à une révolution que vous nous menez. » (2)

Tillier soutient que les révolutions ont toujours leur origine dans l'oppression et qu'il serait préférable que les ministres ne compromissent pas le prestige du roi en le rendant suspect d'arrière-pensées intéressées et de cupidité personnelle. De plus, l'économie du gouvernement devrait être sage et intelligente uniquement consacrée à récompenser les services rendus et il demande quel service justifierait la dotation du duc. Ensuite avec un grand bon sens, il insinue qu'il vaudrait mieux attendre qu'il fût régent en fait avant de le doter. Pour conclure cette

(1) *Pamphlets*, p. 398.

(2) *Ibid.*, p. 400-401.

première partie il se livre à une comparaison très poétique à propos de l'emprunt gouvernemental. « Vous faites face à tout en empruntant ; mais faites-y attention, quand on descend les pentes de l'emprunt, c'est le printemps ; le ciel et la terre ont un air de fête, les oiseaux gazouillent, les gazons sont pleins de muguet et de fraises, et les arbres laissent pendre leurs rameaux chargés de fruits sur vos lèvres ; mais, quand il faut les remonter, l'hiver est venu, la terre est couverte de verglas et de neige, le soleil est mort dans les cieux, le brouillard est si épais qu'on ne sait de quel côté tourner ses pas, et le fleuve débordé bat, au-dessous de vous, de ses vagues mugissantes, le pied de la montagne ; après bien des efforts inutiles, les forces vous manquent, vous roulez, et l'eau furieuse vous emporte. » (1)

La deuxième partie du pamphlet est une critique sévère des ministres qui avaient désigné le duc comme régent sans souffler mot d'une dotation se réservant d'en demander une un an plus tard. Tillier propose d'employer les fonds destinés à cette dotation à l'aménagement des richesses naturelles du pays et à l'exécution de grands travaux d'utilité publique : « Si, par exemple, vous employiez nos cinq cent mille francs à reboiser les vieux crânes chauves de nos montagnes, à forer des puits artésiens, à défricher des landes, à jeter le long du Rhône une forte digue qui préserve les campagnes riveraines de la fureur de ses eaux vagabondes, à éveiller ces eaux stériles qui dorment à la surface de la France, et à les faire courir, guéries de leur insalubrité, à travers les plaines ; si, dis-je, vous employiez ainsi nos cinq cent mille fr., cela ne vaudrait-il pas mieux que d'en faire cadeau au prince ? Cet argent, au lieu d'aller, après avoir amusé de fastueuses oisivetés, se perdre dans les tiroirs de cinq à six comptoirs d'acajou, viendrait à la poche de toile des travailleurs. » (2)

Lorsque Tillier parle des jours glorieux de Napoléon, de Hoche, « le grand homme et l'honnête homme de la Révolution » son enthousiasme ne connaît plus de bornes. A son avis, le Duc de Nemours devrait aller en Afrique pour contribuer, aux côtés du Maréchal Bugeaud à attacher ces tribus vagabondes à la France « par les liens de la civilisation » (3) s'il était jaloux d'imi-

(1) *Pamphlets*, p. 406.

(2) *Ibid.*, p. 411.

(3) *Ibid.*, p. 414.

ter Napoléon et de goûter la pure gloire des vrais triomphes.

Tillier se montre encore moraliste en ce qu'il stigmatise la corruption de la France pervertie par la passion de l'or que ses ministres lui ont enseignée, et cette égalité de la vertu et de la richesse devant la récompense. Il précise qu'il faut enrayer cette tendance funeste non seulement parce qu'elle est immorale mais aussi parce qu'elle est dangereuse. Le souci des seuls intérêts matériels peut donner à la France de la chair et du sang « mais l'embonpoint de la richesse, ce n'est pas la santé. Pour qu'une nation soit forte, il faut qu'elle soit maigre, et que dans ses doigts nouveaux elle ne tienne qu'une épée. » (1) Ce qui paraît en contradiction avec son tableau des misères des pauvres. Mais il vise en fait la bourgeoisie chargée de diriger le pays en cas de guerre... » Parce que vous avez dit : « La paix toujours et partout, » croyez-vous que la paix sera d'éternelle durée ? La France est une île isolée au milieu de l'Europe absolue. Ces flots ennemis qui l'entourent, cherchent, dans leur calme autant que dans leurs tempêtes, à diminuer son rivage. Tôt ou tard le jour de la vengeance ou celui de l'asservissement arrivera pour elle ! Mais, alors ce volcan dont vous avez muré le cratère pour semer de l'avoine et des seigles sur sa cime, quand vous aurez besoin qu'il déploie son panache de fumée et qu'il épande autour de lui ses laves, croyez-vous que vous le rallumerez avec une allumette ? Vous trouvez-vous assez forts pour refaire en quelques jours ce que vous aurez mis un demi-siècle à détruire ? » (2)

Il demande ensuite « comment pourrions-nous trouver notre liberté, quand vous nous aurez ôté nos vertus ? » (3) Il démontre que la morale publique est plus importante que les gendarmes parce que si vous la supprimez, les petits méfaits seuls seront punis et les grands crimes, les voleurs de millions ne le seront pas : « quiconque sera riche et n'aura pas été flétri par la main du bourreau, sera honnête homme. » (4)

Dans la troisième partie du pamphlet, Tillier se laisse aller sur un sujet favori, le mendiant. A son avis le duc de Nemours en demandant cette dotation agit comme un mendiant, et un

(1) *Pamphlets*, p. 417.

(2) *Ibid.*, p. 418.

(3) *Ibid.*, p. 418.

(4) *Ibid.*, p. 430.

mendiant peu honorable. Il compare le duc à ces mendiants qui discréditent leurs frères en s'appliquant de faux ulcères, en tombant d'inanition simulée au coin des rues. Le duc afin d'obtenir cette dotation exagère ses dépenses et produit de faux inventaires ou de fausses situations de revenus : il ment à la charité de la nation, tandis que le mendiant ment à la charité des individus. Tillier va plus loin. Il compare le duc à un mendiant de la plus fâcheuse espèce : celui qui exerce la mendicité à main armée. Dans les pays constitutionnels le gouvernement a sa majorité composé de fonctionnaires salariés et d'un pareil nombre de prétendants aux postes de l'Etat. Or, demander une dotation dans ces conditions c'est l'obtenir et l'obtenir ainsi c'est absolument la même chose que de la prendre soi-même. (1) » Donc le mendiant armé d'un gros bâton et le prince n'ont rien à s'envier.

En terminant, Tillier met dans la bouche du duc un discours où il feint de refuser la dotation à cause de son indignité. Il se moque cruellement des talents militaires du duc et tombe dans l'excès : « Mes victoires, à moi, ce ne sont que des escarmouches heureuses enflées par vos gazettes et élevées par elles à la proportion de combats, mais dont un chien suffirait à lécher le sang. » (2) Il semble qu'il s'en soit trop fié aux feuilles radicales et qu'il n'ait pas compris l'importance de la conquête de l'Algérie. Comme avec Mgr. Dufêtre, Tillier a oublié son rôle de censeur impartial et a laissé sa plume aller trop loin. On peut se demander pourquoi ce pamphlet où il attaque non seulement le gouvernement mais aussi la monarchie elle-même ne fit pas l'objet de poursuites. Surtout alors que le Préfet avait adressé une lettre spéciale au Procureur de la République le 13 janvier 1844 « en lui faisant observer que cette publication paraissait avoir pour objet de répandre la déconsidération sur la personne du Roi et sur la famille royale. » (3) Le Préfet d'ailleurs ne s'en était pas tenu là. Il avait commencé son enquête sur Tillier le 25 avril 1843, quelque temps après le début des attaques de Tillier contre Mgr Dufêtre à l'*Association*, en demandant au

(1) *Pamphlets*, p. 429.

(2) *Ibid.*, p. 430.

(3) Rapport du Préfet de la Nièvre (reproduit par Cornu, *Quelques Recherches*).

Sous-Préfet de Clamecy un rapport détaillé sur le sieur Tillier. Le Sous-Préfet après avoir rapporté tous les événements de la vie de Tillier qu'on a vus plus haut, concluait ainsi : « Tels sont, Monsieur le Préfet, les renseignements que je puis vous donner sur les antécédents de M. Tillier. J'ajouterai cependant encore que cet homme impatient de toute discipline est bouffi d'orgueil, plein de haine contre toutes les supériorités sociales qu'il envie d'autant plus que ses vices l'ont empêché d'atteindre la position à laquelle son éducation et son intelligence assez remarquable lui permettaient raisonnablement d'aspirer.

« Dans les temps de troubles, le sieur Tillier serait un homme dangereux. » (1)

Ce jugement hostile est naturellement tendancieux mais on peut le comprendre. Le Préfet poursuit son enquête en portant les pamphlets sur la *Dotation* et sur Dupin aîné à la connaissance du Procureur du Roi. Le rapport du Préfet du 1-20 juillet 1844, après une année employée à grossir son dossier au Ministre de l'Intérieur résume tous ces renseignements et demande en quel sens il doit sévir contre des pamphlets d'aussi peu d'influence. Le Directeur des Beaux-Arts, de l'Imprimerie et de la Librairie dans une lettre du 18 août 1844 lui conseilla de considérer les pamphlets de Tillier comme des écrits périodiques et par conséquent assujettis au cautionnement puisque les titres semblent indiquer qu'ils traitent de matières politiques. Et il invite le Préfet à signaler au Procureur du Roi que Tillier est en contravention par suite du défaut de cautionnement. Heureusement pour Tillier on était au mois d'août et les vacances vinrent suspendre la procédure. Avant que le Préfet ou peut-être le Procureur du Roi aient pu agir, Tillier mourut le 12 octobre 1844. Les pamphlets ne passaient donc pas inaperçus : il était en danger d'encourir une punition grave, et ce qui était pire, la défense de publier plus d'une fois par mois ou l'obligation de verser un cautionnement considérable.

« DES BANQUEROUTES. »

Ce pamphlet publié en juin 1844 avait pour origine et occasion deux banqueroutes graves qui avaient bouleversé Nevers

(1) Rapport du Sous-préfet de Clamecy (reproduit par Cornu, *Quelques Recherches*).

aux mois de février et mars 1844. Elles étaient la suite et la conséquence de toute une série de faillites et de sinistres commerciaux qui venaient d'affliger Nevers. En 1843, on lit dans *l'Association* : « un nouveau sinistre commercial vient d'affliger la place de Nevers... La maison Lyons aîné et Petit a suspendu ses paiements ; » (1) et deux ans plus tôt une lettre d'Anatole de Beaulieu de Château-Chinon disait : « n'est-ce pas une immoralité scandaleuse, une plaie ruineuse pour la société que les faillites sans nombre qui se déclarent dans notre arrondissement ? » A quoi Tillier ajoutait son commentaire : « ces réflexions sont sévères mais elles sont justes. » (2) De plus l'affaire du banqueroutier Lehon à Paris en 1842, lui avait inspiré un long article dont les idées générales sont les mêmes que celles qu'il exprime dans son pamphlet.

La question est d'ordre national, mais les divers cas de banqueroutes locales obligent Tillier à montrer un peu de prudence. Il prend donc soin d'avertir ses abonnés et peut-être la préfecture par cette note, mise en tête de son pamphlet : « Plusieurs me feront un crime d'avoir écrit ce pamphlet. Bien qu'il ne s'y trouve pas l'ombre de nom propre ils diront que, selon ma coutume, je fais des personnalités, que j'attaque des hommes respectables entourés de la considération publique. A l'exception d'un seul individu, mort pour nous, je n'ai eu l'intention d'attaquer personne individuellement. J'ai tracé des signalements généraux ; si la malignité publique les applique à quelqu'un, ce n'est pas ma faute. J'ai fait mon devoir : j'ai dit ce que les prêtres, si la religion et la morale étaient la même chose, devraient tous les jours dire en chaire. Je me soucie peu du reste. » (3)

L'introduction de Tillier mérite d'être citée textuellement, car en dépit de ses 95 ans d'âge, elle est toujours d'actualité : « On ne peut plus, dit-il, aborder des professions libérales ; au bout de dix ans certains avocats n'ont pas gagné le coût de leur robe ; la médecine est tellement encombrée, que, pour un malade, on a un docteur et un officier de santé, et encore quelquefois le saint du lieu leur fait concurrence. La littérature est un cercle

(1) *L'Association*, n° 7, 22 janvier 1843, p. 3.

(2) *Ibid.*, n° 64, 12 août 1841, p. 2.

(3) *Pamphlets*, p. 530.

vicieux, infâme : une fois que vous y avez mis le pied, vous ne pouvez plus en sortir ; pour trouver un éditeur il faut se faire un nom, et pour se faire un nom, il faut trouver un éditeur ; quant à l'épicerie, c'est une profession descendue dans l'estime des hommes. Si donc vous avez trois enfants, je vous conseille de faire de l'aîné un banqueroutier frauduleux, du second un banqueroutier simple et du troisième un failli ; si Dieu vous embarrassait d'un quatrième fils, il faudrait en faire un arrangé avec ses créanciers. » (1)

Tillier expose les conditions de la banqueroute à cette époque : on croirait qu'après l'affaire le banqueroutier va perdre ses beaux vêtements, renoncer au luxe de sa femme. Quelle erreur ! il continue sa vie accoutumée et ne tolère pas la moindre marque de mépris ; au contraire, il exige qu'on ait des égards pour lui.

Tillier demande qu'on cesse d'accorder la pitié humaine, la compassion aux banqueroutiers pour la reporter sur leurs victimes : « Oh ! non, les auteurs de tant de maux n'ont droit ni à la pitié ni à l'indulgence : ils sont des ennemis implacables de la société, et la société ne leur doit que châtiment et colère ! » (2) Pour lui tous les banqueroutiers sont des voleurs et constituent un symptôme effrayant de la décadence du siècle. Après avoir dénoncé le banqueroutier frauduleux, le banqueroutier simple, le failli, Tillier en arrive à l'arrangé avec ses créanciers qui, à ses yeux est le pire de tous, parce qu'il est impuni. Ses créanciers n'acceptent ses propositions que sous la menace du banqueroutier d'en appeler à la justice : de peur des « crocs des gens de la loi », ils acquiescent à des conditions désastreuses. « Mais la société perd-elle pour cela ses droits ? Elle aussi a été victime, et elle ne devrait pas renoncer à l'effet salutaire de la condamnation d'un malfaiteur. » Il examine la question du prélèvement de la dot de la femme du banqueroutier. A son avis, il n'existe entre le banqueroutier et sa femme qu'un demi-mariage. « Ces corps qui s'épousent et ces fortunes qui ne s'épousent point, » (3) l'inclinent à souhaiter « que le commerçant ainsi marié, soit obligé de l'écrire en grosses lettres sur son enseigne, de le mettre dans ses circulaires, de l'ajouter à sa signature. Il faudrait que

(1) *Pamphlets*, p. 532.

(2) *Ibid.*, p. 536.

(3) *Ibid.*, p. 547

tout le monde fût bien informé que la première personne qui s'est défiée de lui, c'est sa femme. » (1) Et Tillier retrouve son ton de moraliste en spécifiant qu'à côté de la communauté de biens il devrait exister une communauté d'honneur et qu'il est déshonorant pour une femme de sauvegarder sa dot afin qu'elle et son mari puissent vivre à leur aise. « Cette vie est une vie de sacrifice, et il y a quelque chose qui passe avant le bonheur : c'est la vertu. » (2) Le mari ne doit pas, d'ailleurs, jouir complètement du bien-être que lui procurent de telles combinaisons : « Son corps est bien nourri ; mais s'il a une âme, cette âme est certainement malade ; la santé de l'âme, c'est la tranquillité de la conscience, il ne l'a point. Quand il sort avec vous..., s'il vient à rencontrer un de ses créanciers grelottant dans ses habits troués, un réchaud de l'enfer ne s'allume-t-il point en lui ?... Croyez-moi, madame, donnez tout votre argent à vos créanciers, et s'il vous reste encore des dettes, travaillez avec votre mari pour les payer. Qu'est-ce que la honte de descendre d'une condition élevée à une plus basse, auprès de celle de vivre d'un pain escroqué ? Ne dites point : « A quoi bon commencer puisqu'on ne peut finir ? Qui vous dit même qu'en travaillant à vous acquitter, vous ne reconstruirez pas une fortune nouvelle, plus belle que la première ? Voulez-vous donc ressembler au mendiant qui ne veut pas tuer sa vermine sous prétexte qu'il en a trop ? Et quand bien même vous ne rendriez l'aisance qu'à un seul des malheureux que vous avez ruinés, ne serait-ce pas encore votre devoir de la lui rendre ? Ne vaut-il donc pas mieux dépenser l'argent qu'on a à exercer une vertu, qu'à nourrir un remords : Cet acte de probité vous réhabilitera à vos propres yeux, et Dieu, qui tient compte d'une noble expiation aussi bien que d'une vertu, oubliera le mal que vous avez fait, et vous récompensera de celui que vous aurez réparé. » (3)

Considérant ensuite la faiblesse du jury à l'égard des banqueroutiers, Tillier remarque que la plupart des membres du jury appartiennent au monde des affaires et ne peuvent se montrer bien sévères pour les auteurs d'un délit qu'ils se sentent exposés à commettre eux-mêmes sous la pression des circonstances. Mais

(1) *Pamphlets*, p. 548.

(2) *Ibid.*, p. 546.

(3) *Ibid.*, p. 546-547.

la cause générale de ces banqueroutes : « c'est encore un cadeau de notre régime constitutionnel. Aujourd'hui que l'argent seul fait sortir de la foule, tout le monde veut devenir riche, ou du moins veut en avoir l'apparence. L'employé à douze cents francs jeûne pour avoir un habit noir et coiffer sa femme d'un chapeau, et le perruquier veut dans la rue, être confondu avec un député ; de là ce luxe qui envahit toutes les classes de la société, et de là aussi tous ces établissements qui s'écroulent. Il n'est point de jour que vous ne voyiez gisantes sur la place quelques-unes de ces stupides grenouilles crevées misérablement pour avoir voulu trop s'enfler. » (1)

Tillier voudrait voir instituer une punition vraiment exemplaire pour les banqueroutiers telle que l'obligation de porter un habit moitié blanc moitié noir et de se présenter chaque jour à midi à la mairie. Mais puisque la chose semble difficile, étant donné que la Chambre est trop humaine pour user de cette cruauté, il serait souhaitable qu'on revisât le chapitre sur le vol dans le Code pénal. Tillier discute des pénalités appliquées au vol et fait ressortir l'absurdité et l'iniquité des distinctions établies entre les diverses catégories du vol. « Aimez-vous mieux des faits ? en voici : j'ai vu deux chaudronniers, convaincus d'avoir étamé un sou et de l'avoir fait passer pour deux francs, condamnés à cinq ans de détention ; d'autre part, j'ai vu un banqueroutier, qui avait creusé dans sa caisse un déficit de cinq à six cent mille francs dont il ne pouvait rendre compte, condamné à quelques mois de prison ! Que dites-vous maintenant de l'équité de vos divisions et subdivisions ? » (2)

Tillier soutient que s'impose une classification rationnelle des vols selon l'importance de la chose volée, parce que la justice humaine ne peut pas descendre dans l'âme de l'accusé. Tant de jours de prison pour telle somme. Mais dans le cas des grands vols où la vie normale du coupable serait trop courte pour lui permettre de purger sa peine « je convertirais en coups de quelque chose la détention qu'il ne saurait faire, et tous les mois il recevrait son décompte. Vous criez à la cruauté ! mais vous êtes donc de ces philanthropes à vue basse qui ont tant fait de

(1) *Pamphlets*, p. 552.

(2) *Ibid.*, p. 553.

phrases sur l'abolition de la peine de mort. Vous ne vous apitoyez que sur le mal que vous voyez, sans vous soucier du bien qu'il peut produire ; vous plaindriez le doigt qu'on coupe pour sauver le corps, et vous traiteriez de barbare le médecin qui déchiquette un patient avec son bistouri pour lui rendre la santé et la vie. Cependant, si le mal que je fais doit empêcher un mal plus considérable, n'est-ce pas pour moi non seulement un droit mais encore un devoir de le faire, et ne suis-je pas plus humain que vous qui m'accusez d'être féroce ? » (1)

Pour conclure, Tillier demande qu'on prenne des mesures préventives aussi bien qu'on prend des mesures de répression. Certaines précautions seraient nécessaires à l'égard de tout homme qui voudrait se livrer au commerce, il devrait d'abord posséder une certaine somme proportionnée au développement de son affaire, et un double de son registre devrait être déposé au greffe du tribunal et ouvert à tout le monde : « On ne pourrait bien entendu, en connaître les détails ; car il ne faudrait point que les moyens par lesquels un industriel habile a établi sa prospérité fussent livrés à ses rivaux ; mais il serait permis à tous d'en connaître le résultat. Ainsi, quand un négociant traiterait un emprunt avec vous, en cinq minutes vous pourriez connaître sa situation financière et agir en conséquence. » (2) En somme les idées de Tillier au sujet des banqueroutiers sont généreuses et ont quelquefois même une portée pratique. Elles dénotent un esprit intelligent, capable dans une noble cause de cette « indignation, qui du reste, ne conseille bien que les pamphlétaires. » (3) Sa critique est légitime et fondée en raison. Son but est le bien-être de tous au lieu d'un bonheur excessif réservé à quelques-uns. Il est possible qu'il se soit inspiré de ses propres déboires, lui qui avait perdu une moitié de la dot de sa femme « par suite de mauvais placements. » Quoi qu'il en soit, sa pensée est pure et élevée et exprimée avec courage. C'est là la haute valeur morale et la noblesse de Tillier : exprimer sa pensée envers et contre tout, en dépit de l'incertitude de sa situation financière et de sa santé chancelante.

(1) *Pamphlets*, p. 556-557.

(2) *Ibid.*, p. 557.

(3) *Ibid.*, p. 419.

« LES CANONS DE M. MIOT. »

A la fin du dernier pamphlet de la première série *Un Quart d'heure de conversation...* se trouve cette lettre dont quelques phrases offrent un vif intérêt. « Mes chers abonnés : Voici ma première collection de pamphlets terminée... Mais comme les sujets deviennent rares, que ma santé semble n'avoir pas envie de revenir, que ma vieille peau ne me va plus, que toujours elle me gêne ou me blesse en quelque endroit, cette deuxième collection ne se composera que de douze pamphlets... Votre pamphlétaire, C. Tillier. » (1)

Malgré l'état de santé dont il se plaint dans ces quelques phrases, son premier pamphlet de la nouvelle série *Les Canons de M. Miot* a toute la verve, toute la fraîcheur, tout l'humour d'un homme plein de vie et bien portant. L'histoire appartient au genre qui convenait le mieux à la plume de Tillier. Il s'agit d'un abus de pouvoir. Ce pamphlet a été conçu et écrit dans un transport d'ardente et patriotique ferveur. La Convention, en 1792, avait offert deux canons à la ville de Moulins-Engilbert comme récompense de son patriotisme. Les Alliés qui, en 1815, ont occupé une grande partie de la Nièvre, mutilèrent ces canons et les mirent hors de service.

Le 18 avril 1840, ces canons étaient mis en vente à l'encan par le Conseil municipal avec l'approbation du Préfet. Ils furent adjugés, pour 32 fr. 50 c., à Jules Miot, pharmacien, qui les mit sur le mur de son jardin, au bord de la route, et les décora des inscriptions suivantes :

Don
Fait par la Convention Nationale
A la ville de Moulins-Engilbert
1792

Vendus
Par Lorry, Maire
A Miot, Jules
1840

Jules Miot, qui, selon Tillier, était « comme nous, un peu malade de démocratie » (2), en novembre 1842 avait reçu du Sous-Préfet de Château-Chinon une lettre de blâme à cause d'une altercation qu'il avait eue avec un collègue pendant une séance du Conseil municipal. La verte réplique de Miot au Sous-Préfet

(1) *Pamphlets*, p. 570.

(2) *Ibid.*, p. 573.

par une lettre publique disait en résumé : « En cette circonstance, vous n'êtes pas même mon égal ; vous saurez, Monsieur, que je ne relève que des électeurs municipaux, que je suis libre, puisque les fonctions qu'ils m'ont confiées sont gratuites et que je ne dois obéissance qu'à la loi..., lisez quelquefois les fables de La Fontaine, réfléchissez sur la morale de celles intitulées : *Le Loup et le Chien*, *L'Ane chargé de reliques*, et casez dans votre mémoire ces vers de Voltaire sur l'homme, à l'article de l'égalité des conditions :

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés
Sous les risibles noms d'Eminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend,
Les mortels sont égaux, leur masque est différent,
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six ? et leur âme et leurs corps
Sont-ils d'une autre espèce, ont-ils d'autres ressorts ?
C'est du même limon que tous ont pris naissance,
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance,
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort !

Adieu, Monsieur le Sous-Préfet, adieu ! J. Miot. » (1)

Il est évident que Miot souffrait de la même maladie que Tillier et peut-être cette franchise envers le Sous-Préfet est-elle à l'origine de ses difficultés avec les autorités au sujet de ses deux canons hors de service, puisque Tillier assure que « des avis venus de Château-Chinon troublèrent la sécurité publique. » (2) Quoi qu'il en soit, Miot fut assigné le 20 avril 1844, à comparaître devant le Tribunal civil de Château-Chinon, jugeant correctionnellement, sous l'accusation d'avoir conservé sans autorisation des armes de guerre pouvant porter atteinte à la sûreté des personnes ou de leurs propriétés. Le tribunal nomma

(1) *Pamphlets*, p. 587-588, note 3.

(2) *Ibid.*, p. 575.

un expert pour examiner les canons, Adrien Bonneau, ex-capitaine d'artillerie. Lequel déclara que : « ces pièces d'artillerie ont chacune un tourillon cassé, ainsi que le bouton de culasse ; elles sont enclouées par un clou de facile extraction ; l'âme ou vide intérieur est rempli, jusqu'au milieu, de corps étrangers ; dans l'état actuel, ces pièces ne peuvent recevoir aucune charge, ni être d'aucun usage... L'enlèvement d'un tourillon empêche qu'on puisse les placer sur un affût et rend le pointage absolument impossible ; une bouche à feu dans cet état est un corps inerte, peu susceptible de nuire ; elle est réputée hors de service. » (1)

Malgré l'autorité de l'expert, le 15 juin 1844, le Tribunal de Château-Chinon prononça ce jugement : « attendu qu'il résulte du rapport du sieur Adrien Bonneau que ces deux pièces d'artillerie ne sont point en état de servir, mais qu'au moyen de réparations qui peuvent être faites avec une certaine promptitude, ces deux pièces pourraient être ajustées et mises en état de faire feu, que dès lors elles peuvent être considérées comme dangereuses et être comprises dans les prohibitions énoncées en l'article 3 de la loi du 24 mai 1834, etc. Pour ces motifs : le tribunal faisant l'application de l'article 4 de la loi du 24 mai 1834, ordonne, prononce la confiscation des deux pièces d'artillerie, etc., et condamne le sieur Miot aux dépens. » (2)

Après cette décision le pharmacien fit appel à Nevers et publia lui-même un libelle cinglant. Tillier sur ces entrefaites écrit son pamphlet et le publie le 20 juillet 1844. Il fait un récit des faits amusant et vif. C'était une belle occasion à la fois de tympaniser le Conseil municipal pour la vente des canons et de glorifier la Convention : Tillier n'y manque pas. « A sa place, n'y eût-il pas eu un sou dans la caisse et eût-il plu dans la salle des délibérations, je n'aurais point voulu faire argent de ces nobles reliques. Il est des souvenirs que tout Français doit respecter et malheur à qui voudrait les égratigner d'une rature ! Quand vous voyez la chauve-souris chercher à souffler de sa grande aile velue un flambeau, vous n'avez pas besoin d'avoir lu Buffon pour savoir que cet oiseau équivoque aime les ténèbres. La gloire nationale

(1) J. Miot, *Attaque et défense judiciaires de Deux Canons*, p. 11.

(2) *Ibid.*, p. 12.

est trop précieuse pour qu'on la laisse perdre, et ce n'est pas aux conseils municipaux à la jeter par les fenêtres de leur salle... L'époque de la Convention est certainement la plus glorieuse de notre histoire, et qu'on soit ce que l'on voudra on doit être fier d'appartenir à une nation qui a un tel chapitre dans ses annales. Là, du moins, les vertus sont pures de tout alliage. Ce n'est pas, comme sous l'Empire, le fanatisme d'un homme, l'ambition, le besoin de renommée qui produisent les grandes actions : c'est le saint amour de la patrie ; et dans le grand homme il y a toujours le citoyen qui prédomine ! Là tout le sang versé est donné à la patrie. » (1)

Tillier n'avait pas de peine à montrer la mesquinerie qui avait déterminé la poursuite et il demande que le Conseil laisse en paix ceux qui ne pensent pas comme lui : « S'ils sont libres d'insulter les gloires de la patrie, pourquoi ne le serions-nous pas de leur rendre hommage ? » (2) On voit que, en dépit de ses arguments en faveur du respect absolu de la majorité, il revendique les droits de la minorité. Ce qui est de stricte équité et commande l'estime.

Pour conclure Tillier apostrophe la liberté dans un réquisitoire d'une haute envolée lyrique. « O liberté, si c'est toi qui régnes ici, jette ta coiffure phrygienne et prends le bonnet d'un monarque ; car tu n'es que la tyrannie exercée par trois cent mille maîtres sur des millions d'esclaves ! Déesse perfide ! nous le voyons bien maintenant, tu n'es funeste qu'à ceux qui te rendent un culte sincère. Tu ressembles à ces féroces idoles de l'Inde qui veulent que leur autel trempe dans le sang de leurs adorateurs. Qu'as-tu fait de Jésus-Christ ? Qu'as-tu fait des Gracques ? Qu'as-tu fait de la Convention ? Qu'as-tu fait de la Montagne ?... Ton temple n'a donc point de porte ? Ceux qui vont à toi n'arriveront donc jamais que sur le seuil, et les meilleurs tomberont donc toujours frappés sur les marches ? S'il en est ainsi, remets donc au moins dans les veines des enfants tout le sang généreux que tu as pris aux pères. Mais cela, le Tribunal de Nevers ne le laissera point dire, il prouvera à tous que ce n'est point les opinions des accusés qu'il juge ; il se fera un de-

(1) *Pamphlets*, p. 581.

(2) *Ibid.*, p. 585.

voir de réparer l'erreur malheureuse de ses collègues ; il absoudra M. Miot ; car je n'ai jamais vu de cause plus juste que la sienne et c'est pourquoi je l'ai défendu. » (1)

Tillier avait raison, le Tribunal de Nevers peut-être malgré son hostilité contre Tillier, cassa purement et simplement le jugement du Tribunal de Château-Chinon.

La carrière du pharmacien Miot, après cette victoire, était faite. Elle donne une idée de ce qu'aurait pu être celle de Tillier s'il avait vécu. Elu représentant du peuple le 13 mai 1849, le deuxième sur sept, il prit place dans les rangs de la Montagne. Il s'y distingua par ses querelles violentes avec Dupin aîné Miot se vantait d'avoir donné un coup de poing à Louis-Napoléon Bonaparte. Déporté en Algérie après le coup d'Etat, il rentra en France après l'amnistie générale de 1859. Il fut condamné à trois ans de prison en 1862 pour avoir fait partie d'une société secrète. De 1865 à 1869 il se fixa en Angleterre et ne rentra à Paris qu'après l'amnistie de 1869. Il prit une part active à la Commune et se réfugia en Suisse où il resta jusqu'à l'amnistie de 1880. Telle fut la vie mouvementée de ce pharmacien de Moulins-Engilbert qui souffrait de la même maladie que Tillier : l'amour de la démocratie. La mort a épargné à Tillier beaucoup de douleurs et de peines, une sensibilité trop vive souffre plus qu'une autre dans les époques troublées.

« NON, IL N'Y A PAS EU DE RÉVOLUTION DE JUILLET. »

Le deuxième pamphlet de cette série s'appelle *Non, il n'y a pas eu de Révolution de juillet*. Ces pages ont connu la gloire d'une seconde édition publiée à Paris en 1847. Le titre avait été déjà employé par Tillier dans le deuxième paragraphe de l'article de fonds de l'*Association* du 1^{er} août 1841. (2) « Oh ! non, il n'y a pas eu de révolution de juillet... Oh ! mon Dieu, tant de gloire il y a quarante ans, et aujourd'hui tant de honte, et nous sommes encore le même peuple, et nous portons le nom de Français, et il y a encore parmi nous de ces vieux guerriers de l'Empire qui ont, de leur éperon, déchiré des pourpres royales et Napoléon est encore debout sur sa colonne, nous contemplant

(1) *Pamphlets*, p. 586.

(2) *L'Association*, n° 61, 1^{er} août 1841, p. 1.

d'un regard immobile et morne. Oh ! nous sommes un peuple changé en fourmis et ramassant des fétus entre les grands monuments de ses pères. » (1)

Ce pamphlet qui porte un jugement d'ensemble sur la politique extérieure et sur la politique intérieure du gouvernement de juillet fut publié le 8 août 1844. (2)

Marius Gerin fait remarquer que « les idées développées dans ce pamphlet diffèrent peu de celles que Louis Blanc a exprimées dans son *Histoire de Dix Ans*, laquelle parut de 1841 à 1844. L'influence de l'historien est très sensible sur le pamphlétaire. Nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer que Tillier cite très souvent les articles de Louis Blanc. Toutefois, il ne faut pas oublier que les articles de Tillier dans *l'Indépendant de Clamecy* en 1831 sont antérieurs de quelque dix ans au livre de Louis Blanc, ce qui démontre de la façon la plus évidente l'originalité de la pensée de Tillier. Mais si Louis Blanc historien n'a pu avoir d'action sur Tillier, Louis Blanc journaliste en a exercé une très profonde.

Tillier dans ce nouveau pamphlet fait le procès du gouvernement de Louis Philippe avec dureté et amertume. Il en a particulièrement soigné le développement logique et le style. Il y attachait une extrême importance et le considérait comme l'expression définitive des idées professées par lui depuis 13 ans.

Les idées qu'il avait avancées dès le mois de juin 1831 avaient été confirmées par les faits et avaient, avec les années, développé leur principe et leur vertu. Tillier a renoncé au ton plaisant qui avait fait son succès. Tout au plus peut-on noter le retour à chaque paragraphe de deux phrases dont il varie à plaisir la construction : la première : « vous avez fait, dites-vous, une Révolution ! » — « Vous vous vantez d'avoir fait une révolution ! » — « Vous dites qu'une révolution s'est accomplie ! » la seconde : — « Et que s'est-il donc passé encore ? » — « Et que s'est-il passé encore ? » — « Et que s'est-il encore passé ? » — « Et que se passe-t-il encore à l'intérieur ? » (3)

Tillier compare la Révolution de 1789 avec celle de 1830 si

(1) *Pamphlets*, p. 589.

(2) Archives Départ. Dossier T, 382. Déclarations pour imprimeur 1844-1847.

(3) *Pamphlets*, p. 591-607.

inférieure à la première et, avec une hardiesse inouïe, il s'écrie : « Vous dites qu'une révolution s'est accomplie ! Mais voyez donc quels sont ceux qui prédominent ; quelles herbes, dans le champ national, montent par dessus les épis !... Si je regarde en haut je n'aperçois que des lâches, des traîtres, des transfuges, des voleurs, oui, des voleurs ; car l'argent qu'on reçoit sans l'avoir gagné, ou quand on l'a mal gagné, on le vole ; vieillards taris dont l'âme est morte depuis trente ans, qui depuis trente ans n'ont plus de patrie ; vieux chênes qui n'ont plus que l'écorce, poignée de cendres et de pourriture enfermée dans un vase de Sèvres ! Quant à la capacité de ces gens-là, elle est faite de l'expérience de leurs premiers subalternes et de la faconde de leur secrétaire, habile à dorer des mensonges : c'est une stérile limaille d'or qui n'est bonne qu'à sécher des signatures. Or, je vous le demande, de tels êtres pourraient-ils vivre dans l'air vif et pur d'une révolution ? Voit-on l'immonde crapaud pulluler dans l'eau claire ? » (1)

Comme on s'y attend il vilipende le gouvernement pour sa faiblesse devant l'Angleterre dans la question d'Orient, et pour son attitude dans la question du droit de visite, pour n'avoir pas secouru la Pologne ; pour n'avoir pas fait respecter par l'Autriche le principe de non-intervention en Italie. Sur ce dernier point il ne se contient plus : « Et n'est-ce pas à cette occasion qu'un des vôtres, un brave avocat qui ne peut souffrir ceux qui ont le sabre au côté, parce qu'il porte, lui, la plume derrière l'oreille, a dit : « Le sang de la France n'appartient qu'à la France ? Or, si vous eussiez fait une révolution, eût-il osé vous tenir ce langage ? Oui, le sang de la France gouvernée par des avocats, abruti par l'égoïsme, n'appartient qu'à la France ; mais le sang de la France, quand elle a fait une révolution, appartient à tout opprimé qui réclame son secours : tous les tyrans sont ses ennemis, et tous les peuples qui s'affranchissent sont ses frères. » (3)

Pour les affaires intérieures, avec une ironie raffinée, Tillier trace le tableau des défauts et des abus de son époque. Sa verve est étincelante mais tout humour, toute fantaisie a disparu.

(1) *Pamphlets*, p. 593.

(2) *Ibid.*, p. 598-599.

(3) Casimir Périer à la Chambre le 18 mars 1831, cf. Louis Blanc, *Hist. de Dix ans*, t. II, p. 332.

Ce pamphlet, à notre avis, est le meilleur qu'il ait écrit. Il n'y a pas de digressions, tout se suit dans un ordre parfait et une logique inflexible pour faire le procès du gouvernement de juillet. Ce pamphlet est en quelque sorte le résumé et une apologie des idées et des buts sociaux et politiques de Tillier. Et malgré l'ombre de la mort qui pèse sur lui, malgré ses déceptions il hurle son défi à son époque : « Mais non, quand vous dites que vous avez fait une révolution, vous vous vantez ! vous n'avez fait que changer la couleur de vos tentures, que hisser un oiseau de basse-cour à la place d'une fleur dont l'odeur était épuisée ! Vous croyez que vous avez édifié, et vous n'avez que badigeonné des décombres. Non ! encore une fois non ! Faites-nous faire, si vous le voulez, trois sommations par le commissaire de police, mais nous ne nous réjouirons pas ! »... (1)

Dans ce pamphlet de 17 pages, Tillier a condensé en un résumé définitif, toutes les théories politiques et sociales qu'il avait défendues en qualité de rédacteur à *l'Indépendant* comme pamphlétaire à Clamecy, et, en qualité de rédacteur à *l'Association*, comme pamphlétaire à Nevers.

« DE LA PRESSE EN PROVINCE. »

Le troisième pamphlet de la deuxième série a pour titre *De la Presse en Province*. Gerin estime que c'est le sixième de cette série mais le dépôt légal l'enregistre comme le troisième le 8 août 1844 (2), c'est-à-dire le même jour que le deuxième pamphlet *Non, il n'y a pas eu de Révolution de Juillet*. Ce petit écrit permet de comprendre comment les imprimeurs de province pouvaient à leur gré contrôler la pensée et détruire la liberté de la presse. Tillier avait déjà en partie traité ce sujet dans *l'Association* : « Le despotisme, avait-il écrit en effet, que l'imprimeur d'arrondissement exerce sur la pensée est intolérable, et il est urgent d'y mettre un terme. » (3) Tillier combine ici le souvenir de ses expériences de 1840, alors qu'il cherchait un éditeur, avec une attaque contre Mgr. Dufêtre qu'il accuse d'avoir, par son patronage, fermé deux sur trois des presses de Nevers, à ses pamphlets. Il ne souffle mot du fait que l'évêque

(1) *Pamphlets*, p. 607.

(2) Déclarations de dépôt 1840-1843. Archives de la Nièvre. Dossier T 381.

(3) *L'Association*, n° 12, 10 février 1842, p. 1.

avait retiré le titre d'imprimeur de l'Evêché à Sionest à cause de ces mêmes pamphlets. Tillier conclut curieusement : « Du reste, ce que j'en dis, ce n'est pas pour me plaindre d'un tort que m'a fait M. Dufêtre : le digne homme n'a rien à se reprocher de ce côté-là ; c'est pour montrer quelle est la tolérance et l'esprit de charité des prêtres, et combien, sous le prétexte sacré de la religion, on fait d'arbitraire et de despotisme. » (1) En somme le libelle est d'un mince intérêt, et, n'avait évidemment été composé que pour compléter la série. Et Tillier y manque lui-même par trop à cette tolérance et à cet esprit de charité qu'il exige des autres.

« DÉFENSE DES MENDIANTS MENACÉS PAR M. AVRIL. »

Ces pages, écrites au mois d'août 1844, ne furent publiées qu'après la mort de l'auteur, au mois de novembre. Le sujet était cher à Tillier s'il l'avait abordé déjà dans son post-scriptum à la quatrième lettre sur la réforme électorale (*Lettres au Système*), dans la *Dotation du duc de Nemours* et au chapitre II de *Belle Plante et Cornélius*. L'occasion de cet écrit fut fournie à Tillier par le rapport sur l'*Extinction de la mendicité*, publié en mai-juin 1843 par M. Avril membre de la Commission chargée par le Préfet de la Nièvre « d'étudier les mesures à prendre pour le soulagement du paupérisme et pour prévenir et réprimer la mendicité et le vagabondage. » (2) Ce rapport date de 1843. Déjà au mois de mars ou avril 1844 Mgr. Dufêtre avait recommandé à son clergé de favoriser l'application pratique des projets du Préfet. (3) Les observations de Tillier sont donc bien tardives et il n'y revient sans doute qu'à cause du manque de matière.

Le rapport amer, lourd et indigeste de M. Avril renfermait toutefois des idées généreuses : ainsi parmi les moyens proposés comme préventifs sont la création d'ateliers de travail pour les enfants pauvres du sexe masculin et d'ouvriers pour les filles et la distribution à domicile de secours matériels : parmi les moyens de répression figure l'institution de dépôts de mendicité et de maisons de refuge. Retenons une suggestion intéressante : la fondation dans les campagnes d'un établissement en faveur

(1) *Pamphlets*, p. 639.

(2) J.-B. Avril, *Extinction de la mendicité*, p. 1.

(3) Mgr. Dufêtre, *Lettre circulaire*, n° 14, 1844.

des cultivateurs invalides, moyen assurément efficace pour retenir à la campagne ceux que les avantages de la ville tenteraient.

Tillier s'en prit à ce rapport d'abord parce que d'après lui, il portait atteinte à la liberté humaine et aussi parce que son auteur M. Avril en qualité de Président du Tribunal de Commerce avait gagné son procès contre l'*Association* et par conséquent avait contribué à la ruine du journal.

Ce pamphlet est un dialogue entre deux personnages Bras de Fer et le Commandant qui parlent entre eux, et le Bon Dieu et saint Claude qui s'entretiennent de leur côté. Par un raffinement d'ironie tout à fait dans la manière de Tillier, Bras de Fer et le Commandant sont précisément les deux personnages des *Entretiens* de M. Avril, publiés dans l'*Echo de la Nièvre* du 19 avril 1835 au 8 janvier 1837. Ces dialogues populaires de M. Avril avaient pour but de mettre à la portée de tous « la science de l'administration communale et le mécanisme d'un budget. » (1) Le Commandant, c'est M. Avril ; maître Simon, autrement dit Bras de Fer, est un homme justement considéré à cause des grands travaux de forge et de serrurerie qu'il a entrepris, des nombreux ouvriers qu'il emploie et qu'il traite en bon père de famille, à cause surtout de son excellent jugement et de sa franchise. Bras de fer, par conséquent, n'est qu'une autre incarnation de M. Avril, lequel avait dès 1829 dirigé une fonderie à La Pique, près Nevers. Ces *Entretiens* démontrent le caractère vaniteux de leur auteur et expliquent en partie l'antagonisme de Tillier contre Avril.

Tillier avait déjà à l'*Association* mis en scène ces deux personnages dans les *Variétés* : *Bras de Fer et le Commandant* (2). Une semaine plus tard il reprend les mêmes personnages dans *Le Commandant et Bras de Fer* (3) pour railler de nouveau M. Avril et l'usage fait par lui des trois mille francs qu'il avait gagnés aux dépens de l'*Association*. Ces deux articles de *Variétés* forment avec le pamphlet un contraste frappant si tous les trois ont une semblable amertume, les deux premiers, de janvier 1843, ont beaucoup plus de gaieté, d'entrain et de naturel que le troisième,

(1) *L'Echo de la Nièvre*, 19 avril 1835.

(2) *L'Association*, n° 4, 12 janvier 1843, p. 3.

(3) *Ibid.*, n° 6, 19 janvier 1843, p. 3.

d'août 1844, travail forcé et qui cependant n'est pas sans valeur. Réformateur, Tillier s'en prend à la cause première de la mendicité : « Or, la cause de la mendicité, c'est que le plus riche accapare toutes les industries et en chasse le plus pauvre ; c'est qu'une ambition sans frein, un désir insatiable d'amasser produit une concurrence désordonnée. Or, cette cause est inabordable, et une réforme sociale peut seule la détruire. Il faudrait, pour abolir la mendicité, que vous eussiez pour les infirmes un lieu de refuge, un hôpital sans verrous, où tout en jouissant de la liberté de la rue, qui est essentielle à leur vie, ils reçussent tous les jours leur ration. Mais où trouver l'argent pour faire cela ? Voilà le grelot à attacher... » (1)

Les exagérations de Tillier sont dues à son effort pour concilier la liberté absolue des mendiants avec les exigences de la vie sociale. Encore une fois il oublie ses propres principes ; que les droits de la minorité devraient être soumis à ceux de la majorité. Et pour les mendiants qui appartiennent manifestement à la minorité de la nation il demande que leurs libertés soient protégées même aux dépens des libertés de la majorité. Toutefois, Tillier démontrait la lucidité de son esprit en cherchant à éliminer la cause au lieu d'apporter des remèdes temporaires et inefficaces. Comme il l'a dit : « Vos philanthropes de là-bas ressemblent à un homme qui, pour tarir une source, aurait sous son jet nuit et jour un tonneau. » (2)

Pour compléter cette deuxième série de pamphlets après la mort de Tillier, l'imprimeur fit paraître pour les abonnés un recueil d'articles et de poèmes déjà publiés dans l'*Indépendant* et dans l'*Association* ainsi qu'un écrit inédit et inachevé *De la Poésie* dont nous avons déjà examiné les idées et montré la portée à l'occasion des articles littéraires de l'*Association*.

4. Jugement sur le pamphlétaire.

Tillier comme pamphlétaire a fait preuve d'une amertume farouche sans jamais avoir d'égard pour les hommes ou pour les choses. Rien ni personne ne trouvait grâce devant la violence de son sarcasme. Ses attaques contre la religion commencèrent

(1) *Pamphlets*, p. 654.

(2) *Ibid.*, p. 657.

par des attaques contre le clergé, puis se tournèrent contre les cérémonies et les dévotions de la liturgie et enfin contre certains dogmes de l'Eglise. Tillier a subi profondément l'influence des idées de la Révolution française, il a le culte de la Patrie et de la Raison. Ces doctrines, nous l'avons vu, étaient dans l'air à Clamecy à cette époque et semblent y avoir été introduites par Bias Parent, le curé révolutionnaire de cette ville dont le fils était l'ami intime de Claude. Il est plus que probable que la nécessité de trouver des sujets a entraîné Tillier plus loin sur cette pente qu'il ne désirait aller. En tout état de cause, la personnalité de Mgr. Dufêtre lui a fourni pour sa plume de caricaturiste un thème excellent. En plus de ce don de divertir ses lecteurs, et de sa faculté naturelle de découvrir le côté par où le clergé et la dévotion peuvent prêter le flanc à la critique, Tillier aime beaucoup à mettre en relief le contraste entre la religion de son temps et le christianisme primitif enseigné par Jésus-Christ le réformateur social, le « Premier Martyr de la Liberté ». Pour lui, une seule chose est nécessaire c'est la pratique des vertus morales et l'amour de ses semblables. Tillier a vraiment prêché d'exemple : son désintéressement, sa droiture, sa probité ont été inflexibles. La cupidité, la soif des honneurs ne souillèrent jamais le cœur de ce puritain stoïque. Mais on ne peut pas dire que Tillier ait aimé ses semblables d'un amour évangélique, les ennemis aussi bien que les amis, quoiqu'il aime à citer la colère de Notre Seigneur chassant les marchands du temple pour justifier son irritation contre les abus commis par des riches et des puissants. Son ami Frébault dans le discours qu'il prononça aux obsèques de Tillier l'a remarqué très justement : « Si la verve satirique a pu lui faire des ennemis, il n'a, lui, jamais été l'ennemi de personne. » (1) L'amour qu'il avait pour ses semblables s'adressait à l'humanité en général ce qui explique son manque de sociabilité et ce que Frébault appelle « ses habitudes retirées et excentriques. » (2)

Dans ses pamphlets sociaux et politiques, Tillier spéculait en philosophe et parle en apôtre. Il se propose pour idéal l'éducation du peuple et sa souveraineté intégrale. Pour lui, il trouve

(1) *Obsèques de Claude Tillier*, p. 4.

(2) *Ibid.*

son Evangile, ses Tables de la loi dans la *Déclaration des Droits de l'homme*. Il condamne sans pitié les abus de son époque. Son indignation est si vibrante et exprimée avec un tel courage qu'il mérite le titre de censeur nivernais. Quoique ses pamphlets soient pour la plupart d'intérêt local, la façon dont l'auteur sait élever le débat leur donne une portée et une valeur vraiment nationales.

COMPARAISON AVEC PAUL-LOUIS COURIER.

Tillier emploie, dans ses pamphlets, le style primesautier dont il avait fait usage dans *Mon Oncle Benjamin*. Les digressions abondent, il y a des dialogues, des récits familiers, des mouvements oratoires, des élans poétiques, des accents d'un sermonnaire, le tout coloré par une raillerie tour à tour légère et sarcastique. Tillier s'efforce, en faisant appel à tous ces procédés littéraires, de persuader, de faire réfléchir ses lecteurs. Pour cet ancien instituteur, cette activité de pamphlétaire est un moyen d'instruire de grands enfants. A cet égard, il ne faut pas oublier qu'il est démocrate même en matière de langage puisqu'il voudrait voir s'établir un idiome vraiment national, c'est-à-dire où le langage du peuple s'améliorerait et où celui des aristocrates s'abaisserait un peu pour se rapprocher de celui du peuple. En quoi il se distingue essentiellement de Paul-Louis Courier, bourgeois combattant les légitimistes, tandis que Tillier représente le peuple combattant les bourgeois. Robert Gaschet a fort bien indiqué l'influence exercée sur Tillier par son illustre prédécesseur dans l'art du pamphlet : « C'est ici le lieu de rappeler l'admiration que le « vigneron » inspire à Claude Tillier, qui fait de ses pamphlets son livre de chevet. Rien ne peut mieux faire goûter Paul-Louis que la lecture des nombreux écrits de polémiques que Tillier a intitulés pamphlets. Eh oui ! l'auteur de *Mon Oncle Benjamin* a d'un pamphlétaire la conviction, l'ardeur ; il ne lui manque que le génie, la flamme et le style.

« Avec Courier il a quelques rapports extérieurs : soldat comme lui, avant de se faire pamphlétaire, c'est comme un Paul-Louis placé plus bas dans l'échelle sociale. Ce fils d'un serrurier de Clamecy déclare à la bourgeoisie de Louis-Philippe la même guerre que l'autre avait soutenue contre la noblesse rentrée de l'Emigration. C'est toujours la lutte contre la classe régnante.

« Au point de vue du style il est tout à fait inférieur. De la langue et du tour de Courier, il n'a rien su s'approprier. Ses pamphlets sont écrits avec sagesse, froideur et monotonie. Il goûte la nature. Il a un certain sens poétique, mais qui paraît s'inspirer de Millevoye plutôt que de Lamartine. Sa langue abonde en « clichés » usés ; une tombe honorée, l'éternel printemps, les vents orageux, tout cela dit métaphoriquement. En somme, rien d'assez personnel, rien surtout de vraiment distingué dans ce style, où tout rappelle la manière soignée, mais commune d'un maître d'école. Par ces qualités et ces défauts, il a mérité sa destinée, qui fut d'être plus connu et goûté par les Allemands que par les Français.

« De son vivant même, il a bien pu être le journaliste populaire de sa sous-préfecture. Il ne pouvait prétendre à devenir le pamphlétaire admiré de toute la France, ce que fut Paul-Louis sans effort et sans contestation possible. » (1)

Jugement dur, mais fort intéressant en ce qu'il montre un biographe de Courier qui condescend à établir un parallèle entre les deux écrivains. Tillier lui-même ne prétendait point à exercer une influence nationale : « A quoi me servirait-il d'être Cormenin ou Paul-Louis Courier, pour le résultat que je veux produire ? Il n'est pas nécessaire d'avoir une hache pour couper quelques ronces ; et qu'est-il besoin d'être ouragan, quand on n'a que quelques cierges à éteindre.

« Je ne suis qu'un fétu soit ; mais ce fétu, aucuns, quand il s'est logé sous leur paupière, l'ont pris pour une poutre. » (2)

Tillier a reconnu sa dette envers Paul-Louis Courier et envers Cormenin ainsi que son admiration pour Chateaubriand. Courier, en effet ne doit que bien peu de chose à ses contemporains, il appartient au pur XVIII^e siècle paré de la grâce grecque : Tillier au contraire forme un mélange savoureux de l'esprit du XVIII^e et de l'ardente flamme du XIX^e siècles. Les mots qu'il met dans la bouche de son héros Cornélius le font très bien comprendre : « Car Cornélius n'était ni classique ni romantique. » Mais on ne peut pas partager l'opinion de Gaschet que « ses pamphlets sont écrits avec sagesse, froideur et monotonie. » Peut-être

(1) R. Gaschet, *Paul-Louis Courier et la Restauration*, p. 255.

(2) *Pamphlets*, p. 288.

n'a-t-il pas de génie, mais il a la flamme et souvent le style. « Une vie intense, comme l'a dit Gerin, circule dans ses pamphlets. » (1) Et nous avons remarqué comment il sait donner à ses sentiments une expression spontanée, naïve, et mélancolique. Ce qui forme un contraste curieux et original, c'est cette sensibilité exquise de poète jointe à la farouche véhémence du défenseur du peuple. Francisque Sarcey a exprimé son admiration pour la langue de Tillier dans *Mon Oncle Benjamin*. Frey et M^{lle} Guénot (2) ont estimé deux phrases de *Mon Oncle Benjamin* dignes d'entrer dans leur grammaire à titre d'exemples. C'est donc que la langue de Tillier n'est pas tout à fait dépourvue de qualité littéraire. Si l'on tient compte du fait que la plupart des pamphlets de Tillier furent écrits dans le court espace d'une année et demie par un homme souffrant d'une maladie mortelle, la comparaison avec les écrits de Courier n'est pas tout à fait sans intérêt. Cependant quand on se rappelle ce principe de Tillier que « les écrits s'estiment par leur mérite et non par les difficultés qu'il a fallu vaincre à leur auteur », il faut reconnaître la supériorité des pamphlets de Courier, supériorité qu'ils doivent à la perfection de la forme qui les sauvent de l'oubli. Toutefois, les pamphlets de Tillier demeurent vivants en raison de leur valeur humaine et du témoignage qu'ils apportent sur le commencement de l'entrée du peuple dans la littérature, en raison aussi de leur intérêt pour l'histoire provinciale de la France à l'époque de Louis-Philippe. Tillier était avant tout le pénétrant observateur de la société dans laquelle il vivait et c'est pourquoi ses pamphlets n'ont pas une valeur purement littéraire. Leur grand défaut c'est l'abus du raisonnement. Nous pouvons appliquer à Tillier ce que M. Georges Ascoli a dit de Voltaire : « Il est bien difficile à un Voltaire de se refuser à raisonner. » (3)

Leur grand mérite c'est le tableau qu'ils tracent de l'âme de Claude Tillier, pauvre pamphlétaire, apôtre de l'affranchissement du peuple. Comment mieux conclure cette comparaison de Tillier et de Courier qu'en rappelant ce que Parent écrivait peu de mois après la mort de son ami : « Ce qui cependant diffé-

(1) *Pamphlets*, p. xiv.

(2) Frey et Guénot, *Manuel de langue et de style français*, p. 119 et 237.

(3) Georges Ascoli, *Voltaire. Poèmes philosophiques*, fasc. II, p. 92.

rencie ces deux écrivains, et ne permet pas de les confondre, c'est que Courier, plus homme du monde, déguise ses traits spirituels et acérés par un style naïf et affectant la bonhomie, tandis que Tillier, dédaigneux de toute précaution oratoire, se prend corps à corps avec son sujet, le traite par une expression nette, forte, pittoresque et quelquefois brutale. Il tient peu de compte des individus, même des illustrations contemporaines, quand, subissant comme le vulgaire les conditions de la fragilité humaine, elles commettent des fautes ou des faiblesses. » (1)

5. Sa mort.

Claude Tillier atteint depuis plusieurs années d'une maladie de poitrine qu'il ne soigna qu'avec insouciance commença pendant l'été de 1844 une médication énergique qui détermina une sensible amélioration laquelle ne fut que passagère. Parent son ami et biographe de Clamecy raconte que : « Le 8 octobre, c'est-à-dire quatre jours avant sa mort, il était encore à Clamecy, travaillant malgré ses souffrances et entretenant ses amis des probabilités de sa fin prochaine, leur disant le suprême adieu avec le stoïcisme du philosophe et la sérénité de l'honnête homme. Dans cette position douloureuse, qu'il serait donné à peu d'hommes de traverser sans abattement, sa force d'âme et sa bonté lui faisaient encore trouver des idées gracieuses et de bonheur pour ceux qu'il aimait. Le 26 septembre, son médecin de Clamecy, qui était aussi son ami, mariait sa demoiselle avec un jeune savant, plusieurs fois lauréat de l'Université. Au dessert du repas de noces, l'heureux père recevait de Tillier le quatrain suivant :

« Un voile blanc, sainte et touchante chose,
Devant l'autel, ce matin s'inclinait.
Heureux parent, vous faites un bouquet
D'un laurier vif et d'une rose. » (2)

Tillier a eu dans la réalité la fin stoïque dont M. Minxit le médecin de *Mon Oncle Benjamin* lui donnait l'exemple dans la fiction.

(1) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 18.

(2) Parent, *Notice sur Claude Tillier*, p. 15, 16.

Comment Tillier eut-il le courage et la force d'entreprendre le trajet de Clamecy à Nevers, si près de sa fin ? Même aujourd'hui le déplacement n'est pas sans causer quelque lassitude. En 1844, et en diligence, c'était certainement pour une personne en bonne santé une grosse fatigue. Il semble que ce soit ce voyage qui ait amené la dernière crise. La mort vint prendre Tillier le 12 octobre 1844 à Nevers, place Guy-Coquille. Il s'était, si l'on s'en rapporte aux registres de la paroisse Saint-Pierre de Nevers, réconcilié avec l'Eglise : « Aujourd'hui treizième jour du mois d'octobre mil huit cent quarante quatre, Claude Tillier, époux d'Elizabeth Col, décédé hier à l'âge de 43 ans, a été inhumé avec les prières accoutumées et selon le rit de l'Eglise. [signé] J. Henriot, le curé. » (1) Curieuse ironie des choses, c'était précisément le curé Henriot que Tillier avait si vivement pris à partie dans son pamphlet *M^{me} Déal*. Les funérailles eurent lieu « au milieu d'un concours immense de citoyens de toutes les classes et de tous les rangs. » (2) Après la cérémonie à l'Eglise le modeste cortège passa sous l'arche de la porte de Paris ornée des inscriptions composées par Voltaire, historiographe du Roi, longea la Préfecture et arriva enfin à sa dernière demeure si éloignée de celle qu'il avait souhaitée, celle de Clamecy. La famille de Tillier n'était représentée que par les deux enfants du défunt. Selon l'usage, M^{me} Tillier ne paraît pas avoir assisté aux obsèques quoique les registres du cimetière de Nevers aient été signés par elle le 13 octobre 1844. (3) Les parents et les amis de Clamecy n'avaient pu être avertis à temps puisque Tillier fut enterré le lendemain même de sa mort. Le discours sur la tombe de Tillier fut prononcé par Alexis Frébault, membre du Conseil général de la Nièvre, camarade de lycée et ami du défunt. De cet hommage solennel, retenons ce témoignage : « Il est mort pauvre : son désintéressement, qui tenait du détachement raisonné du philosophe et de l'insouciance désordonnée de l'artiste, ne lui a jamais laissé trouver, dans les admirables facultés dont l'avait doué la nature, une source de fortune ou même d'aisance. » (4) Et cette conclusion prophétique : « Repose donc en

(1) Registres paroissiaux, église Saint-Pierre, Nevers, 1844.

(2) *Obsèques de Claude Tillier*, p. 1.

(3) Registre du Cimetière de Nevers pour 1844.

(4) *Obsèques de Claude Tillier*, p. 1.

paix, Claude Tillier... ; ceux qu'auraient blessés tes saillies mordantes se feront un devoir d'abjurer leur ressentiment sur ta tombe ; ton talent plein d'originalité, de grâce et de vigueur, te donnera place parmi les écrivains dont la mort n'efface pas le nom ; le peuple gardera le souvenir d'un défenseur ardent et dévoué de son honneur et de ses droits ; et ceux qui ont connu ton cœur regretteront l'homme de bien enlevé si prématurément à ses amis et à son pays. » (1)

Ainsi se termina la carrière terrestre de cette âme inquiète et tumultueuse et qui ne pouvait rencontrer que dans la mort cette paix qu'elle n'avait pu trouver dans sa vie de maître d'étude, de soldat, d'instituteur, de journaliste et de pamphlétaire.

* * *

Les pamphlets de la deuxième série continuèrent à paraître mais les manuscrits inédits étant en petit nombre, Sionest se vit obligé d'avoir recours aux écrits antérieurs pour être en mesure de livrer aux abonnés, selon la promesse de Tillier, 12 pamphlets. Dans cette dernière brochure figure l'annonce de la publication prochaine des œuvres complètes de Tillier. D'après les pièces d'un procès intenté au journal le *Soleil* qui avait donné en 1866 comme feuilleton *Mon Oncle Benjamin*, nous savons que le 17 avril 1844, Claude Tillier avait cédé à Charles Sionest le droit d'imprimer au nombre de 1.500 exemplaires ses *Œuvres Complètes* en quatre volumes à la condition d'un partage égal des bénéfices, déduction faite des frais. Le 28 décembre, la veuve de Tillier consentit à réduire le nombre d'exemplaires de 1.500 à 1.000. (2) Le 21 janvier 1845 (3), C. Sionest annonça qu'il allait commencer l'impression. Le 10 février 1845 (4), Parent publia sa *Notice sur Claude Tillier* au profit de ses enfants dans laquelle il faisait savoir que le parrain des œuvres de Tillier serait Félix Pyat. Celui-ci écrivit sa *Lettre à l'Editeur* « pendant

(1) *Obsèques de Claude Tillier*, p. 4.

(2) Arrêt de justice reproduit par Gerin dans *Lettres et Documents sur C. T.*, p. 44.

(3) T. 382. Déclaration et dépôt pour imprimer (1844-1847).

(4) *Ibid.*

les mois de décembre 1845, de janvier et de février 1846 » (1), à Sainte-Pélagie où il purgeait une condamnation à six mois de prison. Il avait encouru cette peine pour un pamphlet intitulé *Marie-Joseph Chénier et le Prince des Critiques* dans lequel Pyat attaquait violemment Jules Janin. Pyat acheva son étude sur Tillier le 18 février 1846 et le 28 juillet 1846 les quatre volumes des œuvres de Tillier étaient enregistrés au dépôt légal. (2)

(1) Gerin, *Lettres et Documents sur C. T.*, p. 33.

(2) T. 382. Déclaration et dépôt pour imprimer (1844-1847).

CONCLUSION

Voilà quelles furent la vie et l'œuvre de Claude Tillier. N'avons-nous pas en lui une fidèle image de certains instituteurs laïques qui ont vécu une vie misérable dans les petites villes et les petits villages français divisés par les différends politiques et religieux ? Combien n'avait-il pas eu à souffrir des préventions d'un groupe plein de préjugés ? Un observateur pénétrant et impartial d'aujourd'hui a bien vu le mal et indiqué le remède : « Au lieu de traiter *à priori* les instituteurs en ennemis, — comme ils l'ont fait trop souvent, — si les éléments conservateurs les avaient accueillis sans hostilité préconçue, s'ils avaient cherché à causer avec eux, bien souvent — je ne dis pas toujours — des malentendus tragiques se seraient dissipés. » (1) Dans les années de 1828 à 1841, comme instituteur de Clamecy, Claude Tillier a développé ses dons naturels de discuteur et de moraliste, son caractère fougueux, amer et passionné, après quelques années de bonheur où la vie s'ouvrit devant lui riche de promesses. Comme maître d'école il avait des idées personnelles et fécondes consacrées aujourd'hui par l'expérience. Il préférait l'enseignement simultané à la méthode mutuelle. Son but essentiel était de développer l'intelligence, l'esprit d'observation et l'esprit critique plutôt que la mémoire. Nommé directeur de l'Ecole mutuelle de Clamecy en 1830 à 1.200 francs il avait eu l'imprudence de vouloir exprimer ses idées politiques et morales par écrit, et de participer à la politique. De plus, il avait osé attaquer Dupin, député de Clamecy. Ce qui, en dépit de ses qualités vrai-

(1) Wladimir d'Ormesson, *Le Figaro*, 5 août 1937.

ment éminentes de pédagogue — car il était né instituteur — devait lui valoir sa destitution. Cet acte d'injustice après une attaque de choléra survenue la même année acheva d'aigrir ce caractère naturellement gai. Toutefois, il faut reconnaître qu'il avait toujours méconnu les conseils de La Fontaine sur la prudence nécessaire. Comme instituteur privé il avait à subir les vexations mesquines d'hommes pleins de leur importance et ignorants de l'éducation. Son école ayant périclité, il chercha à ajouter à ses revenus par sa plume éprouvée déjà dans de poétiques essais. Ne possédant pas l'imagination d'un romancier, il s'arma du pamphlet contre l'égoïsme sans scrupules des riches, contre les abus du pouvoir de ces bourgeois ridicules de Clamecy, cette petite ville qu'il devait aimer toujours malgré son injustice envers lui. Ces pamphlets eurent un vif succès dans tout le département, les abus de Clamecy n'étaient guère différents de ceux de Nevers, de Cosne, de Château-Chinon, de Lormes, ni d'ailleurs de n'importe quelle petite ville de France. On prétend même qu'ils n'ont pas encore disparu.

Encouragé par le succès, il publia ses *Lettres au Système*, expression de ses idées sur la réforme électorale. Il connut un moment de gloire quand le *National* en eut publié une et que Timon l'eut félicité. Eloges qui eurent pour résultat de le faire appeler à Nevers en qualité de rédacteur en chef de l'*Association*, journal d'opposition.

Ce changement d'orientation professionnelle pour un homme d'un talent incontestable eut sur lui une influence profonde. On sait que pour un Français le succès dans ses entreprises détermine le plus souvent son attitude envers la vie. Ce trait de caractère semble beaucoup moins accusé chez les autres nations, qui d'ailleurs ont, elles aussi, leurs faiblesses. Cette attitude est, à notre avis, au fond de ce souci de gloire posthume que Tillier avait avoué dans son roman *Belle Plante et Cornélius*. Toutefois, cette disposition de l'âme jointe à une santé chancelante et à une aigreur provoquée par l'injustice des hommes composèrent à Tillier une personnalité douloureuse et pathétique.

A Nevers, il aima son travail, bien qu'il abordât une nouvelle profession à l'âge de 40 ans. Il y apporta toute l'ardeur, la fougue d'un jeune homme mûri par l'expérience amère de la vie. Il

avait placé son idéal dans l'élévation du peuple par le moyen de la presse exercée comme un sacerdoce et par une éducation nationale. La lecture passionnément attentive de tous les numéros de l'*Association* nous a convaincu des qualités positives de cet idéaliste. En général Tillier prend son point de départ dans la critique d'un abus qui lui suggère une réforme positive et quelquefois l'idée d'un compromis. Ses idées et ses rêves semblent aujourd'hui naturels et pleins de bon sens, mais à cette époque, Tillier semblait préconiser des utopies dangereuses. Nous avons relevé les quelques occasions où sa rêverie ou sa dialectique l'ont égaré. Mais, dans l'ensemble, ses travaux à l'*Association* offrent le caractère d'une œuvre saine et fondée en raison.

Son œuvre littéraire à l'*Association* se compose de *Mon Oncle Benjamin*, de la première partie de *Belle Plante et Cornélius*, de deux contes, de plusieurs pamphlets, et de chroniques dramatiques et littéraires. Ces deux années, de 1841 à 1843, furent pour lui infiniment fécondes. *Mon Oncle Benjamin* présente sans doute des ressemblances évidentes avec *Mon Oncle Thomas*, de Pigault-Lebrun, mais Tillier a tant ajouté à son modèle qu'il l'a transfiguré. Il a donné la vie au récit incolore de son devancier en y introduisant les trois éléments qui lui composaient à lui-même un talent si original : l'humour, l'amour du prochain et le goût du terroir. Les Allemands ont appelé le genre cultivé par Tillier « Roman-Social ». Le don particulier de Tillier est celui du conteur, mais le conte n'est pour lui qu'un prétexte à exposer ses idées, un cadre dont il s'écarte à sa fantaisie pour promouvoir ses doctrines. Son humour est une forme de son imagination poétique et de sa nature paradoxale, aiguïlée par l'amertume et rendue plus sensible par les déceptions de la vie. Dans tous ses écrits il s'est proposé trois objets : dire quelque chose, faire rire ses lecteurs, écrire comme on parle. Jusqu'à la fin il a, à peu d'exceptions près, réalisé ce triple but, en dépit de sa santé qui empirait de jour en jour et des vicissitudes de la fortune. Son roman dont la popularité en Allemagne est bien connue, a obtenu un succès toujours grandissant en France depuis 1906, époque des travaux de Marius Gerin.

Son autre roman *Belle Plante et Cornélius* était conçu dans un esprit violemment anticlérical qui s'explique en partie par le fait que l'*Association* périlait, Tillier, demeuré sans cautionne-

ment, devait renoncer à la chronique politique pour se cantonner uniquement dans les sujets d'ordre religieux, moral et littéraire. La littérature n'offrait qu'un intérêt minime pour des lecteurs préoccupés de réformes politiques et morales. Aussi Tillier laissa-t-il courir sa plume contre l'évêque d'abord, puis contre les pratiques du culte extérieur. Ce nouveau roman, comme *Mon Oncle Benjamin*, montre chez Tillier l'amour des sciences et des découvertes. Il semble évident que Tillier n'a pas pu achever ce roman dont le grand défaut provient du goût excessif de l'auteur pour la discussion. Belle Plante, cependant, présente une supériorité sur mon oncle Benjamin : Louise, l'héroïne, est d'une vérité humaine et participe à l'action tandis que l'Arabelle de *Mon Oncle Benjamin* n'est guère qu'un nom. De plus, *Belle Plante et Cornélius* est un vrai roman tandis que *Mon Oncle Benjamin*, même par sa forme, se rattache davantage à la tradition des contes du XVIII^e siècle transmise par l'intermédiaire du roman populaire de Pigault-Lebrun. Outre ces deux romans, il a publié deux petits contes *Comment le Chanoine eut peur* et *Comment le Capitaine eut peur*, des chroniques nivernaises qui contiennent de fort jolies descriptions du Morvan et la région comprise entre Clamecy et Entrains. C'est là un bagage assez mince. Mais quand on considère que ces œuvres furent écrites dans le court espace de février 1841 à un mois mal déterminé de 1843, et que de plus Tillier les a composées dans le temps que lui laissait sa charge de maître d'école pour *Comment le Chanoine eut peur*, et celui de sa charge de rédacteur en chef de l'*Association* pour les autres, on est étonné qu'un homme qui avait commencé sa carrière littéraire si tard ait pu être si abondant. Ses écrits d'imagination sont un mode d'expression pour ses idées sociales et politiques. Il se met lui-même tout entier dans ses personnages. Son grand défaut est de discuter sans cesse et de philosopher. *Belle Plante et Cornélius* en fournit un exemple significatif : une page est consacrée à cette question très grave de savoir s'il convient de dire Monsieur ou Maître Belle-Plante. Cependant dans tous les écrits sociaux, politiques et religieux de Tillier se retrouvent l'imagination et la rêverie du poète magnifiquement répandues dans les dialogues et les digressions. Ce qui constitue un mélange aussi curieux qu'inattendu.

A la chute de l'*Association*, Tillier dut reprendre sa plume de

pamphlétaire pour gagner sa vie. C'est ici qu'apparaît surtout la justesse de l'opinion de Gustave Lanson : « Il y a eu d'un bout à l'autre du xix^e siècle beaucoup de ces lettrés qui, sans renoncer à être de leur temps, ont fait l'éducation de leur goût et de leur plume chez Voltaire. Tillier se place, esthétiquement comme par sa date, entre Courier et About, mais il n'est à aucun degré attique ou parisien, et il garde de sa province une verdeur un peu sauvage. » (1) Il proclame ses théories déistes, rationalistes ou chrétiennes sans égard pour le nouvel évêque qu'il poursuit des traits de sa satire parce qu'il manqua d'autres sujets comme il l'a confessé lui-même avec beaucoup de franchise. Sa philosophie, mélange de déisme et de patriotisme, est celle de son époque, mais chez Tillier elle est profondément modifiée par sa personnalité d'homme pauvre et malade, de censeur farouche, probe et intègre, de réformateur profondément pénétré de la sainteté de la cause qu'il défend. Il égaye ses écrits les plus sérieux de réflexions plaisantes, puis reparaît le Tillier farouche, même brutal à cause de ses souffrances, son manque de modération et son orgueil deviennent de plus en plus évidents mais l'idéaliste inspiré de l'amour de son prochain rachète ces défauts par son absolue sincérité. C'est son humour et sa fantaisie qui le sauvent de l'amertume excessive. Il n'a rien d'un révolté vulgaire. Il y a chez lui la malice nivernaise, plus piquante et plus acérée que la finesse « bon enfant » de la Bourgogne. La vie et les œuvres de Claude Tillier forment un document essentiel et révélateur sur la vie de province de 1830 à 1845, époque où se préparait la Révolution de 1848 et le coup d'Etat de 1851, et son œuvre principale *Mon Oncle Benjamin* ouvre une perspective nouvelle sur la vie de province avant la Révolution comme le *Journal Sentimental* de Sterne en ouvrait une pour Paris. Malgré l'intérêt qu'elle présente et sa haute valeur, l'œuvre de Tillier était très oubliée en France mais par une heureuse fortune son souvenir s'était conservé en Allemagne. Gustave Lanson estime qu'« il mérite en effet de ne pas rester inconnu. » (2)

Allons plus loin et revendiquons pour lui dans la littérature française la place qu'il n'a pas encore obtenue de l'équitable

(1) Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 1012.

(2) *Ibid.*

avenir. Un écrivain à l'occasion duquel nous avons pu, à maintes reprises et sans aucunement solliciter les textes, évoquer les grands noms de Pascal et de Chateaubriand, et qui, dans la satire politique s'est montré l'émule souvent heureux de Paul-Louis Courier mérite mieux que l'oubli. Tillier aura son heure. Toute notre ambition serait de l'avoir hâtée.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.

Vu : le 8 mai 1939.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

J. VENDRYES.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS ET DOCUMENTS D'ARCHIVES

COLLECTIONS PARTICULIÈRES

Extraits des comptes rendus du Conseil municipal de Clamecy, 1828-1842.

GERIN, Marius. — *Manuscrits, lettres et documents.*

Registres du Cimetière de Nevers, le 13 octobre 1844 (Le Cimetière de Nevers)

Registres paroissiaux de l'église Saint-Pierre de Nevers (La cure de l'église Saint-Pierre de Nevers).

COLLECTIONS PUBLIQUES

Archives communales de Nevers. Extraits au sujet de Claude Tillier, 1878-1884 (Bibl. de Nevers, M. 199).

Archives communales de Nevers. Série I, 1843, Dossier Presse. Série II, 277, Dossier : Dons divers à la Bibliothèque municipale (Bibl. de Nevers).

Certificat d'élève, fait par Claude Tillier, 1^{er} décembre 1831 (Bibl. de Nevers, M. 128).

Etat-civil de Clamecy, 1793-1860 (Arch. dép. de la Nièvre).

Etat-civil de Nevers, 1830-1876 (Arch. dép. de la Nièvre).

FOURQUEMIN. — *Mémoires* (manuscrits), 2 vol. Index 1 vol. in-folio, 1799-déc. 1875, 1193 p. (Bibl. de Nevers, Ms. 86).

Instruction publique. Instituteurs (nominations d'), 1822-1824 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 101).

— Circulaires, 1800-1850 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 120).

— Circulaires concernant l'organisation des Comités supérieurs et locaux ayant pour fonction la surveillance des Ecoles (Arch. dép. de la Nièvre, T. 122).

— Demandes de secours donnant des renseignements sur les écoles primaires, 1833-1837 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 123).

— Logement et traitement des instituteurs. Délibérations et renseignements concernant les dépenses, 1834 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 125).

— Renseignements sur les dépenses de l'instruction primaire, 1836 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 126).

— Renseignements sur l'instruction primaire, 1832 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 127).

— Renseignements sur les instituteurs et sur la situation des écoles primaires, 1834 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 128).

— Comités locaux, 1828-1837. Liste des notables. Instructions, nominations de membres, Délibérations, correspondance. (Arch. dép. de la Nièvre, T. sans numéro).

- Comités d'arrondissement et comités divers, 1828-1855 (Arch. dép. de la Nièvre, T. sans numéro).
- Statistique, Correspondance indiquant les communes qui ont un instituteur ou une institutrice (Arch. dép. de la Nièvre, T. sans numéro).
- Déclarations pour imprimer et dépôt, 1840-1843 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 381).
- 1844-1847 (Arch. dép. de la Nièvre, T. 382).
- Registres paroissiaux de Clamecy, 1750-1793 (Arch. dép. de la Nièvre).
- Registres du recrutement. Arrondissement de Clamecy. Classe de 1822 (Arch. dép. de la Nièvre).
- SCHMITT. — *Rapport sur Claude Tillier*, 1841. Reproduit dans *Mém. Soc. Acad. du Nivernais*, séance du 29 nov. 1906 (Bibl. de Nevers, 3 N. 5260).
- TILLIER, Claude. — *Pamphlet sur la réforme électorale* (manuscrit, don de George Tillier), signé Claude Tillier, instituteur à Clamecy (Bibl. de Nevers, 3 N. 5136, Ms. 50).

PÉRIODIQUES

- Almanach de la Nièvre*, 1800-1829. Roch, Nevers (Bibl. de Nevers, 3N. 1951).
- Almanach de la Nièvre*, 1841 et 1842, Nevers, J. Pinet, 2 vol. in-16 (Bibl. de Nevers, 3N. 1955).
- Almanach de la Nièvre*, 1843, 1845, 1846, Nevers, C. Sionest, 3 vol. in-16 (Bibl. de Nevers, 3N. 1956).
- Almanach du département de la Nièvre*, 1831, 33, 34, 35, 36, 37, Nevers, Laurent, 6 vol. in-16 (Bibl. de Nevers, 3N. 1954).
- Almanach général de la Nièvre*, 1847 et 1848, Nevers, P. Bégat, 2 vol. in-16 (Bibl. de Nevers, 3N. 1957).
- Almanach royal*, 1817-1822, Paris (Bibl. Nat. Lc²⁶23).
- Annuaire de la Nièvre*, 1801 à 1810, Nevers, Lefebvre l'aîné (Bibl. de Nevers, 3N. 1948).
- Annuaire de la Nièvre*, 1838 à 1847, Nevers, Duclos-Fay, 10 vol. in-16 (Bibl. Nat. 8° Lc³⁰329).
- Association (L')*. Journal de la Nièvre, politique, industrielle commerciale et agricole. jurisprudence, littérature. Ce journal paraît le jeudi et le dimanche. Prospectus, n° 1, le 9 juillet 1840 jusqu'au numéro 35, le 14 mai 1843. Claude Tillier fut le rédacteur en chef à partir du numéro 46, le 10 juin 1841, jusqu'à la disparition du journal. Tous les numéros de 1840 à 1842 se trouvent à la bibliothèque de Nevers. Les numéros de 1843 se trouvent dans la collection de M. Palet, architecte à Nevers et bibliothécaire de la Société nivernaise des Sciences, Lettres et Arts. Le numéro 20, du 19 mars 1843 ne fut pas publié, très probablement en raison de la mort d'Alexandre Tillier, la veille de la publication. Le numéro 32 et une moitié du numéro 33 le 4 et le 7 mai 1843 sont perdus (Bibl. de Nevers 1N. 63).
- Bien du Peuple (Le)*, Nevers, 1849 (Arch. dép. de la Nièvre et Bibl. Nat. Lc¹⁰287).
- Bulletin de la Société nivernaise des Sciences, Lettres et Arts*, 1857-1938 (Bibl. Nevers, 3N. 5259).
- Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, 1876-1937 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845 et Bibl. de Clamecy, pas de cote).
- Echo de Clamecy (L')*, 1901 à 1905 (Arch. dép. de la Nièvre).
- Echo de la Nièvre*, 1835 à 1844, 5° à 14° année (Siège social du journal Paris-Centre (Nevers)).
- Etrennes religieuses du diocèse de Nevers*, 1844, Laurent, 144 p. in-18 (Bibl. de Nevers, 3N. 1953).

- Indépendant (L')*, *Journal de Clamecy*, 2 juin 1831 à 25 août 1831 (Bibl. de Clamecy Pas de cote (mais se trouve à gauche de la porte d'entrée)).
- Mémoires de la Société académique du Nivernais*, 1886 à 1938 (Bibl. de Nevers, 3N. 5260).
- National (Le)*, Paris, 1840 à 1844 (Bibl. Nat. Lc²1239).
- Petit Guide nivernais (Le)* ou *Almanach populaire des 1.000 et une adresses*, première année 1842, deuxième année 1843, J.-B. Boyeau, éditeur (Bibl. de Nevers, 3N. 1950).
- Réforme (La)*, 5 sept. 1843, 28 juillet 1844, 29 juillet 1850 (Bibl. Nat. Quot. Lc²1553).
- Revue de la Nièvre*, année 1842, Imprimerie F. Lacoche, 482 p. avec table des matières (Bibl. de Nevers, N. 550).
- Revue du Nivernais*, 1896-1909, 8 vol., t. I-XIV, Nevers (Bibl. de Nevers, 3N. 5181).
- Revue du Progrès*, politique, social et littéraire, 1839 à 1842 (Bibl. Nat. Z. 8 Lc²2852).

ŒUVRES DE TILLIER

- Œuvres*, précédées d'une introduction par M. Félix Pyat. Tome I : *Mon Oncle Benjamin*. Vignettes par Ed. Chazirain, Nevers, C. Sionest, imprimeur-éditeur, 1841, portrait de l'auteur, LXII-272 p. Tome II : *Belle Plante et Cornélius*, 236 p. *Comment le Chanoine eut peur*, 239-253 p. *Comment le Capitaine eut peur*, 257-292, Nevers, Sionest, 1846. Tome III : *Pamphlets*, Nevers, C. Sionest, 1846, VIII, 346 p. Tome IV : *Pamphlets*, Paris, Paul Masgana, Nevers, C. Sionest, 1846, 300 p. (Bibl. Nat. Z. 61603-61606).
- Pamphlet-Pétition*, écrit en 1832, publié dans *Le Bien du Peuple*, le 20 et le 23 mai 1849. Reproduit *Mém. Soc. Acad. du Nivernais*, t. 15, p. 52-58, 1906.
- Un Flotteur à la majorité du Conseil municipal de Clamecy*, Auxerre, imprimerie de Ed. Perriquet, septembre 1840, 19 p. [manque p. 7-14] (Réimprimé à l'*Association*, le 17 sept. 1840), dans l'édition des *Œuvres*, dans l'édition critique des pamphlets de 1906 (Bibl. de Nevers, 3N. 1335.2).
- Le Flotteur Bréchedent à ses abonnés et aux gardes nationaux*, Auxerre, imprimerie de Ed. Perriquet, octobre 1840, 20 p. (à la fin de la brochure une annonce pour *Les Cousins* par Claude Tillier, instituteur. Six pamphlets traitant de choses et de personnes appartenant à l'arrondissement de Clamecy). Réimprimé dans l'*Association*, 15 octobre 1840, aussi dans l'édition critique de M. Gerin (pas dans l'édition des *Œuvres*) (Bibl. de Nevers, 3N. 1335.3).
- Un peu de théologie et d'architecture*, écrit en 1840, remanié et publié en partie dans l'*Association* du 6 avril 1843, et encore pour compléter la deuxième série de pamphlets, 1844. Aussi édition de 1846 et édition Gerin, 1906.
- Lettres au système électoral sur la réforme*, par C. Tillier, ancien maître d'école, rédacteur en chef de l'*Association*, journal de la Nièvre. Précédées d'une lettre de Timon à l'auteur. A Nevers, Boyau, 1841, VII-55 p., publié dans l'*Association*, 10, 17, 24, 31 janvier, 4 février et 18 mars 1841. Reproduction dans le *Journal du Loiret* pendant juin et juillet 1842, dans l'édition des *Œuvres*, aussi dans l'édition critique de Gerin (Bibl. de Nevers, 3N 1935).
- Comment le Chanoine eut peur* et *Comment le Capitaine eut peur*, l'*Association*, le 25 février 1841, les 21, 26 et 29 mai 1842. Reproduits dans la deuxième série des pamphlets ; l'édition des *Œuvres* et l'édition belge de 1854 ; et dans l'édition de Neufeld et Henius, Berlin, 1890.
- Histoire de Brigands* (faux titre donné par A. Dunois). Voir *Comment le Chanoine eut peur* et *Comment le Capitaine eut peur. Bataille syndicaliste*, du 21 juin au 1^{er} juillet 1911. Feuilleton (Bibl. Nat. Lc²6398).

- Comment le Chanoine eut peur* et *Comment le Capitaine eut peur. Bataille syndicaliste*, les 21, 24, 26, 28, 30 juin et 1^{er} juillet 1911 (Bibl. Nat. Lc²6398).
- Comment le Chanoine eut peur. Comment le Capitaine eut peur*, avec lettre préface de Marius Gerin, Amiens, Imprimerie Nouvelle. Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires dont 20 ex. sur vergé d'arches, numérotés de I à XX et quatre-vingts ex. sur vélin d'alfa, numérotés de 21 à 100. Exemplaire n° XV, 84 p. Edition corrigée (Bibl. de Nevers, 3N. 5652).
- Comment le Chanoine eut peur*. Réédition de 1855 dans Hommage à C. F. Denecourt par Auguste Luchet, p. 297-314 (le lieu est Fontainebleau au lieu de la Nièvre dans cette édition) (Bibl. Nat. 8 Lk²2854).
- How the Canon got scared*. Traduction américaine de *Comment le Chanoine eut peur*. *Lippincott's Magazine*, vol. 16, p. 615-620, nov. 1875 (Boston Public Library).
- Comment le Capitaine eut peur*, Saumur, Imprimerie du Progrès, Librairie de l'Ecole émancipée, 1924, in-16, 32 p., 6715. Publication nouvelle, éditions de la jeunesse (Bibl. Nat. 8 Z. 22268(10)).
- Chronique de Clamecy sur la grève des Floteurs*, reproduit dans *Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 3^e année, 1907, p. 69-78. Feuilleton de *l'Association*, 18 avril 1841 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- Mon Oncle Benjamin*, feuilleton de *l'Association* du 6 mars 1842 au 11 décembre 1842 (Bibl. de Nevers, 1N. 63.)
- En feuilleton. *Le Journal du Loiret*, décembre 1842-1843.
 - En feuilleton. *Le Courrier de l'Indre-et-Loire*, à partir de janvier 1843, 1^{re} édit., Paris, W. Coquebert, 1843, in-8 ; Tours, imprimerie de R. Pornin et C^{ie}, 475 p. (Bibl. Nat. Y³ 71479).
 - Vol. 1, dans l'édition des *Œuvres complètes*, Nevers, Sionest, 1846, 272 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 48, t. I).
 - Chaux-de-Fonds, Suisse, 1849 (voir Gerin, réputation de C. T., p. 22).
 - Lausanne, imp. Larpin et Coendoz, 1854 (voir Gerin, *Réputation de C. T.*, p. 22).
 - Suivi de *Comment le Chanoine eut peur*, *Comment le Capitaine eut peur*, *Le Professeur de Rhétorique en province* et *d'une lettre à l'éditeur* de P. J. Stahl, Bruxelles et Leipzig, Kiessling, Schnée et C^{ie}, 1854, 2 vol. in-16 (Bibl. Nat. Y²71480-81).
 - *Œuvres de Claude Tillier* (il n'y a que *Mon Oncle Benjamin*). Genève, imp. de Pfeffer et Puky, 1862, in-8, 211 p. Brochure (Bibl. Nat. Y² 71482).
 - Paris, 1881, 2 vol. in-16. Nouvelle édition, illustrée d'un portrait frontispice et 42 dessins de Sahib, gravés sur bois par Prunaire avec une préface par Monselet, xviii, t. I, 218 p., t. II, I-232 p. (Bibl. Nat. 8 Y²4990).
 - Chaux de Fonds, F. L. Davoine, 1881, 4^e édition 1884 (voir Gerin, *Réputation de C. T.*, p. 22).
 - Préface de Charles Monselet, Paris, La Librairie illustrée, 1886, xiii, 338 p. (Bibl. de Tours, 114.878).
 - Berlin, Neufeld et Mehring, 1886, 204 p. (Bibliothèque intéressante, vol. 2).
 - Paris, Chaillé, 1896, in-18, 332 p. (voir *Journal de la Librairie*, 1896).
 - Paris, Welter, 1902 (voir *l'Echo de Clamecy*, le 17 sept. 1905, p. 1).
 - Avec préface de Lucien Descaves, Paris, Berthout, 1906 (voir Gerin, *Réputation de C. T.*, p. 23).
 - Préface de Lucien Descaves, nouvelle édition, Paris, A. Berthout, 1910, in-16, xxiv, 282 p., portrait (Bibl. Nat. 8 Y²58421).
 - Paris, Nelson 1911, p. 274. Expurgé des chapitres VIII et X.
 - Illustrations de G. Hérouard, Paris, l'édition moderne illustrée, n° 36, 1914, in-8°, 124 p. (Bibl. de Nevers 3N. 5279).

- Edition complète, Paris. La Connaissance, 1920, in-16, 372 p. (Bibl. Sainte-Geneviève, Réserve Ad. 1150).
- *Avant-propos* de Lucien Descaves. Illustr. de Métiyet, Paris, La Connaissance, in-16, 356 p., 1923 (Bibl. de Nevers 3N. 5277).
- Paris, *Le Roman*, 31 octobre 1925, p. 1-50, grand in-8 (Bibl. Nat. 8° Y²3652).
- Tome II (à partir du chapitre XI), Paris, impr. G. Rey-Robert, libraire de la Bibliothèque Nationale, éditions Jules Tallandier, 1925 (11 décembre), in-32, 128 p. (Bibl. Nat. 8° Z. 23270(177)).
- Gravures sur bois originales de Fernand Siméon, Paris, Helleu et Sergent, 1926 (23 juin). Grand in-8, 379 p. (Bibl. Nat. 8° Y²62689 (3)).
- Paris, impr. Crété (Corbeil). Grande Librairie universelle, 1927 (14 février 1928), in-16, 240 p. (Bibl. Nat. 8° Y²73184).
- Avec les variantes, une clef des personnages du roman, par Alfred Massé. 12 fac-similés et 184 aquarelles originales par Pierre Paschal, Loches et Paris, établissements Jacomet, Dorbon aîné, 1930 (18 juillet), 1931, 2 vol. in-4, t. Li-206 p., t. II de la page 217 à la p. 443 (Bibl. Nat. Rés. My²411).
- Illustrations de C. Héroard (L'édition moderne illustrée, 36), 1931, in-8 à 2 col., 127 p. (Bibl. Nat. 8° Y²69860 (36)).
- Argenteuil, imprimerie. R. Coulouma, Paris. René Hilsun, édition 1931 (7 octobre), in-16, 216 pp. (Génie de la France, *Œuvres de C. T.*) (Bibl. Nat. 8° Z. 25742 (9)).
- Paris. Nilsson (2 avril 1932), in-16, 255 p. avec illust. (Bibl. Nat. 8° Z. 25554 (19)).
- Paris, R. Simon, 11 décembre 1935, in-16, 285 pp. couv. en coul. (Bibl. Nat. 8° Y²82337).
- Dessins de Jean-Arnavielle. Reproduits par Léon et Roger Marotte, Paris, Le Soudier, 1935, in-4, 259 p. (Bibl. Nat. 4° Y²7987).
- Paris, Gründ, 1936, in-16, 255 pp. couv. en couleur (Bibl. Nat. 8° Y²83107).
- Illustrations de D. H. Ponchon, Paris, J. Dumoulin, *La tradition*, 1937, in-8, 261 p. fig. en noir et en couleur, portrait (Bibl. Nat. Rés. My²494).
- S. d. Strasbourg, J. H. Heitz (Heitz et Mundel), 239 p. (Bibl. de Nevers 3N. 319).

TRADUCTIONS

ALLEMANDES (1).

- Mein Onkel Benjamin*. Deutsch bearbeitet von Ludwig Pfau. Stuttgart, Emile Ebner, 1866, in-10, xiv, 334 pp. Portrait. 2^e édition revue, Stuttgart, Rieger, 1876, vii, 398 p., in-8 ; 3^e édition, Stuttgart, Rieger, 1891, iv, 323 p., in-8 (voir Gerin, *Réputation de C. T.*, p. 22).
- Traduction avec une introduction par Karl Saar, Stuttgart, Spemann, 1883, 236 p., in-8.

(1) *Deutsches Bücherverzeichnis* :

- 1911-1914 indique 3 éditions de *Mein Onkel Benjamin*.
 1915-1920 indique 5 éditions de *Mein Onkel Benjamin*.
 1921-1925 indique 2 éditions de *Mein Onkel Benjamin*.
 1926-1930 indique 6 éditions de *Mein Onkel Benjamin*.
 1931-1935 indique 1 édition de *Mein Onkel Benjamin*.

- Traduction de Paul Heichen, Berlin, Neufeld et Henius, 1891, 1 vol., in-8, 334 p.
- Traduction de Dr. A. Burkharl, Social-Roman, Leipzig, 1899, in-16, 252 p. (Bibl. Nat. 8° Z.17906).
- Social Roman Deutsch von H. Denhardt, Leipzig, 1902, in-18, 259 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 5440).
- Deutsch von Paul Heichen, Leipzig, Fock, 1903.
- Traduction de T. N. Bergfeldt, Halle, O. Hendel, s. d., in-8°, VIII, 194 p. (Bibl. de Nevers, 3N.5438).

AMÉRICAINES.

- My Uncle Benjamin.* Translated from the French by Benj. R. Tucker, with a sketch of the author's life, and works by Ludwig Pfau, translated from, the German, Boston, Mass. Benj. R. Tucker Publisher, 1890, 8°, 312 p. (Library of Congress, PZ3T465m).
- Translated from the French by Benj. R. Tucker, with a sketch of the Author's life, works, translated from the German of Ludwig Pfau. Saint Paul. The Price-McGill Company. Idle Moments Series, n° 17, 1892 (Library of Congress. PZ3T564M2).
 - Translated from the French by Benj. R. Tucker, New-York, 1894, réimpression de l'édition de 1895 (Voir American Catalogue).
 - Translated by Adel Lzold Seltzer. Illustrations de Emile Preetarius, New-York, Boni and Liveright, 1917 (Library of Congress, PZ3T465M6).

HOLLANDAISE.

- Myn Oom Benjamin*, traduction d'après la trad. allemande de Pfau par H. T. Chapuis, La Haye, Joh-Ijkema, in-8, 1876 (voir Gerin, *La Réputation de C. T.*, p. 23).

ITALIENNES.

- Lo zio Beniamino.* Traduzione di Massimo Bontempelli, Firenze, Quattrini, 1911, 16° f., p. 211 (1).
- Genova, Formiggini, 1914, in-8°, p. xvij, 324.
- Mio Zio Beniamino* (1). Versione di Massimo Bontempelli, 2° ediz., Roma, Formiggini, 1922, 8°, p. xvj, 237.
- Traduzione di Laura Padovano Illustrazioni di F. Fabli, Firenze, R. Bemporad e figlio édit., 1932, 8°, p. 113 (2).

SUÉDOISE.

- Min Onkel Benjamin* (3), traduction du français par J. Granlund, Stockholm, C. A. V. Lundholm, 1892, 303 p., in-8°.
- Belle Plante et Cornélius*, Nevers, Sionest, 1846, in-12 (partie de l'édition des *Œuvres*).
- Nouvelle édition (Berlin, Neufeld et Henius, éditeurs), 2 vol. petit in-8, 1890 (référence citée par Gerin, *Pages Nivernaises*, p. 315).

(1) *Catalogo della Libreria Italiana.*

(2) *Bolletino delle Pubblicazioni Italiane* (1933).

(3) Gerin, *La Réputation de Claude Tillier*, p. 23.

- Préface de Jules Renard, p. I-xxx. Lapie et Bertout, Lausanne et Paris, 1908, in-8, XXX et 223 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 50).
- Dans la *Bataille syndicaliste* du 20 août, 21 sept., le 23 sept., 25 sept. 1911, feuilleton (Bibl. Nat. Lc²6398).
- Paris, A. Perche, 1933 [*La librairie française*].
- Bibliotheca Romanica, 112, 113, 114, J. H. Ed. Heitz (Heitz et Mündel), s. d., 184 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 319).

TRADUCTIONS

ALLEMANDES (1).

- Belle Plante und Cornelius*, ein Roman, deutsch von Otto Abstein, Leipzig, Verlag, von Philipp Reclam, jun., Universal-Bibliothek, vol. 4366-67, 172 p. in-16, février 1903 ; texte un peu abrégé (Bibl. Nat., 8° Z17906).
- Zwei Brüder (Belle Plante et Cornélius)*. Nouvelle von Claude Tillier. Deutsch von Eduard Praetorius, Leipzig, Ed. Wurtig's Verlag, 1879, in-8, xvi-266 p. (Réf. tirée d'une lettre de Victor Dave à M. Gerin).

AMÉRICAINES.

- Belle Plante and Cornelius*, translated from the French, by Benj. R. Tucker. Illustrated, New York, Saint-Paul, The Merriam Company, copyrighted, 1893 by the Price-McGill Company. This book contains an Introduction, pages numbered 5-10, and it is signed by Franklyn W. Lee, in-8, 288 p. (Library of Congress, PZ3T465B).

ITALIENNES.

- Bellapianta e Cornelio*, Versione di Dino Provenzal, Genova, Formiggini, 1914, 8° f., p. xvj-253, 2^e édiz., Roma, Formiggini, 1924, 16°, p. xvi-253.
- De Choses et d'Autres*, 24 pamphlets. Edition en brochure in-12, Nevers, C. Sionest, 1843-1844 (Bibl. de Nevers, 3N. 441).
- De Choses et d'Autres*, 24 pamphlets. Edition en volume, in-12, 1844, Nevers, C. Sionest (Bibl. Nat., Lb⁶¹3861).
- Pamphlets*, deuxième série, 12 pamphlets en brochure, Nevers, C. Sionest, 1844, in-12 (Bibl. Nat., Lb⁶¹3861).
- Pamphlets*, 2 volumes, Nevers, C. Sionest, 1846, in-12 (t. 3 et 4 des *Œuvres*) (Bibl. de Nevers, 3N. 48).
- Pamphlets*, édition critique, publiée avec introduction, notices historiques et notes par Marius Gerin, Paris, A. Bertout, 1906, in-8, xviii et 688 p. Portrait (Bibl. Nat., 8° Z16885).
- Pamphlet* : *Non, il n'y a pas eu de Révolution de juillet*, seconde édition, Paris, impr. de Delanchy, librairie Masgana, 1847, in-18 (Bibl. Nat., Lb⁶¹4331).
- Poésie*. *L'Indépendant*, 25 juillet et 4 août 1831. *L'Association*, le 21 mars 1841, le 27 février, le 24 avril, le 15 mai, le 31 juillet, le 18 août, le 21 août, le 10 nov. 1842. La fin de la deuxième série de pamphlets 1844. L'édition des *Œuvres*, *Pages Nivernaises* de Gérin ; *Archiv für das Studium der Neuren Sprachen und Litteraturen*, B. 109, p. 107-125, 1902.

(1) *Deutsches Bucherverzeichnis*, 1926-1930 : 2 éditions de *Belle Plante und Cornelius*.

Souvenirs d'un maître d'école, publiés par Pyat. Lettre à l'éditeur de l'édition des *Œuvres complètes* et Gerin, *Pages Nivernaises*.

De l'Espagne (Souvenirs inédits), publiés avec une introduction et des notes par Marius Gerin, Nevers, Mazon, frères, in-16, xxii-52 p. (Bibl. Nat., Ln²⁷49714).

De l'Espagne, introduction de Marius Gerin, Mâcon, imprimerie Protat frères : Paris, Les Cahiers de Paris, 1925, in-16, 93 p. (Bibl. Nat., 8° Z.23079-V).

EXTRAITS.

Le Gourmand évêque, extrait du pamphlet : *Deux épisodes d'une tournée épiscopale. Bataille syndicaliste*, 1911, 6 novembre, p. 3.

Le Prêlat et le Cuisinier, extrait du pamphlet : *Deux épisodes d'une tournée épiscopale. Bataille syndicaliste*, 13 novembre 1911, p. 3.

Extraits et Citations sur la Guerre. Les Humbles, *Revue littéraire des primaires*, oct. 1925 (Bibl. de Nevers, 3N. 5506).

LIVRES ET ARTICLES

ACHARD, Edouard. — *Deux conteurs. Préface d'un livre. Revue du Nivernais*, t. VII, déc. 1902, p. 102-105 (Bibl. de Nevers, 3N. 5181.4).

— *Les Oubliés : Claude Tillier. Nouvelle Revue internationale*, XXVIII^e année, 2^e semestre, n° 4, 1^{er} sept. 1896, p. 291 à 294 (Bibl. Nat., 4 Z.345).

ALAPETITE, préfet du Rhône. — *Discours à l'inauguration du monument de Claude Tillier, à Clamecy. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 29^e année, 1905, p. 14 à 18 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).

ANGENOT, Paul. — *Claude Tillier. L'Ecureuil. Revue trimestrielle de la Bibliophilie*, n° 2, 1932, p. 1 à 8 (Bibl. de Nevers, 3N. 2121).

ART, G. — *Un Pamphlétaire oublié : Claude Tillier. Revue politique et littéraire. Revue Bleue*, 4^e série, t. VI, n° 13, 26 sept. 1896, p. 387 à 392 (Bibl. Nat., 4 R. 16).

ASCOLI, Georges. — *Voltaire. Poèmes philosophiques*, fasc. 1-5, Paris, Centre de Documentation universitaire, s. d., in-4.

AVRIL, J. B. — *Analyse des actes et des délibérations du Conseil général de la Nièvre de 1787 à 1853 inclus. Nevers, Fay, 1860, 2 vol.* (Bibl. de Nevers, 2N. 132).

— *Extinction de la mendicité dans la Nièvre*, Nevers, J.-M. Fay, 1843, 33 p. in-8., (Cette brochure fut publiée originairement sous le titre : *De la Misère et de la Mendicité*, dans l'*Echo de la Nièvre*, 13, 16, 18, 23, 27, 30 mai et les 1^{er}, 7, 10, 13 juin 1843.) (Bibl. Nat., 8° R. Pièce 6569).

BACHELIN, Henri. — *Claude Tillier, La Grande Revue*, 62, 569-581 p., 1910, dans la partie de la revue qui s'appelle *Pages Libres*, 2^e série, n° 21, le 10 août, 1910 (Bibl. Nat., 8° Z. 15129).

BALDENSBERGER, Fernand. — *Les définitions de l'humour...*, Nancy, Berger-Levrault, 1900, 27 p. in-8 (Bibl. Nat., 8° Z. Pièce 1140).

— *Etudes d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1907, 222 p. in-16, XXV (Bibl. Nat., 8° Z. 17132).

— *Gottfried Keller*, Paris, Hachette, 1899, in-8° (Bibl. Nat., 8° M. 10788).

BARBIER, Hippolyte. — *Biographie populaire du clergé contemporain*, Paris, Desloges, 1840-1851, 10 vol. in-18, t. III, Mgr. Dufêtre (Bibl. Nat., Ln48).

- BEAUFILS (maire de Clamecy). — *Discours à l'inauguration du monument à Claude Tillier, à Clamecy. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 29^e année, 1905, p. 12 à 14 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- BÉGAT, Prosper. — *Notice sur l'imprimerie à Nevers. Bull. Soc. Niver. des Scien. Lettres et Arts*, seconde série, t. II, 1867, p. 162 à 246 (Bibl. de Nevers, 3N. 5259).
- BERGERET, Gaston. — *Nos Humoristes. Revue Bleue*, 12 mai 1894, 4^e série, t. I p. 577 à 584 (Bibl. Nat., 4^oR16).
- BIENVENU-MARTIN (ministre de l'Instruction publique, des Beaux-arts et des Cultes). — *Discours prononcé à l'inauguration du monument à Claude Tillier, à Clamecy. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 29^e année, n. s., n^o 1, 1905, p. 18-22.
- BILLAUT, Adam. — *Poésie*. Précédés d'une notice biographique et littéraire par M. Ferdinand Denis, Nevers, J. Pinet, 1842, in-4, XIII, 615 p., port. (Bibl. Nat., Ye4974).
- Biographie universelle*, ancienne et moderne, voir MICHAUD.
- BLANC, Louis. — *Organisation du travail. Assoc. universelle, Ouvriers, Chefs d'ateliers et Hommes de lettres*, Paris, Administration de Librairie, 1841, 224 p. in-18 (Bibl. Nat., R. 29144).
- *Révolution française. Histoire de dix ans, 1830-1840*, Paris, Pagnerre, 5 vol. in-8 (Bibl. Nat., Lb⁵¹44).
- BLANQUERON, Edmond. — *Claude Tillier. La Revue du Nivernais*, t. VII, février 1903, p. 155-157 (Bibl. de Nevers, 3N. 5181).
- BOURQUELOT, Félix. — *La littérature française contemporaine*, vol. VI, p. 478 (Reenseignements bibliographiques.), Paris, Delaroque aîné, 1857, 620 p. in-8 (Bibl. Nat., 8^o Q.3466).
- Bulletin de la Société Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts*. Table des dix premiers volumes ; tables des volumes XI à XX ; table générale des volumes XXI à XXVI et des années 1920 à 1927 (Bibl. de Nevers, 3N. 5259).
- CATONNÉ, Amédée (voir DUNOIS, Amédée, DUNOIS, Louis, DUNOIS-CATONNÉ, Amédée). — *Conférence faite le 2 février 1901 sur Claude Tillier, homme, pamphlétaire romancier. Echo de Clamecy*, 16 et 23 juin, 7 et 21 juillet, 11 et 25 août, 8 septembre 1901, 15 sept., 22 sept., 17 nov., 24 nov. 1901 (Arch. dép. de la Nièvre).
- CAZAMIAN, Louis. — *Le Roman social en Angleterre*, Paris, Hachette, 1903, in-8^o (Bibl. Nat., 8^oZ 16172).
- CÉGRÉTIN, Paul. — *Etude sur Claude Tillier*, Clamecy, Cégrétin et fils, 1880, II et 51 p. Portrait (Bibl. de Nevers, 3N. 562).
- CHARLOT, François. — *Etude sur Claude Tillier. Mém. de la Soc. Acad. du Nivernais*, t. XIV, 1905, p. 79-82 (Bibl. de Nevers, 3N.5260).
- CHARLES-BRUN, E. — *Le Roman social en France au XIX^e siècle*, Paris, Géard et Brière, 1910, in-8^o, 363 p. (Bibl. Nat., 8^o R20611-10).
- CORMENIN. — *Libre des orateurs*, par Timon, 11^e édition, Paris, Pagnerre, 1842, grand in-8, 576 p. Portr. (Bibl. Nat., Ln⁶12).
- *Questions scandaleuses d'un jacobin au sujet d'une dotation*, par Timon, 4^e édition, Paris, Pagnerre, 1840, 64 p. in-32 (Bibl. Nat., Lb⁵¹3040).
- CORNICÉLIUS, Max. — *Aus dem Leben Claude Tillier. Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen*, Band CVIII, Heft 1/2, 1902, p. 90-106 (Bibl. Nat., Z.37219).
- *Claude Tillier*, Halle, A. S. M. Niemeyer, 1910, in-8, VIII-517 p. (Bibl. Nat., 8^o Ln²⁷54626).

- *Claude Tillier als Pamphletist. Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, 1902, t. 109, p. 338-374 ; 1903, t. 110, p. 67-97, p. 388-417 (Bibl. Nat., Z. 37219).
- *Compte rendu de Lettres et Documents sur Claude Tillier* de Marius Gerin. *Deutsche Literaturzeitung*, 31 octobre 1903, p. 2694-2697 (Bibl. Nat., 4^oQ. 207).
- *Ergänzungen zu den Werken Claude Tilliers. Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen*, B. 109, p. 107-125, 1902 (Reproduction de la poésie de Tillier et de l'épisode de Dulciter de *Mon Oncle Benjamin* (Bibl. Nat., Z. 37219).
- CORNU, Paul. — *Bias Parent, maire de Rix. Bull. Soc. Scien. Art. de Clamecy*, n. s., n^o 3, p. 51-64, 1907 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- *Claude Tillier au service militaire. Mém. de la Soc. Acad. du Nivernais*, vol. XVI (2^e F.), p. 67 (Bibl. de Nevers, 3N. 5260).
- *Nouvelles recherches sur Claude Tillier*, Nevers, imprimerie de la Tribune, 1909, 29 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 1077).
- *Quelques recherches sur Claude Tillier* [Extraits des *Mémoires de la Société Acad. du Nivernais*, t. XVI, 1^{er} fascicule, 1908, p. 1-25], Nevers, 1908, 29 p. in-8 (Bibl. Nat., 8^oLn²⁷55987).
- COURIER, Paul-Louis. — *Œuvres*, Paris, Didot, 1860, 606 p. (Collection particulière).
- COUROT, Edme. — *Annales de Clamecy*, Auxerre, impr. de l'Indépendant, 1901, in-8, 222 p. (Bibl. Nat., Lk⁷32880).
- CROSNIER Mgr. — *Vie de Mgr Dufêtre, évêque de Nevers*, Paris, Tolra et Haton, 1868, 400 p. Portrait (Bibl. Nat., Ln²⁷23895).
- DALLIGNY, Auguste. — *Claude Tillier et les d'Orléans. La Nièvre républicaine*, 6^e année, le 8 août 1886, p. 3 ; le 15 août 1886, p. 3 (Arch. dép. de la Nièvre).
- DELAMARE, M. (sous-préfet de cet arrondissement). — *Statistique de l'arrondissement de Clamecy*, Clamecy, mars 1832, Cégrétin, 119 p. avec carte de l'arrondissement de Clamecy. Brochure in-8 (Bibl. de Nevers, NM. 383).
- DESCAVES, Lucien. — *Avant-propos* de l'édition de *Mon Oncle Benjamin*, publiée par La Connaissance, Paris, 1923, 356 p. in-12 (Bibl. de Nevers, 3N. 5277).
- *Préface de Mon Oncle Benjamin*, Paris, A. Bertout, 1910, p. i-xiv (Bibl. Nat., 8^o Y²58241).
- DESCHANEL, Emile. — *Ecrivains modernes de la France. Claude Tillier ou le Roman en province. Revue de Paris*, 1855, vol. 26, 15 juillet 1855, p. 485-508 (Bibl. de Nevers, NM. 1038.1).
- DESFORGES, A. — *Marius Gerin, 1862-1937*, imprimerie de la Nièvre, Nevers, 6 p., grand in-8 (Extrait des *Mém. de la Soc. Acad. du Nivernais*, t. 39, 1938) (Bibl. de Nevers, 3N. 5260).
- *Ville de Nevers, Bibliothèque municipale, Fonds Morlon. Catalogue méthodique et table alphabétique*, Nevers, impr. de la Tribune, 1925, 149 p. in-8 (2488) (Bibl. Nat., 8^oQ 5006).
- DESTRAY, P. — *Esquisse d'une bibliographie critique de l'histoire nivernaise* (Extrait du *Bulletin de l'instruction primaire du département de la Nièvre*, 1913), 34 p., Nevers, impr. nouvelle « l'Avenir » (Bibl. de Nevers, 3N. 935).
- DOUMIC, René. — *Hommes et Idées au XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 1903, 300 p. in-16 (Bibl. Nat., 8^o Z. 16006).
- DRESCH, J. — *Le Roman social en Allemagne*, Paris, F. Alcan, 1913, in-8^o, xi-397 p. (Bibl. Nat., 8^oZ. 19109).
- DU BLED, Victor. — *La société française du XVI^e au XX^e siècle*, t. VIII-IX, Paris, Perrin, 1900-1903, in-18 (Bibl. Nat., 8^o Li²142).

- DUCRAY-DUMINIL, C. — *Les déjeuners champêtres de mon cher oncle, à l'usage des adolescents*, Paris, Le Prieur, an 9, 2 vol. in-12, front. gravés (Bibl. Nat., Y²28963-28964).
- *Victor ou l'Enfant de la forêt*, Paris, Le Prieur, an V, 1797, 4 tomes en 2 vol. in-12, front. gravés (Bibl. Nat., Y²29323-29326).
- DUFÊTRE Mgr. — *Mandements, Lettres pastorales, circulaires*, n^{os} 1-114, 1843-1860, Nevers, Fay (Bibl. de Nevers, NM. 1166).
- *Statuts, ordonnances, lettres pastorales. Circulaires*, seconde partie, Nevers, Fay, 1854, 1 vol., 145 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 1266).
- *Manuel des fabriques*, 4^e édition, Mame, Tours, 1843 (Bibl. de Nevers, 3N. 168).
- DUFLOS, Marcel. — *Claude Tillier (Quelques notes). La Connaissance*, vol. 1, sept. 1920, p. 736-743 (Bibl. Nat., 8^oZ. 21609).
- DUNOIS, Amédée (voir DUNOIS, Louis, DUNOIS-CATONNÉ, A., CATONNÉ, A.). — *Au tour des sources de Tillier*. Editions de la Revue du Centre Paris, Nevers, 11 p., 1930 (Bibl. de Nevers, 3N. 3031).
- *Claude Tillier, le Socialiste Nivernais* à partir de : 2^e année, n^o 1, le 4 janvier 1913 ; n^o 3, le 17 janv. à n^o 29, le 19 juillet ; n^o 34, le 23 août ; n^o 44, le 1^{er} nov. ; n^o 47, le 22 nov. ; n^o 48, le 29 nov. ; n^o 51, le 20 déc. 1913 ; n^o 1, le 3 janvier 1914 ; n^o 2, le 10 janvier ; n^o 4, le 24 janvier ; n^o 22, le 30 mai ; n^o 23, le 6 juin ; n^o 25, le 20 juin ; n^o 27, le 4 juillet 1914. (Il est possible qu'il y en ait d'autres, mais à présent c'est tout ce qu'on trouve.) (Arch. dép. de la Nièvre).
- *Le premier pamphlet de Claude Tillier (1832). Notice. Mém. Soc. Acad. du Nivernais*, t. XV de la collection, p. 41-58 (1906).
- DUNOIS, Louis. — *Claude Tillier (1801-1844). Pages libres*, p. 177-182 (Bibl. Nat., 8^o Z. 5341).
- DUNOIS-CATONNÉ, Amédée. — *Claude Tillier et la Grève des Floteurs de 1841. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 31^e année, N. S., n^o 3, p. 65-68 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- *Claude Tillier, vu de Paris, 1841-1846. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, n^o 4, p. 71-87, 1908 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- DUPIN, André-Marie-Jean-Jacques (dit aîné). — *Discours politiques*, t. 1-4. Recueil factice de toutes sortes de discours, en général des extraits du *Moniteur*, 1830-1849 (Bibl. de Nevers, 3N. 652).
- *Discours sur la conduite du clergé vis-à-vis de l'Université*. Séance du 19 mars 1844, Paris, s. d., in-16. Panckoucke (Bibl. Nat., 8 L^e 6815).
- *Excursion dans la Nièvre*, Paris, Cosson, s. d., in-8 16 p. (Bibl. Nat., 8 Lm³ 495).
- *Mémoires*, Paris, Plon, 1855-1861, 4 vol. in-8 (Bibl. de Nevers, NM. 447¹⁻⁴).
- *Notices biographiques*, Paris, 1840, in-8. Extrait du Dictionnaire de la conversation, 40 brochures (Bibl. de Nevers, 3N. 825(1)).
- *Réponse aux calomnies répandues par quelques journalistes* (le 4 sept. 1830), Paris, d'Everat, s. d., in-8 16 p. (Bibl. Nat., 8 Lⁿ 276753).
- *Révolution de juillet 1830*, Paris, impr. de Demonville et Bacquenois, 1832, in-8, 34 p., 1835, 3^e éd., Paris, Joubert, in-12, xx-405 p. (Bibl. Nat., 8 Lb⁶¹ 1619).
- DUVAL, le capitaine. — *Historique du 53^e Régiment d'Infanterie de ligne*, d'après les *Archives du Corps*, 1635-1892, Pau, 1892, 121 p., format in-12 (Bibl. Nat., Lf²⁰⁷319).
- ELIMAR, G. — *Claude Tillier, le centenaire de* (le 11 avril 1901). *Frankfurter Zeitung*, n^o 99, 1901 (Collection particulière).

- ELWALL, Alfred. — *Dictionnaire anglais-français*, 33^e édition, Paris, Delalain, 1930, 1076 p.
- FAGUET, Emile. — *Etudes littéraires sur le XIX^e siècle*, 31^e édition, Paris, H. Lecène et H. Oudin, éditeurs, 1887, 456 p. in-18 Jésus (Collection particulière).
- *La Poésie française*. Extraits de tous les auteurs depuis les origines jusqu'à nos jours, Paris, librairie des Annales, 1911, 572 p. in-12 (Collection particulière).
- *Politiques et moralistes au XIX^e siècle*, 1, 2, 3 séries, Paris, Lecène, Oudin et C^{ie}, 1891-1900, in-18 Jésus (Bibl. Nat., 8° Z 12086).
- FÉNELON. — *Lettre à l'Académie*. Classiques Larousse, Paris, 1934, 90 p.
- FISQUET, Honoré. — *La France pontificale. Histoire chronologique et biographique des archevêques de France*, Paris, E. Repos, 21 vol., in-8, t. 13 ; Nevers, Bethléem, 1866 (Bibl. Nat., 8 Ld¹⁴¹).
- FRÉBAULT, Alexis. — *Discours à la tombe de Claude Tillier. L'Echo de la Nièvre* du 15 octobre 1844. Aussi dans la brochure *Obsèques de Claude Tillier* (Bibl. de Nevers, N.M.1030.3).
- FRÉY et GUÉNOT. — *Manuel de Langue et de Style français*, Masson, Paris, 272 p., 1926.
- GADIOU, J. — *A propos des Flotteurs, surnoms et sobriquets clamecycois. Revue du Centre*, 6^e année, n° 6, p. 195-199, nov.-déc. 1929 (Bibl. de Nevers, 3N. 5261).
- *Collège de Clamecy. La Distribution des prix du 31 août 1811. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 3^e série, n° 1, p. 31-35, 1925 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- *Etienne J. F. Parent (Bis Parent). Principal du Collège de Clamecy. 1784-1785. Bull. de la Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, n. s., n° 6, 1910, p. 70-79 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- *Histoire de la Bibliothèque communale de Clamecy (Nièvre). Bull. de la Soc. Scien. et Art. de Clamecy* 3^e série, n° 8, p. 95-120, 1932 (Bibl. de Clamecy).
- GASCHET, Robert. — *Paul-Louis Courier et la Restauration*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1913. Portrait, 279 p. (Bibl. de Nevers, 12.322).
- GAUME M. (l'Abbé). — *Sainte Flavie*, Nevers, Fay, 1848, petit format 13 × 10, 15 p. Reproduit dans l'édition des pamphlets de Gerin, p. 249-253 (Bibl. de Nevers, N.M. 1040).
- GERIN, Marius. — *58 fiches manuscrites d'Inventaire de l'Association*, établies pour les années 1842-1843 (Bibl. de Nevers, 3N. 2772).
- *Claude Tillier en Espagne* (souvenirs inédits), publiés avec une introduction et des notes, par Marius Gerin, Nevers, Mazon, frères, 1903, in-16, xxii-52 p. (Bibl. Nat., Ln²⁷⁴⁹⁷¹⁴).
- *Claude Tillier (1801-1844), pamphlétaire et romancier clamecycois. Notice et extraits*, par Marius Gerin, Nevers, T. Ropiteau, 1905, in-16, xiv-33 p., planche (Bibl. Nat., 8 Ln²⁷⁵⁷³²⁹).
- *Les éditions des pamphlets de Claude Tillier*, Nevers, Mazon frères, 1908, in-8, 29 p. Réponse à M. Paul Cornu, archiviste paléographe, auteur de *Quelques Recherches sur Claude Tillier* (Bibl. Nat., 8-Q. Pièce 1868).
- *L'Humour dans Mon Oncle Benjamin (Roman de Claude Tillier). Etude littéraire*. (Extrait du Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy, 1907.), Clamecy, 1907, 23 p. (Bibl. de Nevers, 1039/3).
- *Lettres et documents sur Claude Tillier*, publiés, avec notes et commentaires, par Marius Gerin, Nevers, T. Ropiteau, 1903, in-16, 52 p. (Bibl. Nat., Ln²⁷⁵⁰¹⁹⁶).
- *Mémoires de la Société académique du Nivernais. Table-repertoire*, 1886-1923, Nevers, impr. Fortin et C^{ie}, 1924, in-8, 36 p. (Bibl. Nat., 4 Z. 362).

- *Notes critiques sur les premiers pamphlets de Claude Tillier* (1832). *Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 31^e année, n. s., n.º 3, 1907, p. 37-38 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- *Pages nivernaises. Etudes sur Claude Tillier* (1801-1844), 1^{re} série, Paris, Garnier, frères, 1902, 315 p. in-16, portr. (Bibl. Nat., 8-Ln²49596).
- *Pamphlets de Claude Tillier* (1840-1844). Edition critique, publiée avec introduction, notices historiques et notes, Paris, A. Bertout, 1906, in-8º, xxviii et 688 p., portrait gravé (Bibl. Nat., 8º Z.16885).
- Les reproductions photographiques de cinq pages tirées de l'édition en brochure des pamphlets de Claude Tillier, *De Choses et d'Autres* et de cinq pages de l'édition en volume des mêmes pamphlets, Nevers, Guérot, 1908 (Bibl. de Nevers, 2N. 161).
- *La Réputation de Claude Tillier en France et à l'étranger* (Etude publiée dans le *Bull. de la Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 1905, 23 p.) (Bibl. Nat., 8 R. 3681).
- *Variante de Belle Plante et Cornélius et l'Association de 1843*. Etude analytique avec extraits, par Marius Gerin, Nevers, T. Ropiteau, 1908, in-8, 43 p. (Bibl. Nat., 8 Z. Pièce 1588).
- *Variante de Mon Oncle Benjamin conformée au texte de 1842 extraites du journal l'Association*, Nevers, Mazon, frères, 1903, in-16, x-30 p. (Bibl. Nat., Y². Pièce 1813).
- *Les Variantes de Mon Oncle Benjamin, texte intégral*, Nevers, T. Ropiteau, 1905, in-8, 59 p. (Bibl. Nat., 8-Y²54949).
- GILLOIS. — *Chronique du Nivernais*, librairie internationale, Paris, 1867, in-8, 261 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 600).
- GIRAUD, Victor. — *La vie tragique de Lamennais*, Vendôme, Paris, Alcan, 1933, viii-188 p. (Bibl. Nat., 8º G. 12852).
- GOLDSMITH. — *Le ministre de Wakefield*, 1821, Paris, Roret et Roussel, 2 vol. in-12 (Bibl. Nat., Y^o11464-11-465).
- GROSJEAN, W. H. — *The New Chardenal*, Boston, Allyn and Bacon, 1929, in-12, 450 p. (Collection particulière).
- GUÉNEAU, Louis. — *Les conditions de la vie à Nevers à la fin de l'ancien régime (denrées, logements, salaires)*, Hachette, Paris, in-8, 125 p. (Bibl. Nat., 8º LK⁷ 40664).
- *L'organisation du travail 1660-1790*. Thèse 1254, Sorbonne, Paris, librairie Hachette et C^{ie}, 1919, xv-634 p. (Bibl. Nat., 8º R. 29533).
- GUÉNEAU, Lucien. — *Encore le fond du sac du Père Coppin. Un procès de presse à Nevers en 1831. Mémoires Soc. Acad. du Nivernais*, t. XIII, p. 1-26 (Bibl. de Nevers, 3N. 5260).
- GUÉNEAU, Victor. — *Dictionnaire biographique des personnes nées en Nivernais ou revendiquées par le Nivernais, qui par leurs travaux, leurs services, leurs mérites, leurs vertus ou leurs crimes, ont mérité de n'être pas oubliées*, Nevers, Mazon frères, 1899, 179 p. Publication de la Soc. Acad. du Nivernais. *Claude Tillier*, p. 164-165 (Bibl. de Nevers, 3N. 544).
- GUILLAUME, docteur (chef de statistique générale à Berne). — *Une lettre sur la popularité de Claude Tillier en Suisse romande et Allemagne*. *Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 29^e année, 1905, p. 46-47 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- GYPENDOLE, Evariste de. — *Onguent contre la morsure de la vipère noire*, Paris, Gaume frères, 1843, 218 p. in-12. (Le vrai nom de l'auteur est l'abbé Antoine Martinet.) (Bibl. de Nevers, 3N. 167).
- HAMERTON, Philip Gilbert. — *Claude Tillier : An Unknown Satirist*. *The Fortnightly Review*, n. s., vol. 6, vol. 12 old series, July 1869, p. 13-29 (Bibl. Nat., 8º Z. 42).

- HARNET, Will. — *A French Romantic Writer* (avec une traduction de *Comment le Chanoine eut peur*). Lippincotts, 16, 614-622, nov. 1875 (Boston Public Library).
- HENRIOT, Emile. — *L'art de former une bibliothèque. Essai*. Paris, Delagrave, 1928, in-16, 173 p. (Bibl. Nat., 8°Q, 5314).
- HOFFMAN, Ernest T. W. — *Les Nouvelles fantastiques*, traduction de 1826 Contes fantastiques traduits par X. Marmier, précédés d'une notice par le traducteur. Nouvelle édition augmentée d'une étude sur les contes d'Hoffman, par Théophile Gautier, Paris, G. Charpentier et C^{ie}, in-16, viii-456 p. 1878 (Bibl. Nat., 8°Y² 1360).
- HUGO, Victor. — *Les Châtiments*, seule édition complète revue par l'auteur. Paris, J. Hetzel (1870), in-18, xiii-328 p. (Bibl. Nat., 8 Ye.1044).
- *Odes et Ballades, Les Orientales*, Paris, A. Lemerre, 1875, in-12, 2 vol. (Bibl. Nat., Z. 30334).
- JULIEN, Amédée. — *La Nièvre à travers le passé*, Nevers, 1883, J. Michot, 243 p., 33 planches (Bibl. de Nevers, NM. 1302).
- LA FONTAINE. — *Fables*. Nouvelle édition, avec une introduction et des notes, une grammaire et un lexique de La Fontaine, par L. Clément. Paris, Colin, 25^e édition, 1932, 475 p.
- LAMENNAIS. — *Œuvres complètes*, X vol., Paris, Pagnerre, 1844, in-16 (Bibl. Nat., Z. 52829).
- *Paroles d'un croyant*, Paris, Lévy, 1866, in-18, 255 p. (Bibl. Nat., Z. 52840).
- LANSON, Gustave. — *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1924, in-12, 1266 p.
- *Bibliographie de la littérature française moderne*, XVI^e, XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles. Nouvelle édition, Paris, Hachette, 1931, 2 vol. grand in-8 (Bibl. Nat., Salle des Catalogues).
- LAPAIRE, Hugues. — *Claude Tillier et le Terroir Nivernais*. Bull. des Editions d'Art. Edouard Pelletan, n° 13, novembre 1925 (Bibl. Nat., 8 Ln²66648).
- *Claude Tillier et le terroir nivernais, suivi d'un Grand Noël de Millot-Ratout*. Dessins de Louis Mohier. Edition de la *Revue du Centre*, Paris, sept. 1933, in-8, 54 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 2508).
- LAUGOL, Henry. — *Un maître. Le Voltaire*, le 17 oct. 1879, p. 1 (Bibl. Nat., Gr. folio Le²3915).
- LAVISSE, Ernest. — *L'Histoire de France contemporaine* (depuis la Restauration jusqu'à la paix de 1919), Hachette, t. 1 à 10 (Bibl. de Tours, 17.922 (1-10)).
- LE BRETON, André. — *Le Roman français au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin et C^{ie}, 1898, in-18 (Bibl. de Tours, 106.477²).
- *Le Roman français au XIX^e siècle. Première partie. Avant Balzac*, Paris, Société franç. d'imprimerie et de librairie, in-18, 1901, 315 p. (Bibl. Nat., 8°Z. 17433).
- LÉCLUSE. — *Le Sentiment de la nature dans Claude Tillier*. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy, n. s., n° 9, p. 15-23, 1914 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- LEE, Franklyn W. — *Préface à la première traduction américaine de Belle Plante et Cornélius*, p. 5-10, New York, The Merriam Company, 1893, 288 p. (Library of Congress, PZ3T465B).
- LEGRAS, Jules. — *A propos des Pages Nivernaises* de Marius Gerin. *Journal de la Nièvre*, le 10 décembre 1902 (Arch. dép. de la Nièvre).
- LEJOURDAN, E. — *Claude Tillier. Voie Nouvelle de Marseille*, 15 janv., fév., mars, avril 1868, cité par J. Pollio dans *La République française* du 28 oct. 1879.
- LOMÉNIE (de), Louis. — *Galerie des Contemporains illustres*, par un homme de rien, Paris, 1840-1847, 10 vol. in-18 (Bibl. Nat., G. 23746-23755).

- LUCHET, Auguste. — *Hommage à C. F. Denecourt. Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs, fantaisies*, Paris, Hachette, 1855, in-16, p. 297-314. Réédition de *Comment le Chanoine eut peur* (Bibl. Nat., 8 LK⁷ 2854).
- MALET, Albert. — *Histoire de France depuis la Révolution*, t. II, Hachette, 1922, 718 p.
- MARLIÈRE, A. — *Statistique de l'arrondissement de Clamecy*, Clamecy, Cégrétin, 1859, in-4, 492 p. (Bibl. de Nevers, 2N. 16).
- MARTHOLD, Jules (de). — *Claude Tillier. Revue du Monde musical et dramatique*, 5^e année, n° 23, 10 juin 1882, p. 353-358 (Bibl. de Nevers, N.M. 1048/25).
- MARK, L. — *Claude Tillier als Romanschriftsteller*, Heidelberg, diss., 1916 (référence tirée de H. P. Thième *Guide bibliogr.*).
- MASSÉ, Alfred. — *Une clef des personnages de Mon Oncle Benjamin*, ce qui est l'introduction, I-III (52), de l'édition de *Mon Oncle Benjamin*, publiée par Dorbon aîné, 2 vol. in-4, 1930-1931 (Bibl. Nat. Rés., my²411).
- *Histoire du Nivernais*, Mesnil, impr. Firmin-Didot, Paris, Boivin, 1938, in-8, 307 p., carte, pl. 27 fr. (Bibl. Nat., LK⁷7899).
- *Mélanges de Bibliographie nivernaise*, Nevers, impr. de la Tribune, 1917, 19 p. Extrait des *Mémoires de la Soc. Acad. du Nivernais* (Bibl. de Nevers, 3N. 1292).
- MASSILLON-ROUVET. — *La Commune de Nevers*, J. Michot, éditeur, Nevers, 1881, in-16, 204 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 315).
- MERLANT, Joachim. — *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*, Paris, Hachette, 1905, in-18, xxxv-424 p. (Bibl. Nat., 8 Z. 16612).
- MEUNIER, Paul. — *Nevers historique et pittoresque*, Nevers, Mazon, 161 p., édition 1892 (Bibl. de Nevers, 3N. 263).
- *La Nièvre pendant la Convention, avec une introduction sur la première époque de la Révolution*, Nevers, 1895-1898, 2 vol. in-8 (Bibl. de Nevers, N.M. 316).
- MEYER, R. H. — *Claude Tillier Die Grenzboten*, n° 22 (référence de H. P. Thième, *Guide bibl. de la Litt. française*).
- *Die Deutsche Literatur des XIX und des XX Jahrhunderts*, 1923, Bondi, Berlin, VII et 689 p. Collection particulière).
- MICHAUD. — *Claude Tillier. Biographie universelle, ancienne et moderne*. Nouvelle édition, t. 41, p. 5-48, Paris, p. 548.
- MICHAUT, G. — *Notes pour l'étude de la littérature française au XIX^e siècle*, 1931.
- MICHIELS, Alfred. — *Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs*, 2 vol., 1842, in-8 (Bibl. Nat., Z. 55248-55249).
- MIELKE, Hellmuth. — *Der Deutsche Roman*. Braunschweig, Scheetschtkte et Sohn, 1897, in-8, v et 391 p. (Bibl. Nat., 8 Y²50460).
- MIGNON, Maurice. — *Littérature et Chants clamecycois*. Société des Amis du vieux Clamecy, n° 1, p. 5-27, 1925 (Bibl. de Nevers, 3N. 5292).
- *Mon Oncle Benjamin. Roman social. L'Echo de Clamecy*, le 17 septembre 1905, p. 1 (Arch. dép. de la Nièvre).
- *Polémiques tillièresques*, Clamecy, A. Lehaussois, 1908, in-16, 7 p. (Extrait de l'Echo de Clamecy, 6 septembre 1908.) (Bibl. de Nevers, 3N. 1473).
- MILLANDRE, Charles P. — *A qui Fertiaux ? Bull. de la Soc. Scient. et Art. de Clamecy*, 3^e série, n° 13, p. 85-120, 1937 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- MILLANDRE, Charles P. et GUETTARD. — *Sur le flottage des bois en Morvan. Bull. Soc. Scient. et Art. de Clamecy*, 3^e série, n° 6, p. 39-65, 1930 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).

- MIOT, Jules. — *Attaque et défense judiciaires de deux canons donnés par la Convention nationale à la ville de Moulins-Engilbert et vendus à Jules Miot, par Lorry, maire*, Nevers, imprimerie Ed. Regnaudin, Lefebvre, 14 p., in-4, brochure, s. d. (Bibl. de Nevers, N.M. 1056⁶⁶).
- MIROT, Léon. — *Les Ancêtres de Bias Parent*. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy, n. s., n° 6, p. 42-53. Tableau généalogique, 1910 (Bibl. de Nevers, 3N. 5259).
- *Une élection municipale au XVIII^e siècle*. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy, n. s., n° 4, p. 59-70, 1908 (Bibl. de Nevers, 3N. 5259).
- *Mémoires d'Etienne Pierre Sanglé-Ferrière (1792-1794)*. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy, n. s., n° 7, p. 21-52, 1911-1912 (Bibl. de Nevers, 3N. 5259).
- *Les Registres baptismaires de Clamecy (Nièvre)*, 1795-1802, Paris, A. Picard, 16 p., grand in-8 (Bibl. de Nevers, 3N. 2476).
- MONSELET, Charles. — *Préface de l'édition de Mon Oncle Benjamin* donnée par l'éditeur Conquet, 1881, p. I-XVIII (Bibl. Nat., 8 Y²4990).
- MOREAU DE CHARNY. — *A la mémoire de Mgr Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers*, Nevers, Fay, 1860, 8 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 1645).
- MORELLET, BARAT, E. BUSSIÈRE. — *Le Nivernois. Album historique et pittoresque*, 2 vol., 1838, 1840, E. Bussière, impr. lithographe éditeur, t. II, N. Duclos et Fay, imprimerie (Bibl. de Nevers, 2N. 1).
- MORILLOT, Paul. — *Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. Lectures et esquisses*, Paris, G. Masson, éditeur. Librairie de l'Académie de Médecine, XII-611 p., 1892, in-16 (Bibl. Nat. 8 Y²47093).
- MORNET, Daniel. — *La Pensée française au XVIII^e siècle*, Armand Colin, Paris, 1926, in-16, 220 p (Bibl. de Tours, 119.224⁶¹).
- NÉE DE LA ROCHELLE. — *Mémoires pour servir à l'histoire du département de la Nièvre*, 3 vol., in-8, Paris, 1827 (Bibl. de Nevers, 3N. 194).
- ORMESSON (d'), Wladimir. — *Le Club des Instituteurs. Figaro*, le 5 août 1937.
- ORTOLAN. — *Notice biographique sur M. Dupin*, Paris, Joubert, août 1840, xv et 228 p., avec appendice. Portrait (Bibl. de Nevers, 3N. 638).
- PALISSY, Bernard. — *Œuvres publiées d'après les textes originaux avec une notice par Anatole France*, Paris, Charavay, frères, 1880, in-16, xxviii-500 p. (Bibl. Nat., 8° S 1616).
- PARENT, Bayle. — *Notice sur Claude Tillier au profit de ses enfants*, Clamecy, Cégrestin, 24 p. (Bibl. de Nevers, N.M. 1027/3).
- PELLISSIER, Georges. — *Le Mouvement littéraire contemporain*, Paris, Hachette, 1901, VII, 303 p., in-16 (Bibl. de Tours, 109.811.2).
- *Le Mouvement littéraire au XIX^e siècle*, 6^e édition, Paris, Hachette, 1900, in-16, 383 p. (Bibl. de Tours, 109.811.1).
- PERRIER, Martial. — *Sur Claude Tillier. Mercure de France*, t. 82, p. 262-273, 16 novembre 1909, Paris (Bibl. Nat., 8 Z.12830).
- PFAU, Ludwig. — *Préface de la première traduction allemande*, Stuttgart, 1866.
- *Préface de la première édition allemande traduite pour servir comme préface à la première traduction américaine*, Tucker, Boston, 1890 (Library of Congress. PZ.3.T465M. (U. S. A.)).
- PICARD, Gaston. — *Quelques lettres de Jules Renard à Marius Gerin sur Claude Tillier. Comœdia*, le 25 sept. 1926, p. 2 et 3 (Bibl. Nat., Quot. Yf81).
- PIGAULT-LEBRUN. — *Mon Oncle Thomas*, Paris, an VIII, 4 vol. in-2, in-12 pl. (Bibl. Nat., Y²59193-196).
- PIGÉ, Paul. — *Discours à l'inauguration du monument à Claude Tillier à Clamecy*. Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy, 29^e année, 1905, p. 11 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).

- PINEAU, L. — *L'évolution du roman au XIX^e siècle en Allemagne*, Paris, 1908, in-16, 328 p. (Bibl. Nat., 8° Z.17448).
- POLLIO, J. — *Claude Tillier, sa vie et ses œuvres. La République française*, le 28 oct. 1879, p. 3, 4 (Bibl. Nat., gr. fol. Lc²3521).
- POMMET, J. C. — *Mgr Dufêtre, évêque de Nevers*, Paris, Lacombe, s. d., in-8. Pièces, 8 p. (Bibl. Nat., Ln²⁷22783).
- PRIEURET, Charles. — *Une association agricole en Nivernais. Histoire de la grosse Communauté des Jault, 1580-1847. Bull. Soc. Niv. des Lettres, Scien. et Arts*, t. XXVII, 3^e fascicule, année 1928, p. 333-383 (Bibl. de Nevers, 3N. 5259).
- PROUDHON, Pierre Joseph. — *Correspondance*, Paris, Lacroix, 1875, 14 vol. in-8 [en particulier, t. VI, p. 128-129 ; t. VIII, p. 102] (Bibl. Nat., Z. 58088-58101).
— *Qu'est-ce que la propriété ?*, Paris, J. F. Brocard, 1840, in-18, XII, 224 p. (Bibl. Nat., R. 47719).
- PYAT, Félix. — *Préface sur Claude Tillier. Revue Indépendante*, 2^e série, t. III, 10 juin 1846, p. 288-324, datée de Sainte-Pélagie, 18 février 1846, aussi dans l'édition des *Œuvres de Tillier*, 1846.
- RENARD, André. — *50 ans d'histoire locale et d'administration municipale*, Clamecy, Viloin-Goulet, éditeur, 1936, in-8, 110 p., brochure (Bibl. de Nevers, 3N. 2761).
- RENARD, Jules. — *Discours à l'inauguration du monument de Claude Tillier à Clamecy*. Imprimé comme préface de l'édition de *Belle Plante et Cornélius*, I-XXX, Bertout et Lapie, 1908.
— *Les Œuvres complètes de Jules Renard, 1864-1910. Correspondance inédite*, II (Bibl. de Nevers, 3N. 5248).
- ROLLAND, Romain. — *Colas Breugnot*, édition définitive, revue par l'auteur et augmentée de commentaires du petit-fils à Colas, Paris, Busson, Albin Michel, 1930, in-8, 321 p. (Bibl. Nat., 8 Z. 25354).
— *Claude Tillier en Allemagne. Lettres d'un musicien allemand sur Mon Oncle Benjamin*. *Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 29^e année, p. 48-53, 1905 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
— *Extraits du Livre de famille de Edme Courot*. *Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 3^e série, n° 12, p. 19-36, 1936.
— *Le Grand-père du Petit-fils à Colas-Jean-Baptiste Boniard* (portrait). *Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, 3^e série, n° 10, p. 21-38, 1934 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
— *Silhouettes clamecycoises de la Révolution*. *Bull. Soc. Scien. et Art. de Clamecy*, n. s., n° 2, p. 27, 1906 (Bibl. de Nevers, 3N. 1845).
- ROSSEL, V. — *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897, Fischbacher, in-8 (Bibl. Nat. 8° Z.14431).
- ROUSSEAU, J.-J. — *Du Contrat social*, publié avec une introduction et des notes explicatives par Georges Beaulavon, 2^e édition, revue et corrigée, Paris, F. Rieder, 1914, in-18, 347 p. (Bibl. Nat., 8 *E.1095).
- RYNER, Han. — *Un grand humoriste, Claude Tillier*. Conférence prononcée le 13 janvier 1922, à Paris, salle du Grillon, Nevers, in-16, 29 p. (Bibl. Nat., 8 Ln²⁷65787).
- SAINTE-BEUVE. — *Nouveaux lundis*, Paris, Lévy (Bibl. Nat., 8° Z. 11716).
— *Portraits contemporains*, Paris, Didier, 1846 (Bibl. Nat., Z. 59640).
- SARCEY, Francisque. — *Article sur Mon Oncle Benjamin. Le Patriote de la Nièvre*, 28 janvier 1882 (Bibl. de Nevers).
- SCHNERB. — *Claude Tillier. Soleil*, 11 nov. 1866 [référence donnée par J. Pollio].

- SONNIÉ-MORET, A. — *Notice sur les écrivains de Clamecy et leurs publications. Bull. de la Soc. Niv. des Lettres, Scien. et Art.*, seconde série, t. VIII, p. 299-318 (Bibl. de Nevers, 3N. 5259).
- *Ephémérides clamecycoises*, Clamecy, Cégrétin, 1872, 1 vol., 540 p., in-8 (Bibl. de Nevers, 3N. 749).
- STAHL, P.-J. — *Lettre à l'éditeur de l'édition belge de 1854 des œuvres de Claude Tillier*, vol. 2, p. 187-212 (Bibl. Nat., Y²71480).
- STROWSKI. — *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle*, Paris, Delaplane, 1912, in-18, 539 p. (Bibl. Nat., 8° Z. 18776).
- SURUGUE, René. — *Le Nivernais et la Nièvre*, Besançon, 1926, 2 vol. in-8, 675 p., 716 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 5412).
- *Le Nivernais et la Nièvre*, 2^e partie, notice II, Clamecy et l'évêché de Bethléem [en particulier p. 375-380] (Bibl. de Nevers, 3N. 5246).
- TAINÉ, Hippolyte. — *Sa vie et sa correspondance*, vol. 1, 1847-1853, Paris, 1902, Hachette, 372 p. (Bibl. Nat., Ln²49111).
- TÉNOT, Eugène et DUBOST, Antonin. — *Les suspects en 1858*, Paris, Le Chevalier, 1869, 329 p. (Bibl. Nat., 8 Lb56.701).
- THIÈME, Hugo-P. — *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1930*, Paris, Droz, 3 vol., 1933, grand in-8.
- TOEPFFER, Rodolphe (1789-1846). — *Les nouvelles genevoises*, Paris, Dentu, 1897, in-16 (Bibl. Nat., 8 Z.1895).
- TOSCAN, Raoul. — *La Curieuse histoire de Nevers*, 2 vol., 1934-1935, Paris, éditions de la Revue du Centre (Bibl. de Nevers, 3N. 2441).
- Un Nivernais dans le premier ballon monté, Giraud de Villette*, Nevers, 1927, in-8, édition de la Société nivernaise (Porte du Croux). Brochure, 23 p. (Bibl. de Nevers, 3N. 5533).
- VAUGHAN, Ern. — *Claude Tillier. L'Aurore*, le 18 janvier 1900, p. 1 (Bibl. Nat., Quot. Lc²5691).
- VAULABELLE. — *Histoire des Deux Restaurations*, Paris, Perrotin, 1856.
- VOLTAIRE. — *Dictionnaire philosophique*, 1833, Paris, A. Hiard, 14 vol. in-8 (Bibl. Nat., Z. 27337-27350).
- WEILL, Georges. — *La France sous la monarchie constitutionnelle*, 1814-1848. Nouvelle édition, revue et corrigée, Paris, F. Alcan, 1912, in-16, 311 p. (Bibl. Nat., 8° La³⁸85).
- *Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870*, Alcan, Lévy, 1900, 552 p. (Bibl. Nat., 8° La³⁸74).
- *Un Précurseur du socialisme : Saint-Simon et son œuvre*, Paris, 1894, in-16 (Bibl. Nat., Ln²⁷42402).
- WYZEWA, Th. — *Revue étrangères. Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1900, p. 458-459 (La popularité de Tillier en Allemagne).
- *Revue étrangères. Deux problèmes d'histoire littéraire. Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1903, p. 468 (La popularité de Tillier en Allemagne).

ANONYMES.

- Kladyon Tillier, Zyrvot publicystz. Rzecz wzigba Z czasopisma niemieckiego (Lwow, Gubrynicz, 1869, 16°, 34 p. (c'est-à-dire Claude Tillier, la vie d'un publiciste. Discours extrait d'un journal allemand, Lwow chez Gubrynicz, 1869, 16°, 34 p.), référence tirée de la bibliographie polonaise d'Estreicher.*
- Dufêtre, Mgr. Extrait de la Chaire chrétienne au XIX^e siècle*, Paris, 1843, in-8°, p. 120-140 (Bibl. de Nevers, N. 1025.14).

Monument de Claude Tillier à Nevers. La République de Nevers, le 19 octobre et le 1^{er} novembre 1879 (Bibl. de Nevers).

Notice nécrologique et Funérailles de Mgr. Dufêtre et son Eloge funèbre prononcé à la Cathédrale de Nevers, le 13 novembre 1860 par son Eminence le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, Nevers, 1860, M. Fay, 45 p., in-8° (Bibl. Nat., Ln²6518-6519).

Obsèques de Claude Tillier, Clamecy, Cégrétin, le 18 octobre 1844, in-18, 4 p. (Bibl. de Nevers, N.M. 1030.3).

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- About, p. 305.
 Adam, Maître, — voir Billaut, Adam.
 Allix, p. 53.
 Amyot, p. 194.
 Aristote, p. 185, 193.
 Arnauld, p. 53.
 Ars, Saint Curé d', p. 236.
 Ascoli, Georges, p. 7, 296.
 Aubigné, Agrippa d', p. 201.
 Avril, J. B., p. 117, 118, 120, 227, 229, 246, 290, 291.
 Baldensperger, F., p. 15.
 Balzac, H., p. 190.
 Bamberger, Ludwig, p. 14.
 Barbier, Hippolyte, p. 207.
 Beaulieu, Anatole de, p. 277.
 Beaumarchais, p. 11, 210.
 Bégat, P., p. 38, 210.
 Bellin, Docteur, p. 129.
 Béranger, p. 53, 251, 261.
 Bérillon, Alice, p. 8.
 Bérillon, Lucie, p. 8.
 Berlioz, p. 157.
 Berryer, p. 53.
 Billaut, Adam, p. 45, 191.
 Bivert, A., p. 7.
 Blanc, Louis, p. 170, 188, 287.
 Bogne de Faye, p. 52.
 Bonaparte, Louis N. — voir Napoléon III.
 Boniard, J.-B., p. 80.
 Bonneau, Adrien, p. 284.
 Bonneau-Lestang, p. 119.
 Bonnet, Instituteur, p. 58, 59, 62, 70, 71.
 Bonnet, Préfet, p. 30.
 Bossuet, p. 99, 192.
 Bourgoing, p. 111.
 Bourlet-Chassaigne, p. 63.
 Boyer, p. 53.
 Brassier, p. 67, 68, 69, 70.
 Brillat-Savarin, p. 190.
 Brontë, C., p. 16.
 Brotier, p. 35.
 Brune, p. 53.
 Bücher, M., p. 92.
 Buffon, p. 284.
 Bugeaud, Maréchal, p. 273.
 Byron, p. 34.
 Carême, p. 60.
 Cégrétin, p. 73, 74, 81, 82.
 Chamard, Henri, p. 7.
 Charlemagne, p. 99.
 Charles, A., p. 217.
 Charles X, p. 54, 55, 97.
 Chateaubriand, p. 42, 116, 161, 186, 198, 200, 295, 306.
 Chevalier, Chanoine, p. 7, 210.
 Choiseul, p. 215.
 Cicéron, p. 160.
 Cliquet, Marie A., p. 22.
 Cliquet, Michel, p. 23.
 Cliquet, Simon, p. 23.
 Col, Anne Elizabeth, 28, 44, 298.
 Col, Noël, p. 44.
 Connolly, John J., p. 8.
 Conquet, p. 18.
 Cormenin, p. 9, 12, 45, 88, 101, 102, 142, 161, 176, 229, 232, 271, 295.
 Cornicélius, Max, p. 15, 155, 156, 169, 257.
 Corigny, Edmond, p. 17.
 Cornu, Paul, p. 29, 39, 40, 44, 72, 74, 77, 102, 224, 225, 226, 249, 275, 276.
 Courier, P.-L., p. 9, 12, 88, 161, 165, 166, 167, 228, 229, 269, 294, 295, 296, 297, 305, 306.
 Courot, Edme, p. 24, 64.
 Crosnier, Mgr, p. 207, 208, 209, 234, 244.
 Cuvier, p. 31.
 Daudet, A., p. 15, 32, 147.
 Déal, Mme, p. 242.
 Delamare, p. 24, 25, 26, 27, 48, 61, 66.
 Delille, p. 197.
 Denecourt, C. F., p. 166.

- Deschanel, E., p. 12, 13, 84, 160, 191, 221.
 Desforges, A., p. 8.
 Desgranges, Ch.-M., p. 7.
 Dessiaux, p. 58.
 Dickens, C., p. 147.
 Diderot, p. 10, 11, 18, 160, 207.
 Dubost, A., p. 268.
 Duchemin, M., p. 8.
 Duclos, p. 210.
 Ducray-Duminil, p. 161, 162, 165.
 Dufêtre, Mgr, p. 120, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 219, 227, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 241, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 251, 254, 255, 258, 259, 263, 264, 266, 275, 289, 290, 293.
 Duhamel, G., p. 175.
 Dunois, A., p. 23, 47, 48, 50, 58, 60, 61, 62, 63, 65, 67, 73, 79, 130, 223.
 Dupaty, p. 53.
 Dupin, A. M. J. J. (aîné), p. 17, 47, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 61, 65, 72, 85, 86, 87, 89, 94, 96, 106, 107, 108, 109, 110, 116, 170, 190, 198, 211, 218, 227, 241, 242, 246, 251, 261, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 276, 286, 301.
 Dupin, Philippe, p. 211.
 Dupont, Paul, p. 82.
 Duval, p. 39.
 Davivier, A., 191.

 Elwall, A., p. 147.
 Etienne, M., p. 53, 106, 126.

 Faguet, E., p. 10, 20, 185, 186, 200.
 Fay, p. 210.
 Febvre, C., p. 129.
 Fénelon, p. 120, 192, 194, 195, 201, 245.
 Fielding, p. 147.
 Fiévée, Préfet, p. 29.
 Fouché, Jos., p. 27, 28, 218.
 Fouché, Pierre, p. 7.
 Foy, Général, p. 42.
 France, Anatole, p. 130.
 Franklin, Benjamin, p. 137.
 Frébault, p. 91, 116, 117, 204, 293, 298.
 Frey, p. 296.

 Gadiou, J., p. 28, 50.
 Ganneron, p. 170, 171.
 Gaschet, R., p. 294, 295.
 Gauguin, C., p. 93.
 Gaume, J., p. 209, 210, 234, 235.
 Gautier, Th., p. 232.
 Gerin, Marius, p. 8, 14, 19, 20, 31, 32, 36, 38, 43, 47, 60, 75, 76, 101, 114, 129, 147, 156, 157, 159, 160, 185, 187, 189, 191, 193, 201, 205, 209, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 234, 238, 239, 245, 249, 250, 259, 287, 289, 296, 299, 300, 303.
 Gerin, Paul, p. 8.
 Gilbert, p. 196.
 Gilly, p. 53.
 Girerd, F., p. 94, 119.
 Grimm, H., p. 15.
 Grosjean, p. 53.
 Groult, p. 206, 209.
 Guénot, Mlle, p. 7, 296.
 Guillaume, p. 14.
 Guillaumot, 58, 71.
 Guizot, p. 73, 187, 188.
 Guth, Mme. P., p. 8.
 Gypendole, Docteur. — Voir Martinet, A.

 Haas, Dr , p. 156.
 Hamerton, P. G., p. 16.
 Harney, W. M., p. 12, 14, 166.
 Hartman, M., p. 14.
 Heine, Henri, p. 147, 200.
 Helvétius, p. 207.
 Henriot, J., p. 242, 298.
 Hoche, p. 273.
 Hoffman, E. T. A., p. 161.
 Holbach, (d'), p. 207.
 Horace, p. 137.
 Hugo, Abel, p. 191.
 Hugo, Victor, p. 85, 107, 191, 192, 193, 194, 195, 197, 198, 199, 200, 232.
 Humann, p. 186, 187.

 Jal, p. 53.
 Janin, Jules, p. 300.
 Jaubert, p. 176.
 Jay, p. 53.
 Jésus-Christ, p. 72, 99, 206, 229, 233, 237, 241, 245, 246, 249, 260, 263, 264, 285, 293.
 Jouannin, M., p. 28.
 Jouy, p. 53.
 Junker, p. 156.

 Karr, Alphonse, p. 89.
 Keller, Gottfried, p. 15.

 Labourrée, C., p. 263.
 La Bruyère, p. 21, 192.
 Lacretelle, p. 173.
 Lacroix, Abbé, p. 258.
 La Fontaine, p. 84, 141, 160, 166, 182, 200, 283, 302.
 Laforgue, Jules, p. 33.
 Lamartine, p. 173, 189, 190, 228, 295.

- Lamennais, p. 20, 95, 142, 171, 232, 251.
 Lanson, Gustave, p. 18, 19, 161, 165, 305.
 Lebreton, André, p. 162, 163.
 Lefebvre, p. 210.
 Lehon, p. 277.
 Leroux, p. 170.
 Lesage, p. 12.
 Loménie (de), p. 52.
 Lorry, p. 282.
 Louis XIV, p. 194.
 Louis XV, p. 13.
 Louis XVIII, p. 97.
 Louis-Philippe, p. 54, 55, 101, 180, 208, 241, 271, 287, 294, 296.
 Luchet, A., p. 166.
 Lutignier, p. 75.
- Malet, p. 243.
 Mame, Alfred, p. 208.
 Manuel, p. 111, 241.
 Marat, p. 194, 236.
 Martinet, Antoine, p. 238.
 Mermillard, p. 30.
 Meunier, p. 249.
 Meyer, p. 157.
 Michaut, G., p. 7.
 Michelet, p. 223, 250.
 Mignon, Maurice, p. 224.
 Millandre, M. et Mme, p. 75, 77.
 Millandre, C., p. 129.
 Millevoys, p. 295.
 Miot, J., p. 282, 283, 284, 286.
 Mirot, p. 7, 23, 25, 27.
 Molière, p. 9, 136, 160, 194, 200, 229.
 Mommsen, p. 15.
 Monselet, p. 16, 18.
 Montaigne, p. 12.
 Montalembert, p. 243.
 Montgolfier, p. 217.
 Moreau-Bérillon, Mme, p. 8.
 Morellet, Abbé, p. 191.
 Morellet, J. N. p. 191, 192.
 Mornet, Daniel, p. 7.
 Mozart, p. 157.
 Murger, p. 213.
 Musset, p. 83.
- Napoléon 1^{er}, p. 30, 97, 99, 225, 235, 273, 274.
 Napoléon III, p. 286.
 Naudo, Mgr, p. 206, 207, 209.
 Née, p. 80, 103.
 Nemours, duc de, p. 271, 273, 274.
 Ney, Maréchal, p. 53.
 Nollet, Abbé, p. 212.
- Orléans, duc d'. — V. Louis-Philippe.
 Orléans, duc d', p. 271.
 Ormesson, W. d', p. 301.
 Orsini, Félix, p. 268.
 Ossat, Cardinal, d', p. 194.
 Ozanam, Frédéric, p. 24.
- Page, Marie-Anne, p. 125.
 Paillet, p. 48, 59, 60, 61, 79, 83, 86, 88, 89, 103, 137, 151, 189, 222, 227, 236, 237, 246.
 Palet, p. 8.
 Palissy, Bernard, p. 130, 160.
 Parent, Bayle, p. 28, 29, 30, 31, 32, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 44, 47, 48, 49, 50, 62, 64, 72, 74, 75, 79, 83, 116, 297, 299.
 Parent, Bias, p. 25, 27, 28, 29, 50, 60, 293.
 Parent, Claude Nicolas, p. 49.
 Parent, Etienne J. F. — Voir Parent, Bias.
 Parent, Joubert, p. 28.
 Parent, Tullie, p. 28.
 Paris, Comte de, p. 271.
 Pascal, p. 261, 266, 306.
 Pauphilet, A., p. 7.
 Péan, Emile, p. 101.
 Périer, Casimir, p. 288.
 Petit, chef d'instruction, p. 31, 32.
 Petit, Sous-Préfet, p. 29, 40, 102.
 Petit de la Fosse, Sous-préfet, p. 70.
 Pfau, p. 14, 15, 16, 159, 160, 169.
 Pierquin de Gembloux, de, p. 239.
 Pigalle, Mme, p. 165.
 Pigault-Lebrun, p. 124, 161, 162, 163, 218, 303, 304.
 Pinet, J., p. 118.
 Platon, p. 141.
 Pointe, Noël, p. 218.
 Ponsard, p. 193, 194.
 Preetorius, p. 17.
 Proudhon, p. 169.
 Pyat, Félix, p. 10, 11, 12, 32, 299, 300.
- Quinet, E., p. 223, 250.
- Rabelais, p. 157, 160.
 Racine, p. 34, 192, 193, 197, 220.
 Rathery, Anne, p. 22.
 Rathery, Germain, p. 22, 125.
 Rathery, Jacques, p. 22, 23, 125.
 Ratisbonne, Simon T., p. 258, 259, 261, 263.
 Ratisbonne, Tobie C., p. 259.
 Raynal, p. 67, 77.

- Renard, Jules, p. 166, 167, 201, 204, 213.
 Renaudin, p. 115.
 Reveillon, p. 217.
 Richter, J. P., p. 147.
 Rolland, Romain, p. 80, 157, 158.
 Rousseau, J.-J., p. 20, 142, 161, 167, 171, 207.
 Rouvet, Jean, p. 56.
 Rovigo, Duc de, p. 53.
 Rüppel, Dr., p. 156.
- Saint Claude, p. 237, 249, 256, 257, 291.
 Saint Pierre, p. 241.
 Saint Vincent de Paul, p. 120.
 Sainte-Beuve, p. 102, 265.
 Sainte Flavie, p. 234, 237, 246, 256, 257.
 Sainte Vierge, p. 132, 144, 259, 261, 262, 263.
 Sand, George, p. 128, 160.
 Sanglé-Ferrier, p. 25.
 Sarcey, Francisque, p. 9, 296.
 Sauvageau, Marie, p. 22.
 Saxe, Maréchal de, p. 215.
 Scarron, p. 12, 80, 161.
 Schmitt, p. 76, 103.
 Schubert, p. 157.
 Schumann, p. 157.
 Seltzer, A. L., p. 17.
 Sionest, C., p. 17, 118, 204, 210, 211, 290, 299.
 Stahl, P. J., p. 11, 12.
 Sterne, p. 147, 305.
 Stowe, Harriet B., p. 267.
 Strasser, Josef, p. 158.
 Subert, Dr., p. 192.
 Subert, Jules, p. 7.
- Swift, J., p. 147.
- Tenot, p. 268.
 Thomas, p. 196.
 Thomas à Kempis, p. 137.
 Tillier, Mme, p. 17, 45, 58, 298.
 Tillier, Alexandre, p. 23, 79, 117, 119, 210.
 Tillier, C. Charles, p. 48.
 Tillier, Claire Anne, p. 49.
 Tillier, Gaspard, p. 22.
 Tillier, Georges, 64, 268, 271.
 Tillier, Rémi, p. 44.
 Tillier, Victor, p. 23.
 Timon, — voir Cormenin.
 Titus, p. 234.
 Toepffer, R., p. 161.
 Toscan, Raoul, p. 7, 28, 217.
 Toulet, P. J., p. 33.
 Tracy, de, p. 192.
 Tucker, B., p. 169.
- Vaulabelle, p. 42.
 Vauban, Maréchal, p. 268.
 Verne, Jules, p. 217.
 Veuillot, L., p. 265.
 Vigny, A. de, p. 83.
 Villon, p. 95.
 Villemain, Ministre, p. 250.
 Villette, Giroud de, p. 217.
 Voltaire, p. 11, 12, 20, 25, 142, 197, 200, 207, 212, 236, 258, 283, 298, 305.
- Wagnien, F., p. 191, 192.
 Wanvanbeck, p. 103.
 Wolf, Hugo, p. 157, 158, 159.
 Wyzewa, T. de, p. 15.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	7
INTRODUCTION.....	9
CHAPITRE I. — LA FORMATION DE TILLIER (1801-1827).....	22
<i>Les influences héréditaires</i> , p. 22. — <i>Le milieu et l'époque</i> , p. 24. — <i>Son éducation</i> , p. 29. — <i>Le maître d'étude</i> , p. 31. — <i>Le soldat</i> , p. 36. — <i>De l'Espagne</i> , p. 41.	
CHAPITRE II. — LA VIE DE TILLIER A CLAMECY (1827-1841).....	44
1. <i>Son mariage</i>	44
2. <i>Le maître d'école</i>	47
3. <i>Le Rédacteur de l'Indépendant</i> , p. 49. — <i>Son ennemi Dupin aîné</i> , p. 52.	
4. <i>Ses difficultés avec le Comité cantonal</i> , p. 58. — <i>Le Pamphlet-Pétition</i> , p. 60. — <i>Sa démission comme Directeur de l'école mutuelle</i> , p. 65.	
5. <i>La Maître d'école privé</i> , p. 73. — <i>Ses idées pédagogiques</i> , p. 75.	
6. <i>Sa vie privée</i> , p. 79.	
7. <i>Ses premiers pamphlets</i> , p. 85. — <i>Les Cousins</i> , p. 91. — <i>L'Association</i> , p. 93. — <i>Lettres au Système sur la Réforme électorale</i> , p. 94. — <i>Chronique de Clamecy</i> , p. 103. — <i>Questions nationales</i> , p. 104. — A. M. Dupin, sur sa lettre concernant la communauté des Jault, p. 106.	
CHAPITRE III. — L'ASSOCIATION.....	111
1. <i>Ses principes</i> , p. 112.	
2. <i>L'histoire de l'Association</i> , p. 115. — <i>Un procès jâcheux</i> , p. 117. — <i>D'autres difficultés</i> , p. 118.	
CHAPITRE IV. — MON ONCLE BENJAMIN.....	122
1. <i>La Composition du roman</i> , p. 122.	
2. <i>Analyse</i> , p. 125.	
3. <i>Le but de l'auteur</i> , p. 142.	
4. <i>Les procédés humoristiques</i> , p. 143. — <i>L'Ironie</i> , p. 144. — <i>La Mystification</i> , p. 144. — <i>L'Esprit gaulois</i> , p. 145. — <i>L'Esprit</i> , p. 145. — <i>L'Humour</i> , p. 146.	
5. <i>Le style</i> , p. 149.	
6. <i>L'amour de la Nature</i> , p. 152.	
7. <i>Les Idées</i> , p. 154.	
8. <i>La popularité en Allemagne</i> , p. 155.	
9. <i>Les Sources du Roman</i> , p. 160.	
CHAPITRE V. — LE JOURNALISTE.....	165
1. <i>Deux Contes</i> , p. 165.	
2. <i>Les idées sociales</i> , p. 167. — <i>La grève des Flotteurs</i> , p. 171. — <i>Le machinisme</i> , p. 173. — <i>Les chemins de fer</i> , p. 175. — <i>La centralisation</i> , p. 176.	

3. <i>La Réforme de l'Enseignement</i> , p. 177. — <i>L'éducation classique</i> , p. 177. — <i>L'enseignement primaire</i> , p. 179. — <i>Une proposition chimérique</i> , p. 184.	
4. <i>D'autres problèmes nationaux et locaux</i> , p. 186.	
5. <i>Deux Physiologies</i> , p. 190.	
6. <i>Le Critique littéraire</i> , p. 193. — <i>La défense de la langue française</i> , p. 194. — <i>La prose et la poésie</i> , p. 195. — <i>La poésie romantique</i> , p. 197.	
7. <i>Le Poète</i>	200
8. <i>L'Humoriste</i>	201
CHAPITRE VI. — BELLE PLANTE ET CORNELIUS.....	204
1. <i>La composition du roman</i> , p. 204. — <i>L'anticléricalisme</i> , p. 204. — <i>La vacance épiscopale à Nevers</i> , p. 206. — <i>Mgr. Dufêtre</i> , p. 207.	
2. <i>Analyse</i>	211
3. <i>Les Personnages</i>	216
4. <i>La valeur du roman</i>	219
5. <i>Résumé de l'œuvre de Tillier, 1841-1843</i>	221
CHAPITRE VII. — PAMPHLETS.....	224
1. <i>Introduction</i> , p. 224. — <i>La conception du pamphlet selon Tillier</i> , p. 227.	
2. <i>Pamphlets religieux</i> , p. 233. — <i>Sainte Flavie</i> , p. 234. — <i>Quelques Pamphlets de mes adversaires</i> , p. 236. — <i>A Monseigneur Dufêtre, sur l'indemnité de route qui lui a été allouée par le Conseil général</i> , p. 238. — <i>Distribution de Prix aux Ecoles chrétiennes</i> , p. 239. — <i>Une Croix de plus</i> , p. 241. — <i>Madame Déal</i> , p. 242. — <i>Deux Episodes d'une tournée épiscopale</i> , p. 243. — <i>Quelques Mots sur un Mandement</i> , p. 244. — <i>Des Jésuites</i> , p. 250. — <i>Un Evêque de Village</i> , p. 254. — <i>Un Quart d'heure de Conversation entre Mon Saint Patron et le Bon Dieu</i> , p. 256. — <i>M. de Ratisbonne ou un Commis voyageur de la Sainte Vierge</i> , p. 258. — <i>Jugement sur les pamphlets religieux</i> , p. 264.	
3. <i>Pamphlets Sociaux-Politiques</i> . Comme quoi j'aurais voulu me vendre à M. Dupin, p. 265. — <i>La Dotation du Duc de Nemours</i> , p. 270. — <i>Des Banqueroutes</i> , p. 276. — <i>Les Canons de M. Miot</i> , p. 282. — <i>Non, il n'y a pas eu de révolution de juillet</i> , p. 286. — <i>De la Presse en Province</i> , p. 289. — <i>Défense des Mendiants menacés par M. Avril</i> , p. 290.	
4. <i>Jugement sur le pamphlétaire</i> , p. 292. — <i>Comparaison avec Paul-Louis Courier</i> , p. 294.	
5. <i>Mort de Tillier</i> , p. 297.	
CONCLUSION.....	301
BIBLIOGRAPHIE.....	307
INDEX DES NOMS PROPRES.....	327

